UNIVERSAL
LIBRARY

OU_220687

UNIVERSAL
LIBRARY

©UP—552—7-7-66—10,000

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. R 622.09675 Un54 — Accession No. G 16940

Author Union minière du haut Katanga 1906. 1956

Title

This book should be returned on or before the date last marked below.

UNION MINIÈRE
DU HAUT-KATANGA



A l'Union Minière du Haut-Katanga,
à l'occasion de son cinquantenaire.

Baudouin.

# UNION MINIÈRE DU HAUT KATANGA

1906 ★ 1956

Deuxième édition

ÉDITIONS L. CUYPERS BRUXELLES

# AVANT-PROPOS

par le Comte E. Carton de Wiart
ancien Secrétaire du Roi Léopold II.

*L'ANNÉE 1906 fut remplie de graves soucis pour le Roi Léopold II, souverain de l'État Indépendant du Congo. Depuis un peu plus de vingt ans qu'il avait créé de toutes pièces cet empire, les préoccupations ne lui avaient pas manqué, sans doute. Il lui avait fallu, dans ces territoires immenses, jeter les premières bases d'une organisation dont aucun embryon n'existait, ni du point de vue administratif, ni du point de vue économique, ni du point de vue militaire. Aidé par son admirable cadre d'officiers et de fonctionnaires, confondus le plus*

*souvent dans une même vocation, par l'apostolat magnifique des missionnaires et par l'initiative privée que stimulaient ses appels et ses encouragements incessants, il avait pu jusque-là résoudre en grande partie les problèmes intérieurs.*

*L'étranger l'avait regardé avec scepticisme, sinon avec dérision, embrasser cette tâche gigantesque, la poursuivre sans défaillance en dépit de difficultés sans cesse renaissantes. Certes, tout n'avait pas été à l'abri de critiques pendant cette période ardue : il le reconnaissait lui-même, avec autant de simplicité que de grandeur, s'efforçant chaque jour d'améliorer l'œuvre entreprise par lui au nom de la civilisation, sans chercher des excuses dans les fautes des voisins. Au moment où les attaques étrangères contre l'administration du Congo étaient le plus violentes, je lui avais soumis une note suggérant de faire étudier par un consul la situation dans d'autres colonies africaines, et d'en publier les conclusions en guise de riposte aux réquisitoires dressés contre nous. Il écarta nettement cette proposition dans une note qu'il m'adressa, dont l'original se trouve au Musée royal du Congo belge : « Nous avons raison ; nous ne devons donc pas faire à l'égard des « autres » ce que nous les blâmons de faire en ce qui nous concerne. Nous avons le droit et le devoir de repousser les calomnies, de dire que ce sont des calomnies, et que l'histoire de la paille et de la poutre est toujours vraie. Il serait nuisible d'aller au-delà. Cela ne ferait pas de tort aux « autres » et nous en ferait beaucoup. Notre cause est excellente, ne la compromettons pas et ne donnons pas à « nos critiques », nous qui avons raison, l'avantage de nous mettre dans notre tort. »*

*Cette mansuétude évangélique peut surprendre un peu chez un homme de sa trempe, mais il avait une foi entière dans la bonté de sa cause.*



*Léopold II*

*A cette époque d'ailleurs, des personnalités parmi les plus éminentes dans les questions de politique coloniale le jugeaient déjà à sa juste mesure. Dans une lettre que m'adressa en 1930 le Maréchal Lyautey, celui-ci me disait :*

*« A mes débuts dans la vie coloniale, voici près de quarante ans, j'ai trouvé ma première grande leçon en étudiant l'œuvre du Roi Léopold II au Congo : modèle de création, d'organisation pratique et réalisatrice, de large et libérale initiative, d'intelligence des besoins matériels, moraux et sociaux des indigènes, dont toute œuvre coloniale devrait s'inspirer et qui m'a, pendant tant d'années et sur tant de points, servi de guide. »*

*En 1906, la situation à l'intérieur du Congo belge s'était singulièrement consolidée. Les modifications introduites dans la politique indigène avaient porté leurs fruits, le pays était calme et devenait prospère, l'administration était solidement organisée; mais c'était d'un autre côté maintenant que venaient les soucis. La campagne anticongolaise, d'un acharnement inouï, avait laissé des traces à l'étranger, et les sympathies à l'égard du Congo y étaient extrêmement rares. Des tentatives étaient même faites dans certains pays pour provoquer une revision de l'Acte de Berlin, fondement de l'État Indépendant du Congo. S'il venait à être ébranlé, les pires conséquences pouvaient être redoutées pour l'existence même de l'État. Et cela après un quart de siècle d'efforts héroïques qui avaient transformé l'Afrique Centrale à l'avantage, non seulement du Congo et de la Belgique, mais de tous les pays du monde qui y jouissaient du régime de la porte ouverte. Les Belges y trouvaient seulement, en raison de leur long établissement, de leur expérience, des relations établies, une situation de fait privilégiée.*

*Le Roi s'avisa qu'il serait sage d'intéresser et d'associer aux entreprises des Belges au Congo, des groupes américains et anglais. Cette*

*préoccupation fut pour une large part à l'origine du projet de constitution des grandes Compagnies de 1906 : l'« Union Minière du Haut-Katanga », la « Société Internationale Forestière et Minière du Congo » et la « Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga ». Des études publiées à l'occasion de leur cinquantième anniversaire exposent d'une manière complète la fondation, les débuts et les développements magnifiques de ces trois compagnies. Ces quelques lignes, qui leur servent d'avant-propos, n'ont d'autre objet que d'évoquer l'atmosphère dans laquelle eurent lieu les premiers travaux de leur constitution, et la situation qui avait précédé leur fondation, événement d'une importance capitale dans la vie du Congo belge.*

*Le Roi avait pris depuis quelque temps des contacts, du côté américain, avec M. Pierpont Morgan, le grand banquier de New York, et M. Thomas F. Ryan, un autre grand homme d'affaires américain. Les circonstances entraînèrent le premier vers une communauté d'intérêts avec le Roi dans les grandes entreprises de chemin de fer en Chine, où Léopold II, toujours attentif à l'expansion de notre industrie, voyait un important débouché pour la Belgique. M. Thomas F. Ryan devint le fidèle associé du Congo dans la « Forminière », dont le programme initial, comme on le verra d'autre part, était immense, mais dont les perspectives étaient encore bien incertaines à ses débuts.*

*Du côté anglais, la voie était naturellement tracée par les premières prospections qu'avait faites au Katanga la Tanganyika Concessions Limited, compagnie dirigée par Robert Williams, que le Roi connaissait déjà.*

*Thomas F. Ryan était un grand vieillard, droit comme un I, d'une intelligence froide, qui avait déjà abandonné partiellement la conduite de ses grandes affaires aux États-Unis, mais qui, au cours de ses conver-*

*sations avec le Roi, s'enflamma sur les perspectives qu'offraient au Congo ces vastes territoires encore tout neufs. Il mit très largement ses capitaux à la disposition de la nouvelle entreprise.*

*Robert Williams était d'une tout autre trempe. C'était un Écossais, plein d'imagination, d'une verve et d'une énergie jamais lasses. Il avait été jadis un des collaborateurs de Cecil Rhodes, avait gardé de ses contacts avec lui une foi aveugle dans le développement de l'Afrique, et l'idée de travailler avec le Roi le remplissait d'enthousiasme.*

*Dans le cours du printemps de 1906, le Roi, résidant à bord de son yacht l' « Alberta » à Villefranche, où il m'avait fait venir pour travailler avec lui, élabora les premiers projets d'organisation des trois compagnies, et ces travaux se poursuivirent tout l'été après son retour en Belgique, mêlés d'ailleurs à bien d'autres qui l'absorbaient beaucoup, notamment sa fameuse « lettre aux Secrétaires Généraux ». Hubert Droogmans, le secrétaire général des Finances de l'État du Congo, en qui il avait la plus grande confiance vint, à plusieurs reprises, passer de longues heures avec lui pour mettre tout au point, de même que Jean Jadot, celui qu'il appelait « le Grand Jadot », qu'il estimait particulièrement et qui fut dans les dernières années de son règne, l'un de ses plus fidèles et dévoués conseillers.*

*Ces longs travaux aboutirent à la fin de l'année à la fondation de l' « Union Minière du Haut-Katanga » (28 octobre 1906), de la « Compagnie du Chemin de Fer du Bas-Congo au Katanga » (31 octobre 1906), de la « Société Internationale Forestière et Minière du Congo » (6 novembre 1906).*

*Cette triple fondation présente un caractère vraiment exceptionnel sur lequel l'attention n'a pas été suffisamment attirée. Au Congo, comme*

*en Belgique et ailleurs, on trouve généralement à l'origine de la création d'une société de capitaux une ou plusieurs personnalités qui, autour d'une découverte, d'une conception nouvelle qu'on désire mettre à fruit, rassemblent des associés, des souscripteurs qui mettent sur pied une compagnie dont les fondateurs resteront les dirigeants et les principaux bénéficiaires. Dans le cas des Sociétés de 1906, la situation est complètement différente : l'initiative vient du gouvernement de l'État, plus exactement de son chef lui-même. Celui-ci recherche des hommes susceptibles de s'intéresser au programme tracé par son imagination créatrice, leur laisse l'entière responsabilité de l'entreprise et la gestion des concessions qui leur sont octroyées. En même temps, la société est contrainte de créer et d'attribuer gratuitement à l'État un nombre d'actions (ou des droits aux dividendes) équivalent à celui des actions souscrites en numéraire.*

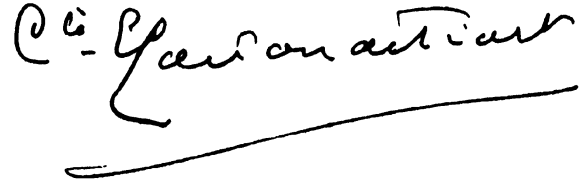
*Cette disposition permet à l'État de prélever par priorité au profit des pouvoirs publics, une redevance de 50 °/₀ sur les bénéfices, sans préjudice des sommes considérables qu'il percevra au titre de l'impôt sur la part revenant aux actionnaires privés. La société ainsi créée, le véritable fondateur, c'est-à-dire le Roi-Souverain, disparaît et les actionnaires-souscripteurs demeurent en face de l'État qui recueille au double titre exposé ci-dessus, la part prépondérante dans les bénéfices, s'il y en a, sans avoir exposé un franc de capital.*

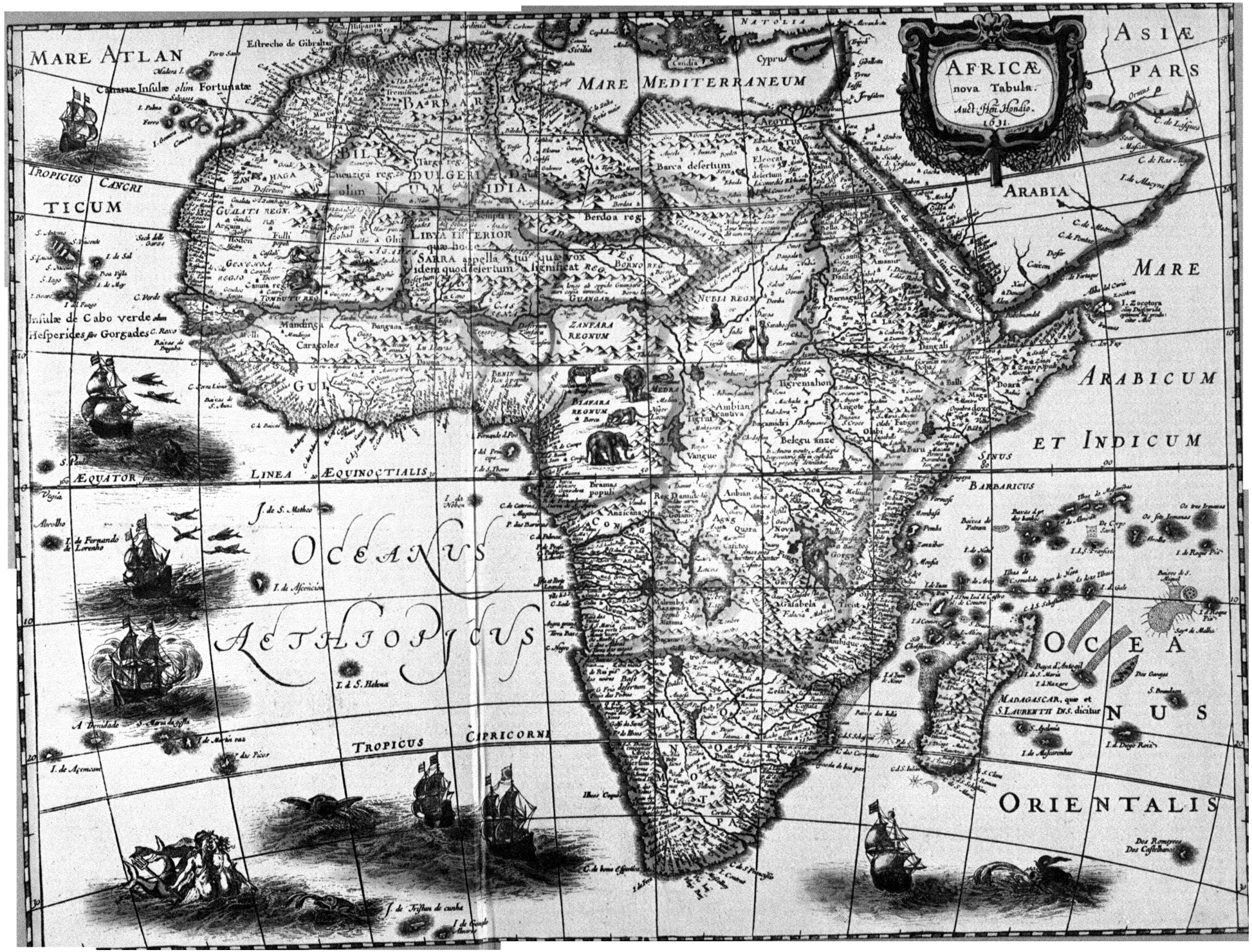
*Ce que fut l'histoire de ces trois institutions, le mémorial publié par chacune d'elles le dira. Tout le monde en connaît le glorieux aboutissement au terme de ce premier demi-siècle de leur existence.*

*Sans minimiser l'effort magnifique de tous ceux qui, au cours de ces cinquante années, ont apporté le concours de leur intelligence, de leur*

*labeur et de leur dévouement à ces grandes créations de 1906, il importait de rendre un hommage particulier à celui qui en fut le fondateur.*

*Quels que fussent ses dons de prescience, il n'a certainement jamais prévu le développement financier prodigieux des entreprises qu'il faisait naître, et il ne l'a pas plus promis à ceux dont il demandait le concours que ceux-ci ne l'ont escompté. Il n'est que de se rappeler les longues années de travail qu'exigea la mise en train ; ce ne fut qu'en 1919 qu'un premier dividende put être distribué aux actionnaires de l'Union Minière qui l'avaient attendu patiemment pendant 13 ans. Mais la situation internationale du Congo était définitivement consolidée, le Katanga fermement occupé, et la Belgique trouva, lorsqu'elle reprit le Congo en 1908, une colonie possédant tous les éléments d'une organisation durable.*



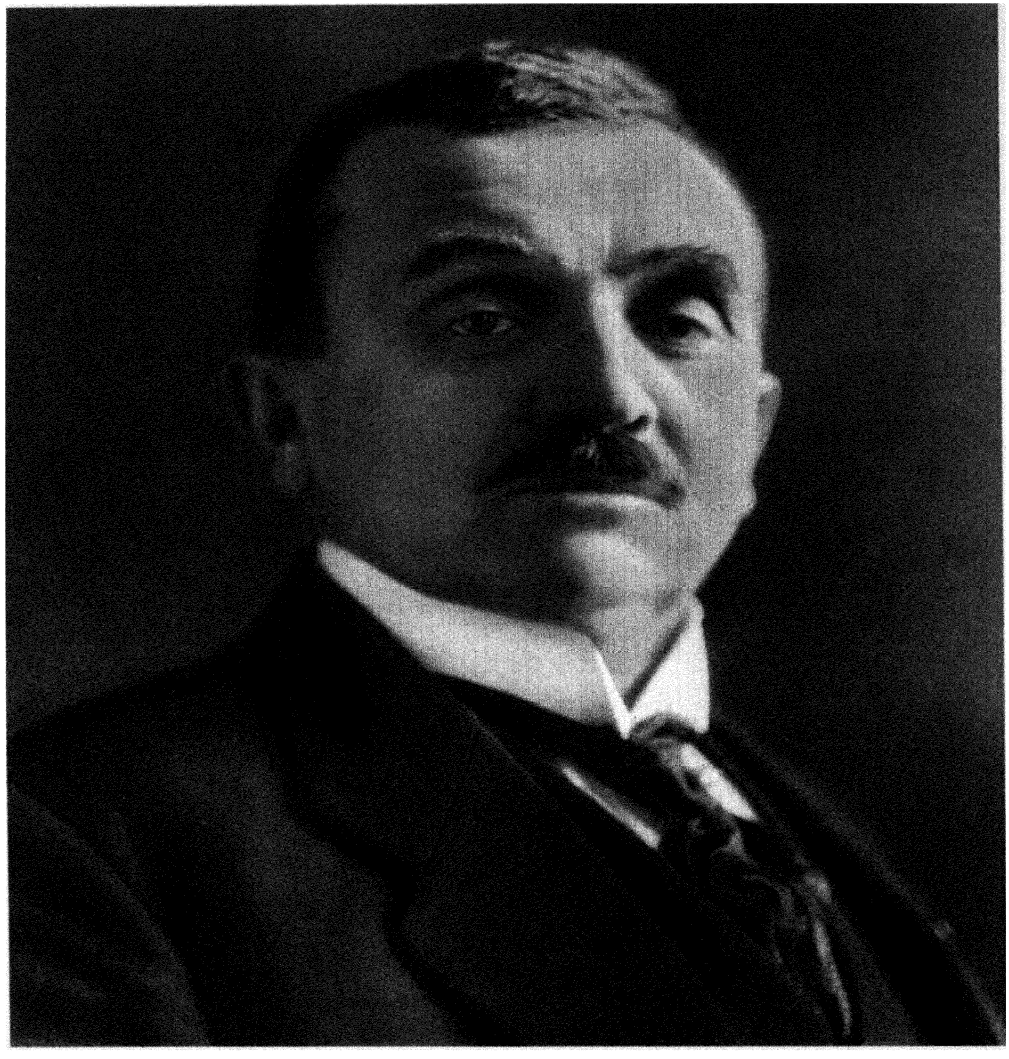



*GERARDI MERCATORIS ET I. HONDII.*

*Atlas ou représentation du Monde universel, et des parties d'icelui, faicte en tables et descriptions très amples et exactes. Divisé en Deux Tomes, Édition Nouvelle.*

Amsterdam chez Henry Hondius demeurant sur le Dam à l'enseigne du chien vigilant. Aº D. 1633

# *CHAPITRE PREMIER*



*Jean JADOT, gouverneur de la Société Générale de Belgique (1913-1932) qui joua un rôle prépondérant dans la création de l'Union Minière et en devint le président (1913-1932).*

# L'ANCIEN KATANGA ET SON EXPLORATION



ANS la nuit des temps, à l'horizon de l'histoire, l'œil reconnaît la flamme verte qui vacille déjà sur la malachite d'émeraude[1]. »

*1. Les « mangeurs de cuivre ».*

Frêles flammes tremblotant, de-ci, de-là, dans les ténèbres du mystérieux Katanga... Les rudimentaires hauts fourneaux sont allumés suivant la tradition. Les sorciers prononcent les paroles magiques. Les chants rituels s'élèvent dans la nuit. Les danses rythment le travail qui se déroule comme un office.

Lorsque les envahisseurs Bayeke, venus des environs de Tabora vers le milieu du siècle dernier, occupèrent le Katanga, ils reprirent les traditions des autochtones, sans doute en perfectionnant leurs méthodes et en adaptant les rites à leurs

1. MGR DE HEMPTINNE : *Les mangeurs de cuivre du Katanga.* Goemaere, Bruxelles 1926.

propres conceptions. Les artisans du cuivre, comme les artisans du fer, comme les potiers, comme les chasseurs d'éléphants, formaient une corporation semblable à celles de notre moyen âge, avec ses maîtres, ses compagnons et ses apprentis, son code, son statut, ses privilèges, ses devoirs envers le seigneur.

Chaque année au mois de mai, lorsque la récolte du sorgho était terminée, les chefs des mineurs et des métallurgistes proclamaient le début de la *campagne du cuivre :*

« Il est temps d'aller *manger* le cuivre ! » Car *manger* c'est se fortifier et c'est acquérir de la richesse.

Alors les femmes préparaient les provisions de bouche. Alors le matériel était rassemblé, inspecté, réparé : haches et pioches, paniers pour transporter le minerai, précieux soufflets en peau d'antilope. Alors les sorciers et les chefs invoquaient les esprits de la mine :

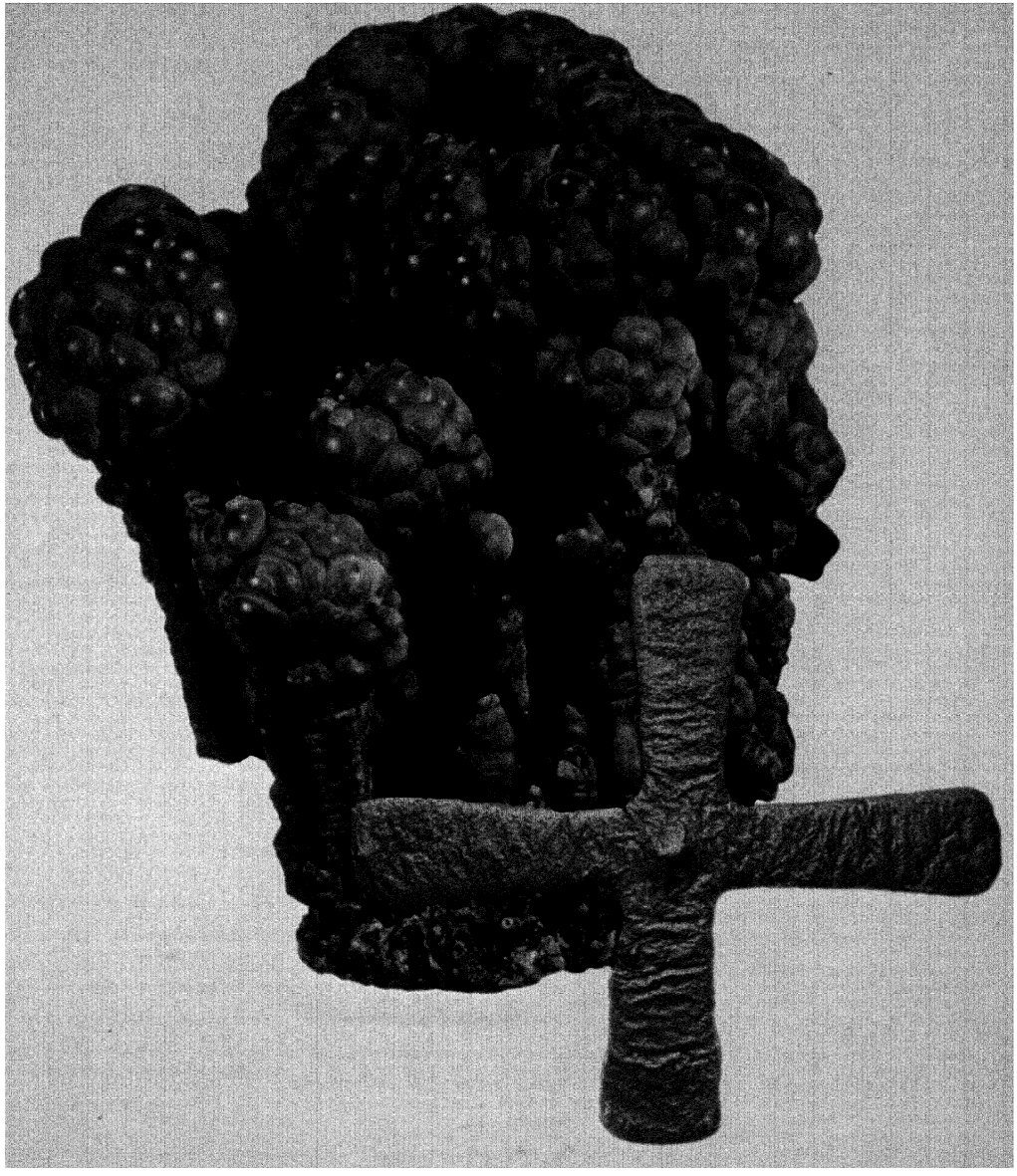
« Vous nous avez devancés, c'est vous qui avez ouvert pour vos enfants les entrailles de la montagne ! Accordez-nous de trouver le trésor ! »

Alors enfin, la longue caravane s'engageait sur le sentier menant aux vertes collines.

Un village provisoire était construit sur la rive boisée d'une rivière voisine du gisement. Les opérations minières commençaient aussitôt. Les femmes et les enfants récoltaient la malachite à fleur de sol. Les hommes creusaient des tranchées, des excavations et des puits dont les plus profonds dépassaient trente mètres. Ce labeur durait des mois. Seule la malachite pure était recueillie, portée au village provisoire, alignée en petits tas symétriques. Vingt à trente fours, hauts de près de deux mètres, étaient rapidement édifiés. Dans leur construction, les petites termitières cylindriques, si caractéristiques du Katanga, jouaient un rôle important. A chacun des fours était attaché un maître fondeur, légataire d'antiques traditions, initié suivant des rites sévères, responsable des opérations.

Et vient le moment de charger le four. Alors, sur du charbon de bois et des bûchettes en flammes, on verse quarante à cinquante kilos de malachite concassée. Une épaisse fumée s'élève. Le four est colmaté avec de l'argile ou des débris de termitière. Quatre soufflets en peau d'antilope sont soigneusement encastrés dans des tuyères disposées à la base du four. Le maître fondeur jette dans le four les écorces sacrées et l'asperge d'une eau rituelle. Par leurs chants et leurs cris, les assistants encouragent les souffleurs s'acharnant en un tenace effort.

Le grand moment est arrivé ! Dans la nuit tropicale où rôdent les esprits, les hauts fourneaux lancent leurs flammes vertes. Les esprits de la montagne, invoqués avec ardeur, vont-ils, une fois de plus, montrer leur pouvoir?



*Croisette et malachite.*

Une immense clameur jaillit ! Le métal en fusion, *l'eau de cuivre* surnaturelle, coule soudain dans les cuvettes. Les chants atteignent leur paroxysme :

*Sur le sommet de Kalabi*
*se dresse un haut fourneau,*
*un haut fourneau au large ventre,*
*héritage de notre père Lupadila,*
*un haut fourneau dans lequel le cuivre*
*coule et ondoie.*
*O ! Ma mère ! O ! Ma mère !*

Alors, les blocs de métal sont détachés de la cuvette. Le campement est abandonné. Les *mangeurs de cuivre* s'en retournent vers leur village. C'est là que le métal sera raffiné dans des fours plus petits, c'est là qu'il sera coulé en des moules creusés dans des termitières, c'est là qu'il sera transformé en lingots, en fils de cuivre, en houes, en balles de fusil, en bracelets et en ces célèbres croisettes qui restent comme le symbole du vieux Katanga minier.

Le cuivre du Katanga.

C'est surtout avant la conquête du Katanga par les Bayeke que l'industrie du cuivre fut florissante. Mais nous avons peu de renseignements à cet égard. Nous savons cependant que des *étrangers* — venant de la Rhodésie actuelle — participaient comme ouvriers à ces campagnes saisonnières. Nous savons aussi que le cuivre du Katanga fut, en ces temps lointains, expédié bien plus loin qu'on ne se l'imaginait récemment encore. Vers l'ouest, à travers l'Angola, il parvenait jusqu'à la côte de l'Atlantique et de là était exporté en Europe. Les archives de l'*Oud West Indisch Compagnie*, conservées à La Haye, révèlent que d'importantes quantités de cuivre étaient, dès le XVIe siècle, apportées de *l'intérieur* jusqu'aux ports du vieux Zaïre et de la côte de l'Angola. Il n'est pas interdit de penser qu'une partie de ce métal provenait de cette région lointaine qu'on n'appelait pas encore Katanga. Au XVIIIe siècle, ces quantités sont plus considérables encore. Certaines caravanes apportent jusqu'à cinq à dix tonnes à la fois. On voit, à cette époque, sur les marchés et dans les entrepôts de la côte occidentale, les fameuses croisettes, en forme de croix de Saint-André, dont l'origine katangaise est incontestable.

Vers le nord, le cuivre provenant du Katanga se retrouve chez les Azande, chez les Mangbetu et plus loin encore jusqu'à la Côte d'Ivoire et la Côte d'Or. Vers l'est, il atteint la côte de l'océan Indien, d'abord par le lac Nyassa, plus tard



*Le moment de « manger le cuivre » est arrivé : les fondeurs ont entamé leurs opérations...*

par le lac Tanganika. On prétend même que du cuivre du Katanga était exporté du port de Malindi jusqu'aux Indes.

Sous le joug du potentat Msiri, l'exploitation du cuivre diminua considérablement à cause des guerres continuelles et de l'insécurité générale. On a évalué à environ sept cents tonnes seulement la quantité de cuivre produite par les *mines du centre,* de 1850 à 1903, date à laquelle la production indigène cessa complètement.

*2. Les premiers explorateurs et le cuivre du Katanga.*

La première mention de l'existence de mines de cuivre au Katanga — sans pourtant que ce nom fût cité — se trouve dans un rapport, daté du 22 mars 1798, de l'explorateur portugais Dr Francesco José Maria de Lacerdas alors gouverneur des Rios de Sena (Mozambique). Ce rapport révèle qu'un trafiquant goanais s'était rendu, deux ans auparavant, chez le grand chef Cazembe, au sud du lac Moëro, qui « possède des mines de cuivre et d'or et est en guerre avec un chef dont les terres produisent du *latâo* (cuivre jaune) ». Quelques années plus tard, en 1806, deux métis portugais venant de l'ouest et se rendant chez Cazembe, traversent le Katanga. « Des pierres vertes, rapportent-ils, sont trouvées dans la terre appelée *Catanga* » (...) « ...nous avons vu, au sommet des collines, des pierres qui paraissaient vertes et d'où on extrait le cuivre; au milieu de cette contrée, c'est là qu'on fabrique les barres [1]. »

Burton et Speke.

En 1858, deux hommes extraordinaires — Richard Francis Burton et John Hanning Speke — partis de la côte de l'océan Indien, découvrent le lac Tanganika. Eux aussi entendent parler du cuivre de *Katata* ou *Katanga,* situé au nord-ouest, « à quinze jours de marche d'Ousenda, capitale bien connue du grand Cazembe ». Speke est le premier Européen qui ait traversé le lac Tanganika. Au mois de mai 1858, il séjourne chez un trafiquant arabe nommé Hamed-Ben-Soulayyam, dont l'entrepôt d'ivoire et d'esclaves est établi dans une petite île près de notre Albertville actuel. Le capitaine britannique aurait ardemment désiré accompagner Hamed dans un voyage vers le pays de Cazembe : « Cela m'aurait aussi donné le moyen, écrit-il, d'avoir une parfaite connaissance des mines de cuivre de *Katata* (Katanga) ». Mais son compagnon Burton l'attendait impatiemment à Ujiji...

Livingstone.

Lorsque le vieux docteur David Livingstone, le maître de tous les explorateurs..., meurt, à bout de forces, dans les marais qui prolongent, vers le sud, le lac Bangwelo, ses derniers mots ont été : « A combien de jours sommes-nous du Luapula ? » Car son ultime effort s'était tendu vers ce Katanga où il n'avait jamais pu pénétrer, vers ce Katanga dont il avait tant entendu parler au cours de ses longues et magnifiques explorations.

Combien de caravanes d'esclaves, encadrées par de farouches Arabes ou métis d'Arabes, n'avait-il pas rencontrées venant de ce fameux Katanga ! Combien de malheureux pliant sous la charge de la malachite ou des lingots, s'écroulant sur le sol et que redressaient les sanglants coups de fouet ! Et combien de cadavres de femmes, d'enfants, d'hommes décharnés, abandonnés le long de ces pistes de

1. A. Verbeken et M. Walraet : *La première traversée du Katanga en* 1806 (Voyage des *Pombeiros* d'Angola aux Rios de Sena), Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge t. XXX fasc. 2, 1953.



*Une caravane d'esclaves dans l'Afrique Centrale.*
*(Extrait de « Last Journals », David Livingstone, tome I, page 56, édition 1886).*

l'ivoire et du cuivre, le long de ces pistes jalonnées d'ossements et comme pétries d'indicibles souffrances humaines !

Déjà en 1854, lorsqu'il se trouvait près du lac Dilolo, venant du Zambèze et se dirigeant vers Loanda, le grand docteur avait vu de ces pièces de cuivre « ayant la forme d'une croix de Saint-André et qu'on offre quelquefois en paiement ». En 1859, près du lac Nyassa qu'il venait de découvrir, il avait vu les caravanes arriver « du pays de Cazembe et de celui du Katanga... », longues et pitoyables files d'esclaves portant des ornements de cuivre, de l'ivoire et de la malachite. Dans la même région, en 1861, il avait rencontré une caravane transportant vers la côte orientale de l'ivoire, de la malachite et des anneaux de cuivre. « D'après ce qu'ils nous ont dit, écrit le célèbre explorateur, la malachite dont ils étaient chargés avait été prise au versant d'une montagne où il existe une veine importante et qui est située près du village de *Katanga*. » Et, en 1867, le Dr Livingstone écrivait de Cazembe à Lord Clarendon, alors en charge au *Foreign Office :* « A peu

près à un mois de marche d'ici, vers l'ouest, les indigènes du Katanga obtiennent, par fusion du minerai de cuivre (malachite), de grands lingots qui ont la forme de la lettre majuscule I. Dans toute la région, on en voit d'un poids variant de cinquante à cent livres, et les indigènes les étirent pour fabriquer des anneaux portés aux bras ou aux chevilles. On trouve aussi de l'or au Katanga, et des échantillons en ont été offerts au Sultan de Zanzibar. »

Mais, lorsqu'en 1873, le vieux *Baba Daud* — comme l'appellent les indigènes — n'est plus qu'à quelques jours du Luapula, frontière du Katanga, lorsque, exténué, usé, malade, il se traîne dans les marais, à travers un pays véritablement noyé sous les pluies diluviennes, il trouve, au rendez-vous que le destin a fixé à Chitambo, la Mort qui l'attend...

Cameron.

En 1874, le lieutenant de la *Royal Navy*, Verney Lovett Cameron, poursuivant son audacieuse traversée de l'Afrique centrale, d'est en ouest, utilise comme monnaie d'échange, dès la rive occidentale du lac Tanganika, des lingots « de deux à trois livres, ayant la forme d'une croix de Saint-André, croix dont les bras ont de quinze à seize pouces de long sur deux de large et un demi-pouce d'épaisseur ». Plus tard, lorsqu'il se trouve près des sources du Lomami, l'explorateur britannique voit échanger contre des esclaves une grande quantité de cuivre provenant de mines situées à une cinquantaine de milles au sud. « Ce métal, écrit-il, arrivait sous forme de *hannda* » (croix de Saint-André). Et il en conclut que « le cuivre se trouve en quantité considérable au Katanga et jusqu'à une grande distance au couchant de cette province ».

Tout cela devait inciter les Européens à tenter l'exploration de ce fameux Katanga, et ce d'autant plus que certains affirmaient que cette mystérieuse région recélait également de fabuleux gisements d'or...

### 3. *Les premiers Européens au Katanga.*

APARTIR de 1876, les Belges commencent à jouer un rôle essentiel dans l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale. La CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE GÉOGRAPHIE se réunit au Palais royal de Bruxelles, à l'initiative du roi Léopold II. L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE (A.I.A.) est fondée. Des *comités nationaux* s'organisent dans la plupart des pays européens. Le COMITÉ NATIONAL BELGE se constitue le premier de tous.

Dès le 12 décembre 1878, la première expédition belge débarque à Zanzibar. Son chef, le capitaine Crespel, y meurt inopinément. Son adjoint, le capitaine

Cambier, prend le commandement, se lance dans l'intérieur et, malgré des difficultés inouïes, parvient enfin à fonder — le 12 avril 1879 — la première station belge en Afrique, à Karéma, sur la rive orientale du lac Tanganika.

D'autres expéditions belges sont envoyées en renfort. Le capitaine Popelin met le pied sur la rive *occidentale* du lac Tanganika et meurt quelques jours plus tard, au mois de mai 1881, à quelques kilomètres de l'actuelle Albertville. Deux ans plus tard exactement, au mois de mai 1883, le lieutenant Storms fonde à Pala, au bord du lac Tanganika, la première station belge établie sur le territoire de la province actuelle du Katanga.

Reichard et Böhm.

C'est en cette station de Pala que s'organise, avec l'aide du lieutenant belge Storms, l'expédition européenne qui, la première, pénétrera dans le Katanga minier. Cette expédition avait été envoyée en Afrique par le *Comité national allemand* de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE, et le roi Léopold II lui avait accordé un subside important. Son chef s'appelle le Dr Paul Reichard, son adjoint est le docteur en sciences naturelles Böhm. Partie de Pala le 1er septembre 1883, l'expédition allemande fait, le 20 janvier 1884, une entrée triomphale, drapeaux déployés et tambours battants, dans Bunkeya, capitale du fameux potentat Msiri.

Au cours d'une reconnaissance vers l'ouest, le Dr Böhm meurt, près du lac Upemba. Ce tragique événement semble avoir fortement ébranlé son compagnon. Il visite rapidement deux anciennes exploitations de cuivre : Djola (Luishia) et Kamare (Kamwali). Mais soudain, Msiri prend une attitude hostile vis-à-vis de son premier visiteur européen.

A grand'peine et en combattant, Reichard parvient à sortir des domaines du fantasque potentat. Il est dénué de vivres, de marchandises, de munitions. Exténué, il regagne enfin le poste belge de Pala le 30 novembre 1884. Toutes les notes, toutes les collections du malheureux Dr Böhm ont été perdues dans l'aventure.

En une phrase, la ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY de Londres a condensé les résultats de cette expédition :

« Les résultats scientifiques de cette exploration ne répondent pas aux espérances, surtout si on considère les dépenses élevées qu'elle a occasionnées. »

Ivens.

Au mois de novembre de cette même année 1884, Msiri reçoit la visite d'un jeune et fringant officier de la Marine royale portugaise, Roberto Ivens, qui a laissé au vieux village de Tenke, dans le sud du pays, son compagnon de route, l'explorateur Hermenegildo de Brito-Capello.

Le long de sa route, le lieutenant Ivens a pu voir les exploitations indigènes de Kalabi, au nord de l'actuelle Jadotville. Plus personne n'a osé y pénétrer depuis deux ans. A cette époque, un éboulement s'était produit, écrasant un grand nombre de travailleurs dans les galeries. Ce fait prouvait indubitablement que les esprits de la montagne étaient hostiles aux travaux miniers en cet endroit. Et le chef dont dépendait le gisement — une femme nommée Inafumo — attendait, depuis lors, un signe favorable des esprits...

L'officier portugais, fort impressionné par les nombreux crânes garnissant la *demeure royale,* est reçu en grande pompe par Msiri. Mais lorsque l'Européen annonce son intention de se diriger vers le lac Tanganika ou vers le Luapula et le pays de Cazembe, le *roi* du Katanga — ou plus exactement du Garenganze — s'y oppose avec véhémence.

Alors, Roberto Ivens rejoint à Tenke son compagnon Capello. L'expédition portugaise descend vers le sud-est, remonte ensuite vers le nord en contournant Kipushi, passe un peu à l'est de l'emplacement d'Élisabethville, pousse une pointe vers le nord jusque près de Katete, redescend vers le sud, gagne la vallée du Luapula et enfin celle du Zambèze.

Capello et Ivens rapportaient de nombreux renseignements au sujet de ces régions encore pleines de mystères. Ils avaient accompli une exploration passionnante, avec un très grand courage. Ils confirmaient nettement que l'exploitation de la malachite par les indigènes avait, autrefois, connu une importance relativement considérable.

Les missionnaires britanniques.

Après les tambours de Reichard, après le bel uniforme blanc aux galons et boutons d'or d'Ivens, voici qu'apparaît au Katanga un homme de modeste apparence, humble et sans escorte, et dont la seule arme est la Bible : c'est le missionnaire écossais Frederick Stanley Arnot. Il arrive à Bunkeya au mois de février 1886. Accueilli favorablement par Msiri, il obtient l'autorisation de s'établir sur une colline voisine. Arnot rend grâce au Seigneur de lui avoir permis d'ériger une mission protestante au cœur même du Garenganze. Un an plus tard, deux autres missionnaires — Swan et Faulkner — le rejoignent.

Rentré en Angleterre pour y recueillir des fonds et susciter de nouvelles vocations, Arnot publie un livre : *Garenganze or seven years pioneer Mission work in Central Africa.* Il y parle peu du cuivre :

« La malachite dont le minerai est extrait se trouve en grande quantité sur les sommets de collines raboteuses et dénudées. Pour la rechercher, les indigènes creusent de petits puits ronds, rarement plus profonds que dix ou trente pieds.

Ils n'ont pas de galeries latérales, mais quand un puits devient trop profond, ils l'abandonnent et en ouvrent un autre. »

Arnot se fait précéder au Katanga par trois nouveaux auxiliaires : R.J. Thompson, un petit éditeur irlandais ; Frederick Lane, ancien employé de *Scotland Yard,* et Daniel Crawford, auparavant clerc chez un homme de loi. Au moment où, le 11 novembre 1890, ces trois recrues parviennent en renfort à la Mission de Bunkeya, ils y trouvent, aux côtés de Swan et Faulkner, un autre Britannique : Alfred Sharpe, l'envoyé de Cecil Rhodes, le *Napoléon du Cap.*

A ce moment, en cet endroit, le sort du Katanga se jouait...

La « Chartered ».

En 1890, Cecil Rhodes est au faîte de sa puissance : il est colossalement riche, il est premier ministre du Cap, il est le maître de la compagnie à charte BRITISH SOUTH AFRICA COMPANY. Entre ses mains, cette fameuse *Chartered* est un incomparable instrument de conquête. Ce prodigieux homme d'affaires est, au surplus, l'un des artisans les plus passionnés de la grandeur de l'Empire britannique. Il s'est assigné un double but qu'il vise avec une obstination et une intelligence exceptionnelles : fédérer l'Afrique du Sud jusqu'au nord du Zambèze et réaliser la voie ferrée du Cap au Caire, le fameux *Cape to Cairo.* Son mot d'ordre impératif est : « Poussez au nord ! »

Et, à mesure que ses pionniers montent vers ce nord plein de promesses, son attention se porte sur le Katanga où, lui affirme-t-on, il y a non seulement du cuivre, mais aussi de l'or en abondance.

Une campagne de presse se déclenche en Angleterre. Le thème est net : l'Angleterre n'a jamais conclu avec l'État Indépendant du Congo de convention portant reconnaissance des frontières sud-est du nouvel État ; *il ne peut plus y avoir de délimitation de territoires sans que l'on se donne la peine d'en effectuer l'occupation effective ;* or l'État Indépendant du Congo n'a jamais réalisé l'occupation du Katanga ; *tout territoire vierge est au premier occupant, si le contrat d'achat est en règle et l'occupation effective ;* des missionnaires britanniques résident au Katanga et une expédition britannique les a rejoints.

Cecil Rhodes avait envoyé deux expéditions au Katanga : leur but essentiel était d'obtenir de Msiri la signature d'un traité par lequel il cédait ses droits de souveraineté à la *Chartered.*

La première de ces expéditions, commandée par un géologue, l'Écossais Joseph Thompson, joue de malheur. Partie de Quilimane, sur la côte de l'océan Indien, elle franchit le Luapula et parvient jusqu'au Luembe, à cent cinquante kilomètres environ de l'endroit où s'étend aujourd'hui Élisabethville. Mais

le pays est décimé par une catastrophique épidémie de variole : les villages sont désertés, les vivres font défaut, les porteurs sont atteints par le fléau. Le 18 novembre 1890, Joseph Thompson doit ordonner la retraite...

La seconde expédition est d'abord plus heureuse. Cecil Rhodes l'a confiée à l'un de ses meilleurs lieutenants, énergique, intelligent, fin diplomate, vieil habitué des pistes africaines : Alfred Sharpe. A marches forcées, l'explorateur anglais, parti du lac Nyassa, se dirige vers le Katanga. Le 8 novembre 1890, il est à Bunkeya, il dîne à la table des missionnaires, il leur demande une aide qui lui est acquise immédiatement et avec enthousiasme.

Mais Sharpe a négligé de se munir de cadeaux dignes de Msiri. Sa caravane n'est guère spectaculaire. Bien plus, il vient de l'est et une ancienne prophétie a mis Msiri en garde contre tout étranger pénétrant de ce côté dans ses états. Le vieux potentat refuse énergiquement de signer le beau traité que lui présente l'explorateur britannique au nom de la *Chartered.*

Sharpe doit s'en aller, *frustrated and defeated*, écrit le journaliste anglais Owen Letcher. Mais il laisse le traité aux mains des missionnaires. Et il a bien l'intention de revenir, muni de cadeaux plus fastueux, entouré d'une escorte plus impressionnante et... par le sud, cette fois !

*4. Les expéditions belges au Katanga.*

Dès le 17 mai 1888, le roi Léopold II avait écrit à son collaborateur, le capitaine Albert Thys : « La théorie de certains journaux anglais c'est que toute partie d'État non occupée peut être prise par celui qui voudrait l'occuper. Nous avons donc un intérêt capital à diriger, *dès que nous le pourrons,* de grandes expéditions jusqu'à nos frontières du nord et du sud et cela sous peine de tout perdre. »

Dès que nous le pourrons... C'est que l'occupation et l'organisation des immenses territoires reconnus au jeune État exigeaient des capitaux considérables : toute la fortune du Souverain y était engagée. Au surplus, la tâche était énorme : en quelques années, le gouvernement central a été organisé ; des mesures de défense ont été prises contre les Arabes esclavagistes, régnant en maîtres sur une grande partie du territoire, et des camps retranchés ont été établis à Basoko sur l'Aruwimi, à Lusambo sur le Sankuru ; des expéditions explorent l'Ubangi, le Lomani, etc. ; la station des Stanley-Falls, dont les Arabes s'étaient emparés, est réoccupée. L'œuvre grandiose est poursuivie méthodiquement, patiemment, sans heurts et sans combats.

Mais, en 1890, le Roi se rend compte que le Katanga est véritablement en danger. Sa réaction est celle qu'on attendait de lui : il passe résolument à l'action.

Des instructions secrètes et urgentes sont envoyées au capitaine Paul Le Marinel, commandant le camp retranché de Lusambo, sur le Sankuru : prendre la tête d'une colonne bien armée, foncer coûte que coûte vers le Katanga, y installer un poste de l'État et faire reconnaître par Msiri le drapeau bleu à étoile d'or.

D'autre part, le roi Léopold II, dont les difficultés financières sont très graves à ce moment, fait appel au capitaine Albert Thys, initiateur de l'action privée au Congo et animateur de l'effort financier belge dans les entreprises africaines. Thys a fondé, en 1887, la COMPAGNIE DU CONGO POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE (C.C.C.I.) et ses filiales, dont cette fameuse COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU CONGO qui, à cette époque, livre la fameuse *bataille du rail* pour la construction de la voie ferrée de Matadi au Stanley-Pool.

Le Souverain demande à Thys, en cette heure critique pour le jeune État, son aide et le concours de son *groupe* pour explorer, étudier, puis mettre en valeur le Katanga, et son intervention *immédiate* pour sauvegarder l'intégrité du territoire.

Thys agit sur l'heure. La C.C.C.I. organise une première expédition dont le commandement est confié à un vieil *Africain,* à un homme ayant déjà fait ses preuves comme explorateur : Alexandre Delcommune.

Au surplus, avec l'accord du Roi et avec la participation de l'État Indépendant et d'un groupe anglais, la C.C.C.I. crée une nouvelle filiale : la COMPAGNIE DU KATANGA (15 avril 1891). Celle-ci va aussitôt envoyer vers le Katanga deux autres expéditions : l'une aura pour chef le commandant Lucien Bia, dont l'expérience africaine est grande ; l'autre — grâce à une habile manœuvre du Roi — sera placée sous le commandement d'un Britannique : l'intrépide capitaine William Grant Stairs, ancien adjoint de Stanley dans son expédition au secours d'Emin-Pacha.

Le 24 avril 1891, le Souverain écrit à Thys :

« La solution du Katanga va dépendre de la force et du savoir-faire des agents en présence. Tâchez que la colonne de Stairs et celle de Bia soient aussi fortes que possible. »

Paul Le Marinel.

Le capitaine Paul Le Marinel avait quitté le camp retranché de Lusambo, le 23 décembre 1890, avec ses trois adjoints belges : le capitaine Descamps, le lieutenant Legat et le sergent Verdick. Sa colonne, comprenant cent cinquante porteurs et cent quatre-vingts soldats, abat, en un temps record, les treize cents kilomètres qui séparent Lusambo de Bunkeya. Le 18 avril 1891, la première

expédition belge fait son entrée dans la capitale de Msiri. Le vieux potentat accueille les Belges froidement, mais sans hostilité.

Alors survient une catastrophe. Le dépôt de munitions et d'armes de la colonne de l'État saute dans la nuit. Toutes les charges sont la proie des flammes. C'est un coup très dur : Le Marinel décide de retourner à Lusambo chercher des munitions et des approvisionnements. Il s'en va le 11 juin, après avoir installé, sur les bords de la Lofoi, le premier poste de l'État au Katanga, le lieutenant Legat, le sergent Verdick et une cinquantaine de soldats.

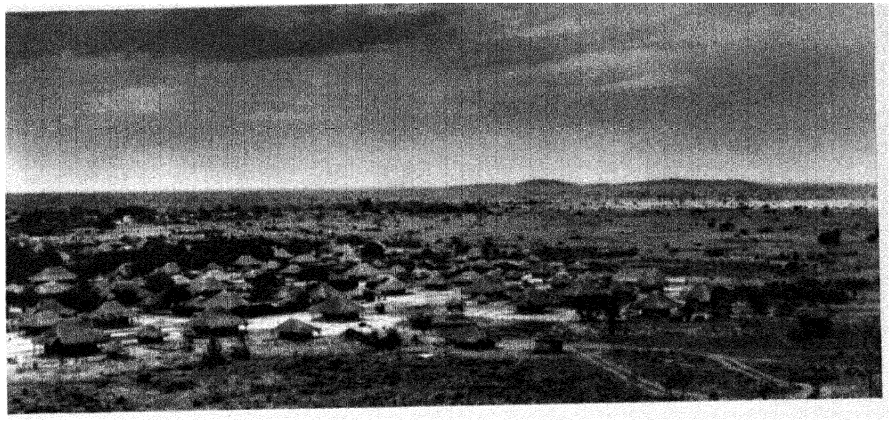
Le capitaine Le Marinel emporte un document important. C'est une lettre de Msiri, adressée au gouverneur général à Boma, rédigée en anglais et contresignée par le missionnaire anglais Swan. Elle se termine par ces mots :

« On m'a tout expliqué au sujet de l'État Indépendant du Congo et je suis heureux d'avoir des agents établis dans mon pays. Ils m'ont donné un beau présent qui m'a beaucoup plu. Votre obéissant sujet : Msiri, chef du Garenganze ou Katanga. »

La COMPAGNIE DU KATANGA reprend à son compte l'expédition Delcommune, organisée par la C.C.C.I. Mais son chef l'ignore encore : il est en pleine Afrique. Son expédition, après avoir remonté le fleuve Congo, puis le Lomami navigable, a gagné Gandu, capitale du grand chef Gongo-Lutete, à deux cents kilomètres environ à l'est de Lusambo.



*Deux grands explorateurs du bassin du Congo : Paul Le Marinel (à droite) et Alexandre Delcommune.*



*Bunkeya, l'ancienne capitale de Msiri, roi du Garenganze ou Katanga, n'est plus aujourd'hui qu'un village de brousse.*

Alexandre Delcommune.

C'est de là que, le 18 mai 1891 — exactement le jour où l'expédition Bia s'embarque à Anvers — Alexandre Delcommune se met en marche vers le Katanga, à la tête de sa caravane, avec ses quatre adjoints européens : son second, le capitaine Carl Hakansson, ancien officier de l'armée suédoise, le Dr Paul Briart, l'ingénieur des mines Norbert Diderrich et le sergent-major Cassart. Près du lac Kisale, l'arrière-garde est soudain attaquée par des indigènes hostiles, et le capitaine Hakansson est tué.

L'expédition Delcommune parvient à Bunkeya le 6 octobre 1891. Deux entrevues avec le vieux et rusé Msiri ne donnent guère de résultats. Les Européens sont fort frappés par *les quelques douzaines de têtes humaines, les unes complètement racornies, d'autres fraîches...* amoncelées sur une claie, bien en vue à côté du *trône royal.* Après une vingtaine de jours de repos, la caravane belge gagne le poste de la Lofoi, où elle retrouve, sains et saufs, le lieutenant Legat et le sergent Verdick. Puis Delcommune, après avoir séjourné chez les vieux chefs Katanga et Tenke, en révolte tous deux contre le cruel Msiri, atteint, le 20 décembre 1891, la rive du Lualaba à hauteur de Mushima, à quelques pas de la frontière rhodésienne.

Pour arriver là, l'expédition a dû traverser des régions décimées par une terrible famine, et Delcommune note dans son carnet : « Notre expédition, qui avait eu 650 hommes dans ses différents cadres, n'en comptait plus que 270. »

Pendant deux mois, Delcommune construit des pirogues avec lesquelles il compte descendre le Lualaba. Le 24 février 1892, la flottille se lance dans l'aventure. Fréquemment, il faut, à cause des rapides, traîner les vingt-sept embarcations le long de la rive, après avoir dégagé un sentier à coups de machettes. Ce travail exténuant se poursuit pendant quarante-cinq jours. Le 11 avril 1892, l'expédition Delcommune se trouve devant l'infranchissable obstacle que constituent pour ses pirogues les impressionnantes chutes de Zilo, « entourées d'un véritable chaos de montagnes et de vallées. »

Un conseil de guerre décide d'abandonner les pirogues et de regagner Bunkeya puis le poste de la Lofoi. Tout cet immense labeur a été prodigué en vain !

Et, dans l'entre-temps, d'importants et graves événements avaient bouleversé le Katanga...

Capitaine Stairs.

L'expédition du capitaine Stairs, partie de Dar-es-Salam, avait suivi la vieille route des Arabes esclavagistes et traversé le lac Tanganika. Elle était parvenue à Bunkeya le 14 décembre 1891. Stairs est entouré de ses compagnons européens : le capitaine des Carabiniers Bodson, seul Belge de l'expédition, le Français, marquis de Bonchamps, ancien officier de cavalerie, le Dr J.A. Moloney, de nationalité britannique, et l'ordonnance du commandant, Thomas Robinson.

Stairs est fort impressionné par l'état des choses au Katanga : « La famine est telle que, offrît-on un trésor, on ne pourrait acheter des vivres : il n'y en a plus. Plus de bois de chauffage non plus, et l'eau est exécrable. Les missionnaires anglais sont terrorisés par Msiri... »

L'entrevue de Stairs avec Msiri est orageuse. L'officier britannique reproche avec véhémence au vieux potentat ses crimes et ses cruautés. Le lendemain, Stairs donne instruction au capitaine Bodson et au marquis de Bonchamps d'aller au village où s'est réfugié Msiri et de le lui ramener.

Et c'est la tragédie ! Face à face avec Msiri entouré de ses guerriers, l'officier belge se sent soudain menacé. Il tire un revolver et le décharge sur le tyran. Il est abattu à son tour et meurt le lendemain, 20 décembre 1891, à l'âge de quarante-cinq ans.

Avec Msiri s'écroulait définitivement le *Mushidi's Empire*, le *M'Siri Reich*, le *Royaume de Msiri*.



*Les gorges de Zilo telles que les virent Delcommune et ses compagnons.*

Mais le désordre est partout et la famine s'aggrave encore. L'effectif de la colonne Stairs est diminué de moitié. Le marquis de Bonchamps et Robinson, malades, ne quittent plus leurs lits de camp. Le commandant s'écroule à son tour, étreint par la fièvre bilieuse hématurique. Son état devient vite alarmant. Le Dr Moloney est à bout de forces, exténué, désespéré.

Enfin, le 30 janvier 1892, on lui annonce qu'une importante caravane arrive de l'ouest : c'était le commandant Bia à la tête de son expédition.

Bia-Francqui.

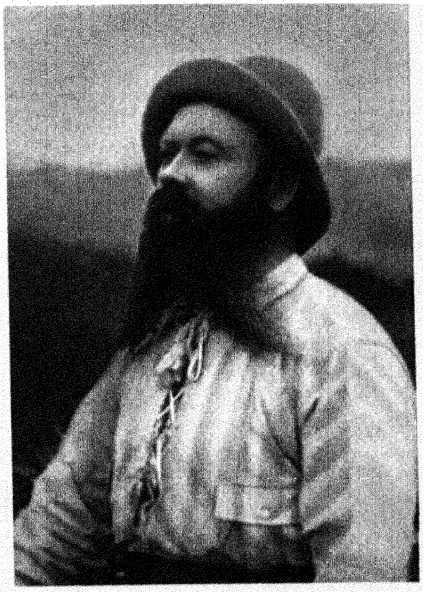
Le Dr Moloney se sent reprendre courage et espoir en serrant les mains du commandant Bia et de ses quatre adjoints : le lieutenant Émile Francqui, qui en qualité de commissaire de district s'était révélé en organisant les transports de Matadi à Léopoldville; le Dr Jules Amerlinck, un sympathique médecin gantois ; le lieutenant Eugène Derscheid — dont la santé est fort chancelante — et un jeune docteur en sciences naturelles de vingt-huit ans, passionné de géologie, Jules Cornet.

Un conseil de guerre est réuni et des décisions importantes sont immédiatement prises : étant donné l'état de santé du capitaine Stairs et de ses adjoints, leur expédition s'efforcera de regagner d'urgence la côte orientale ; le commandant Bia reprend à son compte l'essentiel de la mission que le capitaine Stairs devait accomplir : faire acte de présence le long des frontières du sud-est, particulièrement menacées, et y conclure des traités, au nom de l'Etat Indépendant, avec les chefs indigènes.

Le 4 février 1892, la lamentable caravane du capitaine Stairs quitte Bunkeya : le Dr Moloney marche seul en tête ; les autres blancs sont portés en hamac. Trois mois plus tard, les débris de l'expédition atteignaient la côte orientale par la voie du Zambèze et le capitaine Stairs rendait le dernier soupir, au moment même où le navire qui devait le ramener en Angleterre entrait dans le port.

A Bunkeya, les horreurs de la famine dépassaient l'imagination et le lieutenant Francqui note dans ses carnets de route :

« La situation de nos noirs offrait tout ce que l'imagination peut suggérer de plus horrible. Des malheureux, d'une maigreur de squelette, se traînaient devant nos tentes pour implorer quelque nourriture, ou erraient autour du camp, en quête de détritus sans nom. Chaque matin, nous trouvions des cadavres dans les cases, et combien encore de ces pauvres diables allaient mourir au loin... La dysenterie, conséquence inévitable de ce régime infernal, se mit bientôt de la partie, et chaque jour, les cadavres à enterrer devinrent plus nombreux. »

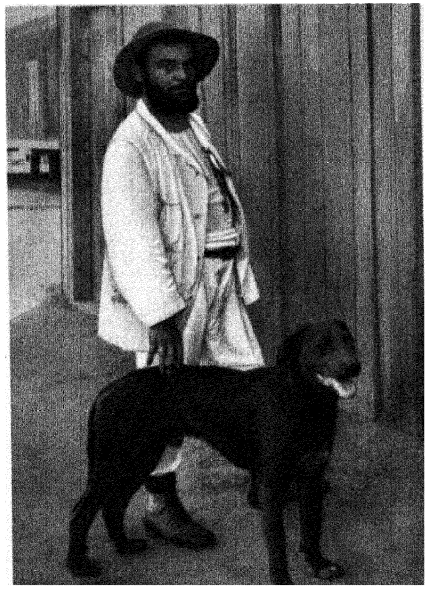


*Le capitaine des Guides Lucien Bia, chef d'une des expéditions de la Compagnie du Katanga. (Photographie prise à Léopoldville en 1888.)*

Le géologue Cornet — que le commandant a tenu à accompagner lui-même — se livre à une première étude géologique du pays. Le petit détachement se dirige vers Guba, situé le long de la route automobile qui relie aujourd'hui Jadotville à Kolwezi. Les deux Européens se nourrissent parcimonieusement de quelques conserves. Parfois, en cours de route, ils doivent se coucher sur le sol, saisis de vertiges.

Les découvertes de Cornet.

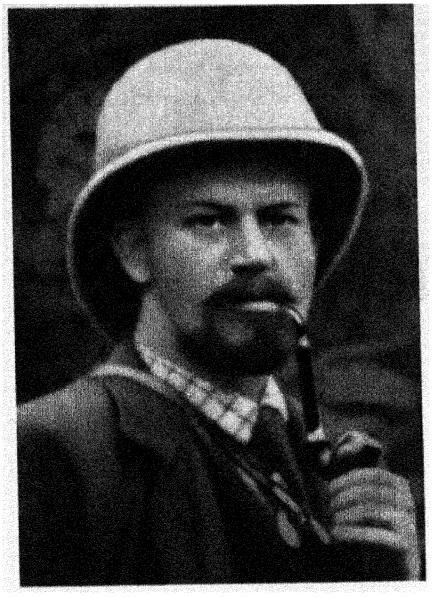
En remontant la vallée de la Dikuluwe, le jeune géologue fait d'intéressantes découvertes. Et, le 17 février 1892, des pieds européens foulent pour la première fois le sol du fameux gisement de cuivre de *Kambove* et un marteau de géologue y casse les premiers échantillons de minerai de cuivre qui seront ramenés en Europe. Mais un courrier de Francqui rappelle d'urgence Bia et Cornet à Bunkeya. Bia part en avant, tandis que le géologue, malgré la malaria qui l'épuise, étudie encore les environs et repère de nombreux gites de cuivre.



*Le lieutenant Émile Francqui, second de l'expédition Bia au Katanga. (Photographié à Boma au cours de son premier séjour au Congo belge, 1885.)*

La situation était intenable à Bunkeya. Bia établit son camp à Kipuna, sur la Lufira, à quarante kilomètres environ à l'ouest de Bunkeya. Cornet et Derscheid étant très gravement malades, il les y laisse sous la garde du Dr Amerlinck et part avec Francqui pour accomplir la mission confiée à Bruxelles au capitaine Stairs.

Ce *raid* sera un calvaire pour le commandant Bia. Tombé gravement malade en cours de route, à la suite de marches prolongées à travers les marais, il doit être transporté en hamac. Lorsqu'il atteindra enfin Tenke — où il a fixé le rassemblement de toute l'expédition — ce ne sera plus qu'un squelette dans une enveloppe de peau...



*Le géologue Jules Cornet, adjoint à l'expédition Bia-Francqui au Katanga, photographié le long du sentier des caravanes entre Matadi et Léopoldville.*

A peine remis de sa fièvre bilieuse hématurique, le géologue Cornet reprend son marteau, ses travaux, ses études, ses *excursions* géologiques. Il parcourt les Kundelungu, il visite les salines de Mwashia, il découvre ces chutes de la Lufira — dites de Mwadingusha — qui portent aujourd'hui son nom.

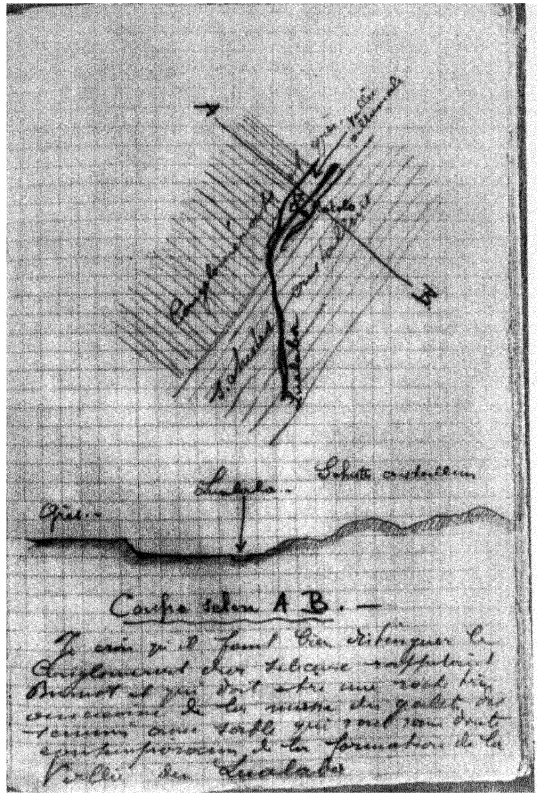
Le 12 juillet 1892, le Dr Amerlinck, le lieutenant Derscheid et Cornet quittent le camp de Kipuna pour gagner le rendez-vous fixé par le commandant au vieux village de Tenke, à quarante kilomètres environ au sud de l'actuel Jadotville. En cours de route, on passe par Katanga et Luishia, et le géologue fait riche moisson d'observations scientifiques.

L'état de santé du commandant empire chaque jour. Mais il exige que le médecin de l'expédition accompagne son jeune géologue dans ses explorations car, dit-il, « sa vie est plus précieuse au succès de l'expédition que la mienne... »

La période qui s'étend du 8 août au 12 septembre 1892 est capitale dans l'histoire des découvertes minières. En ces trente-cinq jours, Cornet étudie scientifiquement les gîtes de cuivre de Kambove, de Likasi, de Luishia, de Luiswishi, de Kamoya, de Kimbwe, de Kiobana, etc., un grand nombre de gîtes de fer et l'escarpement calcaire de Kakontwe.

La mort de Bia.

Le 10 septembre 1892, Cornet et le Dr Amerlinck, après avoir traversé la Lubumbashi à dix kilomètres en amont de l'endroit où se trouve aujourd'hui Elisabethville, approchent du gîte de Kipushi lorsqu'un courrier, dépêché par Francqui, leur ordonne de rentrer d'urgence à Tenke. Lorsqu'ils y parviennent, le commandant Bia est mort depuis quelques jours déjà (30 août 1892). Son corps, enterré par ses compagnons dans une vieille termitière, repose aujour-



*Fac-similé d'une page d'un des carnets de route du géologue Jules Cornet (Katanga 1892).*

d'hui dans une tombe, perdue dans l'immensité d'une région désertée...

Le lieutenant Francqui, jusqu'alors second de l'expédition, en prend le commandement. Il va reconnaître les sources du Lualaba, puis en descend le cours, d'abord en pirogue, puis le long de la rive, à partir des chutes de Zilo. L'expédition explore encore les vallées du Lubudi, du Luembe et du Lubishi, et parvient enfin à Gandu, sur le Lomani, le 30 décembre 1892, au moment où la guerre contre les Arabes révoltés vient de se déchaîner.

A Lusambo, l'expédition Bia-Francqui rejoint l'expédition Delcommune, rentrée après avoir combattu les Arabes esclavagistes, aux côtés du capitaine Jacques — le futur général baron Jacques de Dixmude — et après avoir exploré l'hinterland occidental du lac Tanganika. Sur l'esplanade du camp retranché, on fit l'appel : chacune des deux expéditions avait perdu plus de cinq cents personnes!

C'est une revue suisse paraissant à Genève, *L'Afrique explorée et civilisée*, qui à l'époque résuma peut-être le mieux l'œuvre des expéditions belges au Katanga :

« L'exploration du Katanga, commencée il y a moins de trois ans et poursuivie avec un si bel ensemble d'expéditions rapidement conduites, constitue

une des entreprises les plus intelligemment combinées et les plus courageusement exécutées de toute l'histoire de la civilisation au Congo. Sans doute, la découverte de ce merveilleux territoire aura coûté la vie à bien des braves. Il n'est que juste de rappeler d'abord avec émotion et reconnaissance le nom de ceux qui ont succombé là-bas — capitaine HAKANSSON, capitaine BODSON, capitaine STAIRS, capitaine BIA — puis d'acclamer ceux qui reviennent de ces pays lointains, où ils se sont conduits avec tant de courage, pour l'honneur du nom belge et la prospérité du jeune État Indépendant du Congo. »

Résultats des expéditions belges.

Les résultats des quatre expéditions belges étaient considérables.

Du point de vue politique, le Katanga était sauvé : le 12 mai 1894, un accord, conclu entre le Gouvernement britannique et l'Etat Indépendant du Congo, consacrait les frontières assurées par l'expédition Bia-Francqui.

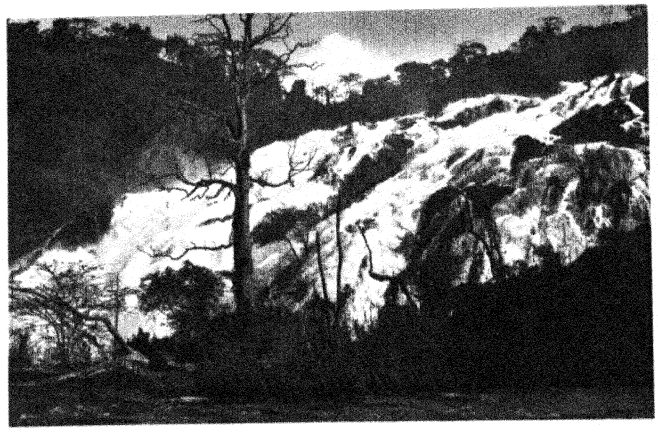
Les renseignements géographiques rapportés en Europe étaient de la plus haute importance. Grâce à eux, la configuration de cette partie du centre africain était grandement précisée. Des données nombreuses, du point de vue climat, faune, flore, préhistoire, cultures et populations des régions parcourues, avaient été récoltées.

Dans les domaines de la géologie et de la géographie physique, l'œuvre scientifique du jeune géologue Jules Cornet apparaît capitale. Elle se traduit par une série de publications dont l'éloge a été fait maintes fois :

— *Les résultats géologiques de l'expédition du Katanga (1894)*
— *Les gisements métallifères du Katanga (1894)*
— *Les formations post-primaires du bassin du Congo (1894)*
— *Observations sur les terrains anciens du Katanga (1897)*
etc.

L'opinion du monde scientifique à ce sujet se résume dans ces quelques mots du géologue Maurice Robert : « Cette œuvre synthétique fondamentale, élaborée grâce à des facultés qui sont l'apanage des créateurs, a servi de base à tous les travaux ultérieurs des géographes et des géologues coloniaux. C'est elle qui fait de Jules Cornet le fondateur de la géologie et de la géographie physique du Congo et même de tout le centre africain. »

Enfin, du point de vue économique, il pouvait être affirmé au roi Léopold II et aux dirigeants de la COMPAGNIE DU KATANGA deux points essentiels : le terri-

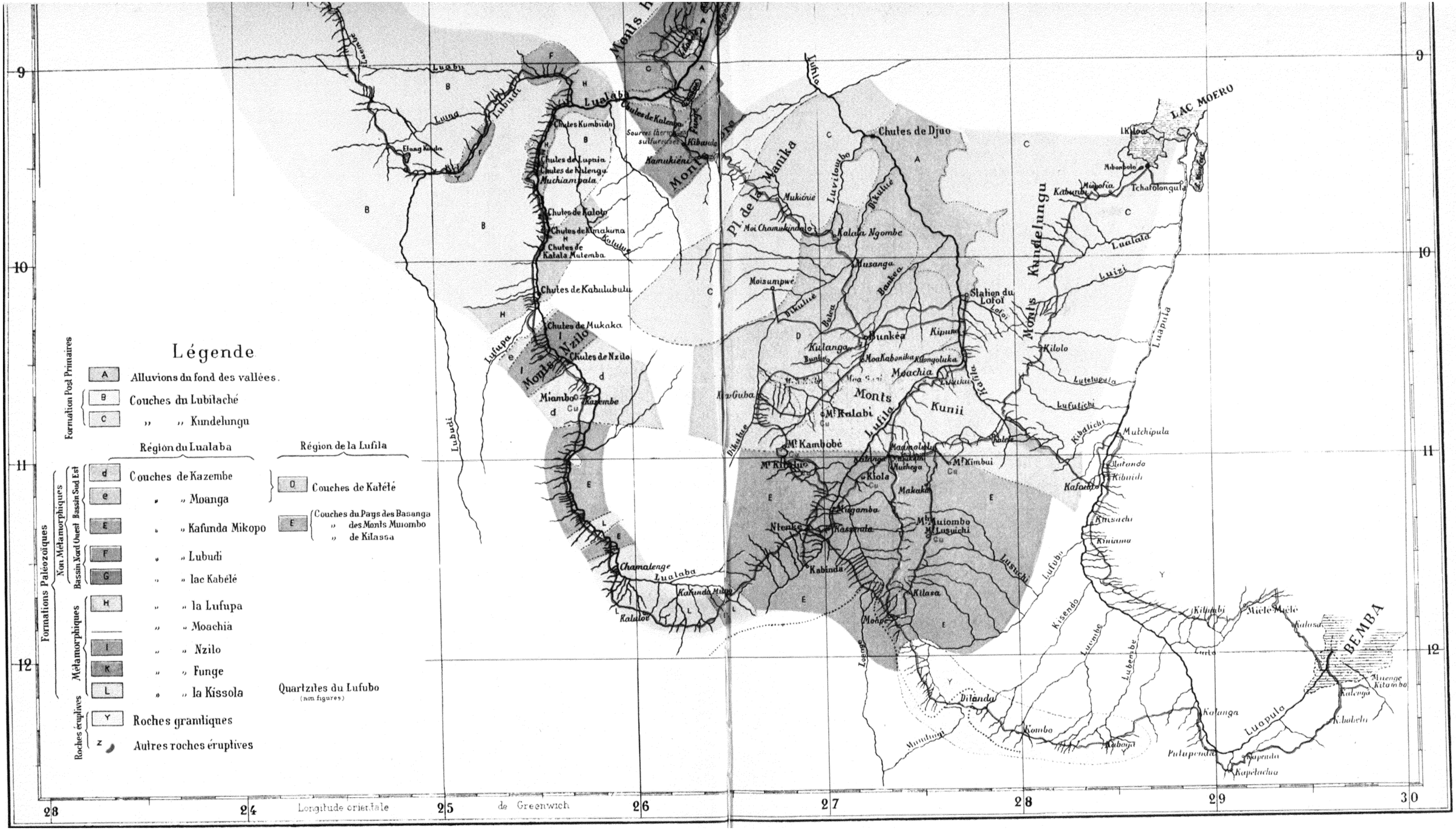


*Les chutes de la Lufira à Mwadingusha, dénommées chutes Cornet depuis 1929.*

toire du Katanga recèle d'énormes gisements de cuivre et de fer ; ces gisements sont facilement exploitables.

Mais, si Stanley avait pu déclarer que, sans le chemin de fer de Matadi au Pool, le Congo ne valait pas un penny, on aurait pu dire, en cette année 1893, que, sans chemin de fer, le Katanga ne valait pas une croisette...






*Esquisse géologique de la partie sud-est du bassin du Congo, d'après les observations faites pendant l'expedition Bia (1891-1893) par J. Cornet. (Extrait des Ann. Soc. Géol. de Belgique, T. XXI, pl. 5.) 1894.*

# *CHAPITRE DEUXIÈME*



*Campement, dans un village indigène, d'un prospecteur de la Tanganyika Concessions Ltd.*

# L'ŒUVRE DU COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA ET DE LA TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED



MALGRÉ l'occupation effective du Katanga par les Belges, Cecil Rhodes n'a pas renoncé à son projet de pousser vers le nord son *Cape to Cairo*. Mais cet homme, animé par un rêve grandiose que beaucoup jugent chimérique, est un homme d'affaires réaliste. Le tracé du chemin de fer dépendra des ressources minières des régions qui se trouvent au nord du Zambèze. Car Rhodes répète souvent que « le ballast des voies ferrées africaines doit être constitué par les déblais des travaux miniers ».

*1. Création de la T.C.L. (Tanganyika Concessions Limited). 20 janvier 1899.*

En 1898, le *Cape to Cairo,* venant du sud, est arrêté à Bulawayo. Cecil Rhodes s'adresse à l'un de ses plus dynamiques collaborateurs : l'ingénieur écossais Robert Williams, natif d'Aberdeen. Il le connaît depuis dix-sept ans déjà : le jeune Williams, arrivé en Afrique du Sud en 1881, a été d'abord en charge de l'équipe-

Les activités de Robert Williams.

ment mécanique de la mine de Kimberley. Puis il a dirigé la BULTFONTEIN DIAMOND MINE. C'est là qu'il a été remarqué et apprécié par Cecil Rhodes, qui le place à un poste de direction aux mines de Johannesburg. Enfin, chargé de prospecter le nord de la Rhodésie, Robert Williams dirige la ZAMBESIA EXPLORING COMPANY.

Cecil Rhodes demande à Robert Williams de faire prospecter par la ZAMBESIA les régions en bordure de la frontière méridionale de l'Etat du Congo et, particulièrement, la crête séparant le bassin du Congo de celui du Zambèze, car il a vu que des gisements intéressants ont été souvent découverts dans des conditions similaires. Une première expédition, envoyée en 1895 au sud du Katanga, rentre sans avoir rien trouvé.

En 1898, Rhodes insiste. Il faut trouver ! Une convention est conclue : la CHARTERED accorde à la ZAMBESIA 2.000 milles carrés de concessions minières au sud du lac Tanganika ; la ZAMBESIA s'engage à dépenser vingt mille livres en prospections, à lancer un steamer sur le lac Tanganika et à aménager un port à l'extrémité sud de ce même lac : « Ce sera un jour, déclare Rhodes, le terminus rhodésien du *Cape to Cairo.* »

Pour mettre en œuvre ce programme, il s'agit de réunir des capitaux. Robert Williams s'y emploie avec cette maîtrise, cet entregent, ce pouvoir de persuasion et ce sens financier qui feront de lui l'un des artisans les plus efficients du développement économique en Afrique centrale.

Le 20 janvier 1899, la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED (T.C.L.) se constitue à Londres au capital de cent mille livres. Son premier président est Sir Tyndale White, son premier administrateur-directeur Robert Williams. Son principal objectif est d'organiser une grande mission de prospection.

Mission Grey.

Le commandement de cette dernière est confié à un homme remarquable, digne du grand nom qu'il porte : George Grey, fils du colonel George Henry Grey, petit-fils du grand ministre libéral Sir George Grey qui demeura trente-deux ans au pouvoir, frère de Sir Edward Grey dont le rôle comme ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne sera décisif en 1914.

Arrivé en Afrique du Sud à l'âge de vingt-cinq ans, George Grey s'était battu contre les révoltés Matabele, avec un tranquille courage ; dans toute l'Afrique du Sud, on racontait les exploits de l'intrépide colonel des *Grey's Scouts.* Robert Williams avait pu apprécier ses qualités de conducteur d'hommes et sa droiture, car il travaillait déjà depuis six ans pour la ZAMBESIA EXPLORING COMPANY en Rhodésie du Sud. Son regard perçant, sa tête puissante, la froideur de son premier abord, sa tenue impeccable, impressionnaient. Mais c'était un homme juste, humain, sensible, et un merveilleux animateur.

George Grey part de Bulawayo, le 5 avril 1899, avec quatre compagnons européens : le géologue J.-M. Justice, le prospecteur P. Mac Donald, F.H. Crewe, chef de caravane et interprète, et M.G. Farquhar, qui accompagne par passion des grandes chasses. Peu de porteurs, mais soixante-sept ânes, sept chevaux, deux mulets et huit bœufs tirant trois de ces chariots que les *treks* des Boers ont rendus célèbres.

Le 8 août 1899, l'expédition Grey repère le gisement de cuivre de Nkana (Rhodésie du Nord). Le 23 août 1899, Grey et ses hommes se trouvent sur le territoire de l'Etat Indépendant du Congo, mais à cinq cents mètres seulement de la frontière. Là, ils examinent les anciens travaux miniers pratiqués par les indigènes en ce lieu que Grey appelle Kapondo : c'est le célèbre gisement de Kipushi, aujourd'hui exploité par l'UNION MINIÈRE qui lui a donné le nom de Mine Prince Léopold. Le 6 septembre, Grey arrive à l'ancienne mine de cuivre indigène de Kansanshi (Rhodésie du Nord) et y détermine 90 claims [1]. Au cours de cette exploration, Grey, son géologue et son prospecteur, ont trouvé de nombreuses traces d'or dans des ruisseaux dont les sources se trouvent en territoire congolais. Lorsqu'ils rentrent à Bulawayo, au mois de novembre 1899, ils font rapport à Robert Williams. Ce dernier est persuadé que des gisements aurifères considérables doivent se trouver au Katanga. Le mot OR possède encore, à cette époque, une fascination irrésistible. Robert Williams saura s'en servir dans les négociations que, sans tarder, il amorce en Belgique.



*Robert Williams administrateur-directeur de la Tanganyika Concessions Ltd et vice-président de l'Union Minière du Haut-Katanga (1926).*

1. Surface de terrain dont les dimensions sont fixées par la loi et sur laquelle le droit de recherche minière est réservé au premier demandeur.

*2. Création du C.S.K. (Comité Spécial du Katanga). 19 juin 1900.*

En 1893, de grandes fêtes furent organisées en Belgique à l'occasion du retour des survivants des expéditions belges au Katanga. Lorsque le dernier lampion s'éteignit, on ne parla plus guère de ce fameux Katanga. Il sera cependant occupé, et la paix et la sécurité y régneront, grâce à l'énergie, au dévouement et au courage de quelques officiers et sous-officiers de l'État, auxquels il convient de rendre hommage à chaque occasion : lieutenant Legat (1891-1893) ; sergent Verdick, promu ensuite capitaine (1891-1895 ; 1897-1900) ; lieutenant Brasseur, promu ensuite commandant (1893-1897) et mortellement blessé en montant à l'assaut du repaire d'un Arabe esclavagiste ; adjudant Cerckel, promu ensuite lieutenant (1894-1899) ; sergent Delvin, promu ensuite sous-lieutenant (1894-1897) et sergent Delvaux, promu ensuite sous-lieutenant (1897-1900) [1].

Dans l'entre-temps, l'État Indépendant a d'autres préoccupations : la guerre contre les Arabes révoltés, déclenchée en 1892, durera jusqu'en 1894 et isolera presque complètement le Katanga ; la sanglante révolte des soldats Batetela à Luluabourg, en 1895, ébranlera précisément la base d'opérations vers le sud-est ; en 1897, la grande rébellion des soldats de l'expédition Dhanis vers le Nil va absorber des forces importantes pendant de longues années.

D'autre part, les mêmes événements avaient entravé l'activité de la COMPAGNIE DU KATANGA depuis le massacre par les Arabes, au Lomami, de l'expédition Hodister, au mois de mai 1892. Au surplus, l'application des conventions intervenues avec l'État posait des problèmes difficiles.

En 1891, lorsque le Roi fait appel à Thys pour *sauver le Katanga,* l'État s'était déchargé d'une tâche énorme et urgente. Du point de vue politique, la Compagnie était substituée à l'État. Du point de vue économique, elle devait explorer la région qui lui était impartie, étudier les possibilités minières et les voies de communication, et passer ensuite à l'exploitation. En contrepartie, l'État Indépendant avait concédé à la Compagnie : en pleine propriété, le tiers des territoires situés dans le bassin du Haut-Congo, en amont de Riba-Riba (sur le Lomami) et à l'est du méridien 23°54 de longitude est de Greenwich ; la concession, pour 99 ans, de l'exploitation du sous-sol dans ces régions ; un droit de préférence, consenti pour vingt ans, pour la concession de l'exploitation de toutes les mines dont la Compagnie aurait, la première, fait connaître l'existence dans les lots réservés à l'État.

Lorsqu'il s'était agi de délimiter les terrains restant la propriété de l'État et ceux appartenant à la Compagnie, on avait imaginé un procédé véritablement

1. Voir H. DELVAUX : *L'occupation du Katanga* (supplément à *L'Essor du Congo*, Elisabethville, août 1950) et Edgard VERDICK : *Les premiers jours au Katanga* (1890-1893). Ed. COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA, Bruxelles 1952.

extraordinaire, source d'inextricables difficultés : le territoire était divisé en 4.600 blocs d'environ cent vingt kilomètres carrés, deux carrés *État* alternant avec un carré *Compagnie*. La carte annexée à cette convention du 12 mars 1891 présentait ainsi l'aspect d'un immense échiquier et, rien que pour aborner tous ces carrés, il aurait fallu des dizaines d'années. Or le travail n'était pas encore commencé neuf ans après la signature de la convention...

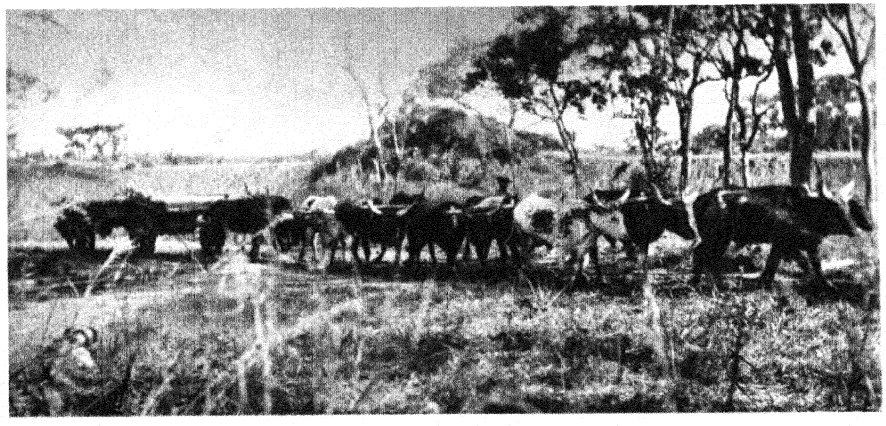
La nouvelle des opérations de prospection britanniques jusque sur le sol de l'État, les rumeurs au sujet de la découverte d'or au Katanga, la demande de concessions introduite par Robert Williams et l'arrivée de ce dernier à Bruxelles, tout cela contribue à créer un climat d'entente entre l'État et la Compagnie.

L'échiquier est abandonné. On décide de soumettre les terrains appartenant au domaine de l'État et à la COMPAGNIE DU KATANGA à une gestion commune, pour laquelle un organisme d'un statut particulier est créé, le 19 juin 1900, sous le nom de COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA (C.S.K.) et pour une durée de 99 ans.

Première convention avec Robert Williams.

Le 8 décembre 1900, le C.S.K. conclut une convention avec Robert Williams : ce dernier est chargé d'effectuer pendant cinq ans des recherches minières au Katanga; les frais de ces prospections sont, en principe, à charge de Robert Williams, mais le C.S.K. lui accordera un subside pouvant s'élever annuellement

*Premiers transports routiers au Katanga (1908).*



à trois mille livres, à condition que les Britanniques en dépensent cinq mille ; les gisements reconnus rentables par le C.S.K. seront exploités en commun pendant trente ans, les capitaux nécessaires étant fournis par les deux parties et les avantages partagés à raison de soixante pour cent pour le C.S.K. et quarante pour cent pour Robert Williams.

Alors, tandis que le C.S.K. et la COMPAGNIE DU KATANGA poursuivent l'organisation du Katanga, Robert Williams entreprend la prospection de la région minière.

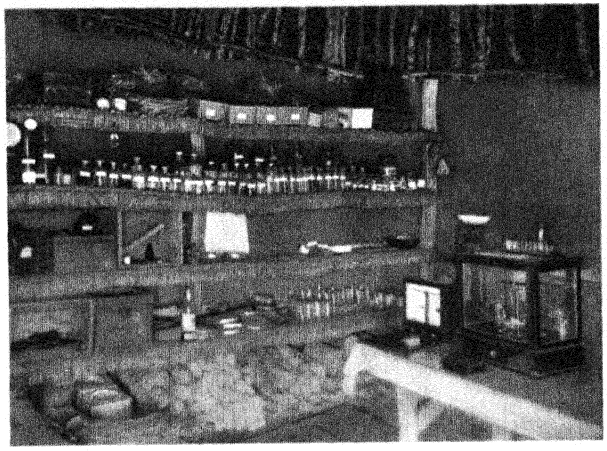
*3. Les prospections et les premiers travaux de la T.C.L. au Katanga.*

LES opérations de la T.C.L. au Katanga sont placées sous la direction générale de George Grey. Elles peuvent se diviser en deux phases : la première est consacrée aux reconnaissances préliminaires et se termine à la fin de 1901 ; la seconde s'étend du début de 1902 jusqu'à la fin de 1906 ; la prospection générale est effectuée et la mise en exploitation est amorcée.

George Grey commandait personnellement la première expédition, divisée en trois sections. Celles-ci quittent successivement Bulawayo à partir du mois d'avril 1901. Grey installe son quartier général près de l'ancienne mine indigène de Kansanshi (Rhodésie du Nord), à une vingtaine de kilomètres de la frontière congolaise, à cent vingt kilomètres environ au sud-ouest de l'actuelle Élisabethville. Deux mois plus tard, son expédition est rassemblée en cet endroit : une quinzaine de blancs qui sont, en majorité, des prospecteurs et des mineurs expérimentés, un géologue qui est aussi un métallurgiste de valeur : Franz Ernest Studt, un géomètre-cartographe nommé Hayden, un médecin, un secrétaire-comptable, etc. ; une cinquantaine d'indigènes, des animaux de trait et des chariots, un matériel de prospection moderne et des approvisionnements pour deux ans.

Pendant ce temps, la seconde expédition de la T.C.L., placée sous la direction de John Michaël Holland, chef jeune et énergique, s'était organisée à Abercorn, au sud du lac Tanganika. Elle avait d'abord gagné Lukafu, le poste de l'État Indépendant où le capitaine Verdick avait fait transférer l'insalubre camp de la Lofoi. Puis la petite colonne s'était dirigée vers le village de Katanga. C'est là que George Grey lui a donné rendez-vous.

En attendant, piloté par des guides indigènes, Holland visite les gîtes de Luishia (1er septembre 1901), Shituru, Likasi, Kamatanda, Sesa I et Kambove I,



*C'est dans ce laboratoire du géologue Studt que les premiers minerais du Katanga furent analysés.*

Shangulowe et Kamfundwa, sans se douter que ces régions ont été étudiées par un géologue belge, près de dix ans auparavant.

Le 25 août 1901, Holland rencontre, près de Kambove, George Grey et le géologue Studt.

Ensemble, ils revoient les gisements des environs, *pannent* tous les ruisseaux dans l'espoir d'y trouver de l'or et établissent un programme de prospection générale. Holland accompagne Grey et Studt au quartier général de Kansanshi. Dès son retour au Katanga, six semaines plus tard, il part vers l'ouest, via Guba, avec son prospecteur Farrell. Le 18 novembre 1901, il écrit à George Grey, de son camp de Kazembe, sur le Lualaba, une lettre dont le passage suivant mérite d'être reproduit :

Musonoi et Kolwezi (1901).

« Je dois vous signaler qu'après avoir quitté Kansanshi, j'ai localisé une mine de cuivre sur la route qui va de Kazembe à Bihé et à la côte occidentale, et que j'ai découvert et localisé une autre mine de cuivre à un mille et demi au sud-est de la précédente. Ces mines sont connues respectivement sous les noms de Musonoi et Kolwezi... »

Des tranchées parallèles, de nombreux petits puits et des galeries, partiellement remblayés, révélaient que le gisement de Musonoi avait été autrefois exploité par les indigènes. A Kolwezi, Holland a la chance de voir encore une dizaine d'indigènes recueillant dans des paniers le minerai pulvérulent.

Kambove (1901).

A la fin du mois de novembre 1901, des indigènes dépendant du chef Panda, montrent à Holland la véritable mine de Kambove, découverte par Jules Cornet, en 1892, et qu'ils lui avaient cachée jusque là. Holland ne semble pas se douter qu'il a *re-découvert* l'un des plus riches gisements de cuivre du monde, car son

rapport n'est guère enthousiaste. Les mêmes indigènes conduisent également Holland au pied de la colline de Kambove, là où se trouvent les alluvions aurifères que les guides du commandant Bia et du géologue Jules Cornet avaient refusé de leur montrer, en 1892.

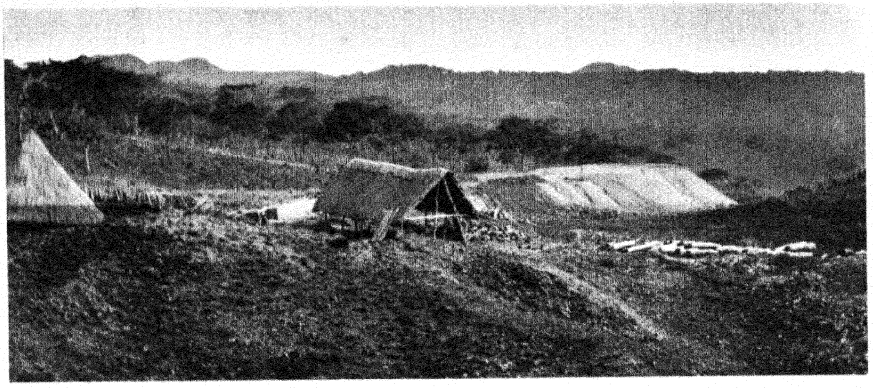
A la fin de l'année 1901, Holland transporte son camp sur le plateau qui sépare les mines de Kambove et Sesa et y prépare l'installation du quartier général de George Grey : car ce dernier va quitter Kansanshi pour s'installer au cœur du Katanga et y diriger la prospection générale.

Dans l'entre-temps, de nouvelles et importantes conventions étaient intervenues entre le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA et le *groupe Williams* : Robert Williams avait été autorisé à transférer à la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED tous les droits que lui avait conférés la convention du 8 décembre 1900 ; le terme de trente ans prévu pour l'exploitation des mines avait été porté à quatre-vingt-dix-neuf ans; mais, à l'expiration de la trentième année, les sociétés exploitantes éventuelles devraient augmenter leur capital de trente pour cent et remettre au C.S.K. le montant total de cette augmentation. Enfin, au mois de mars 1902, le C.S.K., tenant compte des découvertes de Holland, allait autoriser la T.C.L. à prospecter les territoires situés à l'ouest du Lualaba.



Dès la saison des pluies 1901-1902, les premiers travaux de développement sont entrepris dans les gisements découverts. Le géologue Studt examine les gîtes et les travaux, effectue de grandes randonnées dans la zone minière et analyse les échantillons recueillis.

*Un des premiers prospecteurs de la Tanganyika Concessions Ltd cherche de l'or dans les graviers d'un ruisseau au Katanga.*



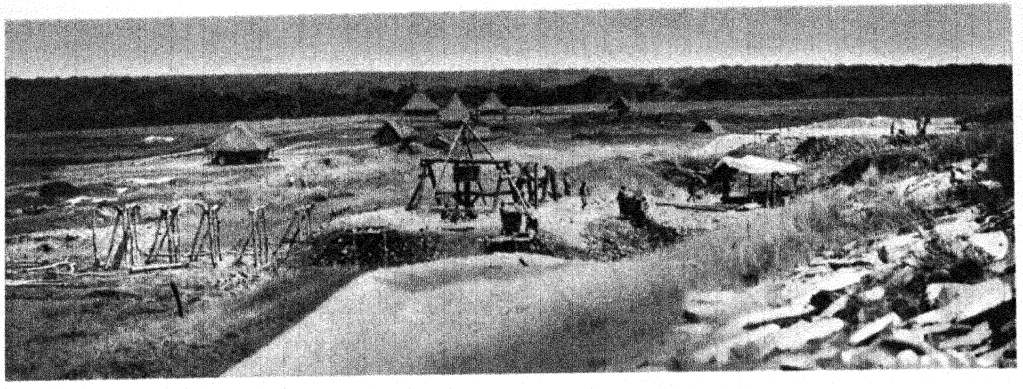
*Premiers travaux de la Tanganyika Concessions Ltd à la mine de Kambove (1902).*

A la fin de la saison des pluies, les prospections reprennent avec une activité accrue. Toute la zone minière est parcourue. Cinquante-deux mines sont portées au palmarès de cette année 1902, dont la mine de l'Étoile (*Star of Congo*), signalée pour la première fois par le prospecteur Boijer. L'Étoile (1902).

Mais la prospection à l'ouest du Lualaba ne fait guère de progrès. La famine y sévit. Les chefs, excités par les révoltés Batetela réfugiés dans ces régions, refusent de livrer des vivres, des porteurs et des travailleurs. L'ingénieur Learmouth, envoyé par la T.C.L. pour prospecter le nord du Haut-Katanga, quitte Saint-Paul de Loanda au mois de juin 1902. Arrivé à l'ouest de la rivière Lufupa, il se heurte à une hostilité telle qu'il doit faire demi-tour.

Le 15 novembre 1902, Michaël Holland fait appel aux forces belges : le capitaine N.S. Hook, dirigeant une mission de prospection à l'ouest de Zilo, est attaqué par les indigènes menés au combat par d'anciens gradés Batetela. Le lieutenant borain Modeste Brohez prend vingt-cinq soldats avec lui, rejoint la mission Hook, la dégage et la ramène en arrière.

En cette année 1902, le C.S.K. et la T.C.L. décident d'envoyer au Katanga des délégués, avec mission de contrôler les découvertes et d'en estimer l'importance. Le délégué de la T.C.L. est l'ingénieur en chef de la firme ROBERT WILLIAMS



*La mine de l'Étoile du Congo en 1910.*

AND Co. Il s'appelle F.R. Farrell, il est américain et il ne doit pas être confondu avec le prospecteur de Holland. Son rapport confirme que la zone minière du Katanga recèle de riches gisements de cuivre, mais que l'exploitation industrielle ne sera possible que lorsque le rail y aura pénétré.

Voici, d'autre part, dans quelles circonstances un jeune minéralogiste, Henri Buttgenbach, délégué par le C.S.K., arrive à Kambove, le 16 juin 1902 :

« A Lukafu, dernier poste méridional du COMITÉ, on ne put me renseigner où se trouvaient les prospecteurs anglais. Le géologue Cornet m'avait, avant mon départ de Belgique, parlé d'un gisement qu'il appelait Kambove. Je m'en fis indiquer la direction et je me dirigeai vers le sud. Je me souviens encore du jour où j'aperçus enfin de loin, avec mes jumelles, le camp anglais, comportant quatre séries de tentes bien alignées sur la pente d'une colline. Quelques heures après, vers midi, j'y arrivai et je rencontrai près d'une hutte le sous-chef de l'expédition, Michaël Holland, avec qui je conservai toujours les plus cordiales relations. Il m'offrit, suivant la formule habituelle, un déjeuner simple mais substantiel, au cours duquel je lui demandai où en étaient les découvertes d'or ; il me répondit qu'il n'en connaissait rien, mais qu'il travaillait une belle mine de cuivre ; je lui demandai combien d'hommes étaient avec lui ; il me répondit qu'il n'y avait qu'un seul mineur. « Mais alors, lui dis-je, à quoi servent toutes ces tentes que j'ai vues de loin ? » — « Des tentes ? me répondit-il, nous n'en

employons plus depuis la construction de cette hutte ; vous avez dû vous tromper.» Et effectivement, visitant l'après-midi le gisement de cuivre, je m'aperçus que ce que j'avais pris pour quatre rangées de tentes vertes bien alignées, c'était quatre traînées de minerai vert à malachite rejeté de quatre tranchées parallèles creusées pour l'étude du gîte. Nous étions sur la mine de Kambove. Je montrai à Holland la description qu'en avait faite Cornet ; il n'en connaissait rien, non plus que George Grey. »

Le chargé de mission du C.S.K. demeura au Katanga jusqu'à fin-1903 et les rapports qu'il envoie au représentant du C.S.K. établi à Lukonzolwa, sur la rive du lac Moëro, constituent un exposé détaillé de la situation au Katanga à cette époque et des remarquables résultats obtenus par les hommes de la T.C.L. Pourtant, ces rapports causent une grande déception à Bruxelles, car M. Buttgenbach estime que le *gisement* d'or de Kambove livrera au maximum une douzaine de kilos, représentant une valeur de 33.572 francs. On était loin de cet eldorado pressenti, espéré, annoncé, et le désappointement fut profond...

En ce qui concerne le cuivre, les rapports de M. Buttgenbach étaient heureusement plus optimistes et il évaluait les réserves, en décembre 1902, à 1.500.000 tonnes, dont 500.000 pour le seul gisement de Kambove. M. Buttgenbach ajoutait que du minerai à forte teneur existait en grande quantité, que les gisements en surface permettaient une exploitation facile, que les matières premières nécessaires au traitement existaient sur place et que l'on pouvait compter sur d'importantes forces hydrauliques.

C'est dans la zone ouest de la concession que les prospecteurs travaillent



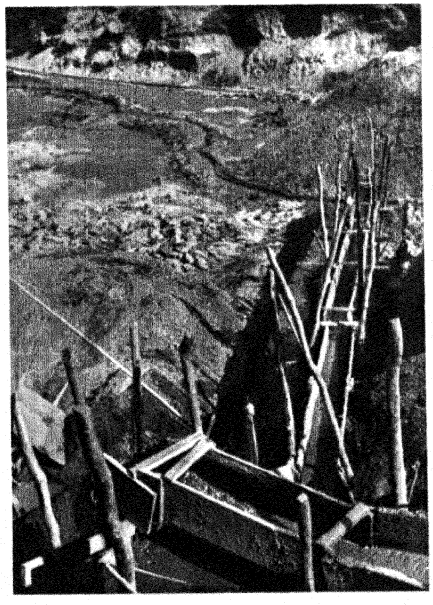
*M. Henri Buttgenbach, administrateur-délégué de l'Union Minière du Haut-Katanga (1908).*

surtout, au cours de la saison sèche de l'année 1903. Leur objectif principal, leur préoccupation essentielle est toujours l'or. Enfin, leurs persévérants efforts sont récompensés : au mois d'août 1903, les prospecteurs Hook et Burton découvrent de l'or à Ruwe, le minerai contient du platine, et on pense avoir trouvé *un vrai district aurifère et platinifère.*

Le 12 janvier 1904, l'ingénieur Farrell écrit à Robert Williams : « Il y a lieu de noter que le mont Hill (Ruwe) est situé sur la partie où les gisements de grès, tels que les indique le géologue belge Jules Cornet sur sa carte géologique du Haut-Congo, se rapprochent d'une aire de quartzite dénotant de violentes transformations régionales. »

Sans tarder, un camp est établi à Ruwe et une piste cyclable tracée pour le relier à Kambove. Quelques mois plus tard, *Le Mouvement géographique,* paraissant à Bruxelles, annoncera que les dirigeants du C.S.K. étudient « le moyen de réunir les principaux gisements découverts par un câble aérien » !

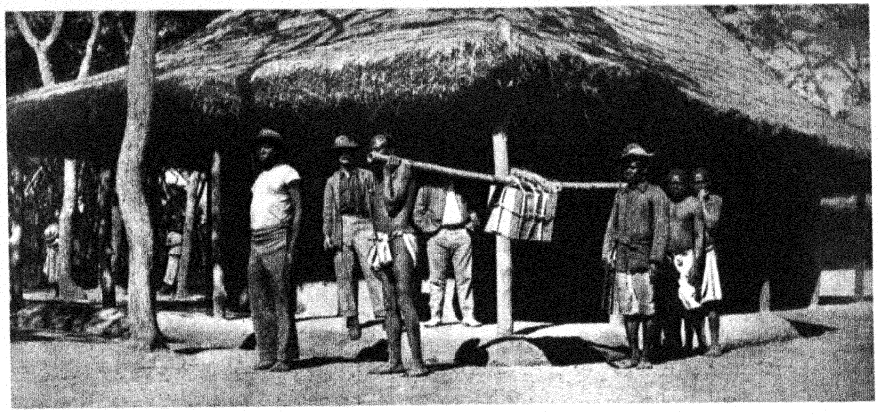
Le premier diamant du Congo (1903).



Deux grands motifs d'espoir encouragent encore les hommes de Grey à cette époque. Au mois de décembre 1903, les prospecteurs Jocks et Cookson, travaillant sur la rive gauche du Lualaba, trouvent un petit cristal qui, envoyé à Londres, se révèle être un *diamant,* le premier diamant du Congo ! Les mêmes prospecteurs, poursuivant leurs investigations, trouvent, le 13 janvier 1904, le premier gîte d'*étain* important du Congo : le gisement de Busanga, sur la rive gauche du Lualaba, ce qui va entraîner la découverte de toute une *zone d'étain.*

Dès le mois d'avril 1904, l'exploitation de l'or de Ruwe commence, sous

*Premiers travaux d'exploitation à la mine d'étain de Busanga: bac classeur à la sortie du « sluice ».*



*Les premiers lingots d'or quittent la mine de Ruwe pour leur long voyage vers le sud.*

la direction de Charles Grey, frère de George Grey. On a hâte de pouvoir envoyer en Europe les premiers kilos d'or du Katanga et on entame l'exploitation avec des moyens de fortune : *sluices* fabriqués avec de vieilles caisses d'emballage, paniers indigènes pour transporter le minerai, etc. Mais on recueille environ douze kilos d'or par mois. A Busanga, on commence l'exploitation de la cassitérite et on la fond sur place avec des moyens rudimentaires. Il y eut même des wagonnets avec roues en étain roulant sur des rails en bambous ! De février à juin 1905, on obtient ainsi les huit premières tonnes d'étain produites par le Katanga.

Exploitation de l'or de Ruwe (1904).

D'autre part, des essais de fusion de cuivre sont amorcés à Kolwezi en avril 1905, mais ils doivent être arrêtés faute de matériel adéquat. La T.C.L. envoie deux ingénieurs aux États-Unis pour y étudier la question de la fusion du cuivre et le géologue Studt prospecte le pays dans le dessein d'y trouver les fondants nécessaires et peut-être du charbon.

Le 2 mai 1905, un extraordinaire convoi quitte Benguela et se met lentement en route vers le Katanga. Il est composé de lourds chariots traînés par des bœufs et transporte trois cent vingt rails légers et quatre wagonnets destinés à *moderniser* l'exploitation à Ruwe. Il faut, à coups de machettes, dégager une piste à travers la brousse, et le major Boyd-Cunningham, commandant cette

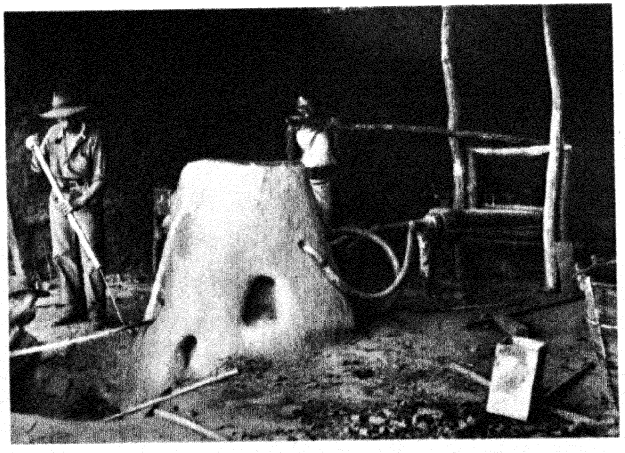
pittoresque colonne, fait preuve d'une ténacité peu ordinaire au cours de ce *trek*. Il arrive le 24 décembre à Ruwe, réveillonne avec ses compatriotes, parmi lesquels un jeune prospecteur R. R. Sharp, frais émoulu d'Oxford, — *seul survivant,* en 1956, de l'équipe T.C.L. — et repart vers l'Angola, le 31 janvier, avec quelques tonnes de cuivre et de malachite.

L'exploitation de l'or à Ruwe et de l'étain à Busanga, ainsi que les essais de fusion de cuivre repris à Kolwezi, déplacent vers l'ouest le centre d'activité de la T.C.L. Kambove n'est plus alors qu'un centre administratif.

Mais, à cette époque, les efforts des dirigeants de la T.C.L. sont considérablement freinés par la précarité des transports, par la pénurie extrême de vivres, par la maladie du sommeil envahissant ces régions et par de grandes difficultés dans le recrutement de la main-d'œuvre indigène.

Prolongation de la mission de la T.C.L.

Robert Williams sollicite du C.S.K. une prolongation de la mission de prospection. Elle lui est accordée par une convention datée du 22 octobre 1905 : la T.C.L. pourra continuer à prospecter les régions minières pendant quatre nouvelles années et le C.S.K. interviendra dans la moitié des frais exposés pendant les trois dernières années. En contrepartie, les avantages résultant des découvertes seront désormais partagés à raison de quatre-vingts pour cent au C.S.K. et vingt pour cent à la T.C.L. Enfin, la T.C.L. s'engage à mettre ensuite son personnel à la disposition du C.S.K. pendant deux années encore ; mais alors, tous les frais seront supportés exclusivement par le C.S.K. et les résultats de toutes les découvertes lui seront attribués.



*Premiers essais de fusion du minerai de cuivre à Kolwezi (vers 1908).*

Au mois de juillet de l'année 1906, George Grey quitte définitivement le

Katanga. Il est remplacé par l'ingénieur Hubert Cayley, jusque là directeur de la mine de Kansanshi.

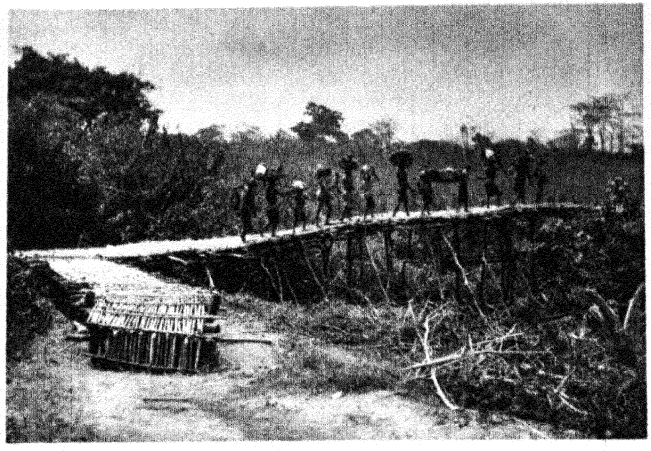
Tous voient partir George Grey avec un profond regret. Certes, il n'a pas toujours été tendre et il a beaucoup exigé de ses hommes, que sa seule présence, du reste, électrisait en quelque sorte. Mais il a jugé chaque cas sans parti pris et il a endossé de lourdes responsabilités, avec un sens inné du commandement. Il est parvenu à s'aménager à Kambove un intérieur charmant. Il a une bibliothèque riche en classiques, en biographies historiques, en récits de voyages ; il a un jardin qu'il affectionne particulièrement, car le jardinage est son passe-temps préféré. Il y travaille dès l'aube. Il se lève avant le soleil, tandis qu'il tombe de sommeil le soir et s'endort même lorsqu'il est à l'affût des lions ! Il sème des graines rapportées de ses excursions, s'efforce d'acclimater des arbres fruitiers, notamment des orangers et des citronniers, et des légumes de toutes provenances. Il veille lui-même sur l'état de santé de ses hommes, exige qu'ils prennent leur dose quotidienne de quinine et impose l'usage des moustiquaires. Il semble être partout à la fois. Car c'est un intrépide et résistant cycliste : parti seul, avant l'aube, il accomplit des trajets considérables, par les sentiers de brousse, et surgit tout à coup là où on l'attend le moins, à la profonde stupéfaction des prospecteurs isolés.

A l'époque où une campagne violente était menée en Grande-Bretagne contre l'administration de l'État Indépendant du Congo, George Grey intervint courageusement dans le débat. Une longue lettre de lui, publiée par le *Morning Post*, le 20 janvier 1903, est un témoignage éclatant et irrécusable en faveur des fonctionnaires belges du Katanga. Il écrivait notamment :

« Je me suis convaincu par moi-même, pendant ces deux dernières années, que, dans le district du Katanga, les agents européens traitent autant que possible l'indigène de l'Afrique centrale avec justice et douceur et, autant que les agents de n'importe quelle autre nation, le considèrent comme un être humain, ayant parfaitement le droit de vendre, aux conditions qui lui plaisent, son travail et ses vivres. »

George Grey mourra tragiquement : il sera tué par un lion, au Kenya, en janvier 1911.

« Pour la petite phalange des prospecteurs du Katanga, écrivit après sa mort le Dr Arthur Pearson, ancien médecin-chef de la T.C.L. et de l'UNION MINIÈRE, George Grey apparaissait comme l'homme le plus courageux, le plus digne d'admiration et le plus aimé qu'ils aient jamais rencontré. Chacun des membres de cette première équipe le considérait comme son chef, avec dévouement et affection. »



*Un Européen à la tête de sa caravane, dans les environs de Jadotville vers 1911.*

« En conclusion, écrit de son côté M. Jules Cousin, il y a lieu de rendre un hommage tout spécial à ces coloniaux de la première heure et aux prospecteurs que Robert Williams envoya au Katanga en 1901, sous la direction d'un chef de tout premier ordre, car ils ont accompli, dans des conditions très difficiles, une tâche énorme. »

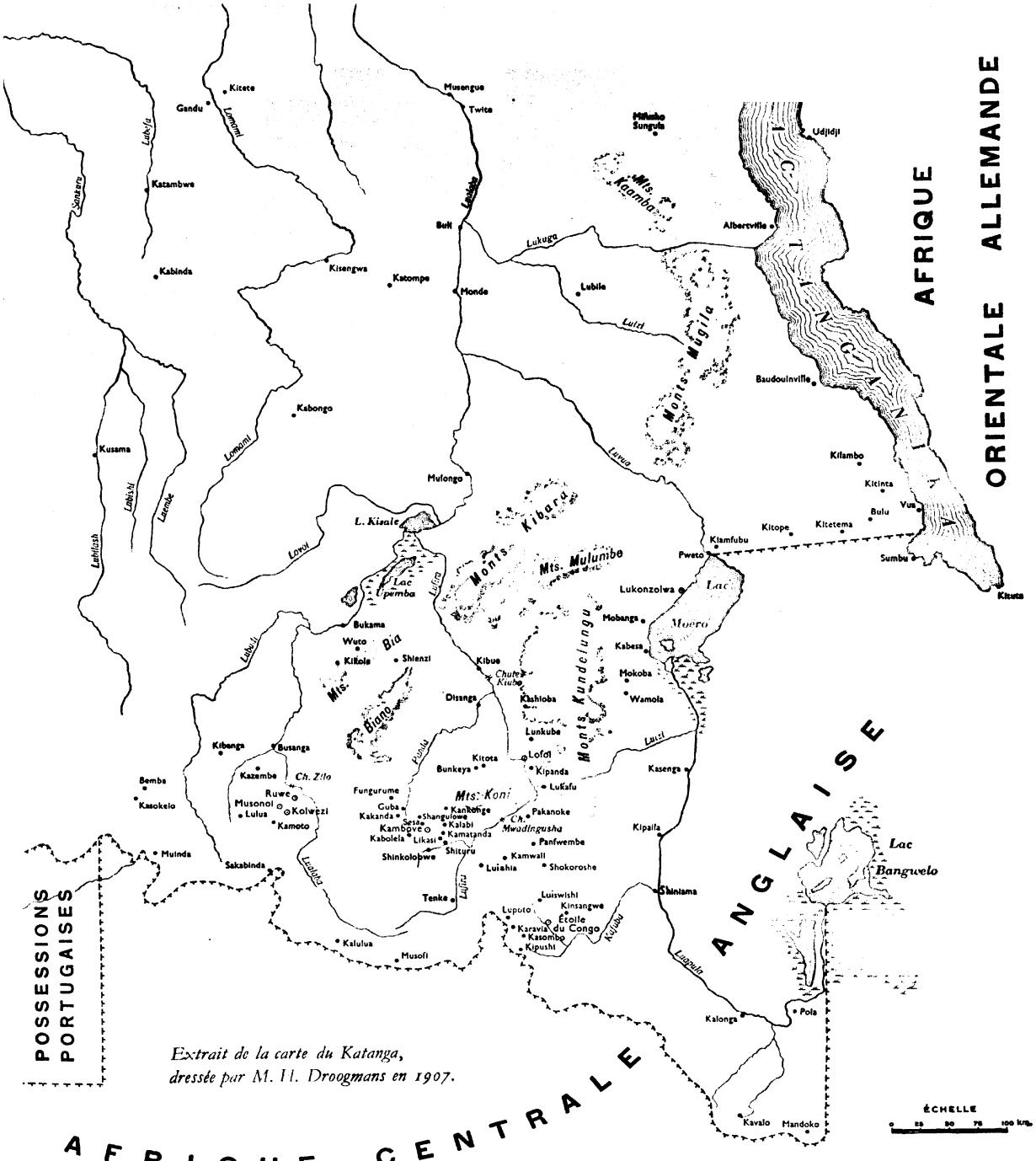
Parmi ceux-là, un homme s'est particulièrement distingué par son activité et son labeur incessant : c'est le géologue Studt, dont les travaux scientifiques complètent heureusement ceux de Cornet.

*4. La question des transports.*

PENDANT toute cette période, la question des transports demeura critique.

En 1901, au moment où la T.C.L. commençait ses opérations au Katanga, le chemin de fer venant du Cap était encore arrêté à Bulawayo, à mille kilomètres environ, à vol d'oiseau, de Kambove. De là, les marchandises, le matériel et les approvisionnements étaient acheminés par porteurs vers le Katanga, via Kansanshi.

Si l'on empruntait la voie de la côte orientale, le trajet passait par Chindé, le lac Nyassa, la pointe sud du lac Tanganika et le lac Moëro, sur la rive duquel se trouvait Lukonzolwa, siège du représentant du C.S.K. : « C'est certes actuellement le trajet le plus rapide, écrivait M. Buttgenbach au géologue Cornet, en 1902, à cause de la facilité des communications qu'on y




*Extrait de la carte du Katanga, dressée par M. H. Droogmans en 1907.*

trouve : steamers depuis Chindé jusqu'au nord du Nyassa ; belle route reliant les deux lacs. De plus, une société anglaise fait tous les transports depuis Chindé jusqu'au Moëro et, avertie de votre passage, tient des porteurs à votre disposition ; si bien que, parti de Bruxelles le 23 février 1902, je suis arrivé à Chindé le 24 mars et au Moëro le 11 mai. D'ailleurs, favorisé par les circonstances, j'ai établi là un record, car, en général, on met trois mois ou trois mois et demi. »

Si l'on venait de la côte occidentale, il fallait, comme dix ans auparavant, gagner Lusambo à bord d'un petit vapeur, par le Congo, le Kasai et le Sankuru, puis emprunter la longue route des caravanes menant vers le Katanga.

Il semblait certain, en cette année 1901, que le rail venant du sud parviendrait à la frontière du Katanga dans un délai raisonnable et qu'il irait à Kansanshi, centre de la T.C.L., en Rhodésie du Nord. Dès cette époque — et sur les instructions du roi Léopold II — les représentants de l'État Indépendant et Robert Williams examinèrent les conditions dans lesquelles un chemin de fer pourrait être créé pour prolonger la ligne rhodésienne jusqu'aux centres miniers et jusqu'à un point navigable du Lualaba, afin de se raccorder là au réseau *mi-fer, mi-eau,* en voie de réalisation, de la COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DU CONGO SUPÉRIEUR AUX GRANDS-LACS AFRICAINS (C.F.L.).

Création du C.F.K. 11 mars 1902.

Le 11 mars 1902, un décret du Roi-Souverain créait la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU KATANGA (C.F.K.). Son capital d'étude était de 1.000.000 de francs, dont 600.000 francs souscrits par l'État et 400.000 francs par le *groupe Williams.*

Mais Cecil Rhodes était mort le 26 mai 1902. De graves difficultés surgirent à ce moment entre Robert Williams et la *Chartered* qui devait financer le prolongement de la voie ferrée vers le nord.

« Je vis que j'étais acculé, dit Robert Williams, et je me mis à étudier la carte d'Afrique pour y trouver une autre route pouvant desservir le Katanga. Je constatai que le chemin le plus court vers la mer passait le long de la crête de partage entre les bassins du Congo et du Zambèze où nous avions découvert nos gisements. Cette route allait en ligne presque droite à l'ouest, vers la vieille ville portugaise de Benguela.

« Instinctivement, je me rendis compte que la voie la plus économique du Katanga à la côte suivait l'ancienne route des caravanes (...). J'attirai sur ce point l'attention du roi Léopold, j'obtins son approbation et la promesse de sa coopération. Je partis ensuite pour Lisbonne et, à l'insu du Gouvernement britannique, j'obtins du Gouvernement portugais le droit de construire le Chemin de fer du Benguela » (novembre 1902).

Le 23 mai 1903, la BENGUELA RAILWAY CO était fondée et les travaux rapidement entamés.

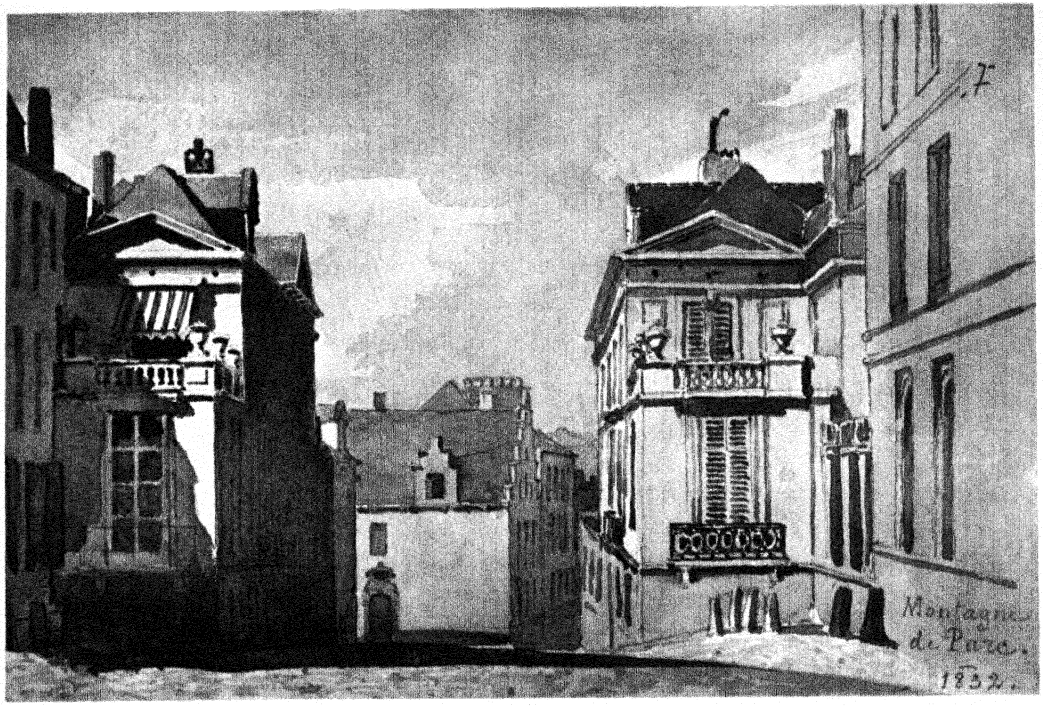
Création de la Benguela Railway Co. 23 mai 1903.

Plus tard — et grâce au concours de George Pauling, le grand entrepreneur anglais de chemins de fer africains, et des frères Erlanger, banquiers à Londres — la voie ferrée rhodésienne, qui avait atteint Broken-Hill en 1906, put poursuivre sa progression vers le nord, non vers Kansanshi, mais vers un point de la frontière congolaise aussi rapproché que possible.

D'autre part, le roi Léopold II, soucieux d'assurer les transports du Katanga par une voie ferrée établie entièrement en territoire congolais, désirait voir également réaliser la *voie nationale* : le chemin de fer du Bas-Congo au Katanga. Et, comme l'a dit Jean Jadot : « Dès lors, le Roi, dans son intuition supérieure du brillant avenir réservé à cette province par sa situation au centre du continent africain, cherche, instruit par l'exemple de la Belgique, à en faire le point de jonction du plus grand nombre possible de voies ferrées. »



# *CHAPITRE TROISIÈME*




*La rue Montagne du Parc en 1832. A gauche, dans la partie étroite, l'immeuble qui, en 1825, fut le berceau de la Société Générale de Belgique.*

(Dessin de François Bossuet conservé aux Archives de la ville de Bruxelles.)

# LA NAISSANCE DE L'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA



LORSQUE s'ouvre l'année 1906, le roi Léopold II règne depuis quarante ans. Il est accablé de soucis. La question de la reprise du Congo par la Belgique divise le pays. Les attaques contre l'État Indépendant et son Souverain se multiplient et s'intensifient. Le Roi décide de s'éloigner. Il part à la fin du mois de janvier. Il restera absent trois mois. Il passera la plupart de ce temps à bord de son yacht *Alberta,* mouillé au milieu de la magnifique baie de Villefranche. Là, il travaille avec son secrétaire, le chevalier Edmond Carton de Wiart [1].

*1. La mise au point.*

« Là, raconte ce dernier, le Roi consacrait une grande partie de son temps

1. Aujourd'hui : Comte Carton de Wiart, Grand Maréchal honoraire de la Cour.

à la rédaction de documents importants qu'il désirait publier à son retour. Les principaux étaient son projet de message aux Secrétaires généraux du Congo sur les conditions générales de la reprise et les *premières ébauches* des actes constitutifs de trois grandes compagnies, qui devaient devenir les entreprises les plus considérables de la Colonie. Tout en stimulant l'initiative privée par certains avantages accordés à leurs actionnaires, ces actes consacraient un contrôle très effectif de l'État sur leur gestion. Ce sont les compagnies qu'on a appelées *les Sociétés de 1906* : l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA, la SOCIÉTÉ INTERNATIONALE FORESTIÈRE ET MINIÈRE DU CONGO (FORMINIÈRE) et la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU BAS-CONGO AU KATANGA. Le séjour dans le Midi était loin d'être une villégiature oisive [2]. »

En ce qui concerne le Katanga, des pourparlers étaient engagés depuis longtemps entre Robert Williams et Hubert Droogmans, secrétaire général du département des Finances de l'État Indépendant du Congo et président du COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA. Robert Williams s'efforçait de prouver que le transport du cuivre se ferait à meilleur marché par son BENGUELA RAILWAY ou même par le RHODESIA RAILWAY, dont une bretelle, partant de Bulawayo, desservait le port de Beira, sur l'océan Indien. Mais le Roi voulait une voie de communication entièrement sur territoire congolais, un trait d'union entre le Katanga et le chemin de fer de Matadi à Léopoldville, une *voie nationale*, ce que Robert Williams appelait *the political railway of His Majesty*.

Lors de ces pourparlers, on avait imaginé de constituer une sorte de *pool rails-mines*. Cette *union* aurait groupé les intérêts et mis en commun les bénéfices du BENGUELA RAILWAY, du CHEMIN DE FER DU BAS-CONGO AU KATANGA (B.C.K.), de celui réalisant la jonction avec le RHODESIA RAILWAY et de la société minière qu'on s'efforçait de constituer. Les Belges proposaient d'appeler cette dernière : SOCIÉTÉ MINIÈRE DU HAUT-LUALABA (KATANGA). Robert Williams préférait la dénomination : CENTRAL AFRICA MINING (KATANGA) CORPORATION.

Lorsqu'on abandonna l'idée du *pool rails-mines*, le mot *union* demeura et la société minière finit par être baptisée : UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA.

Le Roi fait appel à Jean Jadot.

Une orientation et une impulsion nouvelles sont imprimées aux négociations lorsque, en cette année 1906, le roi Léopold II associe à ses grands projets congolais un ingénieur qui a déjà donné maintes preuves de son énergie, de ses capacités et de son habileté dans des négociations délicates : Jean Jadot.

2. *Léopold II. Souvenirs des dernières années (1901-1909)*. Ed. Goemaere, Bruxelles 1944.

Il était né à On, près de Jemelle, dans le Luxembourg belge. Il avait quarante-quatre ans. Ingénieur de l'Université de Louvain, il avait débuté dans la construction du chemin de fer de l'Amblève. En 1894, il était en Égypte, directeur des travaux de construction des TRAMWAYS DU CAIRE, puis du CHEMIN DE FER DE LA BASSE-ÉGYPTE. En 1898, il était en Chine, directeur de la construction du chemin de fer de Pékin à Hankow, confiée à une société belge, la SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DE CHEMINS DE FER EN CHINE. Sous l'énergique impulsion du jeune directeur belge, cette célèbre voie ferrée — longue de 1.200 kilomètres, avec son fameux pont de 3.200 mètres sur le Fleuve Jaune — fut achevée en sept ans, malgré des difficultés sans nombre.

« Ce que Jadot a fait est unique et ne se refera plus ! », écrit le roi Léopold II. Jean Jadot fera mieux encore.

Pendant les *vacances* de l'année 1906, Jean Jadot est chez sa mère, en la vieille demeure familiale de On. Hubert Droogmans a loué une villa à Rochefort. Le Roi est souvent à Ciergnon. Dans un cabinet de travail du château royal, un souverain, un homme de grande administration et un ingénieur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE élaborent un vaste plan d'action et mettent au point les conventions d'où vont naître les trois grandes sociétés de 1906.

Le décret constituant l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA (U.M.H.K.) est signé par le Souverain, au Palais de Laeken, le dimanche 28 octobre 1906, celui constituant la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU BAS-CONGO AU KATANGA (B.C.K.), le 31 octobre 1906, et celui constituant la SOCIÉTÉ INTERNATIONALE FORESTIÈRE ET MINIERE DU CONGO (FORMINIÈRE), le 6 novembre 1906.

## 2. *Création de l'Union Minière. 28 octobre 1906*

LE *décret* portant création de la société congolaise à responsabilité limitée UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA, ses statuts et la *convention-cahier des charges* — intervenue le 30 octobre 1906 entre la nouvelle société et le C.S.K. — se complètent mutuellement et forment un tout.

Le décret indique l'objet principal de l'activité que les promoteurs de la Société entendent lui assigner :

« La Société a spécialement pour objet l'exercice des droits miniers et des autres droits accessoires qui lui sont accordés par le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA en exécution de la convention intervenue le 19 juin 1900, *entre* l'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO *et la* COMPAGNIE DU KATANGA, *pour assurer la mise en valeur des richesses du sol et du sous-sol au Katanga.* »

De leur côté, les statuts définissent comme suit l'objet de la Société : « la Société pourra créer des établissements de commerce et d'industrie et effectuer toutes les opérations nécessaires ou utiles au but social ; elle pourra créer des entreprises agricoles ou industrielles de nature à *contribuer au développement économique de la région minière du Katanga* et, notamment, des entreprises de chemins de fer. »

Les statuts et la convention-cahier des charges.

La convention-cahier des charges détermine ou indique les gisements concédés en 1906 à la Société. Deux périmètres sont délimités. Le premier forme une *zone du cuivre :* l'UNION MINIÈRE peut y exploiter tous les gisements de cuivre et les substances associées. Le second délimite la *zone de l'étain* dans laquelle l'UNION MINIÈRE peut exploiter tous les gisements d'étain et les substances associées. Cela représente une superficie d'environ 34.000 kilomètres carrés ; plus que celles, réunies, de la Belgique et du Grand Duché de Luxembourg. Au surplus, la Société pourra exploiter tous les métaux du gisement de Ruwe, un gisement de charbon ainsi qu'un gisement de mica et, en général, tous les gisements découverts par la T.C.L. avant le 9 décembre 1906 et tous ceux que la T.C.L. dénoncera au C.S.K. avant le 15 mars 1907.

Le C.S.K. accorde encore à l'UNION MINIÈRE le droit d'exploiter dans un vaste périmètre — 13.285.000 hectares — les gisements de calcaire et autres *substances utiles* au traitement des minerais ; le droit d'employer, dans le même périmètre, les chutes d'eau des rivières pour la production de la force motrice ; celui d'user gratuitement, pendant quinze ans, des *terrains* nécessaires pour l'établissement d'exploitations *agricoles* destinées à fournir la subsistance du personnel des mines et des usines (mais à condition que ces entreprises soient confiées à des colons installés par la Société) ; le droit d'*établir les installations* nécessaires à l'extraction des minerais et à leur traitement, et les *voies et moyens de transport* et de communication nécessaires à son activité.

Tout cela est accordé à la Société pour un terme de trente ans. Mais, à l'expiration de la trentième année, l'UNION MINIÈRE pourra exiger la prorogation jusqu'à la date du *11 mars 1990.*

Le premier capital de l'UNION MINIÈRE est fixé à dix millions de francs ; il est représenté par cent mille actions de capital de cent francs chacune. Il est créé en outre cent mille actions de dividende sans désignation de valeur. Ces cent mille actions de dividende sont remises au C.S.K. en rémunération de l'apport du résultat des études et des prospections, des droits, facultés et avantages de toute nature, spécifiés dans la convention-cahier des charges, etc. Ces 100.000 actions de dividende seront partagées entre le C.S.K. et la T.C.L. suivant leurs

ETAT INDÉPENDANT
DU CONGO

*Fac-similé du décret créant la société congolaise à responsabilité limitée « Union Minière du Haut-Katanga ».*

1415

Léopold II, Roi des Belges,

Souverain de l'Etat Indépendant du Congo

A tous présents et à venir, salut

Vu l'article 6 du décret du 27 février 1887;

Vu les décrets des 8 juin 1888 et 20 mars 1893 sur les mines;

Vu le décret du 2 juin 1900, autorisant Notre Secrétaire d'Etat à conclure la convention du 19 juin 1900 entre l'Etat Indépendant du Congo et la Compagnie du Katanga;

Sur la proposition de Notre Secrétaire d'Etat,

Nous avons décrété et décrétons:

Article premier. — Il est créé, conformément aux statuts ci-annexés, une Société à responsabilité limitée, ayant une individualité juridique sous la dénomination de « Union Minière du Haut Katanga ».

Article 2. —

*Fac-similé du décret créant la société congolaise à responsabilité limitée « Union Minière du Haut-Katanga ».*

Article 2. – La Société a spécialement pour objet l'exercice des droits miniers et des autres droits accessoires qui lui sont accordés par le Comité Spécial du Katanga en exécution de la convention intervenue le 19 juin 1900 entre l'État Indépendant du Congo et la Compagnie du Katanga pour assurer la mise en valeur des richesses du sol et du sous-sol du Katanga.

Les susdits droits seront définis dans une convention (cahier des charges) qui sera conforme au projet annexé aux statuts et ils seront accordés à la Société aux conditions qui y sont stipulées.

L'exploitation des mines, carrières, usines, voies de communication, aura lieu conformément aux règlements de police qui seront pris ultérieurement.

Article 3. – La remise au Comité Spécial du Katanga d'actions de dividende, comme il est dit à l'article 3 de la susdite convention exonère la Société de toutes taxes ou redevances minières.

Article 4. – A la date du 11 mars 1990, l'État Indépendant du Congo a subrogé à tous ses droits miniers

*Fac-similé du décret créant la société congolaise à responsabilité limitée « Union Minière du Haut-Katanga ».*

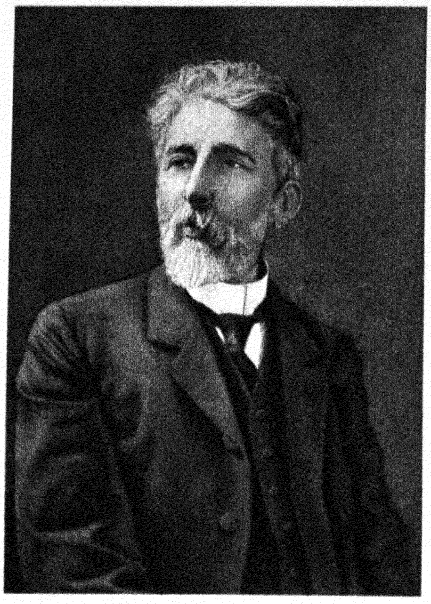
Société et entrera immédiatement en possession des mines et du matériel d'exploitation.

Article 5. – Notre Secrétaire d'Etat est chargé de l'exécution du présent décret qui entre en vigueur ce jour.

Donné à Lacken, le 18 octobre 1906.

LEOPOLD

Par le Roi-Souverain:
Au nom du Secrétaire d'Etat:
Les Secrétaires Généraux,



*Hubert Droogmans, secrétaire général de l'État Indépendant du Congo et premier président du Comité Spécial du Katanga (pointe sèche de Louis Le Nain, 1912).*

conventions particulières, c'est-à-dire, dans ce cas : 5.000 titres aux prospecteurs de la T.C.L., 57.000 au C.S.K. et 38.000 à la T.C.L. En cas d'augmentation du capital, il est prévu qu'il sera créé autant d'actions de *dividende* que d'actions de capital nouvelles. Toutes les actions de dividende seront remises au C.S.K. pour être partagées avec la T.C.L. suivant leurs conventions particulières (60 % au C.S.K. et 40 % à la T.C.L.). *Chaque action des deux catégories jouira d'une voix aux votes dans les assemblées générales.*

Les cent mille actions de capital sont souscrites moitié par la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE et moitié par la T.C.L. Vingt pour cent du capital sont immédiatement appelés.

Il faut noter que ces deux premiers souscripteurs cédèrent presque aussitôt une partie de leurs titres à des tiers. C'est ainsi que la COMPAGNIE DU CONGO POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE (C.C.C.I.) reprit à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE dix mille titres, la BANQUE D'OUTREMER cinq mille et la COMPAGNIE DU KATANGA six mille.

La *durée* de la Société était fixée à trente ans. Mais il était convenu que cette durée pourrait être prorogée, par simple décision de l'assemblée générale, jusqu'au 11 mars 1990, au plus tard. Au moment de cette prorogation, l'UNION MINIÈRE devait augmenter son capital de trente pour cent, remettre au C.S.K. une somme égale au montant de cette augmentation et, en outre, un nombre d'actions de dividende égal à celui des actions de capital nouvelles. On voit toute l'importance de cette disposition, justifiant une fois de plus ce que disait Jean Jadot : « Nulle part, dans n'importe quelle colonie, il n'est d'exem-

ple d'une participation de l'État dans les sociétés concessionnaires, aussi importante que celle que *la Colonie* détient dans les Sociétés de 1906. »

Le C.S.K. a le droit de désigner le président du conseil d'administration de l'UNION MINIÈRE et ce président doit être belge. De plus, le C.S.K. nomme deux des administrateurs.

Le premier conseil d'administration fut composé comme suit :

— le baron Baeyens, gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE (président) ;
— Robert Williams, administrateur-directeur de la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED (vice-président);
— J. Devolder, vice-gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE ;
— Th. Heyvaert, président de la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU KATANGA;
— le major Ernest Cambier, membre du COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA, commandant de la première expédition de l'*Association internationale africaine,* fondateur de la station belge de Karéma, établie dès 1879 sur la rive orientale du lac Tanganika, chef de la mission des études du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool ;
— Henri Buttgenbach, ingénieur au COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA, seul survivant et toujours administrateur de la Société en 1956 ;
— Lord Arthur Butler (plus tard marquis d'Ormonde), administrateur de la T.C.L. ;
— le Dr Sheffield Neave, administrateur de la T.C.L. ;
— Charles F. Rowsell, administrateur de la T.C.L. ;
— Tyndale White, administrateur de la T.C.L.



Le premier Conseil d'Administration.

*Baron Baeyens, premier président de l'Union Minière (1906-1913) et gouverneur de la Société Générale de Belgique (1893-1913).*

Ultérieurement, le conseil désignera comme administrateur-délégué d'abord M. Th. Heyvaert et, deux mois plus tard, conjointement avec lui, M. Henri Buttgenbach.

Les premiers commissaires et représentants du C.S.K.

Les premiers commissaires furent Me Maurice Despret, avocat à la Cour de Cassation et conseil de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, et Charles H. Weatherley, commissaire de la T.C.L.

Le C.S.K. peut en outre nommer un ou deux représentants, assistant aux réunions du conseil d'administration et aux assemblées générales. Les deux premiers furent Raymond Lombard, directeur au département de l'Intérieur de l'État Indépendant du Congo et membre du C.S.K., et Émile De Keyzer, directeur au département des Finances de l'État Indépendant du Congo et membre du C.S.K.

Le siège social devait être établi au Congo. Le Conseil décida de le fixer à Lukonzolwa (sur la rive occidentale du lac Moëro), parce que là se trouvait, à cette époque, le représentant du C.S.K. Le siège administratif devait être établi en Belgique — il fut fixé à Bruxelles — et une succursale pouvait être établie à Londres.

Il faut aussi signaler, pour compléter ce résumé des statuts et du cahier des charges, qu'une disposition de ce dernier permettait au C.S.K. d'exiger que la moitié au moins des agents non indigènes de l'UNION MINIÈRE soient de nationalité belge et que le matériel et les matériaux nécessaires à l'exploitation soient commandés en Belgique, au moins à concurrence de soixante pour cent.

### *3. Les premières activités.*

LES premiers bureaux de l'UNION MINIÈRE furent installés dans un immeuble vétuste et étriqué, portant le numéro 7 de la rue Montagne du Parc, à Bruxelles, à côté de l'ancien *Hôtel Wellington*, berceau et siège de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE et en face du vieil *Hôtel de France,* formant alors le coin de la rue Royale. Un bottier bien achalandé occupait le rez-de-chaussée. L'UNION MINIÈRE s'installa au premier étage. En façade se trouvait le bureau de George Velge, ancien officier de cavalerie, nommé secrétaire du Conseil. A l'arrière, dans une pièce exiguë, assis sur un haut tabouret, penché sur un rudimentaire pupitre-bureau, travaillait le premier employé de l'UNION MINIÈRE, à la fois comptable, dactylographe, secrétaire, magasinier et concierge. Il s'appelait Xavier Descamps ; il avait trente-six ans et gagnait cent trente-trois francs par mois, plus le logement : une chambrette au troisième étage. Xavier Descamps avait été chargé d'acheter dans une salle de vente les premiers meubles du siège administratif : un bureau



*La rue Montagne du Parc (1913).*
*Les premiers bureaux de l'Union Minière se trouvaient dans l'immeuble sis à gauche, un peu avant l'étranglement. A droite, l'Hôtel de France formant le coin de la rue Royale.*

en acajou, qui fut acquis au prix exceptionnel de cent cinquante francs, un classeur, des tables, quelques chaises et deux fauteuils. Mme X. Descamps, aidant son mari en toute occasion, confectionna les rideaux. Une mansarde servait de magasin : il y avait là des outils, des pics, des pelles, des casseroles, premier matériel destiné à l'Afrique, embryon du service des achats. Sur une étagère, un pèse-lettres à l'aide duquel Xavier Descamps pesa minutieusement le premier or arrivé d'Afrique qu'il porta ensuite lui-même à l'Hôtel des Monnaies.

Le personnel.

Quelques mois plus tard, le personnel fut *considérablement* augmenté, et les bureaux s'étendirent au second étage. De cette époque — premier semestre de 1907 — datent l'engagement d'un comptable, Jules Glineur, d'un aide-comptable, d'une dactylographe, Mlle Eugénie Lauweryns, et d'un jeune garçon de courses de quatorze ans, Guillaume Vervoort. En janvier 1908, un jeune licencié en sciences commerciales, Camille Héla, fut adjoint au secrétaire du Conseil.

Xavier Descamps resta au service de l'UNION MINIÈRE jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant trente et un ans ; le comptable Glineur totalisa vingt-trois ans de service ; Guillaume Vervoort travaille encore de nos jours dans les bureaux de l'UNION MINIÈRE, et Camille Héla, parti pour le Katanga en juillet 1911, y deviendra directeur du Service administratif et accomplira vingt-quatre ans de service à l'Union Minière. Ces noms méritaient certes d'être cités ici.

Mission du Dr Neave et mission hydro-électrique.

En sa première séance, le conseil d'administration de l'UNION MINIÈRE approuva le voyage au Katanga de son administrateur, le Dr Sheffield Neave. Il avait mission d'y examiner les mesures à prendre pour lutter contre la maladie du sommeil. Les frais de cette mission étaient pris en charge à raison de soixante pour cent par l'UNION MINIÈRE, vingt pour cent par la T.C.L. et vingt pour cent par le BENGUELA RAILWAY. D'autre part, une des premières décisions du conseil fut d'envoyer au Katanga une mission, composée de trois ingénieurs attachés à la firme Löcher de Zurich. Elle était chargée de faire l'inventaire des ressources hydroélectriques des concessions minières. Le B.C.K. prenait à sa charge un quart du coût de cette mission.

Ainsi, dès l'origine, l'UNION MINIÈRE s'attachait à deux questions qui n'ont jamais cessé, depuis lors, d'être au premier plan de ses préoccupations : la santé de ses travailleurs et des populations autochtones et la mise en valeur des possibilités hydroélectriques de sa concession.

Les accords avec Robert Williams.

La question de la reprise par l'UNION MINIÈRE des activités de la T.C.L. posait des problèmes délicats. La jeune société ne possédait ni l'expérience, ni le personnel nécessaires pour entreprendre cette tâche, seule et sur-le-champ.

Une convention intervint donc aux termes de laquelle Robert Williams était chargé de la direction technique, pendant une période fixée à dix ans et renouvelable par tacite reconduction. Un comité technique, comprenant Robert Williams et M. Buttgenbach, se réunirait à Londres. L'agent technique de Robert Williams en Afrique était chargé d'exécuter les décisions de ce comité. Tous les agents techniques d'Afrique — ingénieurs, employés, ouvriers, etc. et les travailleurs indigènes — seraient placés sous les ordres de cet agent. L'aide technique apportée par Robert Williams serait rémunérée par le prélèvement, à son profit, de cinq pour cent des bénéfices de la Société. Au surplus, une somme forfaitaire de trois cent mille francs lui était allouée chaque année pour ses frais de bureau.

La création en Afrique d'une direction technique, indépendante du représentant du conseil d'administration de la Société, allait forcément créer des situations délicates, résultant de cette dualité de commandement.

# *CHAPITRE QUATRIÈME*



*Les deux locomobiles de MM. Harrison et Mc Gregor arrivant à Élisabethville au mois de mai 1910. Près de la locomobile, Mme Harrison en compagnie du juge Meck. Au bord de la route, M. Studt.*

# LES PREMIÈRES ANNÉES (1907-1914)



IR Francis de Winton, ancien vice-administrateur général de l'État Indépendant du Congo, déclarait dans une communication à la *Royal Geographical Society* : « L'expérience prouve que l'exploitation des mines de cuivre est une aventure hasardeuse... »

L'histoire des premières années d'existence de l'UNION MINIÈRE est une frappante illustration de cette affirmation. « Personne, écrit M. Jules Cousin, actuellement président du Comité local de l'UNION MINIÈRE en Afrique, personne ne se faisait d'illusions sur les difficultés qu'allait devoir surmonter l'UNION MINIÈRE pour démarrer au centre de l'Afrique des exploitations minières et métallurgiques. Mais ce qui se passa au cours des dix années suivantes dépassa les prévisions les plus pessimistes ! »

*1. Le Katanga minier au début de 1907.*

Au début, rien n'apparaît changé dans le Katanga minier. Robert Williams a bien fait savoir à son représentant en Afrique qu'une société *congolaise* avait été créée à Bruxelles, pour l'exploitation des gisements, et que dix-huit agents de la T.C.L. — Anglais, Sud-Africains, Australiens, etc. — sont passés administrativement au service de la nouvelle Société. Mais, comme aucun Belge ne figure encore parmi le personnel d'Afrique, comme la direction technique reste aux mains de la T.C.L., comme c'est de ROBERT WILLIAMS AND Co que proviennent les instructions, la constitution de l'UNION MINIÈRE passe quasi inaperçue au Katanga.

Quelle est la situation au début de cette année 1907 ?

L'ère de la prospection générale est terminée et les prospecteurs de la T.C.L. travaillent alors pour le C.S.K., en dehors des concessions de l'UNION MINIÈRE.

La T.C.L. avait, à cette époque, divisé son champ d'activité en trois *districts* :

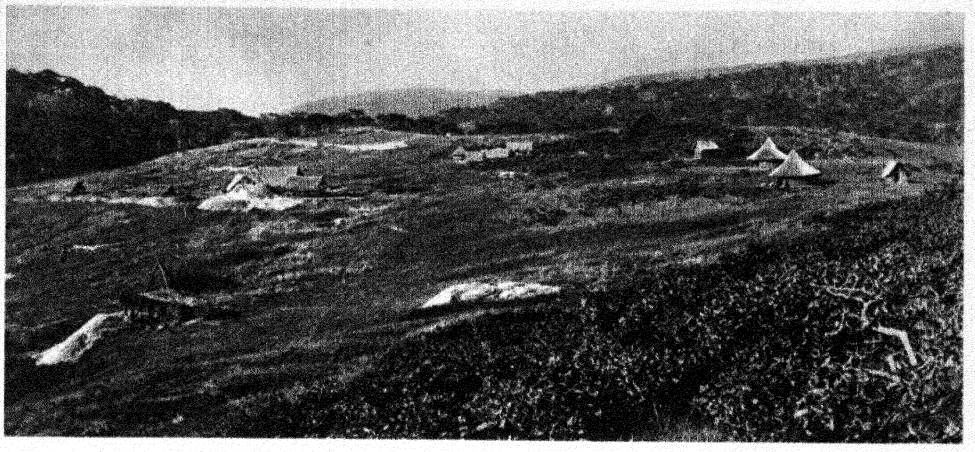
— l'*East Lufira District* comprenait essentiellement la mine de l'Étoile (*Star of Congo*). Les premiers travaux y avaient été entamés en mars 1906 et l'on continuait les reconnaissances par creusement de puits.

— le *District de Kambove,* où la T.C.L. avait établi son premier camp permanent et le siège de ses services administratifs. Les reconnaissances y étaient interrompues, le tonnage développé paraissant largement suffisant ; mais aucun travail d'exploitation proprement dite n'y avait encore été entamé.

— le *West Lualaba District* comprenait, en ordre principal, le gisement d'or de Ruwe, le gisement de cuivre de Kolwezi et le gisement d'étain de Busanga. Au moment où l'UNION MINIÈRE se constitue, Ruwe a produit environ 389 kilos d'or, mais les graviers les plus riches ont été traités. A Kolwezi, les essais métallurgiques sont malaisément poursuivis dans deux fours *water-jackets* arrivés de Kimberley. A Busanga, où la T.C.L. a péniblement obtenu quelques tonnes d'étain depuis 1904, l'exploitation est arrêtée par la maladie du sommeil.

Le Dr Neave, envoyé en mission pour étudier la répartition de la maladie et proposer les moyens de la combattre, avait parcouru, en treize mois, 5.600 kilomètres dans les bassins du Lualaba, de la Lufira et du Luapula. Son rapport recommandait le renforcement du service médical, l'installation de lazarets, le déboisement des cours d'eau où vivait la terrible *glossina palpalis,* et la surveillance des caravanes du point de vue sanitaire.

A l'ouest du Lualaba, la sécurité était toujours troublée par les derniers révoltés Batetela. Au mois de février 1907, le lieutenant René Grauwet, commandant un petit détachement du corps de police du C.S.K., reçoit un appel au secours des prospecteurs de la T.C.L., Sharp et Jocks, attaqués alors qu'ils



*La mine de Kambove en 1908.*

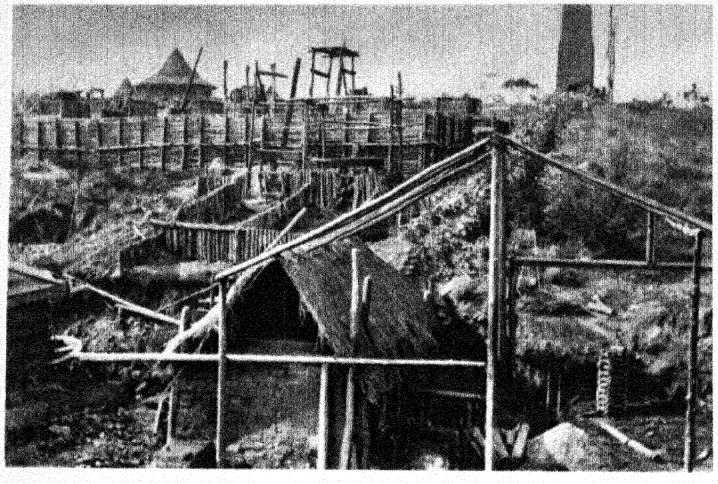
campaient sur la rive d'un affluent de la Lufupa, près de l'actuelle centrale Le Marinel. Quatre de leurs porteurs ont été tués à bout portant. Le lieutenant Grauwet intervient énergiquement. Il prend d'assaut, avec sa vingtaine d'hommes, le fortin où s'étaient retranchés les rebelles et ramène le calme dans la région.

La situation, telle qu'elle se présente au début de 1907, se résume en deux phrases : la tâche de prospection de la T.C.L. a été conduite et menée à bien de façon remarquable ; mais, du point de vue de l'exploitation des mines, de la métallurgie, des transports, de la lutte contre les maladies endémiques et du recrutement de la main-d'œuvre indigène, tout reste à faire.

Ce qui importe avant tout, c'est d'envoyer en Europe des produits commerçables, trouvant immédiatement acquéreur sur le marché : car la jeune Société doit vivre...

Le programme initial.

Et le premier programme de l'UNION MINIÈRE se résume en ceci : augmenter la production d'or ; remettre en activité les mines d'étain ; étudier la mise en exploitation des mines de cuivre — notamment à l'Étoile et à Kambove — de façon à pouvoir produire et exporter du métal dès l'arrivée du rail rhodésien



*La fonderie de cuivre de Kolwezi en 1908. Dans le coin droit : pile de petits lingots de cuivre.*

au Katanga ; accélérer la production de cuivre à Kolwezi et en envoyer le plus possible en Europe.

En ce qui concerne ce dernier point, un contrat de trois ans est conclu avec la major Boyd Cunningham, l'entrepreneur de transports par chariots à bœufs qui travaillait antérieurement pour la T.C.L. Parti du bout du rail du BENGUELA RAILWAY au mois de mars 1907, le lent et lourd convoi mit près d'un an pour atteindre Ruwe ! Il amenait à la *mine d'or* une chaudière, une pompe, du matériel, des charges diverses. Le coût de ce transport *mérovingien* s'établissait à 65 livres-or par tonne. Le major repartit vers l'Angola avec une quarantaine de lingots de cuivre et d'étain : ils ne parvinrent à Anvers qu'en 1909 !

## 2. *Engagement des premiers agents belges pour les services d'Afrique.*

ON sait combien peu le Congo attirait les Belges en ces lointaines années. Au surplus, les violentes diatribes proférées au Parlement belge contre l'œuvre coloniale ajoutaient encore à leur prudence.

Un recensement effectué en 1905 révélait qu'il y avait à peine quinze cents Belges dans les immenses territoires de l'État Indépendant. Proportionnellement, c'était au Katanga qu'ils étaient le moins nombreux : quelques dizaines à peine, pour la plupart officiers ou agents du C.S.K. [1].

1. A la fin de l'année 1955, il y avait environ 71.000 Belges au Congo, dont 22.500 au Katanga. Parmi ces derniers, plus de 7.000 agents et membres de leurs familles, de l'UNION MINIÈRE et de ses filiales.

C'est que le Katanga avait mauvaise réputation. Le pays, disait-on, n'avait rien d'attrayant : monotone savane, chichement boisée et parsemée de collines dénudées. Les populations indigènes étaient misérables, clairsemées, chétives, marquées par la terreur, les razzias, la guerre, l'esclavage. Le caoutchouc et l'ivoire, piliers de l'économie congolaise à cette époque, y étaient très peu abondants. On racontait que les vivres étaient rares et chers, que la maladie du sommeil s'attaquait même aux blancs et que, à l'ouest du Lualaba, les révoltés Batetela entretenaient une perpétuelle agitation.

Dans une lettre, datée du 4 août 1910 et adressée au président du C.S.K. par les deux administrateurs-délégués de cette époque — baron de Moor et H. Buttgenbach — il y a, à ce sujet, un passage bien caractéristique :

« ... Il ne faut pas se dissimuler que notre éducation coloniale est encore, en Belgique, à l'état embryonnaire, et qu'elle doit compter avec l'esprit casanier qu'on n'est pas encore parvenu à déraciner, à telles enseignes que la perspective d'un emploi des plus rémunérateurs n'est pas toujours suffisante pour décider les sujets capables à s'expatrier : or l'expérience, souvent onéreuse, démontre que l'engagement d'agents dont la formation morale et technique est insuffisante, dessert nos intérêts et n'est pas de nature à implanter dans la Colonie notre influence et notre bon renom. De plus, l'insécurité qui règne actuellement au Katanga n'est pas pour faciliter nos recrutements. Nous émettons le vœu que l'État remédiera prochainement à ce fâcheux état de choses et qu'il en résultera un accroissement dans l'émigration... »

Au début de l'année 1907, l'UNION MINIÈRE engage son premier ingénieur belge, nommé Hubert Reuter. Il est suivi de près par un ingénieur-électricien : Armand Bertholet. Parti d'Angleterre, ce dernier débarque à Cape-Town. De là, il gagne Broken-Hill en train. Il quitte en caravane le terminus du rail rhodésien et arrive à Kambove au mois de juillet 1907. On lui a donné le titre de *représentant de l'*UNION MINIÈRE *au Katanga.* En réalité, il n'a que de vagues fonctions administratives et peu de pouvoirs. Car, non seulement et comme nous l'avons vu, la direction technique était assurée par les hommes de Robert Williams, mais aussi le recrutement des travailleurs, le ravitaillement, l'organisation et l'administration des camps de la main-d'œuvre indigène (M.O.I.), etc. A ce moment, le *staff* de Robert Williams en Afrique se composait du conseiller technique Allan Gibb *(head resident mining adviser in Africa)*, du géologue Studt, de J. Bayne, beau-frère de Robert Williams, et de Watson, directeur administratif de la T.C.L.

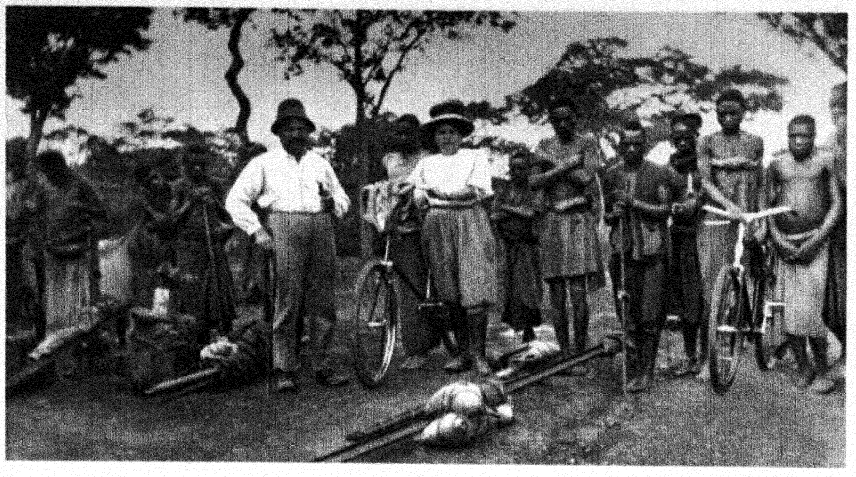


*Le* mess *de la mine de l'Etoile en 1910.*

Quelques mois plus tard, l'ingénieur Bertholet est rejoint par d'autres recrues de Bruxelles. Ce sont d'abord les agents agricoles belges Jadoul et Vermeire, qui vont créer des fermes et des cultures vivrières ; un employé nommé Thirionet, qui mourra au Katanga après quarante-sept années de séjour ; l'ingénieur français Laffite, qui ne séjournera que quelques mois à Ruwe, avant d'y mourir ; le comptable Eugène Demunck ; le licencié en sciences commerciales Joseph De Mulder, qui fera un jour fonction de directeur général de l'UNION MINIÈRE ; l'agent agricole Godin ; un nommé Achille Van Swae, secrétaire du représentant Bertholet, mais qui ne restera que quelques mois au Katanga et sera remplacé par un licencié en sciences commerciales et consulaires de l'Institut supérieur de Commerce de l'Etat, à Anvers : Georges Danhier ; un géomètre : Adolphe Buttgenbach — frère de Henri Buttgenbach — et deux employés : François Simais et Jean Bombeeck, lequel gérera provisoirement les magasins de la Société.

Les conditions d'engagement.

La plupart de ces agents, engagés en principe pour trois ans, étaient arrivés via Cape-Town, la voie alors normale. Une indemnité, variant de huit cents à mille francs, leur était accordée pour frais de boissons, débours divers à bord du



*Le représentant du Conseil de l'*Union Minière *et M^me^ Bertholet, à Ruwe vers 1908.*

bateau et pendant le voyage en chemin de fer, remboursement d'achats de vivres au cours du trajet en caravane, de Broken-Hill à Kambove : plus de cinq cents kilomètres. Au surplus, la Société les munissait d'un mousqueton Mauser, de cent cartouches et d'une bicyclette F.N., spécialement construite avec haut pédalier, de façon à éviter, autant que possible, les petites termitières poussant comme champignons sur les sentiers étroits et tortueux...

Le premier médecin belge fut un Liégeois : le D^r^ Oswald Goebel, arrivé au Katanga en 1908. A cette époque, le service médical était dirigé par l'ancien médecin-chef de la T.C.L., le D^r^ Pearson, assisté par un autre britannique, le D^r^ F. Stoehr, et par deux assistants médicaux originaires des Indes : Ghulam Mohamed et Muhammad Shafi. Le budget médical annuel s'établissait alors à moins de cent mille francs. Les *hôpitaux* étaient constitués par des tentes et des huttes en pisé, jusqu'au moment où — en 1910 — on construisit à la Lubumbashi un hôpital en bois et tôles...

En 1909 arriva au Katanga, avec le titre d'ingénieur en chef des travaux miniers, un ingénieur des mines sorti de l'Université de Louvain, Eugène Halewijck.

Il fut suivi par un autre ingénieur belge, Maurice Bertrand. A la fin de l'année 1909, le personnel blanc comprenait quarante agents, dont quinze Belges.

En cette même année 1909, le centre administratif de l'UNION MINIÈRE avait été transféré de Kambove à l'Étoile. Le représentant de l'UNION MINIÈRE s'y était transporté avec ses collaborateurs. Dès lors — et pendant quelque temps — on trouve, dans les rapports et la correspondance de l'époque les deux appellations suivantes : *Élisabethmine* pour désigner la mine de l'Étoile et *Élisabethville* pour désigner l'agglomération érigée à proximité.

Le 22 novembre 1909, l'ingénieur Armand Bertholet date d'*Élisabethmine* une lettre qu'il adresse au représentant du C.S.K. à *Élisabethville* : il lui annonce qu'il regagne l'Europe et que l'ingénieur Eugène Halewijck, nommé directeur général de l'UNION MINIÈRE en Afrique, exercera en même temps les fonctions de représentant du conseil d'administration.

Il convient de noter que, de 1907 à 1910, l'UNION MINIÈRE avait engagé, pour ses services d'Afrique, vingt-sept agents de nationalité belge. Au 31 décembre 1910, il en restait une vingtaine, tandis que le nombre des étrangers dépassait la cinquantaine.

### *3. Avant l'arrivée du rail.*

PENDANT cette période, s'étendant du début de l'année 1907 jusqu'au mois d'octobre 1910, tout est difficulté dans tous les domaines. Mais le même espoir est au cœur de chacun : tout ira mieux lorsque le chemin de fer sera au Katanga. Il s'agit de durer jusque là...

Les mines.

A Ruwe, l'exploitation de l'or est poursuivie cahin-caha, avec des arrêts nombreux et prolongés, provoqués par la pénurie de matériel. On s'estime heureux lorsqu'on atteint le chiffre d'une centaine de kilos par an en réalisant un bénéfice d'un millier de francs au kilo.

A Busanga, les travaux sont toujours arrêtés à cause de la maladie du sommeil, du manque de matériel, des résultats décevants.

A Kambove, on a entrepris les premiers sondages en 1907. L'importance des réserves et leur teneur permettent tous les espoirs. Le major Wangermée, représentant du C.S.K., écrit, après avoir visité le gisement en juillet 1907 :

« Suivant la pittoresque expression de M. H. Cayley, le regretté *manager* de la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED, mort en Afrique en 1907, on pouvait dire, en circulant dans les galeries, qu'on marchait au milieu de millions, et l'imagination nous montrait ce que serait bientôt le Katanga dès que le rail y pénétrerait. Des

villes européennes surgiront là où il n'y a encore maintenant que morne solitude, et le ronflement des machines animera le silence qui pèse sur tant d'espaces. »

Mais un jour arrive l'ordre d'arrêter les travaux. Le mot d'ordre est formel : tous les efforts, tous les moyens, doivent être portés sur l'Étoile du Congo, car ce sera évidemment le premier gisement raccordé au rail venant du sud. Dès 1908, les travaux préparatoires y commencent. On y construit aussitôt des habitations provisoires — murs en pisé, toits de chaume — de grandes paillottes devant servir de hangars, des baraquements où s'installeront les bureaux et le premier laboratoire analytique de l'UNION MINIÈRE. Les instructions sont de préparer la mine de telle façon qu'elle puisse être exploitée par des pelles à vapeur et produire mille tonnes de minerai par jour. En attendant, les vivres sont rares ; on se demande parfois si on pourra continuer à nourrir les travailleurs, si on ne devra pas les licencier, arrêter les travaux.

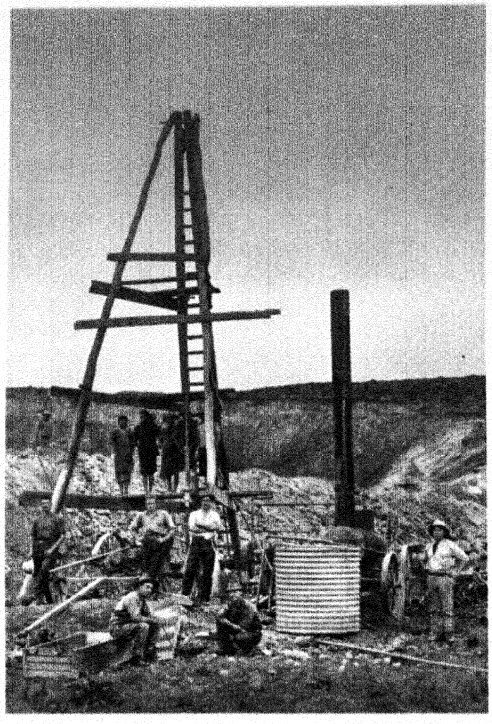
Au mois de juillet 1910, un Allemand, Émile Zimmermann, chargé de mission et négociant, visite l'Étoile et écrit à la *Deutsche Koloniale Zeitung:*

« L'Étoile du Congo est la seule mine exploitée actuellement et, par suite, cinquante à soixante Européens se sont installés dans son voisinage immédiat. Ils sont les uns employés aux mines, les autres commerçants ou hôteliers (...). Les maisons de commerce sont, comme toutes les habitations de blancs résidant ici, de simples huttes aux murs d'argile, couvertes d'herbes sèches, avec cette seule différence que les maisons de commerce sont construites sur un plan carré et sont plus spacieuses. Elles donnent l'impression de maisons appartenant à d'importants chefs indigènes. Jusqu'à l'année dernière, il n'y avait pas, à l'Étoile du Congo, d'activité commerciale. Mais, depuis lors, l'immigration des Européens a commencé. A présent, il y règne une grande activité de construction, et les maisons s'élèvent les unes après les autres. Chacun attend le moment où le travail à la mine sera en pleine activité pour s'assurer les premières affaires. Beaucoup de colons ont l'intention d'aller plus tard à Kambove. »

Parmi les maisons de commerce se trouvent celles de l'INTERTROPICAL, qui gère les magasins repris à la T.C.L. par l'UNION MINIÈRE. Les frères Harry et Jean Bombeeck, qui tous deux feront une longue carrière coloniale, représentent l'INTERTROPICAL respectivement à l'Étoile du Congo et à Kambove.

Le centre de l'Étoile du Congo.

L'Étoile est, à ce moment, le centre le plus important du Katanga. Il y a le baraquement de la poste et celui du premier siège de la BANQUE DU CONGO BELGE. Le tribunal tient ses assises sous une paillotte ouverte à tous vents. Le juge loge sous la tente et son suppléant dans une hutte ronde surmontant une grande termitière. Le consul anglais occupe deux huttes en pisé : l'une est son habitation,



*Équipe de sondeurs à la mine de Kambove.*

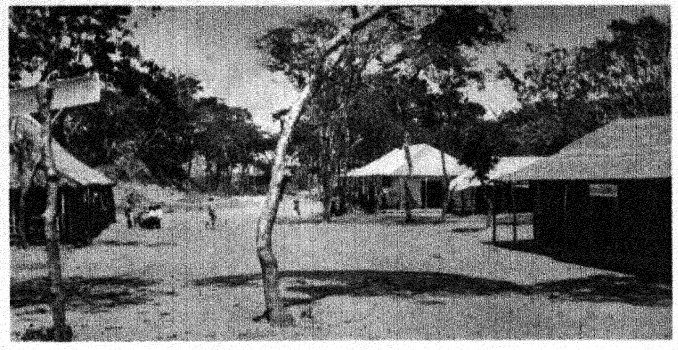
l'autre arbore les armoiries de la Grande-Bretagne et abrite *ses bureaux*. Le *Star Hôtel* est le palace de l'endroit : c'est une hutte un peu plus grande que les autres. Le nombre de bouteilles de whisky qu'on y consomme par jour est véritablement impressionnant. On divise les consommateurs en deux classes : les *one bottle* qui se contentent d'une bouteille de whisky par jour, les *two bottles* dont la dose quotidienne est de deux bouteilles... au moins ! A ceux-là, après la première bouteille, le patron enlève prudemment le *colt* et le glisse dans son tiroir...

Un jeune Belge résidant là à cette époque, s'intéresse fort au coût de la vie :

Le coût de la vie.

« Un boy coûte 12 francs par mois et un blanc peut vivre ici avec 12 francs par jour, tout compris, sauf la boisson. Celle-ci reste une grosse dépense ; le moindre vin européen coûte 10 francs la bouteille, celui du Cap 6 francs. Dans les cafés, pas de consommation à moins de 1 fr. 50. Aussi, quand on se souvient encore des prix en Belgique, on fait la grimace à la première *tournée* qu'on paie ! Les pommes de terre coûtent 2 fr. 50 le kilo, le lard 2 fr. 50 la livre, la viande d'antilope 1 franc la livre et celle de mouton 2 francs, les œufs 20 centimes pièce, la farine européenne 2 fr. 50 la livre. »

Et déjà s'est formée une association groupant les sportifs de l'UNION MINIÈRE : le *Cercle des Sports des Mines du Katanga* a été constitué au mois de juillet 1909 et la Société lui a accordé un subside de 2.500 francs...



*L'agglomération de la mine de l'Étoile. A droite, le magasin de la « Katanga Trading C° ».*

L'exploitation des gisements de cuivre du Katanga apparaissait aux ingénieurs des mines comme un problème non exempt de difficultés certes, mais relativement simple en principe.

Le grand problème de la métallurgie.

Il en était autrement du traitement métallurgique des minerais — tous oxydés jusqu'alors — dont on avait reconnu l'existence. Dès avant la constitution de l'UNION MINIÈRE, on s'était préoccupé de la question. Du minerai fut — alors et ultérieurement — envoyé en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, en France, et des spécialistes de la métallurgie des métaux non ferreux s'attaquèrent au problème, firent des expériences, proposèrent des solutions. Et il est remarquable comme il a été écrit récemment, « qu'aucun principe de traitement n'a encore été proposé, qui ne l'eût été alors » [1].

Au moment où l'UNION MINIÈRE dut prendre attitude à ce sujet, quatre procédés furent particulièrement envisagés :

— la méthode classique de *fusion réductrice*. C'était le procédé employé par les indigènes, par les *mangeurs de cuivre*. Au lieu de bois, il fallait, au stade industriel, employer du coke, soit importé, soit produit sur place à partir de charbon importé. A ce sujet, un rapport comparant le prix de revient du coke importé et de celui qu'on produirait sur place, est établi par un jeune ingénieur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, dont le nom reviendra souvent dans l'histoire de l'UNION MINIÈRE : Firmin Van Brée.

1. E. ROGER, ingénieur-conseil de l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA : *L'Évolution de la métallurgie du cuivre au Katanga*. (Extrait des comptes-rendus des Travaux du Congrès scientifique, Élisabethville, 1950.)

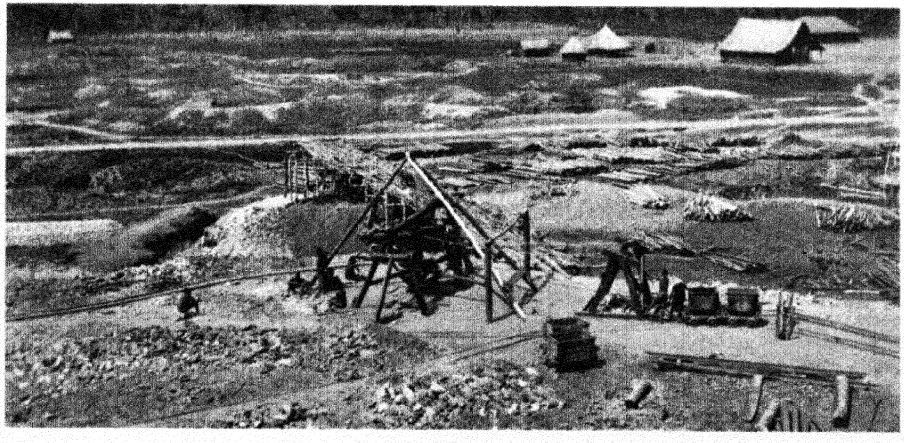
— la fusion dans les *fours électriques*. Pour cela, il fallait du courant, donc des centrales hydroélectriques. La mission suisse envoyée au Katanga en 1907 — et qu'on appelait à l'époque la mission des *hydrauliciens* — avait déposé son rapport en 1908. Il concluait à « l'existence d'une force de plus de 150.000 chevaux dans les chutes du Lualaba et de plus de 16.000 chevaux dans celles de la Lufira ». Mais il s'écoulerait encore beaucoup d'eau par les chutes de Zilo et de Mwadingusha avant que les études, confiées à des firmes spécialisées, soient achevées et la première turbine en action.

— la *lixiviation* — c'est-à-dire l'attaque du minerai par un dissolvant — suivie de l'électrolyse des solutions obtenues. Mais, dans ce cas, il fallait également disposer d'une puissance électrique importante, comme dans le cas précédent.

— la *métallisation* du minerai par du carbone, puis une *concentration* soit par gravité, soit par flottation.

Ce dernier procédé était loin d'être au point à cette époque. Pourtant, les ingénieurs britanniques décidèrent de l'appliquer au Katanga. Tout le matériel nécessaire à une usine pouvant traiter par jour plusieurs centaines de tonnes de minerai pauvre (de 4 à 8 % de cuivre) fut commandé et expédié à l'Étoile. Mais cette usine ne fut jamais montée...

*Travaux à la mine de l'Étoile.*





*En excursion au Katanga vers 1908.*

Pourtant, il fallait produire. On décida de construire immédiatement une usine capable de traiter les minerais riches par le procédé classique de la fusion réductrice au four à cuve ou, en d'autres termes, une fonderie équipée de fours bien connus, dits *water-jackets*. Le coke serait importé d'Europe. Les fondants nécessaires — dolomitiques, calcaires et ferrugineux — existaient heureusement dans la région minière du Katanga.

Construction de l'usine de la Lubumbashi (1909).

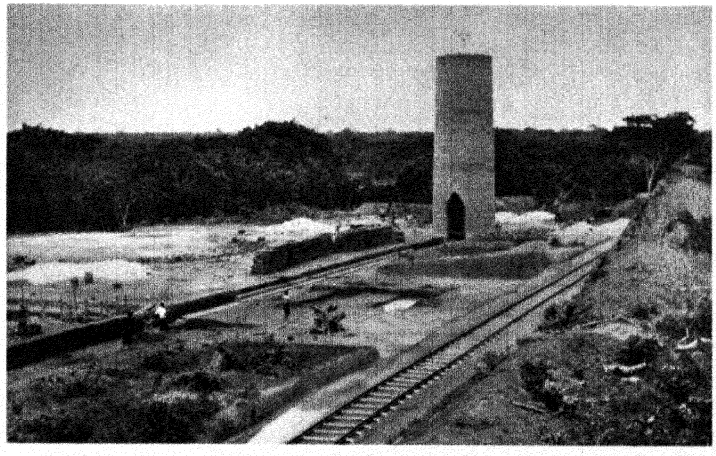
Lorsqu'il s'agit de déterminer l'emplacement de l'usine, on choisit un endroit pas trop éloigné de l'Étoile — une douzaine de kilomètres à l'ouest — situé le long du tracé du futur chemin de fer et à côté de la rivière Lubumbashi qui, croyait-on à cette époque, pourrait fournir à l'usine une force motrice suffisante. La fonderie fut dénommée *usine de la Lubumbashi* et le premier coup de machette inaugurant le débroussaillement du terrain y fut donné au mois de juin 1909.

Et l'on vit bientôt circuler sur la piste qui, partant de l'Étoile, passait à la Lubumbashi, puis s'en allait vers la frontière, un pittoresque convoi : une énorme locomobile, acquise à Johannesburg, traînant avec fracas, dans un tourbillon de fumée noire, quatre ou cinq chariots, et assurant ainsi la liaison entre le *centre industriel* du Katanga et le bout du rail rhodésien.

Le prince Albert à l'Étoile.

Le 15 novembre 1908, la Belgique avait assumé la souveraineté au *Congo belge*. Dès l'année suivante, l'héritier du trône, le prince Albert de Belgique, entreprenait un grand voyage dans la Colonie. A la fin du mois d'avril 1909, le Prince, accompagné du baron de Moor, du colonel Malfeyt et de son valet de chambre, arrive en train à Broken-Hill, venant de Cape-Town, et est accueilli par le Dr Ascenso, délégué du C.S.K. Le Prince et ses compagnons se mettent en route vers le Katanga, tantôt à pied, tantôt à bicyclette. Le 5 mai, ils sont reçus à la frontière du Katanga par le représentant du C.S.K., le commandant Tonneau. Dix jours plus tard, dans la matinée, le représentant de l'UNION MINIÈRE, A. Bertholet, souhaite la bienvenue au Prince, sous un arc de triomphe dressé à l'entrée de l'agglomération de l'Étoile, pavoisé aux couleurs belges et congolaises et portant un seul mot : « Bienvenue ! » Le Prince, après avoir visité la mine, prend le thé chez Mrs Harrison, femme du directeur du siège, et écoute attentivement les ingénieurs exposer leurs projets avec enthousiasme. Le lendemain, l'héritier du trône repartit vers Lukafu et le Moëro. La modeste habitation en pisé et toit de paille, spécialement construite et aménagée à son intention, garda longtemps le nom de *Maison du prince Albert*.

Lorsque, après avoir accompli à travers le Congo belge quatre mille trois cents kilomètres en quatre-vingt-deux jours, le Prince, embarqué à Boma, arriva à Anvers, le 16 août 1909, il y reçut un accueil enthousiaste. S'adressant, quelques



*Construction de la cheminée à l'usine de la Lubumbashi.*



*Les débuts d'Élisabethville : l'avenue Royale.*

semaines plus tard, à une délégation de la *Société des Ingénieurs et Industriels,* il dit notamment : « Le rendement des richesses du Congo belge dépend d'un outillage économique parfait et, dans ce domaine, les ingénieurs ont l'occasion de s'affirmer (...). Puisque je me trouve en présence d'ingénieurs belges, je n'hésite pas à leur dire que j'espère que les nôtres — nos compatriotes — sauront occuper la place qui leur revient dans notre colonie, afin de doter celle-ci d'un outillage vraiment moderne. »

Il apparaît aujourd'hui que le souhait du prince Albert a été pleinement réalisé...

Le 17 décembre 1909, le roi Léopold II, le génial bâtisseur du Congo belge, le créateur des trois grandes Sociétés de 1906, s'éteignait en son palais de Laeken. Pour la première fois, un roi des Belges — Albert Ier — pouvait, dans son discours du trône, parler d'une *Colonie belge* et, au nom de la Métropole, prendre l'engagement d'y poursuivre inlassablement « une politique d'humanité et de progrès » :

« *Pour un peuple épris de justice, une mission colonisatrice ne peut être qu'une mission de haute civilisation. En l'acceptant loyalement, un petit pays se montre grand* ».

La « capitale » du Katanga.

L'année 1910 fut féconde en événements importants dans l'histoire du Katanga. C'est d'abord la fondation d'Élisabethville. Adoptant la proposition du lieutenant-colonel Wangermée, représentant du C.S.K., l'emplacement de la future *capitale* du Katanga fut définitivement fixé près de la Lubumbashi.

Le plateau fut débroussaillé et de larges avenues se coupant à angles droits y furent tracées. Il est sans doute intéressant de noter que E. Halewijck, directeur général de l'UNION MINIÈRE, qui avait séjourné à plusieurs reprises en Amérique du Sud, avant de venir au Katanga, fit établir par un de ses ingénieurs et transmit au lieutenant-colonel Wangermée un projet de plan de ville, dont les rues constituaient un damier, à l'instar des villes nouvelles de l'Amérique du Sud.

Le 6 septembre 1910, le lieutenant-colonel Wangermée quitte sa résidence provisoire de la Kafubu et s'installe à Élisabethville.

Le 1er septembre, le C.S.K. avait transmis ses pouvoirs politiques à la Colonie; et c'est la fin d'une époque... A la même date, le lieutenant-colonel Wangermée avait été nommé gouverneur du Katanga et vice-gouverneur général de la Colonie. Le corps de police du C.S.K. passait à la Force publique et le commandant Olsen, venu du Kivu à la tête d'une colonne d'un millier d'hommes, comportant de nombreux officiers et munie d'un armement imposant, prenait en mains l'organisation militaire de la province.

*Les débuts d'Élisabethville : construction de la résidence du gouverneur du Katanga.*



L'événement tant attendu, tant souhaité, tant espéré, se produit enfin : le 27 septembre 1910, la première locomotive s'arrête devant le baraquement pompeusement dénommé *Gare d'Élisabethville*, et le vice-gouverneur général note dans son carnet : « Quel monde de choses et de faits cela signifie ! »

C'était l'aboutissement d'une histoire mouvementée, de longues tractations, d'efforts à la fois patients et tenaces.

Mais ce n'était qu'une première étape sur la pénible et longue route...

*4. Période critique (1911-1912).*

L'ARRIVÉE du chemin de fer à Élisabethville avait suscité de l'enthousiasme et d'immenses espoirs. Une vague d'illusions submergea tout le Katanga. Comme par un coup de baguette magique, tout allait changer ! Les trains venant du sud amenaient des centaines d'immigrants. Ce n'étaient plus des aventuriers isolés — fusil en bandoulière, *colt* sur la hanche, poêle à frire à la ceinture et chapeau cow-boy — mais des familles entières. Ce n'étaient plus seulement des Britanniques, des Sud-Africains, des Australiens, mais des Grecs, des Italiens, des Portugais, des Asiatiques, des métis d'origines diverses. Tout ce monde s'installait le long des avenues d'Élisabethville, construisait des huttes, des taudis en pisé, des baraques en bois et tôle ondulée, ouvrait des boutiques, des hôtels et surtout des bars. Depuis le bistro ouvert toute la nuit et voué aux rixes fracassantes jusqu'au fameux *Bodega Select* où, en 1911, se réunit pour la première fois l'*Association des Colons du Katanga* et enfin le *luxueux* hôtel du Roi Albert, où la pension se payait trois cent cinquante francs par mois, et qui faisait l'objet d'une réclame tapageuse dans le journal local *L'Étoile du Congo : Hôtel du Roi Albert - l'un des luxurieux (sic) hôtels en ville - magnifique restaurant - la place pour le confort et la civilité !*

Les étrangers étaient, évidemment, de loin plus nombreux que les Belges : en 1911, sur le millier d'habitants déclarés officiellement à Élisabethville, il y avait environ trois cent cinquante Belges, dont beaucoup de fonctionnaires du Gouvernement et du C.S.K. et d'officiers de la Force publique.

C'est en cette même année 1911 que quelques personnalités résidant à Élisabethville fondèrent le Cercle Albert-Élisabeth, qui constitue encore actuellement un des pôles de la vie sociale locale.

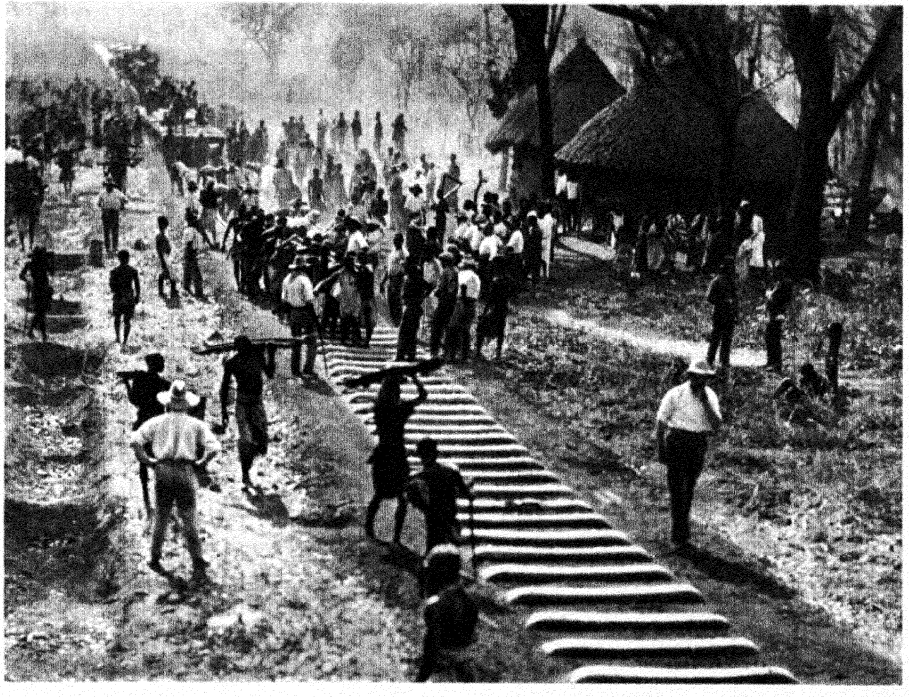
En Belgique, des gens sans doute bien intentionnés — mais qui n'avaient jamais franchi l'Équateur — lancèrent une vibrante propagande : le Katanga était un eldorado incompris et les Belges devaient s'y précipiter en masse. Le

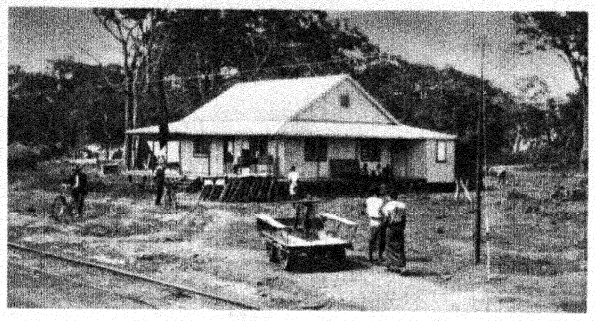
Gouvernement de la Colonie, harcelé par d'influentes personnalités métropolitaines, promit son aide à tous ceux qui déclaraient vouloir s'établir au Katanga. Dans les trois premiers mois de 1911, plus de deux mille candidats-émigrants se présentèrent au *Comité d'Immigration au Katanga.*

D'autre part, le C.S.K. avait autorisé la prospection dans les territoires non concédés jusqu'alors. Une dizaine de sociétés minières se constituèrent à cette époque. Trois seulement subsistent encore de nos jours...

Malaise au Katanga.

La situation ne tarda pas à se retourner. Le coût de la vie monta en flèche, tandis que le montant des salaires baissait. Chaque jour, on annonçait de nouvelles





*La gare d'Élisabethville en 1910.*

faillites. Beaucoup d'espoirs s'écroulaient. C'était une véritable crise.

Un témoin de ces événements écrivait, au mois de novembre 1911 :

« Sur la foi de réclames tapageuses et de renseignements mensongers, on a envoyé ici des quantités de malheureux ouvriers belges qui, pour une grande partie, sont maintenant sur le chemin du retour et non sans avoir laissé de leurs plumes aux ronces du chemin : trente colons sont partis cette semaine et une trentaine d'autres partent la semaine prochaine (...).

« J'ai fait le voyage du Cap à Élisabethville avec quarante émigrants ; on avait embarqué ces malheureux sans seulement leur donner un aperçu de ce qu'étaient ici les conditions d'existence, sans les mettre en garde contre les dangers du climat (...). Il y avait là des familles entières, avec femmes et enfants ; je m'enquis de leurs professions, ils étaient tous, ou presque tous, charpentiers ou maçons. Confiants dans les promesses mirifiques qu'on leur avait faites avant leur départ, tous étaient pleins de confiance et disaient qu'ils retourneraient chez eux, au bout d'une couple d'années, après fortune faite ! »

La Bourse du Travail du Katanga.

La question de la main-d'œuvre indigène était angoissante. En 1909, on avait créé la *Bourse du Travail du Katanga,* dans laquelle l'UNION MINIÈRE avait pris une participation de 150.000 francs. Les indigènes appelaient le nouvel organisme *Kowè,* du nom de son premier directeur, René Grauwet, cet ancien officier du Corps de Police du C.S.K. qui avait expulsé du territoire les derniers révoltés Batetela. La B.T.K. avait pour mission de recruter des travailleurs dans le nord du Katanga et de les répartir entre les employeurs, en exigeant d'eux le respect des salaires et des conditions de travail dont les parties étaient convenues. Mais cet organisme n'avait pu encore donner tout son rendement ; les étrangers non affiliés pratiquaient — c'est le cas de le dire — un véritable marché *noir* de la

main-d'œuvre indigène, et la pénurie de travailleurs paralysait toutes les affaires. A tel point que — reprenant une idée longtemps chère au roi Léopold II — certains préconisaient l'introduction massive au Katanga de travailleurs chinois... de cinq mille *coolies* chinois pour commencer !

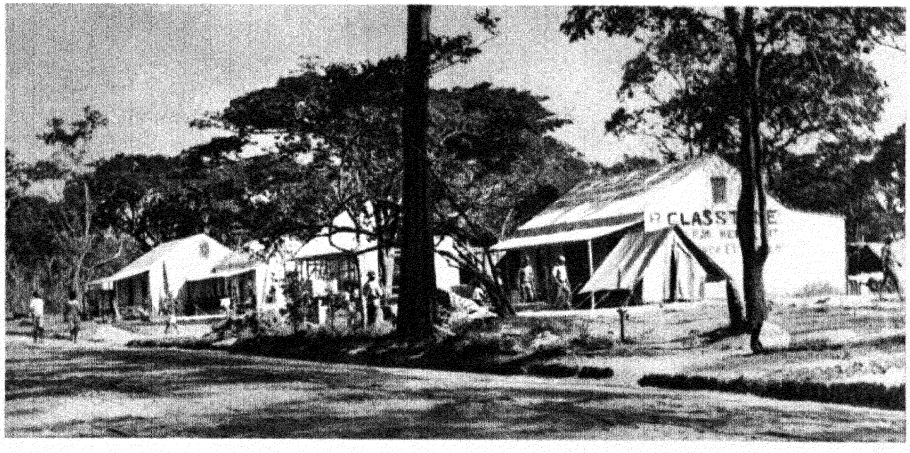
Crise et famine.

Pour compléter ce sombre tableau des années 1911-1912, il faut encore dire qu'une véritable famine étreignait alors le Katanga tout entier. Les essais d'agriculture européenne, les tentatives d'élevage de bétail, avaient, pour la plupart, lamentablement avorté. Les villages indigènes, dépeuplés, ne fournissaient plus ni maïs, ni manioc. Tous les vivres pour travailleurs indigènes devaient être importés de Rhodésie. Le kilo de farine de manioc, qui coûtait vingt-cinq centimes en 1909, avait atteint le prix astronomique de deux francs cinquante le kilo !

Seuls quelques optimistes par tempérament et quelques hommes au cerveau lucide gardaient le courage de persévérer et le front de le proclamer :

« Faut-il jeter le manche après la cognée, écrivait A.-J. Wauters, dans *Le Mouvement Géographique*, discréditer l'entreprise, semer la suspicion, parler de rêves et de bluff, ébranler la confiance, l'élan et l'enthousiasme indispensables pour mener à bien de telles entreprises ? Car, enfin, le Katanga est-il, oui ou non,

*Les débuts d'Elisabethville : le magasin Glasstone (emplacement actuel du bâtiment Bertoldi).*



une région minière à climat tempéré et exceptionnellement riche? *Est-ce un pays d'avenir? Qui oserait le nier? Toute la question est là!* »

1911 : le début de l'équipement industriel.

Étant donné que le rail, après avoir atteint Elisabethville et poussé un embranchement jusqu'à l'Étoile, continuait sa progression vers le Lualaba, on se préoccupa de remettre en état d'exploitation les mines du Centre et de l'Ouest, notamment Kambove et Busanga.

Mais le problème le plus urgent, c'était de passer au stade de la production industrielle. Pour cela, il fallait poursuivre la mise en exploitation et l'équipement de la mine de l'Étoile ; il fallait achever la construction de la fonderie de la Lubumbashi et de ses indispensables compléments : centrale thermique, atelier de réparations, canal d'amenée des eaux, bureaux et habitations pour les blancs, camp des travailleurs, hôpital, etc. ; il fallait enfin mettre au point les procédés métallurgiques.

Au mois d'avril 1911, Robert Williams annonça qu'il arriverait au Katanga fin juin et qu'il désirait assister à la première coulée de cuivre. A l'usine de la Lubumbashi, ingénieurs, monteurs, électriciens, mécaniciens, charpentiers, maçons, fondeurs, contremaîtres et ouvriers — environ quatre-vingts blancs au total — s'activèrent fébrilement avec leur directeur, P.K. Horner, un Américain d'une trentaine d'années, originaire du Missouri.

Parmi le personnel technique, il y avait alors un jeune ingénieur belge de 27 ans, nommé Jules Cousin. Il avait dû vaincre bien des obstacles pour arriver là. Avant même d'avoir conquis son diplôme d'ingénieur civil des mines à l'Université de Louvain, il avait postulé une place à l'UNION MINIÈRE. Il avait obtenu les diplômes complémentaires qu'on lui avait conseillé de prendre, peut-être pour le décourager. Il avait en outre appris l'anglais. Il avait accepté des appointements bien inférieurs à ceux d'un ouvrier : cinq mille francs l'an, forfait absolu, aucune indemnité ni gratification. Et il partait comme simple ingénieur-stagiaire.

Il débarque à Élisabethville, au mois de février 1911. Par un sentier boueux et malaisé, il gagne la Lubumbashi, sous une pluie diluvienne. Le directeur Horner le reçoit froidement : « Je n'ai pas de logement pour vous. Installez-vous sous la tente ». Les premiers temps furent durs pour le jeune ingénieur arrivé plein d'enthousiasme et d'illusions ; on lui confie de vulgaires besognes : mesurer des arbres abattus en forêt, compter des briques, surveiller les équipes transportant des matériaux, etc. Après une dizaine de jours, le jeune Cousin demande à être reçu par E. Halewijck, directeur général de l'Union Minière : « N'y a-t-il pas

erreur ? Estimez-vous que le travail qui m'est confié correspond à l'emploi d'un ingénieur, même stagiaire ? »

« Mon jeune ami, je ne m'occupe pas des affaires techniques. Allez dire cela à votre directeur, M. Horner... »

L'entretien fut bref :

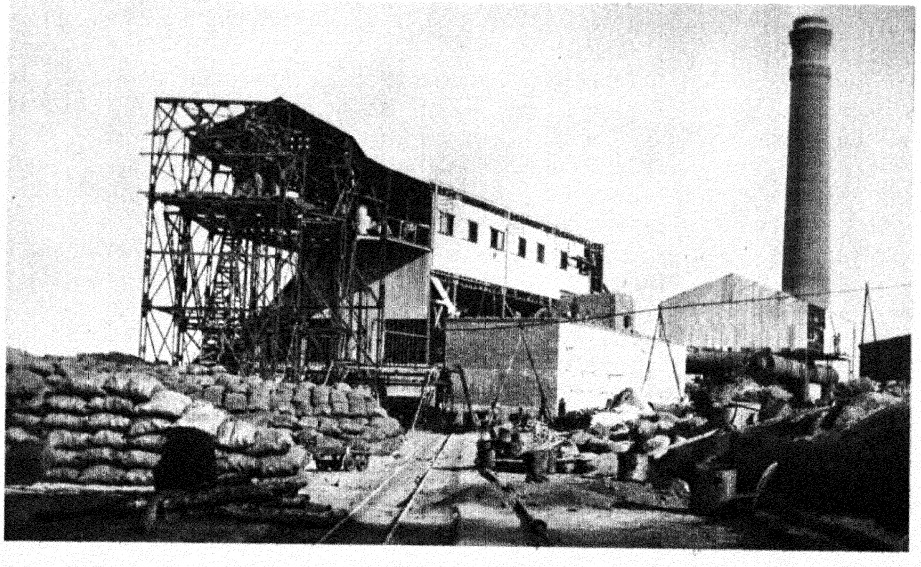
« Je préférerais travailler comme ouvrier. Au moins, j'apprendrais quelque chose en technique. »

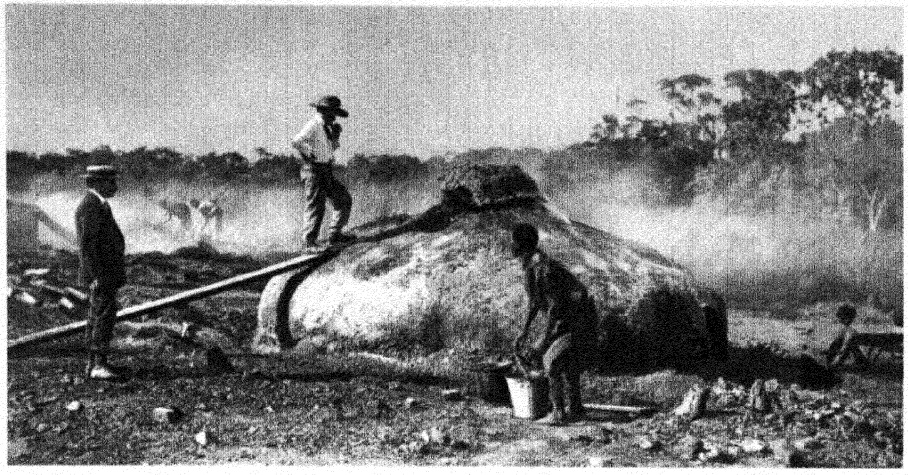
« Mais vous ne connaissez aucun métier ! Enfin, je vais faire un essai ! »

Et Jules Cousin fut adjoint à un monteur liégeois travaillant à l'assemblage des charpentes métalliques. Peu d'ingénieurs sans doute connurent un apprentissage aussi dur que celui-là. Car, après le départ inopiné du chef-monteur, le jeune ingénieur dut le remplacer séance tenante :

« Ce fut ma première promotion, dit-il, mais j'avoue qu'elle me fit plus de plaisir que celle de directeur général adjoint que j'obtins trois ans plus tard. »

*L'usine de la Lubumbashi en construction.*





*Essai de fabrication de coke en 1912. A gauche, M. Halewijck ; à droite, M. Cousin.*

Le 22 juin 1911, le premier train de minerai quitte la mine de l'Étoile et l'on décharge sur le carreau de l'usine de la Lubumbashi trois wagons de schistes verts et quatre wagons de minerai noir.

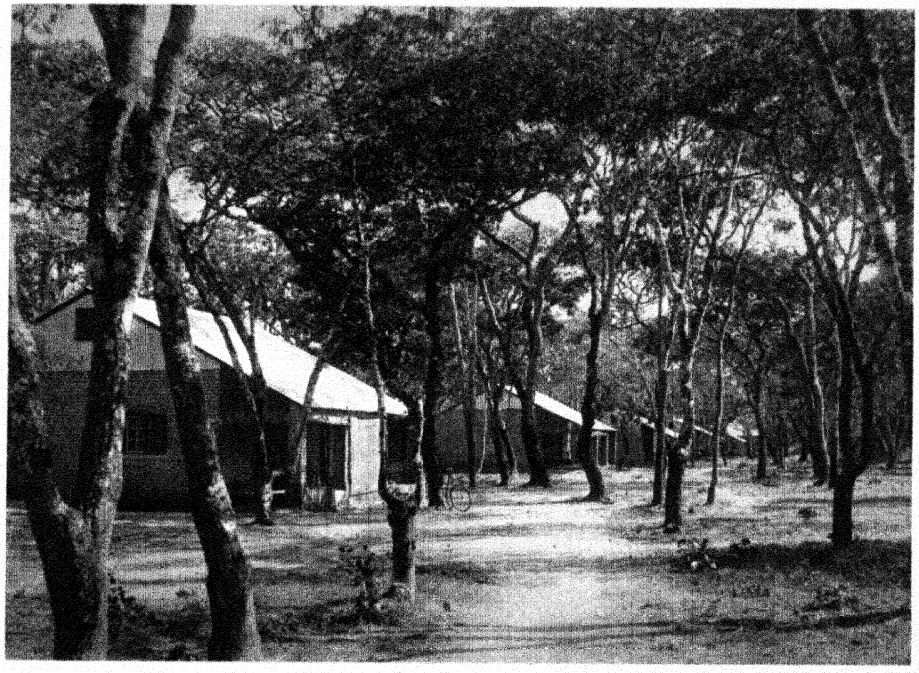
Et, quelques jours plus tard, un mince filet de fumée, s'épaississant d'heure en heure, s'échappe de l'imposante cheminée dont les quarante-huit mètres apparaissent déjà comme un symbole au sein de la brousse katangaise : les fours sont allumés !

Première coulée de cuivre. 30 juin 1911.

Le 30 juin 1911, Robert Williams, vice-président du Conseil de l'UNION MINIÈRE, offre un grand dîner. Il y a là le vice-gouverneur général Wangermée, en son bel uniforme blanc et or ; l'administrateur-délégué de l'Union Minière, H. Buttgenbach, venu spécialement de Bruxelles ; le directeur général en Afrique, E. Halewijck ; Allan Gibb, directeur des services techniques de ROBERT WILLIAMS AND Co ; les plus hautes personnalités du Katanga — magistrats, fonctionnaires, officiers — et un reporter du *Times* qui accompagne Robert Williams dans la tournée d'inspection que le puissant homme d'affaires écossais a entreprise au Katanga, aux mines rhodésiennes du nord et aux travaux de construction du BENGUELA RAILWAY.

Après le café et les liqueurs, Robert Williams et ses invités se rendent à la Lubumbashi. Curieuse procession dans la nuit africaine, à la lueur des torches électriques : habits, smokings, uniformes... Tous les agents de l'UNION MINIÈRE qui ont pu se rendre libres sont massés devant les fours. Il y a là le chef des approvisionnements et des magasins, le Belge Joseph De Mulder ; le directeur britannique de la mine de l'Étoile, F.C. Moore (qui deviendra directeur général adjoint, puis, à partir de 1931, représentant de l'UNION MINIÈRE à Johannesburg) ; le docteur Pearson, chef du service médical, et son adjoint, le docteur belge Goebel ; miss G. Chamberlain, la première infirmière ; l'ancien prospecteur de la T.C.L. Sharp ; le *directeur* des transports par chars à bœufs, le major Boyd Cunningham, etc.

*Habitations du personnel blanc de l'usine de la Lubumbashi.*



Tout le personnel technique de l'usine s'affaire, sous les ordres du directeur Horner : le chef-métallurgiste H. Lewis, l'ingénieur électro-mécanicien Hanssens et son chef-électricien Dulière, le jeune ingénieur Cousin qui, à l'étage supérieur, surveille le chargement du four.

On attend avec anxiété... Le grand moment, soudain, est là : d'un coup, le flot rutilant du métal en fusion jaillit dans une éblouissante gerbe d'étincelles. Il est exactement dix heures du soir.

Un triple hourra a retenti, et des bravos, et des applaudissements !

Alors, Robert Williams dit gravement :

« C'est le début d'un torrent qui va complètement révolutionner l'Afrique centrale ! »

Mais, longtemps encore, ce flot ne sera que mince filet, filtrant goutte à goutte et par intermittence...

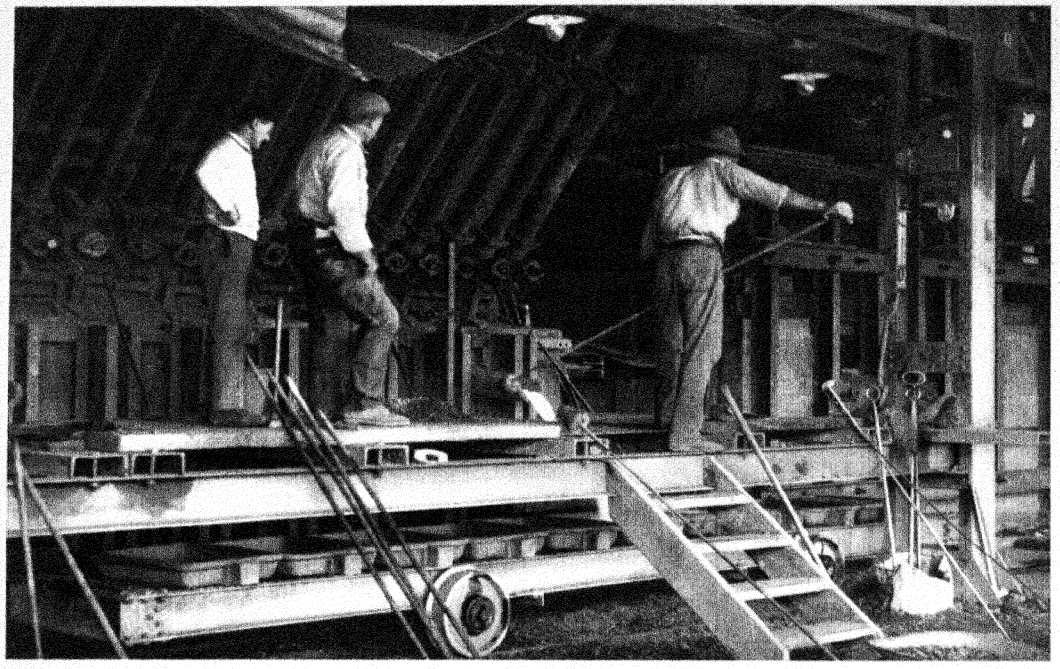
Les vicissitudes métallurgiques

La spectaculaire coulée de cuivre du 30 juin 1911 fut un véritable tour de force, réalisé pour la circonstance par les techniciens de la Lubumbashi. Mais cette exhibition acrobatique n'était certes pas le début d'une production industrielle régulière.

Le lendemain, le four *water-jacket* est déjà arrêté. Deux autres essais, effectués les 10 et 18 juillet, n'ont pas de succès. La composition des charges est tellement mal calculée qu'elles se révèlent infusibles. Enfin, le 4 août, on parvient à remettre le four en marche. On atteint même une production de quatorze tonnes par jour. Mais, le dimanche 27 août, les travailleurs indigènes de l'équipe du matin arrivent à l'usine en un joyeux état d'ivresse, se livrent à des danses folkloriques, puis abandonnent tous le travail. Nouvel arrêt. On en profite pour effectuer certaines transformations et nettoyer la chambre à poussières dans laquelle quatre cents tonnes de poussières se sont accumulées. Le 16 septembre, on parvient à remettre en marche et l'on arrive à un total de trois cents tonnes de cuivre au bout d'un mois. Le coke importé d'Europe coûtait, rendu sur le carreau de l'usine, trois cents francs-or la tonne, et il en fallait quatre tonnes par tonne de cuivre.

Celui-ci se vendait en Europe à quinze cents francs-or la tonne. On s'apercevait que le prix de revient du cuivre U.M.H.K., rendu Anvers, s'établissait au double environ du prix de vente !

Après cinq années d'existence, la Société n'était pas encore parvenue à une production plus ou moins régulière et rémunératrice. La situation était catastrophique. Le capital était englouti, les dettes se gonflaient chaque jour. Certains envisageaient d'arrêter les frais et de liquider l'affaire.



*Première coulée de cuivre aux fours water-jackets de la Lubumbashi (1911).*

La mission d'inspection Neave-Jadot.

Le Conseil d'administration décida l'envoi d'urgence au Katanga d'une mission d'investigation. Sa tâche était précisée comme suit : *inspecter tous les services, visiter les mines et usines, faire rapport et formuler des propositions.* C'était en fait une *commission d'enquête,* possédant les pouvoirs les plus étendus. Le sort de l'UNION MINIÈRE reposait entièrement entre ses mains.

La mission comprenait l'un des administrateurs de l'UNION MINIÈRE : le Dr Sheffield Neave (de la T.C.L.) — que nous avons déjà vu à l'œuvre dans la lutte contre la maladie du sommeil — et l'ingénieur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, Jules Jadot, qui avait travaillé dans une mine de cuivre au Brésil avant d'aller en

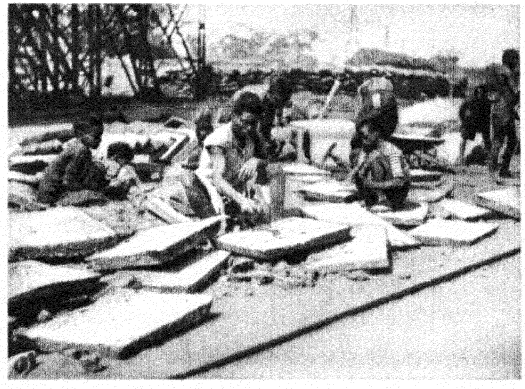
Chine, où il s'était révélé comme un organisateur de premier ordre dans les affaires belges de cette époque : charbonnages, verreries, tramways, chemins de fer, etc.

Le Dr Neave se fait accompagner par un conseiller technique : l'ingénieur américain Vigeon. Jules Jadot demande que lui soit adjoint un jeune ingénieur dont il a pu apprécier en Chine la capacité de travail, la clarté de jugement, l'audace dans la détermination réfléchie et le brio dans le maniement de la langue anglaise.

Ce jeune ingénieur de trente-deux ans s'appelle Edgar Sengier. Ingénieur des mines et ingénieur-électricien de l'Université de Louvain, il a commencé sa carrière à Birmingham, dans les bureaux d'un *consulting engineer*. Il dirige ensuite, pendant deux ans, les Usines à Coke de Willebroeck. A partir de 1907, il est en Chine où, à l'initiative du roi Léopold II et sous la dynamique impulsion d'hommes tels que les Jadot, Francqui, etc., les Belges réalisent de grandes et complexes affaires. M. Sengier est bientôt directeur de la COMPAGNIE INTERNATIONALE D'ORIENT, à Shangaï.

C'est là qu'un jour de 1911, il reçoit un câble de son ancien chef, Jules Jadot, lui demandant de l'accompagner en mission au Katanga. M. Sengier répond : « D'accord ! », se rend au consulat général de Belgique, y trouve quelques articles de revues parlant du Katanga et les étudie dans le Transsibérien qui le ramène en Europe.

Partie via Cape-Town, la *commission* profita d'un arrêt du train pour faire une courte visite aux CHARBONNAGES DE WANKIE, en Rhodésie du Sud. M. Sengier, spécialiste en fours à coke, y préleva discrètement quelques échantillons de charbon, et une expérience rudimentaire faite au moyen de pipes de terre, au laboratoire de la Lubumbashi, démontra ultérieurement que ces échantillons



*Toilette des lingots de cuivre.*

Premier résultat de la mission.

convenaient pour faire du bon coke. La mission enregistrait déjà un premier résultat : on était sûr que le coke importé d'Europe pouvait être remplacé par du coke fait en Afrique, avec une économie importante de prix de revient.

La *commission d'enquête* arrive au Katanga au mois de novembre 1911. Il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir que rien ne va et que la dualité dans le commandement en est la cause principale.

Les membres de la mission reçoivent du reste un *choc physique* qui renforce encore leur pénible impression et accélère leurs conclusions ; au moment où ils inspectent l'usine de la Lubumbashi, un formidable fracas retentit, le sol semble se soulever, des matériaux dégringolent de toutes parts, les murs s'écroulent, un épais nuage enveloppe l'usine : la chambre à poussières vient d'exploser. Des décombres, on retire les cadavres de deux travailleurs indigènes et l'ingénieur Vigeon, évanoui, à demi-asphyxié, couvert de blessures et de contusions, mais qui, heureusement, se rétablit comme par miracle.

« Ce fut inouï, raconte un témoin. J'ai cru que toute l'usine s'effondrait. Quand le nuage de poussières s'est dissipé, il y avait devant moi un énorme tas de décombres fumants. De cet amas, j'ai vu dépasser un soulier. J'ai tiré... Dans ce soulier, il y avait un pied et, au bout de ce pied... un Américain ! C'était Vigeon. »

La mission d'enquête rentra en Belgique au mois de février 1912. Son rapport fournit un clair exposé de la situation à cette époque. Il peut se résumer ainsi :

— l'importance des gisements de Kambove et de l'Étoile est confirmée ;
— le traitement métallurgique au *water-jacket* doit être confié à des spécialistes ; la question essentielle est celle du combustible : il est indiqué d'employer le coke de Wankie ;
— il ne faudra pas monter la grande installation pour l'application du procédé par réduction, avant que les essais aient donné entière satisfaction ;
— il faut, au Katanga, une direction générale *unique* et des spécialistes connaissant leur métier ;
— il faut s'attaquer résolument au problème de la main-d'œuvre indigène.

Les grandes décisions de 1912.

Nous sommes à un tournant de l'histoire de l'UNION MINIÈRE. La décision capitale est prise : la dualité du commandement est supprimée, la direction technique, tant en Europe qu'en Afrique, étant réorganisée à cette fin.

Le 31 mai 1912, Robert Williams expose ces décisions aux actionnaires de la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED :

« ... M. Jean Jadot, mon collègue au Conseil de l'UNION MINIÈRE, a fait preuve d'un esprit de grande amitié et de sentiments cordiaux pendant toutes

les négociations. Suivant l'arrangement intervenu, le contrôle au Katanga sera soumis à l'autorité du Conseil, à Bruxelles, agissant par un *comité technique* composé de M. Jean Jadot et de moi-même, avec deux autres membres, un nommé par les Belges et l'autre par nous. Le Comité sera assisté par deux secrétaires techniques, un Belge et un Anglais. Il y aura un directeur général en Afrique, qui sera en charge de *toutes les opérations* (...). Je suis absolument certain que lorsque cette organisation sera au point, nous aboutirons à de bons résultats ; car, en dehors de toute autre question, les Belges et nous travaillons dans le meilleur esprit, avec le seul but de faire de l'industrie minière au Katanga un succès complet. »



*M. Edgar Sengier (1911).*

Toute une série de mesures sont prises : un contrat de cinq ans est conclu avec la WANKIE COLLIERY C° pour la fourniture de coke et de charbon destiné à être transformé en coke au Katanga ; il est décidé d'installer un deuxième four *water-jacket* à la Lubumbashi, de construire une batterie de fours à coke et une installation pour le lavage et le briquetage du minerai fin ; de nouveaux essais, en vue de s'assurer du rendement du procédé par réduction, seront effectués au Katanga ; les essais de traitement des minerais par le procédé électro-métallurgique seront poursuivis aux usines métallurgiques d'Ugine (France) ; les travaux de reconnaissance et d'exploitation de l'Étoile seront développés ; les mines de cuivre de Kambove et les mines d'étain de Kasonso seront mises en exploitation.

La situation financière de l'UNION MINIÈRE était grave. Non seulement son capital avait fondu, mais elle était endettée vis-à-vis de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE et de la T.C.L., pour une somme totale de 7.500.000 francs-or ! Lorsque, en 1909,

Le soutien financier de la Société Générale de Belgique.

pour permettre la construction du chemin de fer reliant le rail rhodésien à la région minière, la jeune Société avait souscrit quarante pour cent du capital du CHEMIN DE FER DU KATANGA, elle avait dû émettre pour dix millions de francs — autant que son capital social... — d'obligations à quatre et demi pour cent, d'où il résultait une charge d'intérêts de 450.000 francs-or par an. En bref, pour apurer la situation et mettre en œuvre le nouveau programme, il fallait trouver tout de suite 17.500.000 francs-or !

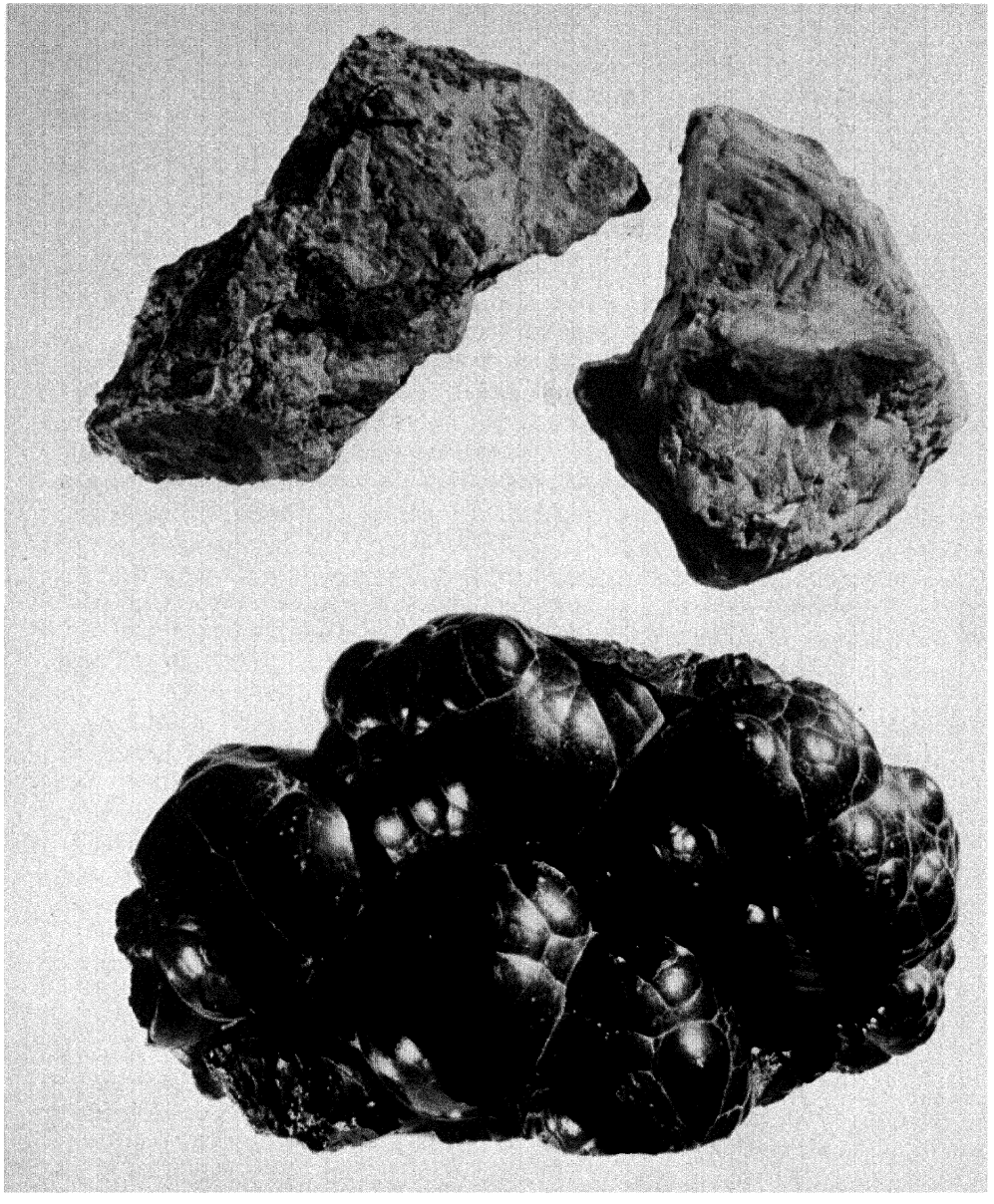
Le 10 mai 1912, une assemblée générale extraordinaire porte le capital à 12.500.000 francs et autorise la Société à émettre des obligations jusqu'à concurrence de 10.000.000 francs.

Ce résultat avait été acquis grâce surtout à un homme qui voyait loin et qui savait oser : Jean Jadot, directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE. Il était secondé par un ingénieur des constructions civiles de l'Université de Louvain, Firmin Van Brée, qui, engagé comme conducteur des travaux par la COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE MATADI AU STANLEY-POOL en 1904, y était devenu successivement contrôleur de l'exploitation, puis chef du service du mouvement et de la traction. Depuis 1906 — date de la création des *trois grandes :* UNION MINIÈRE, B.C.K. et FORMINIÈRE — Firmin Van Brée travaillait, en qualité d'ingénieur-secrétaire, aux côtés de Jean Jadot. Ce chef, d'une valeur exceptionnelle, l'initiait aux grandes affaires lancées par la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE en Belgique, au Congo belge, en Russie, en Chine, en Italie, en Espagne, au Brésil, en Amérique du Sud, etc.

En 1912, M. Buttgenbach, désireux de se consacrer à l'enseignement universitaire, avait donné sa démission d'administrateur-délégué ; le baron de Moor continua seul à exercer ces fonctions. La réorganisation de 1912 entraîna toute une série de modifications dans la direction et le personnel. En Europe, M. Sengier, comme directeur technique, était dorénavant étroitement lié à la direction générale des affaires. En Afrique, tout le *staff* technique de ROBERT WILLIAMS AND Co, dirigé par Allan Gibb, se retira. A la fin de l'année, le directeur général Halewijck rentra définitivement en Europe. L'Américain P.K. Horner fut désigné pour exercer provisoirement ses fonctions et l'ingénieur belge J. Cousin lui fut adjoint, quelques semaines plus tard, en qualité d'ingénieur-secrétaire.

Premières entes de cuivre. mars 1912.

Certes, l'UNION MINIÈRE n'avait pas produit beaucoup de cuivre en ces années 1911-1912. Mais on en avait tout de même vendu quelques tonnes sur le marché belge. Un premier lot de 413 tonnes arriva à Anvers au mois de novembre 1911.



*Minéraux de cobalt : échantillons de sphérocobaltine et bloc d'hétérogénite.*

La première vente eut lieu à Anvers au mois de mars 1912. Le prix s'établit en moyenne à 1.500 francs la tonne, et les acheteurs furent la SOCIÉTÉ COMMERCIALE BELGE et la firme OSTERRIETH et CIE.

Ce furent les premiers clients de l'UNION MINIÈRE...

*5. Débuts de la production industrielle.*

ON peut dire que la production industrielle de l'UNION MINIÈRE débuta en 1913. Les 2.500 tonnes de cuivre produites en 1912 avaient été le résultat d'expériences et essais successifs. En 1913, la production se régularise, un deuxième four *water-jacket* est allumé et, à la fin du mois d'août, le journal d'Élisabethville, *L'Étoile du Congo*, annonce que la Lubumbashi a battu tous ses records avec une production de quarante tonnes de cuivre en vingt-quatre heures. Huit fondeurs allemands travaillent à la fonderie. La production de l'année atteint 7.400 tonnes environ et le bénéfice de l'exploitation industrielle s'élève à plus de quatre millions de francs. Un troisième four *water-jacket* est mis en service en 1914.

Le 6 décembre 1913, le premier coke est fourni par une batterie de vingt-deux fours et une deuxième batterie est mise en marche au mois de février 1914.

Les mines de Kambove et de Luishia sont raccordées au chemin de fer : au mois de juillet 1913, les trains amènent pour la première fois du minerai de ces mines à la Lubumbashi.

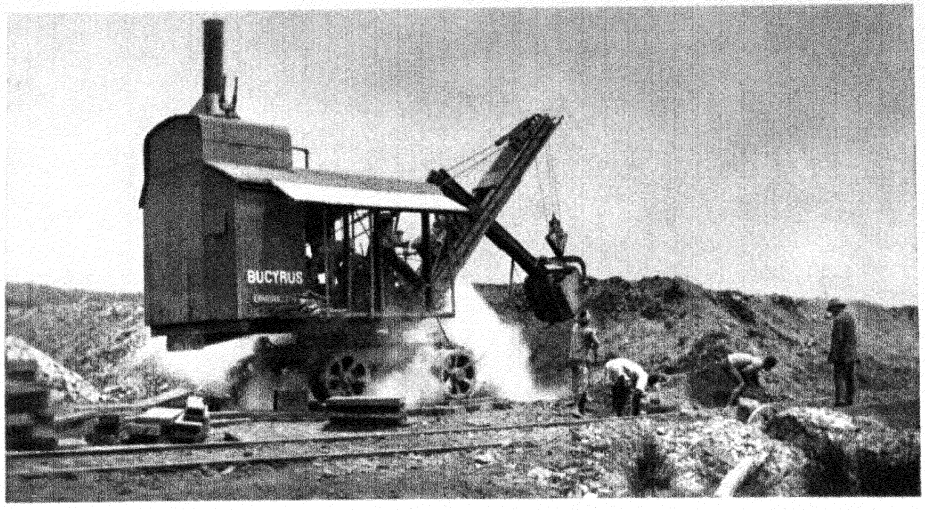
La mine de l'Étoile se mécanise.

A l'Étoile, l'extraction moyenne mensuelle s'établit à environ 15.000 tonnes de minerai. Pour la première fois, une pelle à vapeur Bucyrus est mise en action dans cette mine le 31 janvier 1914, et une deuxième va bientôt la seconder. Un envoyé spécial de *The African World*, qui visite le Katanga, est émerveillé : « Chacune de ces pelles, écrit-il, est capable de remuer trois cents mètres cubes par jour, ce qui équivaut au travail de deux cents indigènes, avec une économie de cinquante pour cent. »

Deux pelles à vapeur sont également mises en service à Kambove, au mois de janvier 1914. C'est le lointain début de la politique de mécanisation.

La question de la main-d'œuvre.

La question de la main-d'œuvre cause toujours de graves soucis. Au début de 1913, la situation a encore été critique et certains travaux paralysés. On a heureusement pu faire venir des travailleurs du Mozambique et du Nyassaland ; par ailleurs, l'étude sur place de la situation des travailleurs indigènes dans les mines d'Afrique du Sud a permis de constater ce qu'il fallait faire — et surtout ce qu'il ne fallait pas faire — en matière de logements et d'alimentation.

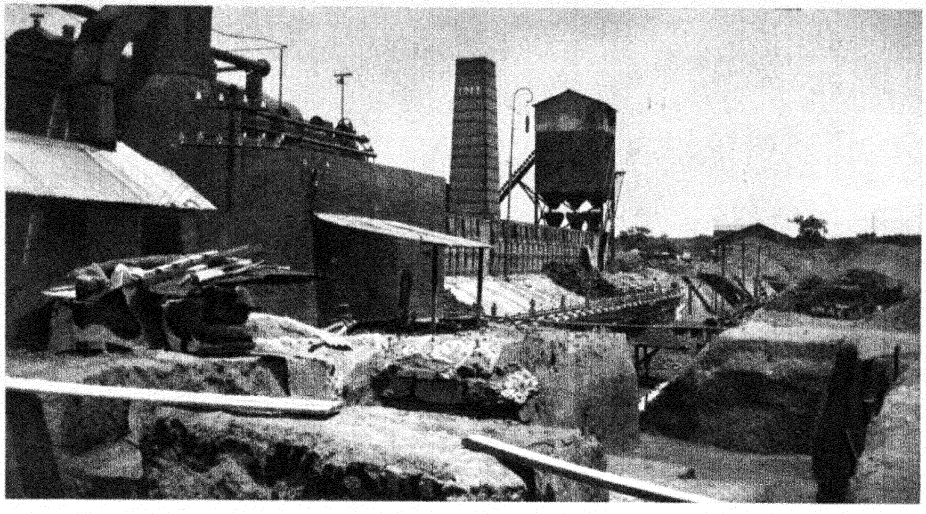



*La première pelle à vapeur à la mine de l'Etoile.*

L'ancien président de la *Société de Géographie de Bruxelles,* J. Leclercq, a visité en 1914 le camp des travailleurs indigènes de la Lubumbashi :

« On me montre aussi les *compounds* indigènes, divisés en quartiers de cinq maisons. Ces maisons parfaitement carrées sont construites en terre séchée. En vue de l'hygiène — et pour que la brousse ne soit pas infectée — chaque indigène a son lit et... ses latrines. Tout est parfaitement conçu du point de vue du confort, de l'hygiène et de la moralité du noir. J'assiste au curieux spectacle de la distribution de la nourriture aux travailleurs. Chacun d'eux, sur présentation de son livret, reçoit sa ration de viande et de riz. Pour dessert, ils mangent des *pumpkins,* sorte de citrouilles dont ils sont très friands, importées de la Rhodésie et du Nyassaland. Ils reçoivent, au minimum, un salaire de dix-huit francs par mois. J'ai visité à Élisabethville le bureau d'identification des indigènes par les empreintes digitales. C'est fort beau, mais le système n'est encore employé qu'à Élisabethville, et uniquement en vue de l'industrie. »

Pour la première fois, on parle, en cette année 1913, d'installer un centre métallurgique à Panda-Likasi, près des mines de Likasi et de Shituru et à une vingtaine



*Les premiers fours à coke.*

de kilomètres de Kambove : « Il n'y a pas de doute, écrit à Bruxelles le directeur Horner le 6 septembre 1913, que l'emplacement le plus favorable pour une usine de concentration se trouve dans le voisinage de la mine de Likasi. »

Cobalt et uranium.

Il est un mot qui, à partir de cette époque, reviendra fréquemment dans les rapports : c'est le mot *cobalt*. Quand on l'emploie pour la première fois, c'est pour se plaindre de cette fâcheuse impureté. Le 6 juin 1913, la direction de Bruxelles écrit à l'Afrique qu'on éprouve « des difficultés à vendre dans les meilleures conditions le cuivre brut, parce qu'il renferme de 2 à 3 % de cobalt ». Mais, le 6 septembre de la même année, J. Cousin envoie un câble à Bruxelles pour annoncer la découverte à Luishia d'un gisement de minerai de cobalt, qui semble avoir une étendue considérable.

Une autre *impureté* fut découverte dans les gisements de l'UNION MINIÈRE en février 1913 : dans une sorte de poche du gisement de Luiswishi, à une quinzaine de kilomètres d'Élisabethville, on trouve par hasard un curieux minéral. A l'analyse, il se révéla être un minerai radioactif, à haute teneur en oxyde d'uranium. Le filon était très mince. On n'en retira que deux cents kilos environ, dont quinze

kilos furent envoyés à Bruxelles, dès le mois d'octobre 1913. Le *Musée géologique Sengier-Cousin* conserve précieusement deux échantillons-témoins de cette découverte qui n'eut, évidemment, aucun retentissement à cette époque.

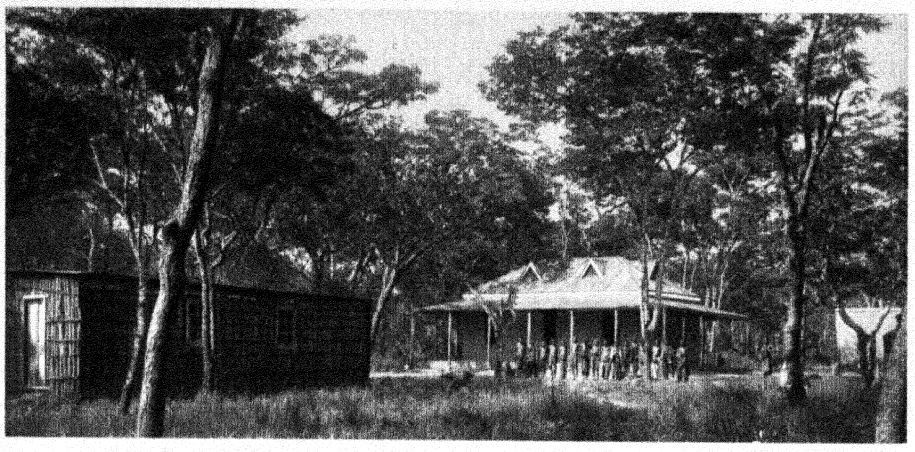
Accroissement des effectifs de nationalité belge.

A la fin de l'année 1913, un membre de la Chambre des Représentants pose au ministre des Colonies la question suivante : « Quel est le nombre de blancs occupés, au premier semestre 1913, dans les mines et usines dépendant de l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA? Parmi ces blancs, combien sont de nationalité belge? Ce nombre de Belges est-il conforme aux clauses du cahier des charges? »

Et le ministre peut répondre *oui,* en ce qui concerne les engagés par contrat à long terme en Europe. Car, sur 37, 18 sont belges. Quant aux engagés sur place, à court terme, 31 seulement sont belges sur 130. Mais, au mois d'août 1914, on constate que le personnel européen comprend 53 % de Belges, 24 % de Britanniniques et 23 % d'autres nationalités.

*Une des premières cités pour travailleurs indigènes.*





*L'hôpital indigène de la Lubumbashi.*

C'est que, de plus en plus, on trouve en Belgique, dès cette époque, des hommes désireux de faire carrière en Afrique et qui possèdent les qualités et les connaissances professionnelles nécessaires.

Quelques noms.

Parmi eux, nous n'en citerons que quelques-uns. Ceux dont la carrière coloniale a été particulièrement longue et efficiente.

En 1913 arrivent au Katanga, en avril, un ingénieur des mines : Henry Barzin, qui deviendra directeur général, et un ingénieur métallurgiste français, né de mère belge, Emmanuel Roger, actuellement ingénieur-conseil de la Société, après avoir été successivement directeur des usines de la Lubumbashi, directeur du département métallurgique et directeur général adjoint.

Le 2 mai 1914, arrive un jeune docteur en médecine, Jules Bertrand, aujourd'hui médecin-conseil en Afrique. Quelques jours plus tard, le 10 mai 1914, arrive l'ingénieur-géologue Robert du Trieu de Terdonck, aujourd'hui géologue-conseil de la Société, et l'ingénieur des mines Jérôme Quets, qui exerce actuellement les fonctions d'ingénieur-conseil auprès de la direction générale d'Afrique.

Tous ces jeunes ingénieurs sont d'abord obligés d'accomplir le travail d'un ouvrier. Car le directeur Horner estime qu'on ne peut devenir un véritable ingénieur qu'après avoir travaillé de ses mains. Il est vrai que, de cette façon, on



*Lubumbashi 1914 : au 2e rang, de gauche à droite : les ingénieurs du Trieu de Terdonck, Quets et Roger.*

en apprend des choses et des *trucs* de métier ! Ceux qui, par exemple, sont affectés à la Lubumbashi au chargement des fours, ont l'occasion d'y travailler en équipe avec un massif Sud-Africain, d'une résistance à toute épreuve. Il semble puiser sa vitalité dans une énorme théière. Un jour, un jeune ingénieur eut la curiosité de goûter ce merveilleux breuvage. Il s'étrangla à moitié, mais il avait compris... C'était vraiment du thé... *renforcé :* un tiers de Ceylan, deux tiers de rhum de la Jamaïque !

En 1913, P. K. Horner devint directeur général. C'était un homme énergique, impulsif et s'emportant aisément. Un seul exemple le prouvera. Il y avait alors un terrain que l'UNION MINIÈRE prétendait sien, alors que le C.S.K. y avait concédé à un tiers le droit de bâtir. Lorsque le directeur général Horner vit, un jour, s'élever une construction sur ce lieu litigieux, il n'hésita pas. Il se mit lui-même à la tête d'une équipe de travailleurs et, nuitamment, rasa tout ce qui avait été édifié ! Ainsi à deux reprises. Ce qui lui valut, le 19 février 1914, d'être condamné à vingt-cinq francs d'amende par le Tribunal de première instance d'Élisabethville, pour « avoir, à deux reprises, fait détruire, renverser et enlever une maison en construction, sise à la bifurcation des routes de Kaponda et de Munama, maison appartenant au sieur Blumenthal... » !

En même temps que P.K. Horner était nommé directeur général, le jeune ingénieur J. Cousin était promu directeur général adjoint. C'est autour de ce dernier que se polarisèrent en quelque sorte les Belges de cette époque qui formèrent, petit à petit, le noyau de cette *équipe Cousin* dont l'enthousiasme déplaça véritablement des montagnes.

L'équipe Cousin.

Tous avaient foi dans les destinées du Congo belge et dans l'avenir de l'UNION MINIÈRE. Tous applaudissaient à l'affirmation du roi Albert qui, répondant aux

vœux que lui présentait le président de la Chambre, le 1er janvier 1914, avait tenu à affirmer :

« Notre industrie et notre commerce sont capables d'organiser et de mener à bien l'exploitation de nos richesses coloniales. »

Mais le 4 août 1914, les premiers uhlans des armées de Guillaume II pénètrent en Belgique. Le 22 août, une vedette allemande bombarde le petit poste belge situé à l'embouchure de la Lukuga, près de l'actuelle Albertville.

Le Congo est en guerre...



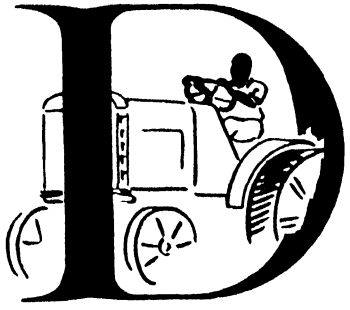
# *CHAPITRE CINQUIÈME*




*Le Congo est en guerre. La Force publique défile à Elisabethville sous l'arc de triomphe édifié pour la circonstance.*

# LA GUERRE 1914-1918

# ET SES PROLONGEMENTS



ÈS le début de la première guerre mondiale, l'occupation de la Belgique créa une situation angoissante pour le ravitaillement de la population. Le chômage entraîna la misère. Les réquisitions vidèrent les greniers et les campagnes. Toute importation de vivres était interdite par le blocus. Le marché subissait la loi des accapareurs et les prix montaient sans cesse.

*1. La guerre.*

Au mois de septembre 1914, quelques personnalités belges prirent l'initiative de constituer un « Comité Central de Secours et d'Alimentation » qui devint bientôt le *Comité National de Secours et d'Alimentation.* Son action énergique sauva la population belge et celle du nord de la France de la famine et de tous les maux qui en auraient été la conséquence. Le *Comité National*

accomplit une grande mission humanitaire et patriotique, avec un admirable esprit civique.

Parmi les promoteurs, parmi les organisateurs, parmi les animateurs de cet organisme, l'UNION MINIÈRE s'enorgueillit de compter plusieurs de ses dirigeants. Le vice-président du *Comité National* était Jean Jadot, gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE et président du Conseil d'administration de l'UNION MINIÈRE. Le *comité exécutif du Comité National* était présidé par Émile Francqui, directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE et administrateur de l'UNION MINIÈRE. M. Van Brée, ingénieur-conseil de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE et de l'UNION MINIÈRE, était vice-président de ce même *comité exécutif.*

L'Union Minière s'établit à Londres.

Dès l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes, des dispositions avaient été prises afin d'établir un siège de la direction générale de l'UNION MINIÈRE hors du territoire occupé. Le choix s'était tout naturellement porté sur Londres, et Robert Williams avait aussitôt offert l'hospitalité dans l'immeuble de la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED. Les services de Bruxelles, se reconstituèrent donc, à une échelle réduite, dans les bureaux de la T.C.L., Friars House, New Broad Street, près de la gare de Liverpool.

Le deuxième étage était occupé par le service administratif, dirigé par M. George Velge, secrétaire du Conseil d'administration. M. Sengier, chef des services techniques, travaillait au quatrième étage de l'immeuble. Parmi ses meilleurs collaborateurs, il faut citer le secrétaire technique Jean Deschacht — qui, sorti brillamment de l'École Royale Militaire, deviendra directeur général de la Société — et M^me^ Hamoir, restée jusqu'à présent l'intelligente et dévouée secrétaire de M. Sengier. L'effectif total du personnel « de Londres » était d'environ une trentaine de personnes.

Pendant ces années d'exil, le chevalier Edmond Carton de Wiart, secrétaire honoraire du roi Léopold II et directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE [1], participa, aux côtés de Robert Williams et de M. Sengier, à la haute direction de l'UNION MINIÈRE. Le chevalier Carton de Wiart et M. Sengier apportèrent également une contribution active au ravitaillement de la Belgique envahie, le premier comme délégué du Gouvernement belge à Londres, et comme délégué belge à la *Commission for Relief in Belgium*, créée et présidée par Herbert C. Hoover, le second comme trésorier de cette même *Commission.*

Jusqu'à la fin des hostilités, le « bureau de Londres » rendit à la Société d'importants services : commandes de matériel en Angleterre et aux États-Unis,

1. Aujourd'hui : comte Carton de Wiart, Grand Maréchal honoraire de la Cour.

expéditions, études techniques, vente de la production dans les pays libres, gestion financière, engagement de personnel pour le Katanga, etc.

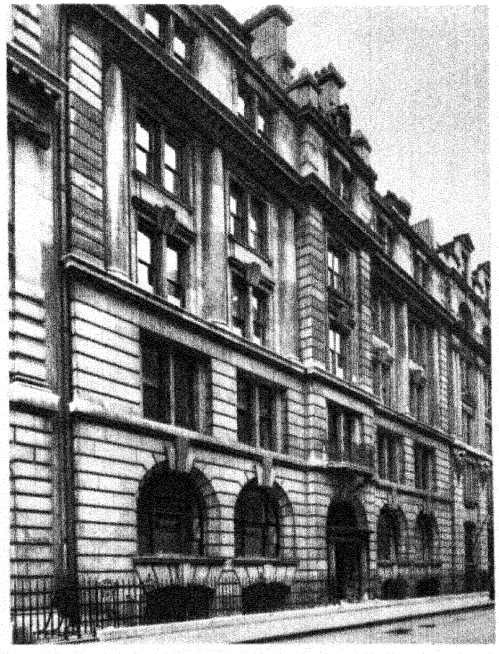
Au début des hostilités, le Congo belge connut des heures d'anxiété et de désarroi.

Anxiété au Congo belge.

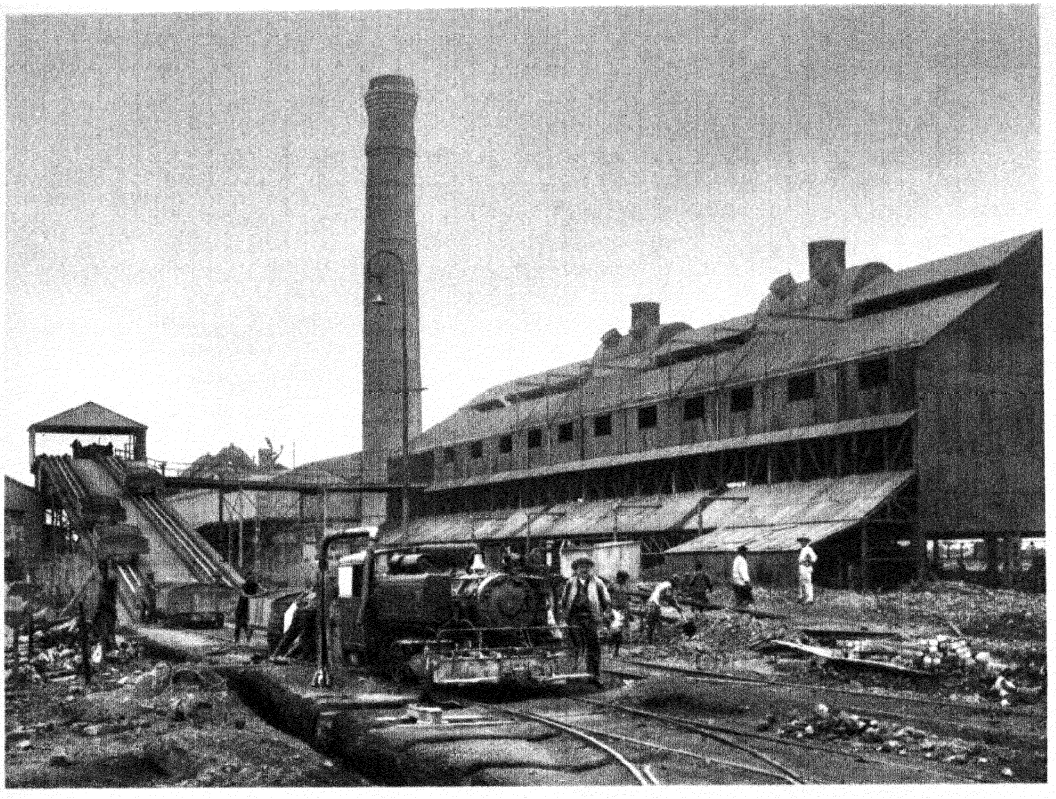
« Menacée d'être envahie par l'ennemi, écrit un correspondant du *Mouvement géographique,* coupée de sa métropole, privée pendant un certain temps de transports maritimes, la Colonie semblait abandonnée à elle-même, tant pour la défense de son territoire que pour la sauvegarde de ses intérêts économiques. Qui, dans ces circonstances, eût pu prévoir que le Congo belge, deux ans plus tard, aurait fourni aux nations alliées, en une période de douze mois, pour cent millions de francs de produits (cuivre, noix palmistes, huile de palme, caoutchouc) pouvant être utilisés pour les besoins militaires ? Qui eût pu admettre qu'en 1916 le commerce général du Congo aurait dépassé de plus de 57 millions de francs le chiffre le plus fort obtenu pendant les années antérieures ? »

C'est que la vaillante Force publique, renforcée par des officiers et des sous-officiers venus d'Europe, avait pris l'offensive avec un cran incomparable et écarté du territoire la menace allemande. C'est que, dans tous les domaines et à tous les échelons, les Belges du Congo avaient poussé au maximum leur capacité de travail.

La guerre surprit l'UNION MINIÈRE en pleine période de croissance. Le programme si mi-



*L'immeuble de la Tanganyika Concessions Limited, à Londres, où les services de Bruxelles de l'Union Minière reçurent l'hospitalité durant les hostilités.*



*Les usines de la Lubumbashi en 1917. A droite, le bâtiment abritant les deux nouveaux fours.*

nutieusement établi et si énergiquement mis en application était brusquement bouleversé. Le contact était rompu avec un grand nombre de fournisseurs. La question des approvisionnements et celle des transports maritimes causaient de graves préoccupations.

Mais les décisions qui s'imposaient furent rapidement prises et l'UNION MINIÈRE fut bientôt en mesure de répondre aux demandes sans cesse croissantes des usines de munitions alliées.

Quatre fours *water-jackets*, destinés à porter la production annuelle à 36.000 tonnes, étaient retenus en Belgique envahie. Deux autres fours furent aussitôt commandés en Angleterre et aux États-Unis, et tous deux étaient en marche dans l'usine de la Lubumbashi dès le mois d'avril 1916. Deux autres encore furent allumés, l'un à la fin de l'année 1917, l'autre dans le courant du mois de septembre 1918.

L'effort de guerre.

Un effort exceptionnel est demandé aux mines et tout y est mis en œuvre afin d'augmenter sans cesse la production. La mine de Kambove est équipée d'une laverie avec trémie, tamis et courroies transporteuses, de batteuses de mines, de perforatrices à air comprimé, de quatre pelles à vapeur, de huit locomotives, de près de cent wagons basculeurs. Une importante campagne de sondages a été entreprise. La mine voisine de Sesa a été mise en exploitation et Kambove-Ouest suivra bientôt. A la mine de l'Étoile, il y a en action, outre les pelles à vapeur, quatre locomotives et un matériel moderne de battage de mines. La mécanisation de Kambove et de l'Étoile a permis à ces sièges de réaliser une performance remarquable pour l'époque : au cours des années 1916 et 1917, ces seules deux mines ont extrait, au total, 1.800.000 tonnes et envoyé à la fonderie 400.000 tonnes de minerai riche.

Aux mines de Likasi et de Shituru, les travaux préparatoires, suivis aussitôt de l'exploitation manuelle, ont débuté en 1916-1917 et le premier minerai de Likasi a été envoyé en 1917 à la fonderie de la Lubumbashi.

Le gisement de calcaire de Kakontwe, à six kilomètres de Likasi, est prospecté en détail en 1917. Raccordé au rail au mois de mai 1919, il fournira dès lors tout le fondant et toute la chaux nécessaires.

Les chiffres révèlent clairement les résultats obtenus grâce aux tenaces efforts accomplis en cette dure période : la production de cuivre, qui s'élevait à 7.400 tonnes en 1913, passe à 10.700 tonnes en 1914, à 14.000 tonnes en 1915, à plus de 22.000 tonnes en 1916, à 27.500 tonnes en 1917.

Les prospections : découverte de Shinkolobwe.

C'est aussi pendant ces années de guerre — le 10 avril 1915 exactement — que le prospecteur Sharp, en mission de délimitation dans le polygone de Shinkolobwe, le long de la vieille piste menant à Kansanshi, en Rhodésie, découvrit, à la colline de Kasolo, le gîte d'uranium aujourd'hui célèbre sous le nom de Shinkolobwe. M. Buttgenbach avait déjà signalé, en 1913, l'existence de minerais radioactifs,

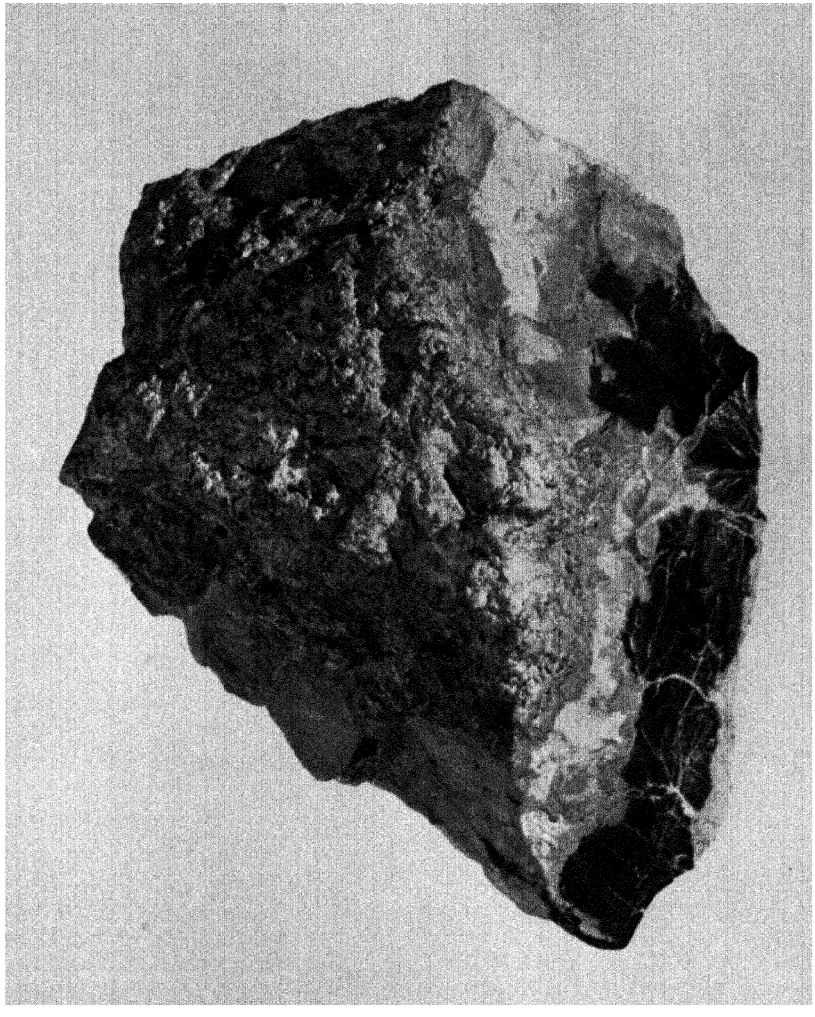
en examinant des échantillons provenant de Luiswishi. L'analyse des échantillons prélevés à Shinkolobwe, effectuée d'autre part dans le modeste laboratoire de la Lubumbashi, par l'ingénieur Roger, confirma l'intérêt considérable de la nouvelle découverte. Mais on était en guerre, tous les efforts devaient se concentrer sur la production du cuivre, et l'étude détaillée du gisement dut être remise à plus tard.

La pénurie de personnel européen.

Parmi les multiples problèmes qui assaillirent les dirigeants de l'UNION MINIÈRE pendant ces années de guerre, celui du personnel blanc fut certes l'un des plus ardus. Lorsque le Congo belge entra en guerre, les fondeurs de nationalité allemande travaillant à l'usine de la Lubumbashi furent internés sur-le-champ. Certains des agents s'en allèrent rejoindre les armées alliées. D'autres, parvenus au terme de leur engagement, quittèrent successivement leurs postes. Les recrutements en Belgique étant évidemment impossibles, il fallut engager du personnel en Rhodésie, en Afrique du Sud et aux États-Unis. C'est ainsi que l'on voit la proportion de Belges, parmi le personnel d'Afrique, tomber de 53 % en août 1914 à 22,5 % en juin 1917.

Cette situation inquiète le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA et, au début de l'année 1917, son représentant en Afrique adresse, à ce sujet, une note au ministre des Colonies. Il y insiste notamment sur la nécessité de reconstituer le plus rapidement possible la proportion de cinquante pour cent d'agents de nationalité belge, prévue à l'article 9 de la convention-cahier des charges du 30 octobre 1906. Il ajoute qu'à son avis cet article est incomplet et « qu'il ne suffit pas d'avoir cinquante pour cent de Belges dans le personnel blanc, mais qu'il faut arriver graduellement à ce que la direction générale, les directions des mines et les postes d'ingénieurs soient confiés, pour la plus grande part, sinon pour la totalité, à des Belges ».

Le représentant du C.S.K. estimait, avec raison, que si cette condition était réalisée, le recrutement de la main-d'œuvre belge en serait grandement facilité, car les directeurs et ingénieurs belges, connaissant et appréciant les ouvriers et artisans belges, chercheraient tout naturellement à les engager. Il craignait, d'autre part, qu'à défaut de prendre immédiatement les mesures préconisées, les ingénieurs belges en service, sortant de toutes nos grandes écoles, se découragent et quittent la Société, ce qui reculerait davantage le moment où l'objectif prévu par la convention de 1906 pourrait être atteint. Il exprimait enfin l'avis que nos ingénieurs étaient parfaitement capables de remplir les fonctions de direction et rappelait, à titre d'exemple, que la direction générale de la Société



*Échantillon uranifère : pechblende et minéraux d'altération.*



*La mine de Kambove en 1918.*

avait été confiée à l'ingénieur Jules Cousin, du mois de février au mois de septembre 1915, et que celui-ci avait conduit les affaires à la satisfaction de tous. Précisons, à ce propos, que M. Cousin était passé, en 1916, au service du CHEMIN DE FER DU KATANGA, où il remplaça le directeur général, M. Scraeyen, pendant le congé de celui-ci. Il fut envoyé ensuite en mission aux États-Unis par l'UNION MINIÈRE.



*Un groupe d'agents à la mine de l'Étoile (1920).*

Ce ne fut qu'en 1917 que le Gouvernement du Havre permit l'engagement de certains éléments belges se trouvant en Angleterre. D'autre part, l'influence du Conseil d'administration se fit sentir de façon plus directe lorsque, le 28 avril 1918, M. Sengier arriva au Katanga pour y exercer les fonctions de représentant du Conseil et réorganiser la direction d'Afrique. A la fin de l'année, le pourcentage de Belges était remonté à 42 %.

Promotion des travailleurs indigènes.

C'est à cette époque également que M. Scraeyen décida de confier à des noirs la conduite de locomotives et cette décision fut le point de départ de la politique tendant à charger les noirs de travaux exécutés antérieurement par les blancs.

Le ministre des Colonies, ayant eu connaissance de cette initiative, convoqua M. Sengier, quelques jours avant le départ de celui-ci pour l'Afrique, et lui recommanda la prudence. « Vous connaissez, lui dit-il, le principe du *colour-bar* en vigueur dans l'industrie sud-africaine, et nous ne voulons pas d'histoires avec le général Smuts. »

M. Sengier, de passage à Johannesburg, rendit visite au grand homme d'État sud-africain : « Si vous venez au Katanga, lui demanda-t-il, ne serez-vous pas choqué de voir un indigène piloter la locomotive de votre train ? »

« Non ! répliqua nettement le général, vous êtes, vous Belges, dans la bonne voie. Mais vous n'avez pas à prendre en considération, comme moi, une population de plusieurs millions d'Africains blancs. »

Quelques remous avaient agité le personnel blanc pendant cette période de guerre. Ils furent provoqués, en ordre principal, par des meneurs, recrutés en Afrique du Sud qui, demeurés en rapport avec les *trade-unions* de Johannesburg, réclamèrent le rattachement du personnel européen du Katanga aux syndicats blancs sud-africains. Ils n'eurent aucun succès.

L'épidémie de grippe espagnole.

Au moment où s'achevait cette première guerre mondiale, l'épidémie de ce qu'on a appelé la *grippe espagnole* atteignit le Katanga. Le fléau, parti de Capetown, avait littéralement « *remonté le rail* ». Il prit, au mois d'octobre 1918, un caractère tragique. Tous les sièges de l'UNION MINIÈRE furent bientôt atteints et la production de l'usine de la Lubumbashi fut considérablement réduite. Ce fut une cruelle épreuve pour le Katanga tout entier.

Mais, dans l'entre-temps, au matin du 11 novembre 1918, un ordre du maréchal Foch courait sur les lignes téléphoniques et télégraphiques, tout le long de l'immense front, des Flandres aux Vosges : « Les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre à onze heures, heure française... »

La première guerre mondiale avait pris fin.



*Ungrouped'infirmiers indigènes (1920).*

*2. Les prolongements de la guerre.*

POUR les vainqueurs, toute guerre se termine par une explosion de joie dont les feux illuminent ensuite, quelque temps encore, les illusions humaines. Cette période, si exaltante soit-elle, est toujours brève. Les ruines imposent alors leur désolation, les morts réclament leur souvenir, l'ordre sa primauté, les créanciers leur dû.

Dans toute l'histoire de la Belgique, il y eut peu de jours imprégnés d'une allégresse aussi totale que celui où l'on vit, le 22 novembre 1918, le roi Albert rentrer dans sa capitale, à la tête des soldats de l'Yser. Puis vinrent les chiffres : quarante-quatre mille morts, trente milliards de francs de dommages, dette de huit cent quarante-sept millions de dollars envers les États-Unis...

Au cours de cette première guerre mondiale, le Congo belge avait apporté une contribution considérable à l'effort commun : il avait participé à la victorieuse campagne de l'Est Africain et il avait fourni d'indispensables matières premières aux usines des Alliés.

Le premier dividende.

L'UNION MINIÈRE avait produit environ 85.000 tonnes de cuivre au cours des hostilités. Après treize années d'existence mouvementée, l'UNION MINIÈRE pouvait, pour la première fois, distribuer un dividende. Il fut fixé à cent cinquante francs par titre. Mais, lorsque le président du Conseil annonça cet événement à l'assemblée générale réunie le 14 juillet 1919, il eut bien soin de mettre les actionnaires en garde contre un optimisme déjà périmé :

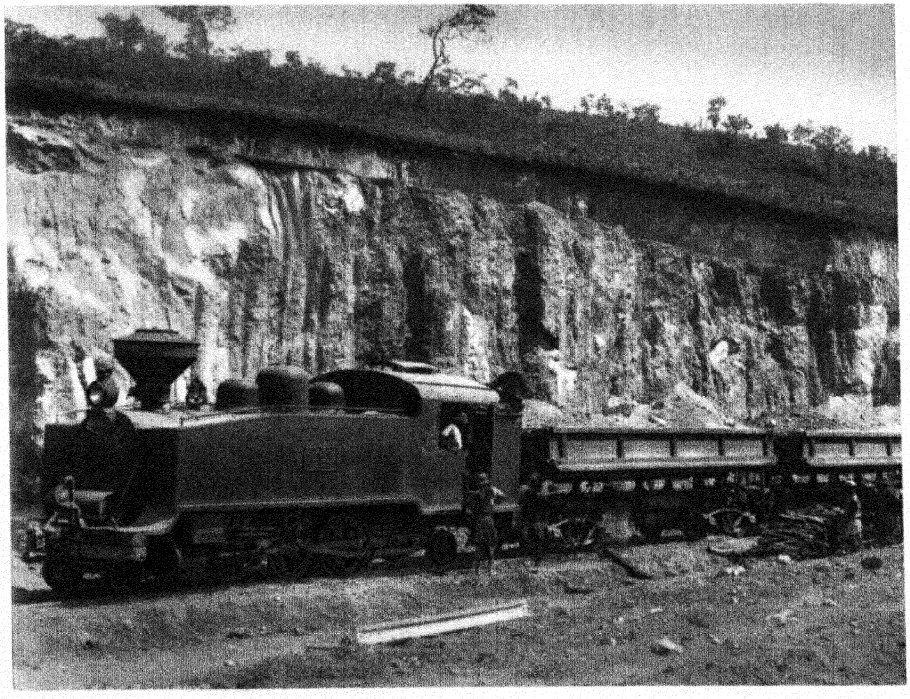
« Nous avons l'impérieux devoir d'observer que, dans la situation difficile qui nous est créée par suite des bouleversements consécutifs à la guerre, nous eussions été enclins à vous proposer un dividende inférieur à ce montant. A cette occasion, qu'il nous soit permis d'attirer votre attention sur la nécessité d'adopter une politique prudente (...). L'année 1919 marquera incontestablement une période difficile de transition et de réorganisation, au cours de laquelle il faut compter sur la répercussion, dans la Colonie, de l'instabilité des conditions économiques en Europe. »

L'œuvre en péril.

Dire que passer d'une économie de guerre à une économie de paix ne se fait pas sans heurts est devenu aujourd'hui une lapalissade. Au Katanga, après une brève période d'euphorie, des soubresauts violents ne tardèrent pas à désarticuler complètement l'économie du pays. La baisse du franc belge, qui se produisit à ce moment, entraîna de graves conséquences. Le prix de revient du cuivre fut affecté par la hausse des approvisionnements, du matériel et des transports. Le renchérissement du coût de la vie et la disproportion entre les salaires et appointements payés en francs aux agents belges et ceux payés en livres aux agents sud-africains, rhodésiens, britanniques, australiens, etc., provoquèrent des remous.

La Société accorda une *prime de change* aux agents payés en francs belges. Néanmoins, en 1919, de courtes grèves éclataient à la Lubumbashi et à l'Étoile. Cependant, le cours de la livre ne cessait de hausser. En un an, de mai 1919 à mai 1920, le franc belge subit une dépréciation de cinquante pour cent. Des meneurs venus du sud entretenaient l'agitation au Katanga. Aux mois de mars, avril et mai 1920, une grève du personnel des chemins de fer rhodésiens priva l'UNION MINIÈRE d'une grande partie de ses approvisionnements, notamment en combustibles, et

*Train de minerais à la mine de Kambove en 1919. La conduite des locomotives était déja confiée à des indigènes.*



la production de cuivre fut considérablement réduite. Heureusement, depuis 1918, le rail katangais se soudait à Bukama au réseau mi-fer, mi-eau, de la COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DES GRANDS-LACS (C.F.L.), et ainsi au fleuve Congo, ce qui permit de pallier dans une certaine mesure la carence des transports rhodésiens.

Malgré ces secousses, les résultats de l'UNION MINIÈRE avaient pu être maintenus, jusqu'à cette époque, grâce au cours élevé du cuivre qui cotait encore 122 livres à la tonne au début de l'année 1920, et la Société avait même distribué un dividende de cinquante francs par titre pour l'exercice 1919. Mais les cours s'effondrent soudain. A la fin du mois de décembre 1920, le cuivre cote 70 livres à la tonne et la tendance à la baisse s'accentue encore. En même temps, une longue grève de cinq semaines paralyse toutes les exploitations de la Société au cours des mois de septembre et d'octobre 1920. La production qui avait été de plus de 23.000 tonnes en 1919, atteint à peine 19.000 tonnes en 1920.

La crise industrielle sévit à ce moment dans le monde entier. Un énorme tonnage de cuivre, provenant notamment des déchets de guerre, se trouve dans les mains de spéculateurs et affecte gravement le marché. La plupart des grands producteurs de cuivre ont fermé leurs mines. Certains d'entre eux enregistrent des pertes atteignant jusqu'à quinze pour cent de leur capital.

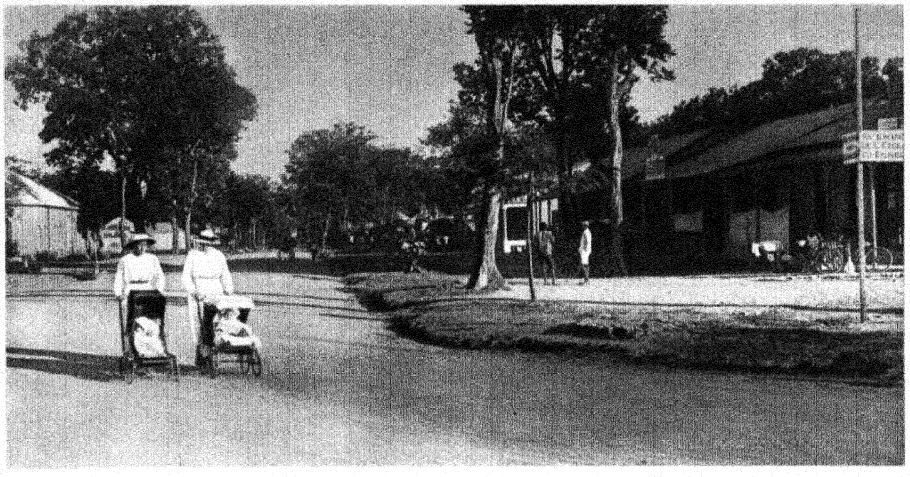
Nouveau soutien de la Société Générale de Belgique.

L'UNION MINIÈRE trouve heureusement auprès de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE un appui financier considérable, qui l'aidera à surmonter ses difficultés ; sa situation est en effet très grave : non seulement elle subit comme les autres producteurs les effets de la crise, mais elle a en outre entrepris un programme de développement exigeant des investissements très importants. Une seule solution semble s'imposer : suivre l'exemple des grands producteurs mondiaux, arrêter la production, licencier la plus grande partie du personnel et mettre l'affaire *en veilleuse* pour tenter d'éviter le pire...

Et, à la fin de l'année 1920, le Conseil d'administration envoie en Afrique, muni de pleins pouvoirs, son représentant, M. Sengier.

Dès son arrivée, M. Sengier prend contact avec le *triumvirat* composant alors le comité de direction de l'UNION MINIÈRE : l'ancien vice-gouverneur général Wangermée, M. Cousin — rentré des États-Unis — et l'ingénieur électricien Rasson, directeur administratif. Puis il visite les installations, confère avec les ingénieurs, interroge les comptables.

Enfin il dresse le constat de la situation. Au point de vue industriel, l'affaire est saine. Le moral du personnel peut être rapidement relevé. Des éléments

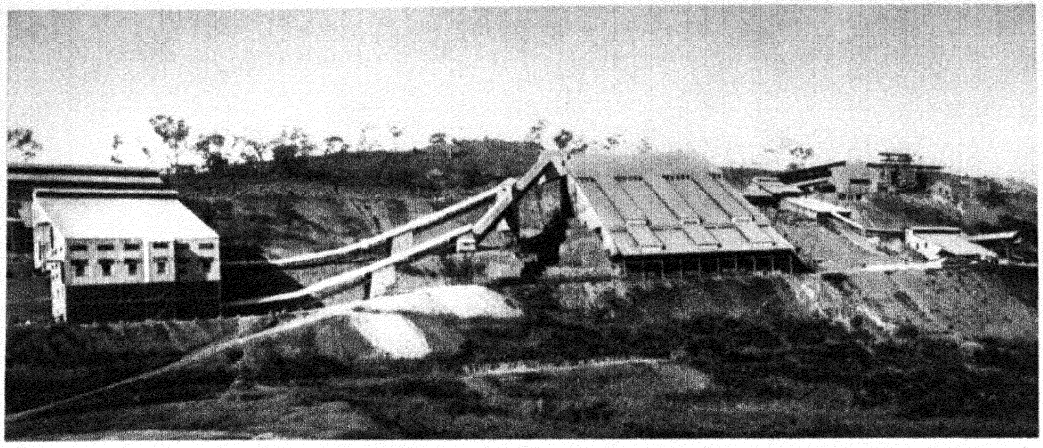


*Un aspect d'Élisabethville en 1921 : le carrefour des avenues de l'Étoile du Congo et du Sankuru.*

favorables sont acquis : les mineurs apparaissent capables de fournir aux métallurgistes le tonnage nécessaire à la fonderie ; la mine de Kolwezi, fermée depuis 1908, a été remise en activité ; la production d'étain a repris à Busanga ; le *service géologique*, créé en cette année 1920, s'est rapidement organisé et a entamé avec enthousiasme une tâche immense ; les chercheurs du laboratoire de la Lubumbashi ont commencé à s'intéresser à la récupération du cobalt ; et, surtout, des travaux importants ont été mis en œuvre et leur achèvement est en bonne voie, malgré toutes les difficultés ; il s'agit notamment d'un concentrateur et d'une usine-pilote de lixiviation et d'électrolyse des minerais oxydés.

Ces deux installations avaient été longuement étudiées puis mises au point par un Américain : A.E. Wheeler, ancien directeur général des usines de fusion et de raffinage de l'ANACONDA COPPER COMPANY aux États-Unis. Dès 1914, l'UNION MINIÈRE l'avait chargé de l'étude du traitement des minerais de sa concession.

Le concentrateur, destiné à enrichir les minerais par des moyens mécaniques — et plus exactement par gravité — présentait une importance capitale. La construction



*Le concentrateur de Panda en 1921. A l'extrême droite, l'usine-pilote de lixiviation et d'électrolyse.*

de l'installation, au flanc d'un coteau situé près de la rivière Panda et de la mine de Likasi, avait débuté en 1919. C'était l'embryon de l'énorme complexe industriel qui s'étend aujourd'hui à proximité de Jadotville. A la fin de l'année 1920, les travaux se poursuivaient activement et l'on espérait faire démarrer le concentrateur quelques mois plus tard.

D'autre part, l'ingénieur-conseil Wheeler et ses collaborateurs, belges et étrangers, avaient étudié un procédé de traitement des minerais oxydés par une lixiviation suivie d'électrolyse ou, en d'autres termes, la dissolution du cuivre dans l'acide sulfurique et sa précipitation à l'état métallique par électrolyse. Le premier rapport de Wheeler et de son équipe au sujet du traitement des minerais de l'UNION MINIÈRE avait été déposé en 1916. Il comprenait huit forts volumes recélant un nombre impressionnant de documents.

A la suite de ces études, il avait été décidé de construire d'abord une usine-pilote de lixiviation et d'électrolyse, capable de produire quatre tonnes de cuivre par jour. Les travaux de construction de cette usine expérimentale avaient été entamés et l'on prévoyait qu'elle serait achevée dans le courant de l'année 1921.

Au moment où M. Sengier arrivait au Katanga, près de 900 Européens et environ 12.000 travailleurs indigènes étaient au travail ; il leur était payé plus de 36 millions de francs par an en salaires et en appointements. Fallait-il les licencier ? Fallait-il fermer les mines, arrêter les machines, immobiliser toutes ces activités, renoncer à la lutte et se croiser les bras ?

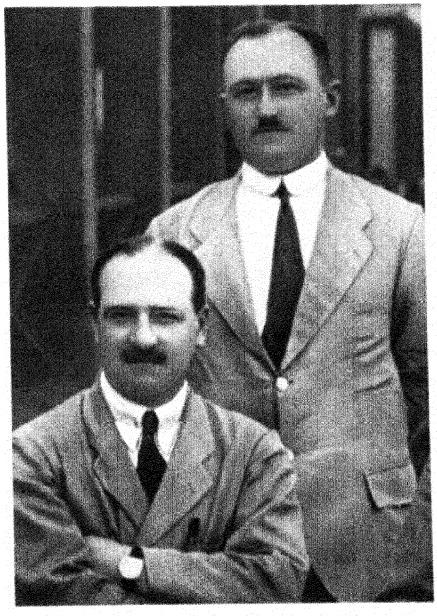
Le tournant décisif de 1921.

Ce n'était pas l'avis de M. Sengier. D'accord avec M. Cousin, il établit un plan audacieux : bien loin d'interrompre ou même de ralentir la marche en avant, il fallait, au contraire, *doubler la production*. C'était l'unique moyen de faire baisser le prix de revient et de franchir victorieusement une crise qui semblait devoir s'atténuer lorsque la liquidation des stocks de guerre aurait été opérée. Au surplus, il fallait poursuivre les travaux de développement et de modernisation des mines et des installations. Il fallait être prêt à produire en plus grande quantité et à un prix de revient plus favorable, dès que la situation du marché se serait clarifiée.

Un nouveau comité de direction est constitué, comprenant M. Sengier, représentant du Conseil, M. Cousin, directeur général en Afrique et l'ingénieur-conseil Wheeler.

En ce mois de janvier 1921, on a franchi le Rubicon et, au lieu de subir la crise, on a choisi de la combattre. Tout dépend essentiellement de l'énergie et de la persévérance avec lesquelles le but sera poursuivi. Nous sommes, une fois encore, à un tournant décisif de l'histoire de l'UNION MINIÈRE...

Le 4 novembre 1920, une assemblée générale extraordinaire avait porté le capital de 12.500.000 francs à 15.000.000 francs, par la création de 25.000 actions de capital nouvelles et,



*1921. En pleine crise, la haute direction de la Société en Afrique est confiée à M. Sengier (à gauche) et à M. Cousin.*

conformément aux conventions, 25.000 actions de dividende avaient été remises au COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA.

Les moyens financiers.

Le 22 décembre 1921, se tint une autre assemblée générale extraordinaire particulièrement importante. Il s'agissait, en ordre principal, d'assurer à la Société les moyens financiers lui permettant de poursuivre son programme. L'assemblée décida de porter le capital social à 20.000.000 francs par la création de 50.000 actions de capital, un nombre égal d'actions de dividende étant remis au C.S.K. conformément aux accords.

D'autre part, les dirigeants s'étaient préoccupés de proroger la durée de la Société. On sait qu'en vertu des statuts originaires, celle-ci avait été fixée à trente ans et devait donc venir à expiration en 1936. L'assemblée extraordinaire du 22 décembre 1921 approuva une convention intervenue à ce sujet, le 2 septembre 1921, entre le C.S.K. et l'UNION MINIÈRE. La Société était prorogée jusqu'au 11 mars 1990. Cette prorogation entraînait l'application de l'article 4 de la convention-cahier des charges : le capital était porté à 26 millions de francs par la création de 60.000 actions de cent francs, représentant trente pour cent du capital existant au jour de la prorogation ; le C.S.K. recevait 60.000 actions de dividende et, en outre, une somme de six millions en espèces.

Au surplus, l'assemblée du 22 décembre 1921 autorisa le Conseil d'administration à augmenter le capital jusqu'à concurrence de 176 millions de francs, par la création de 300.000 actions privilégiées de 500 francs, au fur et à mesure des besoins de la Société et avec l'accord du C.S.K. Le même jour, faisant aussitôt usage de cette faculté, le Conseil décida d'émettre une première tranche de cent mille de ces actions privilégiées. Ainsi, au 22 décembre 1921, le capital de l'UNION MINIÈRE s'élevait à 76 millions de francs.

Enfin, la même assemblée extraordinaire autorisa le Conseil à émettre des obligations à concurrence d'un montant de 150 millions de francs, au fur et à mesure des besoins de la Société et avec l'approbation du C.S.K.

Il convient de souligner l'ampleur de ces décisions d'ordre financier prises en pleine crise, en une période incertaine et inquiète, alors que, écrit Maurice Baumont, « loin de sentir la quiétude de la paix recouvrée, le monde demeure plongé dans l'ombre d'une guerre qui n'a rien achevé [1] ». Les dirigeants de cette époque ont donné une preuve éclatante et hardie de leur foi dans l'avenir du Congo belge et de leur confiance dans le savoir-faire et le courage de ceux qui, en Afrique, continuaient tenacement à bâtir l'UNION MINIÈRE.

1. Maurice Baumont : *La faillite de la paix (1918-1939)*.




*Un des premiers titres au porteur de la Société.*



*Une vue caractéristique de la ville de Likasi (1920).*

Le bilan d'une crise.

« Doublez la production ! » Non seulement le mot d'ordre a été suivi, mais on a été au-delà : de moins de 19.000 tonnes en 1920, la production de cuivre passe à 30.500 tonnes en 1921 et à 43.400 tonnes en 1922. Étant donné que partout ailleurs les mines les plus importantes ont été arrêtées, l'UNION MINIÈRE occupe, en 1921, le premier rang parmi les producteurs de cuivre du monde.

En 1922, le marché est dans une situation catastrophique et le cours le plus bas est atteint au mois d'avril, avec 57 livres. Pourtant, grâce à l'accroissement de sa production, l'UNION MINIÈRE parvient à clôturer son bilan en bénéfice et à distribuer un modeste dividende de 32 francs.

Et si l'on fait l'inventaire de ce qui a été réalisé pendant cette exceptionnelle période, on voit se dresser un impressionnant tableau.

Le concentrateur de Panda.

Le concentrateur de Panda-Likasi, d'une capacité de traitement de cent mille tonnes de minerais par mois, a été mis en marche à la fin du mois de juin 1921 et officiellement inauguré par le gouverneur général Maurice Lippens, le 16 juillet suivant. Au début, l'usine fonctionna avec un personnel hétéroclite, beaucoup d'étrangers qui n'aspiraient qu'à réunir quelques fonds afin d'ouvrir aussitôt, dans l'agglomération bigarrée qui se créait à Likasi — future Jadotville — un de ces magasins pour indigènes dénommés, à l'époque, *kaffir stores*.

L'usine-pilote de lixiviation et d'électrolyse de Panda-Likasi avait commencé à fonctionner à la fin de l'année 1921. Elle allait, pendant plus de sept ans, apporter aux techniciens des enseignements précieux.

La production des usines de la Lubumbashi était en progression constante, grâce à l'apport des concentrés obtenus à Panda et à la mise en exploitation du riche gisement de Ruashi.

Mais les matières concentrées à Panda convenaient mal, à cause de leur grande finesse, au traitement aux fours *water-jackets*. Des appareils, dits de *frittage à chaud*, furent installés pour les agglomérer. D'autre part, un four d'essai du type dit *à réverbère* fut établi en 1923 à la Lubumbashi, pour étudier la fusion directe des matières fines produites par le concentrateur. De cette expérience sortira un jour une usine édifiée à Panda-Likasi.

La mine de Kipushi.

Les prospections et les campagnes de sondage avaient révélé des réserves très importantes. Au mois de septembre 1922, deux jeunes ingénieurs avaient été envoyés à la frontière rhodésienne, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de la Lubumbashi. Ils avaient pour mission de retrouver et d'examiner cette mine dite de Kipushi, visitée pour la première fois en 1899 par George Grey et en 1902 par M. Buttgenbach, qui écrivait à son sujet, le 1er septembre 1902 : « J'ajouterai que, quant à la situation géographique de Kipushi, je ne suis pas certain qu'il se trouve dans l'État du Congo... » Des travaux de délimitation ultérieurs prouvèrent que le gîte se trouvait bien en territoire belge, mais à six cents mètres seulement de la frontière rhodésienne !

L'un des deux ingénieurs chargés de retrouver le gisement



*Les travaux indigènes à la mine de Kipushi, avant la mise en exploitation de celle-ci par l'Union Minière.*

raconte qu'après avoir longtemps tourné en rond avec son compagnon, il se décida à grimper dans un arbre, d'où il aperçut une clairière faisant tache dans la brousse. Ayant eu soin d'en noter la direction à la boussole, les deux ingénieurs se mirent en marche et débouchèrent brusquement dans une aire sans arbres où l'on voyait encore les traces d'anciens travaux indigènes. C'était un coin perdu, loin de tout village, un coin fréquenté seulement la nuit par les hiboux et les hyènes. C'était là l'une des plus riches mines de cuivre du monde...

La mise en exploitation de Shinkolobwe.

C'est en 1921 que la direction générale d'Afrique chargea le jeune service géologique d'étudier attentivement le gîte d'uranium de Shinkolobwe. La première exploitation débuta aussitôt sous la direction de M. du Trieu de Terdonck, chef du service géologique. A cette époque, il n'y avait pas de route dans la région. La précieuse matière était mise en sacs à la colline de Kasolo, et de petites caravanes, sous la surveillance d'un *capita* noir, les transportaient jusqu'à Kakontwe, où se trouvent les carrières de calcaire, raccordées au rail depuis 1919. Le sentier était difficile, surtout en saison des pluies, les sacs étaient lourds et la vingtaine de kilomètres à accomplir de cette façon paraissait bien longue aux porteurs... Un jour, l'ingénieur en charge de la petite exploitation de Shinkolobwe reçut une demande d'explication de la direction générale : « Pourquoi n'envoyez-vous plus de minerai d'uranium, mais des roches sans intérêt dont nous ne savons que faire ? » Pourtant, toutes les caravanes étaient bien parties avec leur précieux chargement. L'enquête révéla qu'aussitôt hors de vue de la mine, les porteurs déchargeaient leurs sacs dans un ruisseau, accomplissaient alors la route, le pied agile et le cœur content, et, arrivés en vue de Kakontwe, bourraient à nouveau leurs sacs de cailloux quelconques recueillis au bord de la piste ! Une route fut tracée que les camions, dès lors, sillonnèrent...

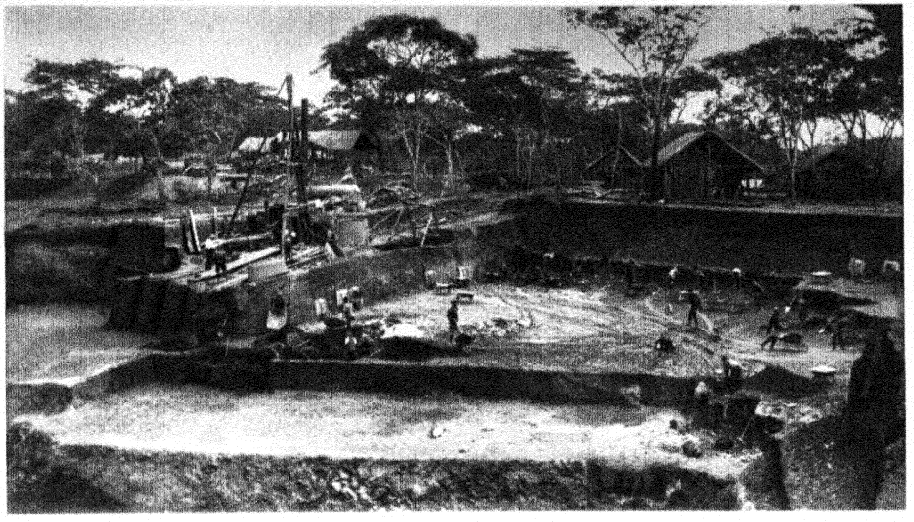
Les premières sociétés auxiliaires :

Avant la première guerre mondiale, il n'existait pas en Belgique de grande usine capable de traiter les produits non ferreux en provenance du Congo ou de l'étranger. En 1919, la COMPAGNIE INDUSTRIELLE UNION, dans laquelle la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE possédait des intérêts et qui traitait à Olen des minerais de chrome importés racheta au séquestre belge deux anciennes affaires allemandes : l'usine de désargentation de Hoboken et la petite usine de Reppel (Limbourg), spécialisée dans le traitement des sous-produits arsénicaux. Ainsi naquit la SOCIÉTÉ

La S.G.M.H.

GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN (S.G.M.H.), constituée le 23 juillet 1919.

Le capital fut augmenté et l'UNION MINIÈRE y prit une participation de cinq millions de francs. Dès le début, la S.G.M.H. apporta à l'UNION MINIÈRE une collaboration de chaque instant, dont l'importance n'allait cesser de grandir :



*Mine de Shinkolobwe : les premiers travaux de découverture.*

raffinage du cuivre brut, essais pour le traitement des minerais cobaltifères et d'étain, formation et entraînement du personnel technique destiné à l'Afrique, etc.

La découverte du gisement de Shinkolobwe posa le problème du traitement des minerais uranifères pour en extraire le radium qui, seul, présentait un intérêt économique à l'époque. Cette étude, confiée à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN, à la fin de l'année 1921, fut poursuivie avec une célérité et un succès remarquables, malgré la complexité du problème. Le 5 décembre 1921, un premier lot d'environ douze tonnes de minerai uranifère fut débarqué à Anvers. Au début du mois de mars 1922, l'étude était terminée et le procédé d'extraction du radium mis au point. Le 8 juillet, la première division de l'usine était mise en marche et le premier gramme de radium en sortait en décembre.

Un hommage tout particulier doit être rendu à cet égard à M. Joseph Leemans, alors directeur général de la S.G.M.H. [1], et à ses collaborateurs, notamment M. Clérin, chef du service des laboratoires de la société.

1. Décédé le 10 janvier 1951.

Après avoir retracé les travaux de MM. Leemans et Clérin, au cours d'une manifestation coloniale qui se déroulait à Tervueren, le 13 novembre 1922, en présence du roi Albert, M. Sengier ajoutait :

« M. Van Brée — qui, en sa qualité d'administrateur de l'UNION MINIÈRE et de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN, a pris une part très active dans la haute direction de cette affaire — et moi-même, nous avons eu l'occasion de suivre de près les efforts que MM. Leemans et Clérin ont dû soutenir pour mener à bien, dans un temps extrêmement limité, les études du traitement d'un minerai complexe et les travaux que comporte l'érection d'une usine aussi spéciale. De l'avis des chefs d'industries similaires américaines qui l'ont visitée récemment, l'usine de Olen est la plus moderne des usines de radium du monde. »

La S.G.M.

La vente du cuivre de l'UNION MINIÈRE sur le marché mondial était un problème délicat et, dans ce domaine, la jeune Société dut lutter longtemps avant de s'imposer. Après l'armistice de 1918, il apparut indispensable de créer en Belgique un organisme centralisateur analogue à la BRITISH METAL CORPORATION en Grande-Bretagne, à la METALLGESELLSCHAFT en Allemagne et à MINERAIS ET MÉTAUX en France. En 1919, la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES MINERAIS (S.G.M.) fut constituée à l'initiative de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE. Le nouvel organisme avait un double but : d'une part, assurer la vente des métaux non ferreux produits par le Congo belge et les usines de Belgique et, d'autre part, fournir à l'industrie belge des métaux non ferreux les matières nécessaires. Dès l'origine, l'UNION MINIÈRE confia à la S.G.M. une partie de son service commercial et, à partir de 1926, elle lui accordera l'agence exclusive de vente de toute sa production de cuivre.

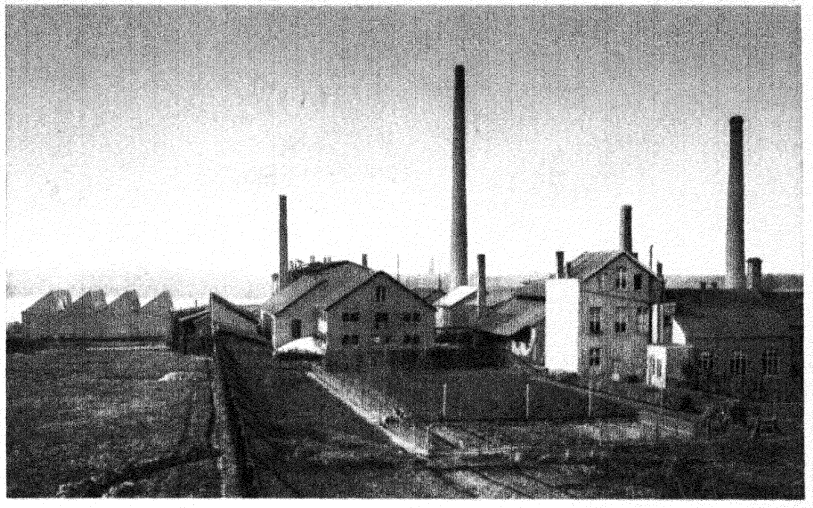
La Cofoka.

L'UNION MINIÈRE était désireuse de pouvoir mettre à la disposition de son personnel d'Afrique des habitations saines et confortables. Elle prit en conséquence l'initiative de constituer, au mois de juillet 1920, le *Syndicat Immobilier du Katanga* qui se transforma, le 30 mai 1922, en société congolaise sous le nom de COMPAGNIE FONCIÈRE DU KATANGA (COFOKA). Le siège de la société fut fixé à Élisabethville et, dès 1923, la nouvelle compagnie ouvrit une agence dans l'agglomération de Likasi, dénommée Jadotville depuis 1931.

Les Charbonnages de la Luena.

C'est également en 1922 que se constitua la Société des CHARBONNAGES DE LA LUENA, à l'initiative d'un groupe de sociétés parmi lesquelles figuraient notamment la GÉOMINES et l'UNION MINIÈRE. Les rapports de la TANGANYIKA CONCESSIONS

*Les installations de Hoboken, reprises en 1919 par la « Société Générale Métallurgique de Hoboken ».*

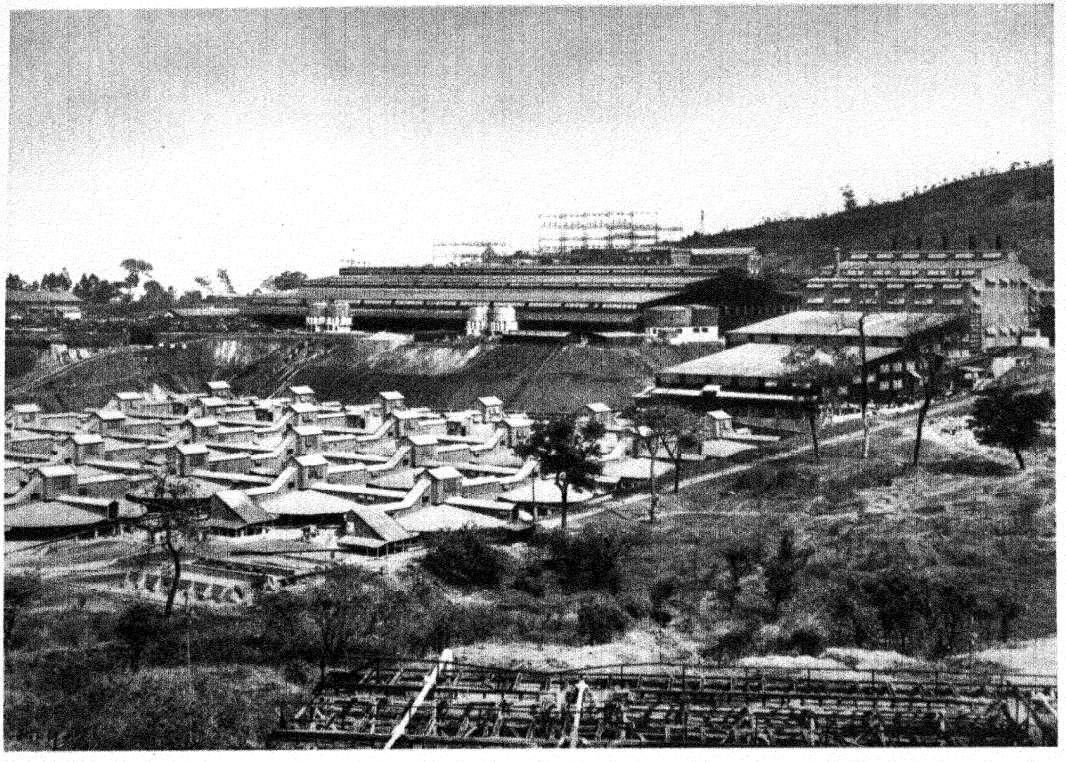


LIMITED avaient mentionné, dès 1904, l'existence d'assises charbonneuses à l'ouest du Lualaba, en amont de Bukama, à une quarantaine de kilomètres au sud des exploitations actuelles. Cette découverte ne présentait aucun intérêt à l'époque, faute de moyens de communication. Plus tard, la progression du rail en direction de Bukama mit à jour d'autres affleurements et permit en même temps leur exploitation. Dès la première année de leur existence, les CHARBONNAGES DE LA LUENA extrayaient trente mille tonnes de charbon de leur concession et ils doublaient leur production l'année suivante.

Ainsi, partout et dans tous les domaines, la vitalité du Katanga s'était affirmée malgré le marasme mondial.

A la fin de l'année 1922, la situation économique s'éclaircit et se raffermit enfin. Le brouillard se dissipait. Et le navire, radoubé et gréé de neuf, piquait droit au large...

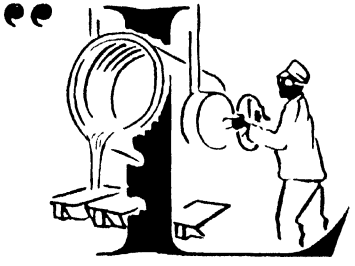
# *CHAPITRE SIXIÈME*



*La période 1923-1929 est caractérisée par le développement du complexe industriel de Panda-Shituru près de Likasi, Ci-dessus, une vue des usines de Shituru, mises en service en 1929, avec une capacité initiale de 30.000 tonnes de cuivre électrolytique par an.*

# ESSOR

# (1923-1929)



« A plupart des hommes, écrivait Stendhal, ont un moment dans la vie où ils peuvent faire de grandes choses, c'est celui où rien ne leur semble impossible... »

*1. Sept années de plein rendement.*

Tous ceux qui travaillèrent en Afrique au cours de cette période d'expansion semblent s'être trouvés en même temps dans cet état d'esprit.

Un jour de 1923, le directeur général visite la fonderie de Lubumbashi[1], dont la production mensuelle moyenne ne dépassait pas alors 4.000 tonnes de cuivre. « Lorsque vous en ferez 5.000, dit-il aux ingénieurs, je vous offrirai un fameux dîner ! » Quelques mois plus tard, les 5.000 tonnes étaient dépassées. Le festin

1. C'est au cours de la période 1923-1929 que les installations dénommées précédemment « de la » Lubumbashi, ont été désignées sous l'appellation « de » Lubumbashi.

eut lieu chez la Mère Fransos, à Élisabethville, et ceux qui y assistèrent ne sont pas près de l'oublier.

Cette anecdote illustre bien l'atmosphère de ces années constructives. De grands buts devaient être atteints. Dans tous les secteurs, à tous les échelons, chacun y tendait avec foi et avec enthousiasme.

Les géologues poursuivent leurs prospections, leurs campagnes de sondages et leurs études. Ce sont les débuts de la prospection électrique. Le levé géologique et la prospection détaillée de la *zone sud,* voisine de la frontière rhodésienne, ont été effectués. On poursuit les investigations dans la *zone de l'étain.* Partout, on recherche des sulfures, dont le soufre viendrait bien à point pour la fabrication de l'acide sulfurique nécessaire à la lixiviation.

L'ouverture de la Mine Prince Léopold.

Du point de vue minier, l'événement le plus saillant de cette époque est l'ouverture de la mine de Kipushi. L'exploitation s'y effectue en carrière d'abord, par travaux souterrains ensuite. Un énorme gisement est reconnu. Il contient des minerais oxydés, mais aussi des minerais sulfurés, et ces derniers vont poser de nouveaux problèmes aux métallurgistes. Le fonçage du premier puits débute le 27 juillet 1925 et le premier minerai est envoyé à la fonderie de Lubumbashi quelques semaines plus tard. En 1929, plus de 164.000 tonnes de minerai, contenant 39.000 tonnes de cuivre, sont extraites de la mine.

A partir de 1925, le nouveau siège est dénommé *Mine Prince Léopold* en souvenir de la visite que l'héritier du Trône y fait au mois d'août.

Parti d'Anvers au mois d'avril, le prince Léopold débarque à Boma le 10 mai. Lorsqu'il arrive au Katanga, il a déjà parcouru le Bas-Congo et le Kasai. Il visite notamment les mines de l'Étoile et de Ruashi, celle de Kipushi et les usines de Panda-Likasi. Partout, le Prince s'intéresse particulièrement à la situation des travailleurs indigènes et des populations noires. Cette préoccupation ne cessera jamais d'être sienne.

Quelques jours après son retour en Belgique, le Prince héritier assiste, au mois de février 1926, au Congrès National Colonial qui se tient à Bruxelles. Résumant les leçons de son voyage, il dit notamment :

« Personne ne doute, au Congo, du brillant essor que notre Colonie est appelée à prendre, et c'est avec cette conviction qu'on revient d'un voyage comme celui que j'ai accompli. Après l'avoir parcourue et avoir constaté partout une activité remarquable, après avoir vu, avec un étonnement mêlé d'admiration, la rapidité extraordinaire avec laquelle elle s'est développée ces dernières années, je reviens au pays plus fier encore d'être belge, plus confiant dans l'avenir de notre

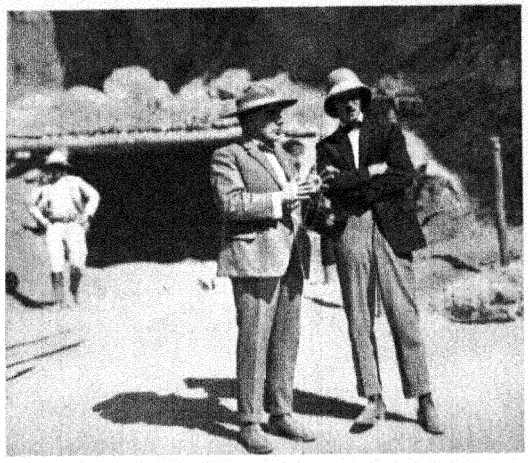


*Du point de vue minier, l'événement le plus saillant de l'époque (1923-1929), est l'ouverture de la mine de Kipushi (devenue « Mine Prince Léopold » en 1925).*

domaine colonial et décidé à apporter à son développement mon dévouement le plus absolu... »

Ces paroles du Prince s'inspiraient certainement, entre d'autres, de l'activité dont il avait été témoin dans le Haut-Katanga. Si les travaux ont été arrêtés en 1926 à la mine de l'Étoile, la production de la Société n'a cependant cessé de s'accroître. Le gisement de Ruashi a apporté une contribution considérable à cette progression. Partout, les moyens mécaniques ont été renforcés. Les premières pelles électriques sont entrées en action : en 1928, 4.500.000 tonnes de minerais ont été extraites des mines à ciel ouvert, dont 75 % par pelles à vapeur et électriques. La décision est prise de reprendre l'exploitation des mines de l'Ouest : la rivière Musonoi sera détournée pour permettre la préparation du gisement de Kolwezi. Enfin, l'exploitation souterraine a débuté à la mine d'uranium de Shinkolobwe.

Les mines de l'Ouest.



*S. A. R. le Prince Léopold au cours de sa visite à la mine de l'Étoile s'entretient avec le directeur du département des mines.*

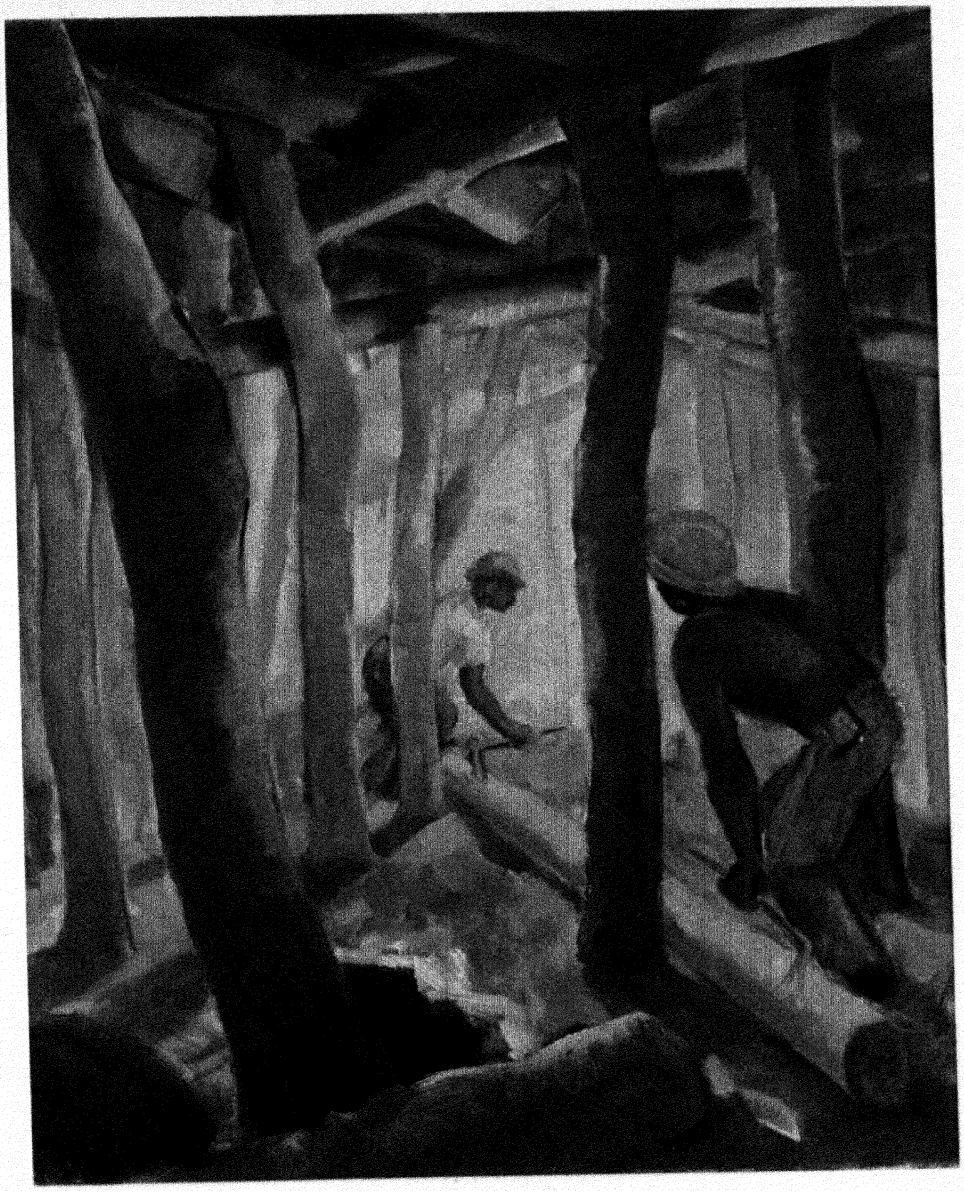
Dans le domaine de la préparation des minerais et de la métallurgie, c'est à Panda-Likasi que les réalisations ont été les plus spectaculaires et les plus étonnantes. Des records de rapidité ont été battus : en deux ans, on a construit d'importantes usines — celle notamment réalisant la concentration des minerais — une centrale électrique, des ateliers, toute une cité, etc. Même avec les moyens dont nous disposons actuellement, une réalisation plus rapide ne serait guère possible.

Le complexe industriel de Panda-Likasi.

Et ce n'était là qu'un début. Il faudrait plusieurs chapitres pour exposer en détail la conception, l'étude, la constitution, le développement, l'essor, l'épanouissement du complexe industriel Panda-Shituru : concentrateur, usine d'électrolyse, usine d'acide sulfurique, fabrique d'acides gras employés comme réactifs de flottation, usine de fours à réverbère, fours électriques pour la production de cobalt, atelier central de réparation et de construction mécanique, laboratoires consacrés aux recherches et expériences, etc.

L'usine de flottation entra en activité dès 1927, en vue de retraiter les rejets du concentrateur qui contenaient encore beaucoup de cuivre. Pour la mise en œuvre du procédé de flottation, le minerai pulvérisé est mis en suspension dans l'eau. En injectant de l'air dans cette pulpe additionnée de certains réactifs, notamment des acides gras, seules les particules minéralisées en cuivre s'attachent aux bulles d'air qui, en les entraînant à la surface, les séparent de la gangue.

On se souviendra que, dès 1923, on avait mis en marche à Lubumbashi un four dit *à réverbère* pour traiter les concentrés fins sans agglomération préalable. Les essais furent très encourageants. Il fut décidé d'édifier, près du concentrateur de Panda, une fonderie équipée de quatre fours à réverbère. Le premier fut mis à feu en août 1927 et les autres en 1928. La production de la fonderie passa de

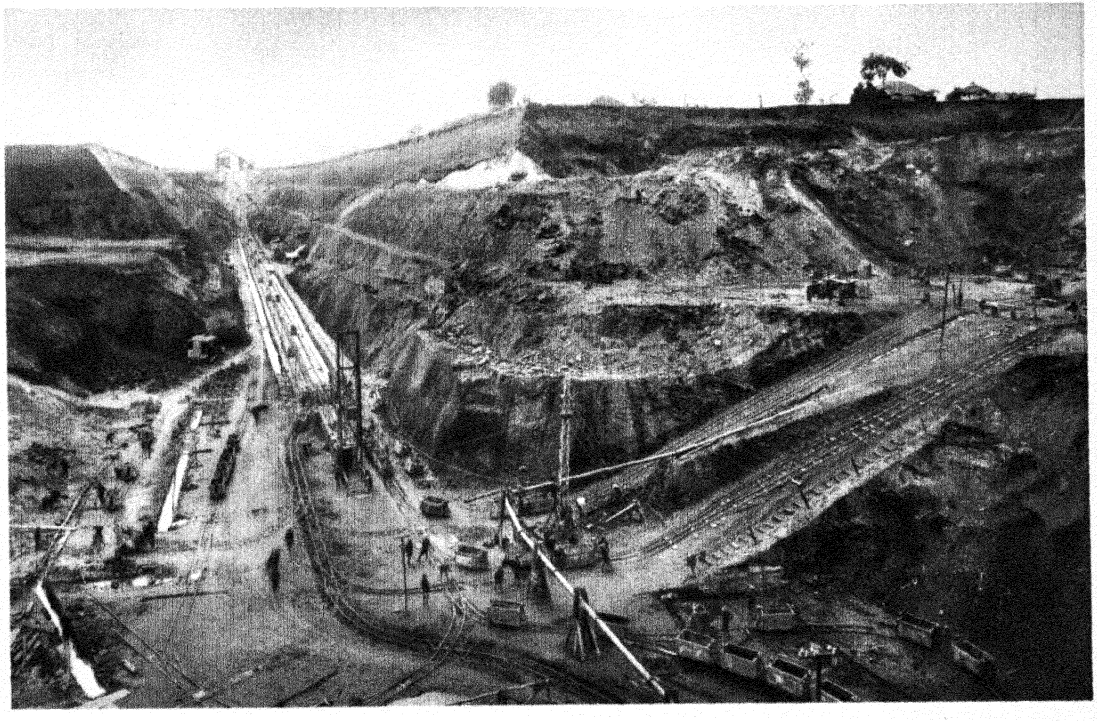


*Dans la mine de Kipushi. (Tableau de Laurent Moonens.)*

6.000 tonnes en 1927 à plus de 60.000 tonnes en 1929, entraînant un ralentissement de la fonderie de Lubumbashi dont la production tomba de 80.000 tonnes en 1927 à 64.000 tonnes en 1929.

*L'usine des fours électriques à cobalt* fut érigée à Panda en moins de cinq mois, de fin 1923 à mai 1924. Ce fut une remarquable performance ; avant même que les fondations fussent achevées, déjà on montait les charpentes; avant même que l'usine fût mise sous toit, les électriciens étaient à l'œuvre et les maçons

*Vue du traînage principal à la mine de* Ruashi, *dont la mécanisation était très développée pour l'époque (1928).*



achevaient leurs travaux le jour même du démarrage du premier four. Trois fours furent bientôt en pleine action et le tonnage d'alliages cobaltifères produits par la nouvelle usine passa de près de 1.000 tonnes en 1924 à près de 4.000 en 1929.

Un vaste *atelier central* comprenant fonderie, atelier mécanique, chaudronnerie, modelage, etc., fut monté en 1927 à Panda. Il avait pour tâche d'assurer les réparations, d'intervenir dans les modifications d'outillage, de fabriquer des boulets en acier pour le broyage fin des minerais, de modeler et de couler les pièces de fonderie nécessaires, etc.

C'est en 1929 que fut constitué le *département des recherches et expériences* qui s'installa à Panda. Une dizaine d'ingénieurs et de techniciens travaillaient dans son *service laboratoire de recherches* et son *service études et dessins.*

Enfin, c'est aussi à cette époque que fut mise en marche *l'usine de lixiviation et d'électrolyse,* suite logique des essais fructueux effectués pendant plus de six ans dans la petite usine-pilote. L'ensemble des nouvelles installations fut baptisé *usines de Shituru,* du nom du gisement de cuivre voisin. Les terrassements commencèrent en 1925, le démarrage eut lieu en mai 1929. Les usines de Shituru, d'une capacité initiale de 30.000 tonnes de cuivre électrolytique par an, couvrent à elles seules une trentaine d'hectares. L'année de leur mise en marche, elles produisirent plus de 10.300 tonnes de cuivre électrolytique.

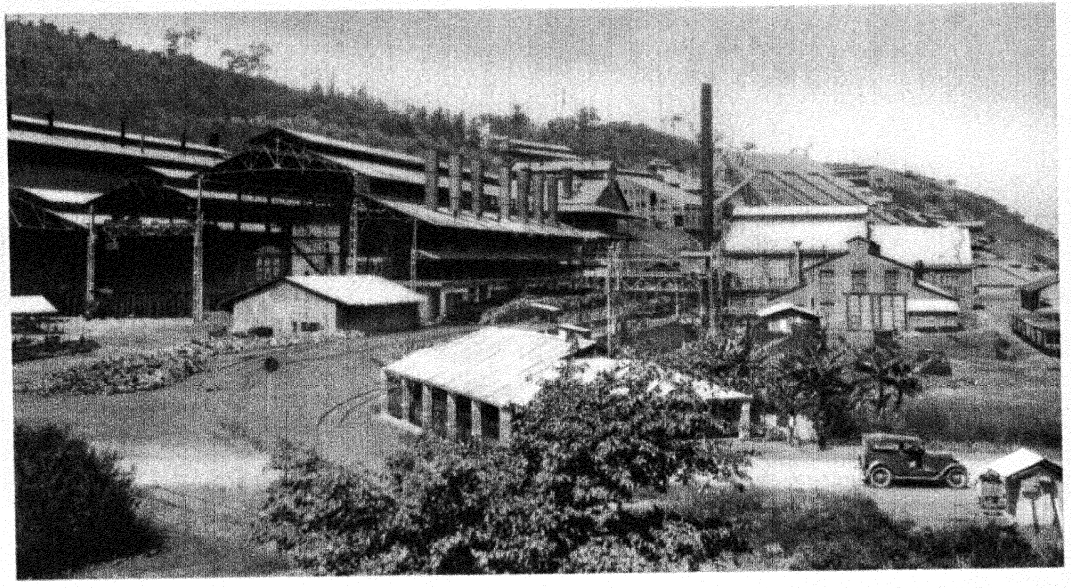
Création de nouvelles sociétés auxiliaires.

L'ensemble du complexe industriel *Panda-Shituru* et particulièrement l'usine d'électrolyse, réclamaient de considérables quantités d'énergie électrique. D'autre part, la lixiviation et la flottation exigeaient des produits chimiques. Il fut décidé de confier ces nouvelles tâches à des sociétés filiales qui, tout en assurant les besoins de leur *société-mère,* seraient en mesure d'apporter une contribution très importante à l'économie générale du Katanga.

On se souvient qu'une des premières décisions de l'UNION MINIÈRE avait été de faire étudier par une mission de spécialistes les possibilités hydroélectriques du Katanga et que l'attention s'était presque immédiatement portée sur les chutes de Mwadingusha à la Lufira et sur celles de Zilo au Lualaba. Les dirigeants de la Société n'avaient pas cessé de se préoccuper de cette question et de nombreuses études avaient apporté toutes les données nécessaires à l'établissement des projets d'exécution.

La Sogéfor.

En 1925, la société belge ÉLECTRICITÉ ET TRACTION et l'UNION MINIÈRE constituèrent, au capital de 75 millions de francs, la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES FORCES HYDRO-ÉLECTRIQUES DU KATANGA (SOGÉFOR). La nouvelle société entreprit d'abord la construction de la centrale des chutes de Mwadingusha, auxquelles le Gouvernement avait décidé, en 1929, de donner le nom du géologue Jules Cornet, qui les avait découvertes trente-sept ans auparavant.

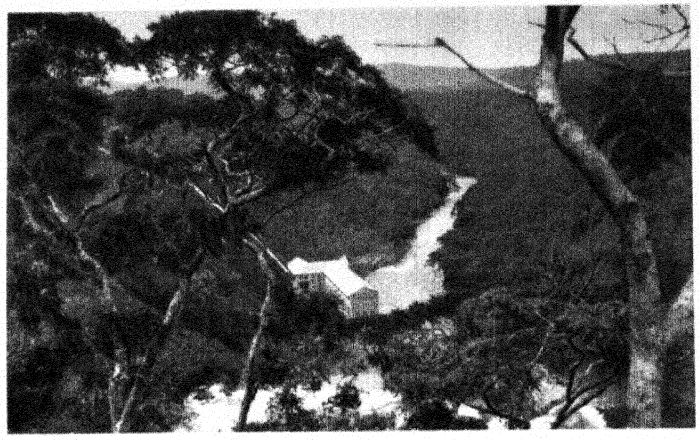


*Les usines de Panda. Au fond : le concentrateur ; à l'avant-plan à gauche, les fours à réverbère ; à droite la centrale électrique.*

A cet endroit, la belle rivière Lufira se précipite de cent quinze mètres de haut, en deux chutes successives de plus de cinquante mètres. Une série de rapides — dits de Koni — s'échelonnent ensuite sur une dizaine de kilomètres, totalisant une dénivellation d'une cinquantaine de mètres.

Le premier travail consista à aménager la chute de 115 mètres et à édifier une centrale. Elle fut dénommée *centrale Francqui* en l'honneur du lieutenant Émile Francqui, second de l'expédition Bia au Katanga (1891-1893), chef de l'expédition après la mort du capitaine Bia, devenu administrateur de l'UNION MINIÈRE en 1921 et vice-gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE en 1923.

Les travaux furent entrepris dès 1926 : barrage de cinq cents mètres de longueur, canal d'amenée, chambre de mise en charge, deux conduites forcées de trois cents mètres de longueur, bâtiment de la centrale équipée de trois groupes



*Depuis 1930, la centrale Francqui capte l'énergie des chutes de Mwadingusha sur la Lufira.*

turbo-alternateurs, ligne de transport de force à 110.000 volts jusqu'à Panda, soit 70 kilomètres environ, postes de transformation, etc.

Le 8 août 1930, les trois turbines étaient mises en marche. Elles fournissaient en énergie le complexe *Panda-Shituru* et les mines de Kambove, de Luishia et de Shinkolobwe.

Au fracas des chutes, désormais asservies et emprisonnées dans les conduites forcées, succédait le ronronnement continu et paisible de turbines modernes, symbole d'un nouveau Katanga...

La Sogéchim.

Au mois de février 1926, les dirigeants de l'UNION MINIÈRE se préoccupèrent d'assurer l'approvisionnement de la Société en acide sulfurique et en acide gras et d'implanter au Katanga, par la même occasion, les éléments de base de la *grosse industrie chimique*. Un premier syndicat d'études fit place, au mois de mai 1927, au SYNDICAT POUR LES INDUSTRIES CHIMIQUES AU KATANGA. Ce dernier mit en marche, à *Panda-Likasi,* une usine d'hydrolyse d'huiles, en octobre 1928, et une usine d'acide sulfurique, en mai 1929. Les activités de ce syndicat furent reprises en 1929 par une société congolaise, constituée le 11 septembre au capital de cent millions de francs, sous la dénomination de SOCIÉTÉ GÉNÉRALE INDUSTRIELLE ET CHIMIQUE DU KATANGA (SOGÉCHIM).

L'usine à acide sulfurique était capable de produire 25.000 tonnes par an, à partir de soufre natif importé. L'usine d'hydrolyse traitait essentiellement l'huile

*Un groupe de maisons construites par la Compagnie Foncière du Katanga dans l'agglomération de Likasi.*



de palme brute, d'origine congolaise. Elle avait hydrolysé, en 1929, 1.700 tonnes environ d'huile brute.

Au surplus, SOGÉCHIM était chargée d'établir une station d'épuration de l'eau de la rivière Panda, afin d'assurer les besoins en eau potable de l'agglomération urbaine de Panda-Likasi et de sa banlieue industrielle, avec ses importantes cités de travailleurs. En 1930, SOGÉCHIM fournit ainsi environ 750.000 mètres cubes d'eau épurée.

Les Minoteries du Katanga.

Une troisième nouvelle filiale fut constituée pendant cette période, afin d'assurer le ravitaillement des travailleurs indigènes du Katanga en farines de qualité.

Le SYNDICAT DES MINOTERIES DU KATANGA, constitué en 1927, fut transformé en 1929 en une société congolaise dénommée MINOTERIES DU KATANGA. Son capital initial s'élevait à trente millions de francs. Ses premières installations, érigées à Kakontwe, comprenaient un moulin à maïs et un moulin à manioc. En 1930, l'usine traite environ 8.500 tonnes de maïs et de manioc.

Les autres sociétés auxiliaires suivirent, à cette époque, le courant ascendant provoqué par le développement et l'essor de l'UNION MINIÈRE.

La production des CHARBONNAGES DE LA LUENA passa, de 57.000 tonnes en 1923, à plus de 120.000 en 1930. Pour permettre le développement de l'entreprise

et afin de réaliser la mécanisation des chantiers, le capital initial de la Société fut porté à 20 millions de francs d'abord, puis à 40 millions en 1927.

La COMPAGNIE FONCIÈRE DU KATANGA ouvrit en 1923 une agence à Likasi et entreprit à partir de 1924 la construction d'immeubles. Elle en possédait 102 à Élisabethville, à la fin de l'année 1927. La croissance de l'agglomération de Panda-Likasi l'obligea à un effort considérable dans ce secteur : elle y construisit 129 immeubles en 1928 et 56 en 1929. Des augmentations successives, suivant les nécessités de la progression économique, portèrent son capital de 1.500.000 francs en 1922 à 75 millions de francs en 1929.

Le roi Albert a caractérisé, de manière frappante, le dynamique *climat* du Congo belge de cette époque, en disant aux ingénieurs belges réunis en congrès au mois de février 1926 :

« Nous avons des financiers et des hommes d'affaires qui, avec une clairvoyance supérieure, ont tracé au Congo le programme d'exploitation dont l'essor a dépassé les prévisions les plus optimistes. Tout y a été organisé sur une vaste échelle, par des techniciens qui font honneur à notre corps d'ingénieurs. »

Mais le Katanga industriel possède son prolongement en Europe : l'UNION MINIÈRE est présente et vivante en Belgique, par l'intermédiaire de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN. Les activités de ces deux sociétés, dirigées par des administrateurs communs, s'interpénètrent et l'on ne peut dorénavant parler de l'une sans parler de l'autre.

La SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN — dont le capital, de 40 millions de francs en 1924, fut porté à 100 millions en 1928 — prit une considérable extension pendant la période que nous envisageons. Elle mit en marche, en 1923, une fonderie d'*étain* destinée à traiter la cassitérite du Congo belge et, en 1925, une usine à *cobalt* fournissant cinquante pour cent du marché mondial. Elle inaugura en 1927 sa *division raffinage électrolytique des métaux précieux* (or et argent). Elle démarra la même année sa *raffinerie électrolytique de cuivre* de Olen, dont la capacité atteignit 70.000 tonnes de cuivre électrolytique en 1928. Elle développa et perfectionna son usine à *radium* qui fournit, dès 1923, la majeure partie de la consommation mondiale de l'époque.

« Le Congo et la Belgique, écrira-t-on [1], ne sont donc, dans ce domaine, tributaires en aucune façon de l'étranger; bien au contraire, certains producteurs américains, britanniques, rhodésiens, sud-ouest-africains, marocains, etc., viennent

1. A. MARTHOZ : *L'industrie minière et métallurgique au Congo belge* (Mémoire de l'Académie Royale des Sciences Coloniales, t. I, fasc. I, Bruxelles, 1955).

faire traiter ou raffiner certains de leurs produits bruts dans les usines belges de Hoboken-Olen, qui constituent un complexe unique en son genre en Europe. On peut donc dire que l'industrie minière congolaise et ses prolongements sont d'une importance capitale pour l'économie belgo-congolaise. »

Il ne faut pas se figurer que tout souci ait été épargné aux dirigeants pendant cette période de grandes réalisations. De grosses difficultés de transport, dues notamment à l'embouteillage du chemin de fer Matadi-Léopoldville et à l'interruption du trafic de et vers Beira, la ligne étant périodiquement coupée par des inondations, ainsi qu'une pénurie de main-d'œuvre indigène, freinèrent l'économie congolaise de 1924 à 1926. Le marché du cuivre connut des soubresauts et des incertitudes jusqu'au moment où un accord intervint, en 1926, entre certains producteurs européens, en vue de stabiliser les cours et d'assurer la répartition du cuivre en Europe. D'autre part, l'UNION MINIÈRE, s'efforçant d'abaisser le prix du cobalt-métal afin de favoriser de nouvelles utilisations métallurgiques, put réaliser, avec d'autres producteurs, certains accords portant sur le traitement de leurs minerais dans son usine d'Olen.

Le radium de Shinkolobwe est mis sur le marché.

En 1923, l'UNION MINIÈRE créa dans ses bureaux de Bruxelles un département chargé de la vente du radium. L'apparition de l'UNION MINIÈRE sur le marché mondial de ce métal eut pour conséquence un abaissement considérable des prix de vente, qui descendirent graduellement de $ 100 environ le milligramme à $ 16 actuellement.

La production du radium sous forme de bromure de radium hydraté pur, dans les usines d'Olen, la transformation de ce bromure en sulfate dans les laboratoires, la mise de ce sulfate dans les cellules, aiguilles et tubes utilisés par les médecins pratiquant la curiethérapie ou dans les appareils destinés à la recherche scientifique et aux usages industriels, la mesure de la radioactivité de ces appareils, tout cela constitue un ensemble de techniques extrêmement délicates dont beaucoup ont été mises au point par les spécialistes, les chercheurs et les techniciens de HOBOKEN et de l'UNION MINIÈRE. La vente de ces appareils exige également une organisation très spécialisée.

Dès le début de sa nouvelle activité, l'UNION MINIÈRE tint à apporter aux médecins et aux chercheurs scientifiques l'aide la plus entière et la plus efficace. A la fin de l'année 1922, l'UNION MINIÈRE met à la disposition des universités et des hôpitaux en Belgique les huit premiers grammes de radium produits à Olen. Une *Commission du Radium* est constituée au sein de la *Fondation*

*Universitaire de Belgique.* Elle comprend des représentants des quatre universités, de la *Commission du Cancer,* de la *Fondation Universitaire* et de l'UNION MINIÈRE. En 1923, deux grammes de radium sont prêtés à la *Fondation Curie,* en vue de l'aider dans les recherches entreprises par l'*Institut du Radium* à Paris.

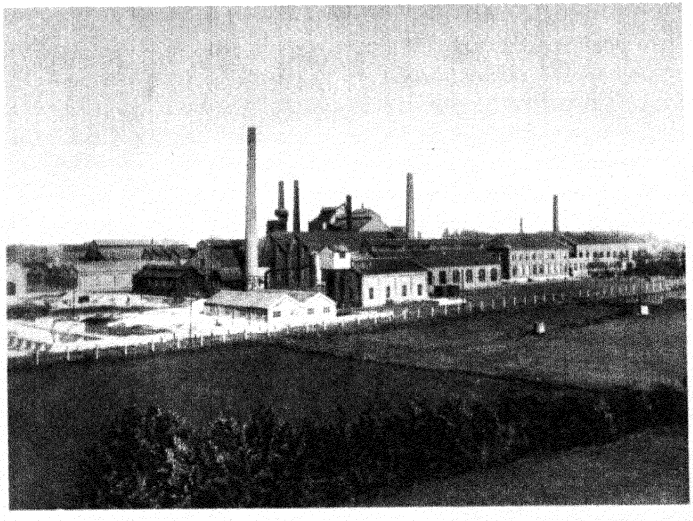
Ainsi, à l'initiative de l'UNION MINIÈRE, les recherches de science pure et les recherches de science appliquée, relatives au radium, sont stimulées et aidées, et les spécialistes des facultés de médecine sont à même de soigner, par les nouvelles méthodes de la curiethérapie, les malades des hôpitaux publics.

Les résultats.

Tel est le panorama, esquissé en grandes lignes, de cette période de 1923 à 1929, au cours de laquelle tant de choses furent accomplies par une phalange enthousiaste.

Les quelques chiffres ci-après concrétisent les résultats enregistrés :

En 1923, la production de cuivre s'établit à 57.886 tonnes ; elle est de près de 137.000 tonnes en 1929. La production de cobalt, de 200 tonnes environ en 1925, dépasse 700 tonnes en 1929. Enfin, pendant la période considérée, l'extraction de cassitérite a atteint près de 4.500 tonnes.



*Situées à Olen, en Campine, les usines à radium et à cobalt de la Société Générale Métallurgique de Hoboken ont, dès leur entrée en service, occupé une place prépondérante parmi les producteurs mondiaux de ces métaux.*

Les moyens financiers mis à la disposition des dirigeants de la Société ont été proportionnés au programme qu'ils s'étaient assigné :
— en 1925, émission d'une deuxième tranche de 100.000 actions privilégiées ; émission d'un emprunt obligataire de 20 millions de francs et création de 4.000 actions de dividende, ces dernières étant remises au COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA en vertu d'une convention datant du 23 janvier 1923 et autorisant la Société à exploiter le gisement d'uranium de Shinkolobwe. Le capital s'établit à ce moment à 126.400.000 francs ;
— en 1926, augmentation du capital jusqu'à 176.400.000 francs ;
— en 1928, emprunt obligataire de deux millions de livres, soit 350 millions de francs, lancé sur le marché de Londres ;
— en 1930, emprunt obligataire de dix millions de florins, soit environ 145 millions de francs.

*2. Le roi Albert et la reine Élisabeth au Katanga.*

C'EST en 1928 que, pour la première fois, des Souverains belges accomplirent un voyage officiel dans la Colonie. A cette occasion, le roi Albert et la reine Élisabeth inaugurèrent la ligne Port-Francqui-Bukama.

La construction de cette voie ferrée, d'une longueur de 1.100 kilomètres environ, et comportant 32 ponts, avait été entamée aux deux extrémités au mois de mars 1923 et avait été achevée de façon remarquablement rapide, en moins de cinq ans, sous la direction technique de l'ingénieur-directeur général Odon Jadot, dont le Roi dira : « Nous pouvons être fiers de posséder en Belgique des techniciens et des chefs de sa trempe. »

Le 9 juillet 1928, à huit heures trente du matin, le convoi royal, venant de Luluabourg, pénètre dans le territoire du Katanga. Les populations indigènes sont accourues en foule et, tout le long du parcours, acclament les Souverains avec une exubérance et une spontanéité émouvantes. Le 10 juillet au matin, le train royal, suivi par les trains transportant les invités, franchit le magnifique pont enjambant le Lualaba à Bukama.

Les Souverains, après avoir visité, le long de la ligne, les CHARBONNAGES DE LA LUENA et les usines de la SOCIÉTÉ DES CIMENTS DU KATANGA (CIMENKAT) à Lubudi, arrivent en gare d'Élisabethville le 11 juillet à dix heures du matin et y reçoivent un inoubliable accueil.

Le lendemain soir a lieu, dans les salons du *Cercle Albert-Élisabeth,* le banquet d'inauguration de la nouvelle section du B.C.K.

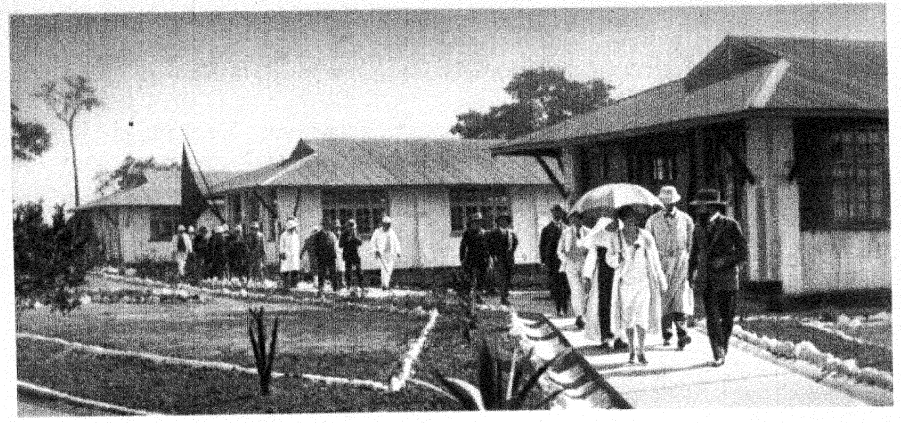


*Au cours de son voyage au Congo en 1928, S. M. le Roi Albert, accompagné du gouverneur Jadot et du directeur du département métallurgique, visite les usines de Lubumbashi.*

Le président Jean Jadot, après avoir évoqué le voyage au Congo du prince Albert, en 1909, et du prince Léopold, en 1925, forma des vœux pour la santé des Souverains et rendit hommage à l'incomparable génie du roi Léopold II. Poursuivant son discours, qui fait date dans l'histoire économique du Congo belge, il définit l'essence des trois grandes sociétés de 1906 — l'UNION MINIÈRE, la FORMINIÈRE, et le B.C.K. — dont le rôle a été décisif dans l'essor de la Colonie. Ces sociétés réalisent « les conditions d'une exploitation industrielle avec participation dominante de l'État ». Leur formule de création « a servi de modèle pour toutes les sociétés à concession fondées depuis lors au Congo et qui sont à l'origine du magnifique portefeuille de la Colonie », ce portefeuille qui a rapporté au Trésor colonial, rien qu'en 1927, plus de 100 millions de francs.

Après avoir retracé les grandes lignes de la conception du roi Léopold II en matière de chemins de fer africains, après avoir résumé les choses accomplies depuis lors en ce domaine, ainsi que celles restant à réaliser, le président Jean Jadot rappelle le passé de l'UNION MINIÈRE et rend un vibrant hommage à ses pionniers.

« L'UNION MINIÈRE, dit-il, est devenue une entreprise vraiment grandiose, qui a largement contribué au relèvement de l'industrie nationale par les com-



*Le roi Albert et la reine Élisabeth visitent l'hôpital pour indigènes de Lubumbashi construit en 1910 et à maintes reprises agrandi et modernisé.*

mandes de matériel divers placées en Belgique depuis la guerre, commandes qui, dès à présent, atteignent un demi-milliard de francs. »

L'éminent ingénieur évoque alors les graves difficultés surmontées par l'UNION MINIÈRE, après la guerre 1914-1918. Il rappelle l'importante participation détenue par le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA dans l'UNION MINIÈRE. Enfin, le président Jean Jadot résume de façon saisissante tout ce que les *trois Sociétés de 1906* ont fait pour la santé, le bien-être et le progrès des populations indigènes.

« Je bois, conclut l'orateur, à la collaboration de toutes les forces vives de Belgique et du Congo belge, pour l'épanouissement croissant de notre magnifique Colonie. »

Le roi Albert, en rendant hommage à son tour aux *trois Sociétés de 1906*, met en lumière le rôle qu'elles ont joué dans le développement du Congo.

« Le recul du temps, dit-il, prouve aujourd'hui la prévoyante sagesse de cette politique, dont les promoteurs n'avaient certes pas mérité les critiques acerbes dont ils furent l'objet, il y a une vingtaine d'années.

» Sans la participation effective d'établissements financiers dont l'envergure et les ressources renforcent les moyens d'action d'un petit pays, nous ne disposc-

rions pas des vastes réalisations dont nous admirons aujourd'hui le succès et la puissance. »

Et le Roi, martelant ses mots, achève son discours en déclarant : « *Le Congo fait partie intégrante du Pays !* »

Les jours suivants, les Souverains visitèrent notamment les usines et l'hôpital de Lubumbashi, la mine de Ruashi, les installations réalisées et en cours de construction à *Panda-Shituru,* les cités de travailleurs, les hôpitaux, le laboratoire biologique et les œuvres de l'enfance de la Société.

Le 16 juillet 1928, le train royal quittait la gare de Panda-Likasi et s'en allait vers Bukama où les Souverains s'embarquèrent sur le bateau fluvial *Prince-Léopold,* de la COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DU CONGO SUPÉRIEUR AUX GRANDS-LACS AFRICAINS, pour poursuivre leur mémorable voyage à travers le Congo belge.

En rentrant en Belgique, le roi Albert prononça, dès son arrivée à Anvers, un discours qui était un acte de foi dans l'avenir du Congo belge :

« C'est une œuvre immense, dit-il, que les Belges ont entrepris d'accomplir en reprenant le Congo. Il dépend d'eux uniquement qu'elle soit féconde et durable. Quand on jette un coup d'œil sur ce qui a été réalisé depuis que la Nation préside aux destinées de la Colonie, on éprouve un sentiment de confiance... »

*3. Le personnel indigène.*

LORSQU'ON parcourt de nos jours le Haut-Katanga, lorsqu'on séjourne dans ses villes riantes et actives, lorsqu'on visite ses écoles animées par une jeunesse joyeuse, lorsqu'on parcourt ses vastes cités indigènes, lorsqu'on voit partout travailler et vivre, dans la confiance et dans la paix, une population indigène nombreuse, saine et robuste, il est bien difficile de s'imaginer quelle misère et quelle détresse étreignaient ces régions, il y a seulement quelques dizaines d'années. Pour s'en convaincre, il faut relire les récits des premiers explorateurs européens. L'impression qui se dégage de leurs descriptions est un sentiment de profonde déception.

Car la région minière du Katanga, aujourd'hui si vivante et si dynamique, était alors une contrée désolée et quasi déserte. Quelques dizaines de petits villages groupaient chacun de quinze à trente misérables huttes. De pitoyables êtres humains y végétaient, rongés par les maladies endémiques, décimés par les épidémies : variole, dysenterie, pian, ulcères, avitaminose, lèpre... Ces malheureux vivaient dans la perpétuelle terreur que leur inspiraient les exactions de certains

chefs dépravés, la cruauté des sorciers, les incursions des tribus voisines et les razzias des esclavagistes. De terribles et longues famines éclaircissaient encore leurs maigres rangs. L'une d'elles sévissait lorsque les expéditions belges de la COMPAGNIE DU KATANGA pénétrèrent dans le pays. Le Dr Paul Briart, de l'expédition Delcommune, nous a laissé, dans son carnet de route, un tableau frappant de cette calamiteuse époque :

« Aucun bruit dans le camp, pas un souffle, pas un rire ; le râle de Macadju, mourant, s'entend seul, lugubre accompagnement pour les tristes pensées que nos hommes doivent ruminer. Tous couchés dans leurs huttes de feuillage, ils cherchent le sommeil qui doit leur rendre l'abstinence supportable ; de temps en temps, une interpellation qui reste sans réponse ; parfois l'un se lève, va vers le bush [1] pour chercher quelques fruits, mais vient bientôt se recoucher, fatigué de l'effort. Ce silence si profond m'est excessivement pénible ; ces hommes hâves et décharnés étendus auprès de leurs feux, sans un cri, sans une plainte, comme privés de vie et de volonté, forment un tableau sombre et décourageant, d'autant plus pénible que je ne saurais y apporter quelque lumière et quelque gaîté. »

Et le lieutenant Francqui, second de l'expédition Bia, note de son côté :

« Les êtres que l'on rencontre sont, pour la plupart, de véritables squelettes : les os et la peau, rien de plus, la figure hâve, les yeux hagards. Ils font pitié... »

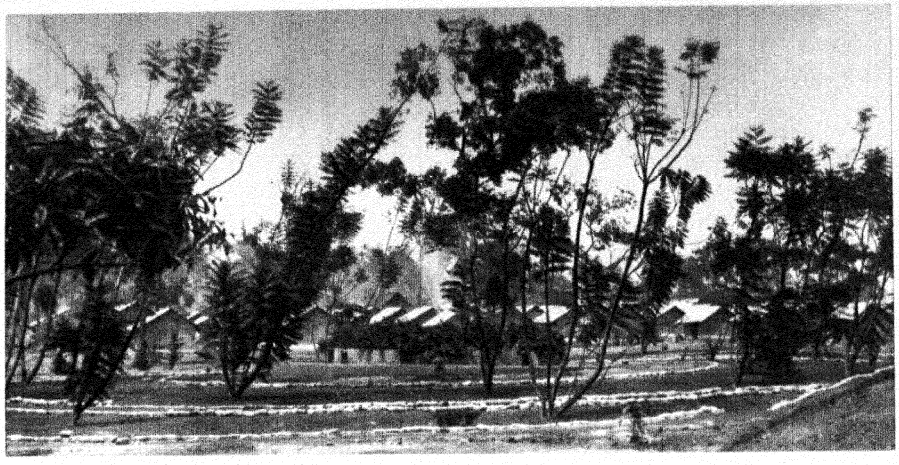
Le Haut-Katanga était alors la « *terre de la désolation* ».

Et voilà qu'une industrie moderne s'y implantait, réclamant des milliers de travailleurs robustes.

Au début de son existence et pendant quelques années, l'UNION MINIÈRE profite encore de l'organisation établie par la TANGANYIKA et emploie des travailleurs qu'il est alors permis de faire venir de Rhodésie. Ils sont presque tous célibataires et, pour ainsi dire, saisonniers, en ce sens qu'ils ne restent en général que quelques mois au Katanga. C'est ainsi que, de 1920 à 1925, la moitié en moyenne des travailleurs de l'UNION MINIÈRE sont des étrangers : 6.500 environ en 1925, sur un total de près de 14.000 hommes, le restant provenant en grande partie du nord du Katanga et ayant été recruté par les soins de la *Bourse du Travail du Katanga.*

Dès le début, l'UNION MINIÈRE s'est efforcée de faire régner dans les camps de travailleurs l'ordre et la salubrité. M. Malan, alors ministre des mines de

1. La brousse.



*La cité des travailleurs indigènes de Panda comptait plus de 2.000 habitations en 1928. Ci-dessus une vue partielle de cette cité.*

l'Union Sud-Africaine, ayant visité les installations de la Société en 1922, écrit au sujet de ces travailleurs :

« Tous ceux que j'ai rencontrés ont un air satisfait qui fait plaisir à voir ; ils m'ont paru bien nourris et contents de leur sort. J'ai pu d'ailleurs juger, par la visite des camps et des hôpitaux qui leur sont destinés, à quel point le souci de leur bien-être est entré dans les préoccupations des entreprises qui les emploient.»

De son côté, le ministre d'État Henry Carton de Wiart écrit dans *La Libre Belgique,* en cette même année 1922 :

« Il y a aussi (au Katanga) des méthodes belges qui se manifestent notamment dans la politique suivie vis-à-vis des indigènes. Tandis qu'ailleurs le *colour-bar* écarte systématiquement ceux-ci de tous les métiers et emplois qualifiés, ici on les élève, on les instruit, on les utilise partout où l'on peut, non seulement comme manœuvres ou hommes de peine, mais aussi comme chefs d'équipes, comme machinistes, comme commis. »

Lorsque le développement des territoires rhodésiens exige à son tour une grande quantité de main-d'œuvre, lorsque les besoins de l'UNION MINIÈRE en

travailleurs noirs augmentent encore — ils seront 17.000 environ en 1929 — il se produit, en 1925, une véritable *crise de bras* qui prend un caractère inquiétant et risque d'arrêter l'élan général.

Alors, en 1926, la Société décide de recruter elle-même ses travailleurs. Elle envoie à cet effet des missions bien organisées, accompagnées de médecins, au Maniéma, au Ruanda-Urundi et au Lomami. C'est depuis lors que les indigènes désignèrent l'UNION MINIÈRE sous le nom de *Tchanga-tchanga,* c'est-à-dire *celui qui engage,* le *recruteur.*

Les opérations de *Tchanga-tchanga* au Maniéma et au Ruanda-Urundi furent des échecs à cette époque. Car la plupart des indigènes de ces régions étaient inadaptables à la transplantation, minés par la famine et la maladie, malingres et très arriérés, inaptes à un travail régulier. En outre, l'acheminement était extrêmement onéreux.

Le recrutement au Lomami, région desservie par le chemin de fer et où la réputation de bon employeur de *Tchanga-tchanga* était déjà établie, fut un réconfortant succès. Nombreux furent les indigènes de cette région qui demandèrent à être engagés pour un long terme et à pouvoir amener avec eux, au Katanga, leurs femmes et leurs enfants.

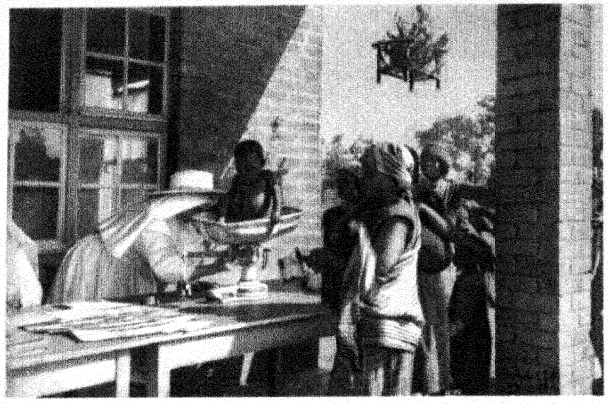
La politique de stabilisation. (1928)

En 1928, l'UNION MINIÈRE amorça une grande expérience, qui devait être décisive : la *politique de stabilisation.*

Son but était de fixer à demeure le travailleur et sa famille près des lieux de travail. Ainsi on éviterait tous les inconvénients d'une main-d'œuvre en perpétuel mouvement : dépenses et difficultés de recrutement, d'acheminement, d'acclimatement, de rapatriement; état sanitaire médiocre, moralité désastreuse régnant dans les cités de



*Par sa politique de stabilisation amorcée en 1928, la Société s'est efforcée de fixer le travailleur près de son lieu de travail en favorisant le développement de la vie de famille dans ses cités indigènes.*



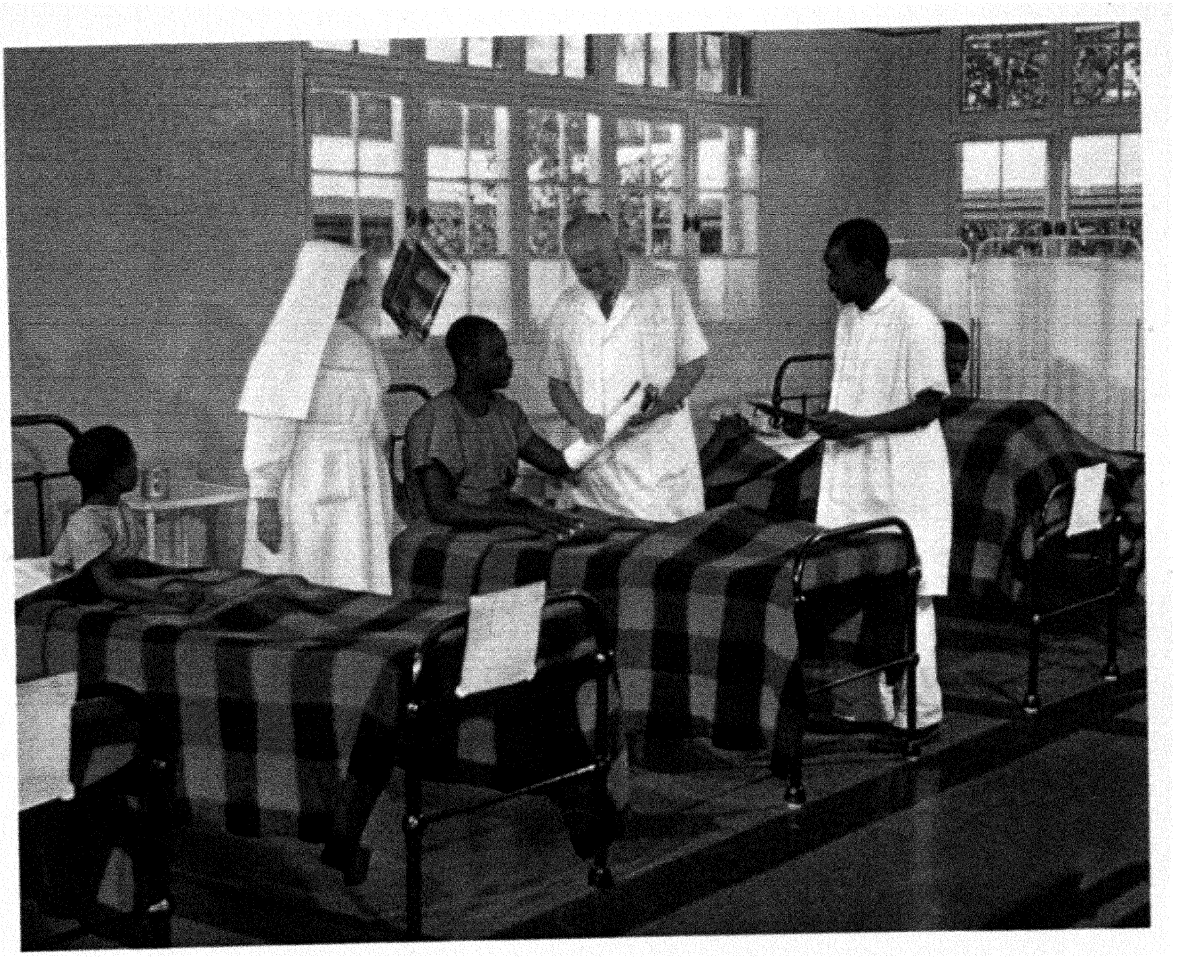
*L'Œuvre de Protection de l'Enfance Noire veille à enseigner aux jeunes mères les règles indispensables d'hygiène et de nutrition.*

travailleurs, peuplés en majeure partie de célibataires que les filles faciles s'ingéniaient à distraire ; rendement déplorable d'une main-d'œuvre instable ; impossibilité d'obtenir, par une préparation suffisamment longue, une véritable formation professionnelle, etc.

La politique de stabilisation inaugura une ère nouvelle. Les contrats de trois ans furent généralisés. Lors du recrutement, la préférence fut donnée aux hommes mariés, emmenant leur famille avec eux. Des facilités furent accordées aux célibataires pour qu'ils puissent aller se marier dans leur pays d'origine et revenir avec leurs jeunes femmes. La vie de famille fut favorisée, notamment par l'attribution d'un logement familial convenable, par l'entretien et l'éducation des enfants et par l'organisation d'œuvres médico-sociales.

Une classification des emplois fut élaborée et un barème de salaires établi. La formation professionnelle des travailleurs fut entreprise avec le souci d'en faire des artisans. Des *bureaux de palabres* furent institués pour défendre les intérêts des travailleurs dans leur milieu d'origine. La réparation des accidents du travail fut organisée sur des bases rationnelles.

Les résultats de cette expérience ne pouvaient se révéler du jour au lendemain. Et cependant, on constate, dès le début, un *enracinement* de bon augure : pendant la période antérieure, il fallait, pour cent hommes au travail, en recruter 96 chaque année ; il ne faut plus en recruter que 63 pendant la période 1928-1930. En 1929, 45% des travailleurs sont stabilisés. Au surplus, le pourcentage de population congolaise augmente considérablement dans les cités de travailleurs. La situation démographique est en constante amélioration. En 1929, le nombre de naissances pour 1.000 ménages s'élève à 152 contre 100 seulement en Belgique. L'état sanitaire s'améliore très nettement. La mortalité infan-



*A l'hôpital : la visite du médecin.*

tile est, en moyenne, comparable à celle qu'on enregistre dans la population ouvrière des pays européens et celle des travailleurs est tombée, de 150 pour mille en 1906, à *22 pour mille* en 1929. L'immoralité recule devant l'influence du milieu familial.

Ainsi, l'homme de la brousse accomplit ses premiers pas sur le chemin du travail régulier, organisé, générateur de progrès social.

Dans cette nouvelle politique instaurée par la Société en matière de main-d'œuvre indigène, les médecins jouent un rôle essentiel, et c'est un médecin — le Dr Léopold Mottoulle — qui dirige alors le *service de la main-d'œuvre indigène (M.O.I.),* en même temps que le *service médical.* A son initiative, la Société fonde, en 1925, un organisme qui, depuis lors, n'a cessé de rendre d'immenses services : l'*Œuvre de Protection de l'Enfance Noire (O.P.E.N.).* Elle instruit la femme enceinte et l'initie à son rôle de mère. Elle veille à améliorer de toutes façons l'état de santé des futures mamans, des mères et des enfants. Elle lutte contre la mortalité infantile et s'efforce d'augmenter la natalité [1]. Les résultats obtenus par l'*O.P.E.N.* furent décisifs et presque immédiats, grâce à l'absolu dévouement de tous ceux qui se consacrèrent à cette magnifique tâche : en 1929, il y a un *déficit* démographique de 1,5 pour mille par an ; pour la période 1930-1934, on enregistre un *bénéfice* démographique de 17,8 pour mille par an. L'O.P.E.N.

A la même époque, le service médical est considérablement renforcé et, à la fin de 1927, il compte 23 médecins, 2 pharmaciens, 32 infirmières et infirmiers européens, 7 agents sanitaires européens, 165 infirmiers indigènes, 225 assistants indigènes et 500 travailleurs sanitaires.

Pendant cette période de dynamique effort dans tous les domaines, le service médical accomplit des progrès remarquables. L'hôpital de Lubumbashi — ce pionnier de la bataille médicale au Katanga — construit en 1910, a été à maintes reprises agrandi et modernisé. Un hôpital moderne a été construit à Panda.

A partir de 1926, les *Révérendes Sœurs de la Charité de Gand* apportent au service médical de la Société un concours, une aide, une collaboration d'une valeur inestimable. Ce sont elles qui desservent l'hôpital de Lubumbashi depuis 1926 et celui de Panda depuis 1927. Ce sont elles qui, par leur zèle infatigable, leur magnifique esprit de charité et leur tact plein de douceur, ont fait un succès de l'*Œuvre de Protection de l'Enfance Noire.*

1. Dr Léopold Mottoulle : *Historique, organisation et résultats obtenus d'une œuvre de protection de l'enfance noire dans la population indigène industrielle de l'*Union Minière. (Bulletin de l'Institut Colonial Belge, t. II, nº 3, Bruxelles, 1931).

Le service médical donna à tous un splendide exemple. Dès ces années déjà lointaines, la flamme qui anime le grand docteur Albert Schweitzer illumina au Katanga les salles d'hospitalisation, d'opération et de consultation, les pavillons pour contagieux, les laboratoires médicaux, les maternités et les pouponnières. Et c'est à cette époque que le maréchal Lyautey, présidant à Bruxelles la *Session des Journées médicales,* disait à la séance solennelle d'ouverture :

« Quelle qualité ai-je pour vous dire quelque chose d'utile que vous ne sachiez et que vous n'ayez pratiqué, à vous, Belges, qui, sous l'initiative et l'impulsion du grand roi Léopold II, avez réalisé l'œuvre magnifique du Congo, à vous, médecins belges, qui avez si hautement compris votre mission et vos devoirs ? »

*4. Le personnel européen.*

CETTE période de grandes réalisations fut aussi une époque d'intense labeur pour le personnel européen. Les *jeunes* qui entrèrent alors au service de l'UNION MINIÈRE y participèrent avec le même enthousiasme et la même tenace volonté que les *anciens.* Ils apportaient un *sang nouveau,* mais, en même temps, ils acquéraient cet *esprit d'équipe* sans lequel rien de durable n'est édifié.

De 1923 à 1929, la progression des effectifs du personnel européen suivit le rythme général : de 784 à la fin de l'année 1922, le nombre de blancs employés en Afrique passa à 2.271 en 1929.

Le statut du personnel fut remanié et amélioré, avec le souci de stabiliser les familles européennes au Katanga. La Société intervint dans leurs frais de voyage ; des indemnités de famille furent accordées ; les femmes et les enfants bénéficièrent des soins médicaux gratuits ; une *institution de prévoyance* facilita aux agents la constitution d'un pécule de fin de carrière ; des allocations spéciales furent octroyées aux veuves et aux orphelins, en cas de décès prématuré de l'agent ; un système de gratification, tenant compte des bénéfices réalisés par la Société, associa le personnel aux résultats de l'entreprise.

En Belgique, la réputation de l'UNION MINIÈRE en tant qu'employeur rivalisait avec celle de *Tchanga-tchanga* au Lomami : en moins de onze mois de l'année 1925, le service du personnel enregistra à Bruxelles près de 12.000 candidatures et le pourcentage des étrangers employés par la Société en Afrique, qui était de 42 % à la fin de 1922, fut ramené à 23 % en 1925 et tomba à 10 % seulement en 1929.



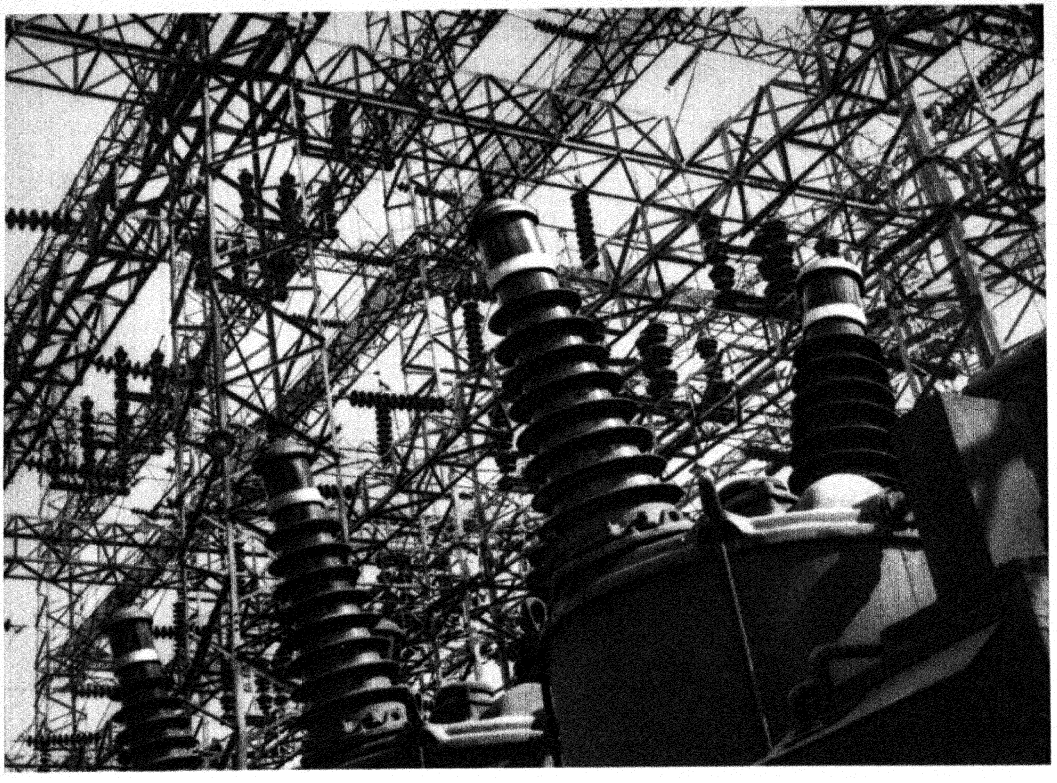
*L'arrivée du courrier du Sud en gare d'Élisabethville constituait l'attraction du dimanche matin pour les Européens avides de nouvelles.*

C'est que la jeunesse savait qu'elle allait participer, au Katanga, à une grande œuvre non seulement technique, mais aussi magnifiquement humaine. Elle aspirait à travailler côte à côte avec ceux qui édifiaient un monde nouveau :

*C'est par eux que les engrenages s'emboîtent...*
*C'est par eux que les commandes jouent lorsqu'il le faut...*
*Ils disent aux montagnes :*
*« Ne soyez plus! » Ils disent aux fleuves :*
*« Desséchez-vous!... »*
*A leurs baguettes, les roches obéissent...*
*Ils manient la mort de leurs mains gantées*
*Quand ils rattachent les fils dangereux...*[1]

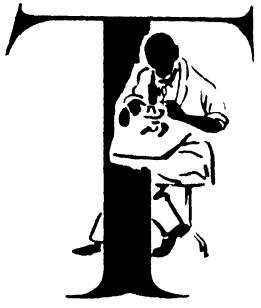
1. Rudyard KIPLING : *Les fils de Marthe.*

# *CHAPITRE SEPTIÈME*



*Mises en valeur juste avant la crise, les nouvelles ressources de l'Union Minière en énergie électrique à bon marché lui permirent de comprimer les prix de revient de ses productions.*

# LA GRANDE DÉPRESSION ET LE REDRESSEMENT (1930-1939)



*1. La grande dépression. (1930-1935)*

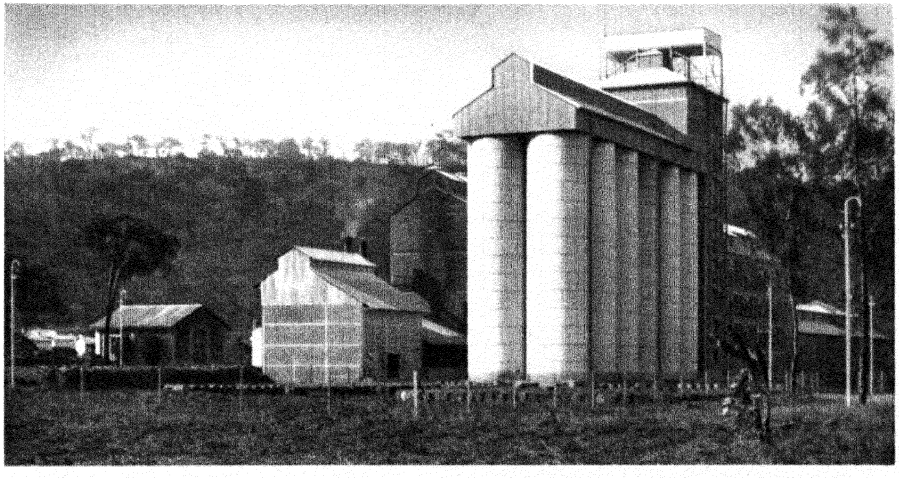
TEL un formidable coup de tonnerre dans un ciel serein, le krach boursier de New York éclata le 29 octobre 1929. Dans toutes les bourses du monde, les cours des titres soudain s'effondrèrent. Les prix des matières premières subirent le même sort. En quelques jours, d'immenses fortunes furent volatilisées. Lorsque la façade dorée de la prospérité universelle fut ainsi réduite en poussières chassées par le vent de la panique, il ne resta plus que ruines, détresses et misères. Cette crise sans précédent, à la fois économique, financière et monétaire, réduisait à néant toutes les illusions. En juillet 1932, la production industrielle mondiale est inférieure de 38 % à ce qu'elle était en 1929. Il y a dans le monde plus de trente millions de chômeurs. L'Angleterre, ce bastion monétaire, abandonne l'étalon-or et beaucoup d'autres pays l'imitent.

« Un tragique paysage économique surgit, écrit Maurice Baumont [1], avec l'industrie en chômage, l'agriculture en détresse et les banques en péril ; des multitudes misérables, des cortèges de sans-travail assiégeant les soupes populaires dans les pays de haut niveau de vie ; ailleurs, des stocks énormes de denrées invendues : stocks de blé et de maïs, balles de coton, sacs de café, masses de bétail s'accumulant pour être livrés à la destruction. Absurde spectacle de foules affamées devant des greniers trop pleins. »

Les stocks mondiaux de cuivre, qui étaient de 400.000 tonnes en 1930, s'enflent à 600.000 tonnes en 1931 et à 700.000 tonnes à la fin de 1932. L'établissement de droits d'entrée aux États-Unis et en Grande-Bretagne provoque la dissolution de la COPPER EXPORTERS INCORPORATED, l'association des producteurs. Le cours moyen du cuivre électrolytique, qui s'était stabilisé durant dix ans à 14 cents-or la livre, s'affaisse jusqu'à 4 cents-or en juillet 1932, et, malgré ce prix anormal, il n'y a pour ainsi dire pas d'acheteurs.

1. MAURICE BAUMONT : *La faillite de la paix.*

*Par suite de la crise, les Minoteries du Katanga voient leur production de farines de maïs, de manioc et de froment, tomber de plus de 8.000 tonnes en 1931 à 5.000 tonnes environ en 1932 et 1933.*



La brutale et violente tornade n'épargna pas le Congo belge. Quelques affaires s'écroulèrent, tandis que les autres cessaient momentanément leurs activités ou les ralentissaient considérablement.

La production de cuivre de l'UNION MINIÈRE avait encore atteint près de 139.000 tonnes en 1930. Elle descend à 120.000 tonnes environ en 1931 et elle n'est plus que de 54.000 tonnes en 1932. L'exploitation est suspendue dans certaines mines et le silence règne à nouveau, là où la vie trépidante de l'industrie moderne avait apporté son rythme exigeant. A Jadotville, l'usine de concentration et celle des fours à réverbère sont fermées, les fours à cobalt sont arrêtés, le service des laboratoires est momentanément dissous. L'énorme moteur tourne au ralenti. Les CHARBONNAGES DE LA LUENA cessent toute production en 1932. SOGÉCHIM remet à d'autres temps ses projets de développement, l'activité des MINOTERIES est réduite au minimum, les opérations immobilières de la FONCIÈRE sont pratiquement nulles et une grande partie de ses immeubles sont inoccupés.

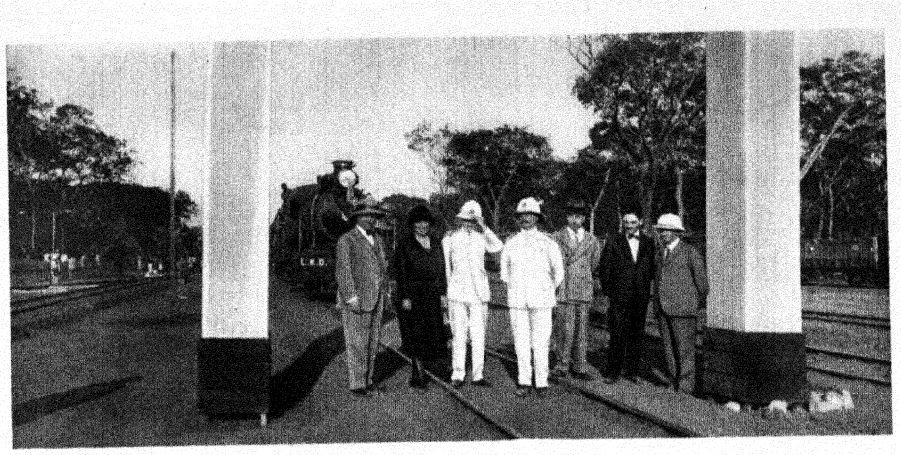


*En 1932, Félicien Cattier succède à Jean Jadot à la présidence de l'Union Minière, qu'il occupera jusqu'en 1939.*

Répercussions au Katanga.

Les répercussions de cette situation dramatique frappèrent le Katanga tout entier. Les entreprises chômaient, les magasins se fermaient, le pays se vidait. A Élisabethville, en 1932, près de 500 immeubles étaient inoccupés sur 1.340; à Jadotville, plus de 400 sur 730. On n'entendait parler que liquidations, concordats, suspensions de paiements, licenciements, départs...

Pourtant, au Congo belge, on ne désespérait pas. Et, dans les heures les plus sombres, non seulement on songeait à l'avenir, mais on le préparait.



*La voie ferrée Tenke-Dilolo, opérant la jonction des réseaux du Katanga et de l'Angola, est inaugurée officiellement en juillet 1931 par le gouverneur général Tilkens.*

La foi dans l'avenir.

« L'énergie au travail, lit-on dans le rapport de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE à l'assemblée générale tenue en 1930, est un des traits caractéristiques de notre race. Elle ne cesse ni d'espérer, ni de tenter, ni d'entreprendre, même dans les moments les plus difficiles, et elle sort toujours grandie et plus forte des épreuves qu'elle subit. Il est réconfortant de constater que ce même état d'esprit se manifeste en ce moment au Congo, au plus fort de la crise dont il souffre. »

C'est ainsi que la mine de Kolwezi est ouverte à l'exploitation et que la centrale Francqui est mise en marche en 1930, fournissant 35 millions de kWh la première année. C'est ainsi que les MINOTERIES acquièrent des usines à Élisabethville, qu'un hôpital est construit à Kipushi, que deux nouvelles sociétés sont créées :

La Sogélec.

en 1930, la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE AFRICAINE D'ÉLECTRICITÉ (SOGÉLEC), au capital de 80 millions, dont l'objet est la distribution de l'énergie électrique et qui devient concessionnaire des réseaux d'Élisabethville et de Jadotville ; en 1932, la

Sud-Kat.

SOCIÉTÉ DE RECHERCHE MINIÈRE DU SUD-KATANGA (SUD-KAT), au capital de 46 millions de francs, dont 10 millions en rémunération d'apports de la COMPAGNIE DU KATANGA et de l'UNION MINIÈRE.

D'autre part, en Campine, la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN a considérablement développé ses usines à radium et à cobalt et sa raffinerie de cuivre électrolytique.

La voie ferrée Tenke-Dilolo.

Un événement heureux, d'une importance économique très grande, se produisit au Katanga en cette sombre époque : au mois de juillet 1931, le chemin de fer reliant Tenke à Dilolo — c'est-à-dire à la frontière de l'Angola — fut solennellement inauguré, en présence du gouverneur général Tilkens et de nombreuses personnalités. Cette voie ferrée de 522 kilomètres réalise la jonction du chemin de fer du Katanga à celui de Benguela (ou de Lobito). Ainsi, les mines et les usines de l'UNION MINIÈRE sont directement reliées par rail à l'Atlantique et la Société dispose désormais de quatre ports pour l'exportation de ses produits : Matadi, Lobito, Beira et Dar-es-Salam.

C'est à cette époque aussi qu'il fut décidé d'appeler Panda-Likasi : *Jadotville,* en l'honneur du gouverneur Jean Jadot. Une plaque commémorative fut scellée dans le bâtiment de la nouvelle gare, dont la construction était entamée à ce moment. Elle porte cette inscription :

JADOTVILLE
Fondée en l'honneur de
JEAN JADOT
Gouverneur
de la
Société Générale de Belgique
En hommage de gratitude
Pour la part éminente
Qu'il a prise au développement
De la Colonie
Et en souvenir des 25 années qu'il a
Consacrées, depuis leur création,
A la haute direction
De la Cie du Chemin de Fer B.C.K.
De l'Union Minière du Haut-Katanga
Et de la Forminière.

La crise sévissait lorsqu'en 1931 les trois grandes Sociétés de 1906 — l'UNION MINIÈRE, la FORMINIÈRE et le B.C.K. — atteignirent leur vingt-cinquième année d'existence. Les circonstances ne se prêtaient guère à la commémoration de cet

événement. Mais un discret hommage de gratitude fut rendu par leurs collègues à Jean Jadot, président du Conseil de l'UNION MINIÈRE, à Sir Robert Williams, vice-président, et à Émile Francqui, administrateur-délégué.

La mort de Jean Jadot.

Quelques mois plus tard, le 1er mars 1932, Jean Jadot mourait à Bruxelles, à l'âge de soixante-dix ans.

Le temps n'a fait que grandir la personnalité du gouverneur Jadot. On se rend mieux compte aujourd'hui de la force de caractère de l'homme, de la pérennité de son œuvre, de la résonance de son action. Le constructeur de tramways et de chemins de fer en Égypte et en Chine, le réalisateur des grands projets *léopoldiens*, le tenace artisan de l'UNION MINIÈRE, du B.C.K. et de la FORMINIÈRE, le premier gouverneur *colonial* de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, le créateur qui savait clairement juger et résolument entreprendre, apparaît aujourd'hui comme le symbole même de l'expansion belge.

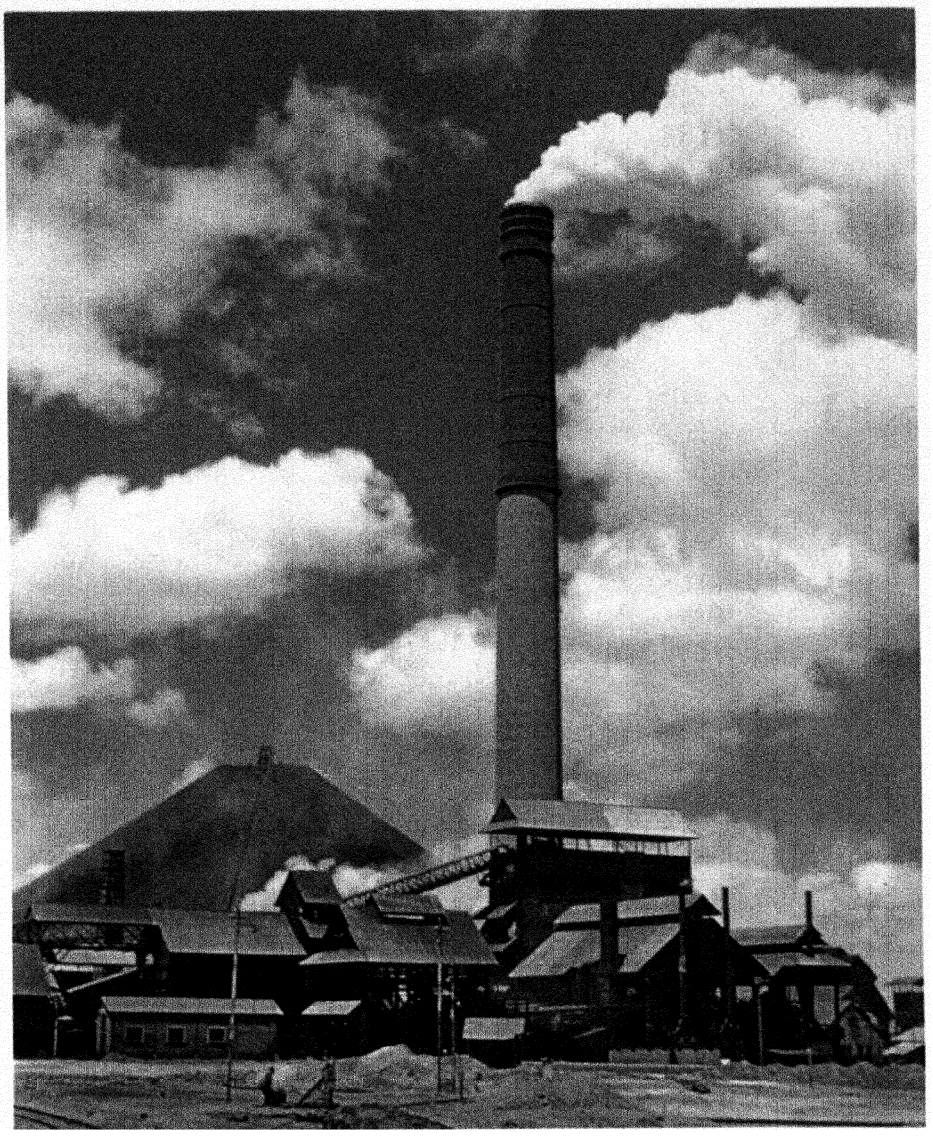
L'assemblée générale de l'UNION MINIÈRE, tenue le 11 juillet 1932, rendit un émouvant hommage à ce guide d'une valeur exceptionnelle, à ce chef toujours préoccupé de l'élément humain, à cet animateur à la fois réfléchi et audacieux, à celui dont le roi Léopold II avait dit : « Le grand Jadot est un homme de tout premier ordre... »

*2. Le redressement.*

ENFIN le monde se dégage péniblement du chaos. L'économie mondiale commence à remonter la pente. Mais elle éprouve encore de rudes secousses : dévaluation du dollar en 1933 et du *belga* en 1935, dévaluations successives du franc français en 1936, en 1937 et en 1938.

La production retrouve des débouchés et les usines se rouvrent. Les prix des matières premières ont tendance à s'affermir. Les stocks s'écoulent, lentement d'abord, plus rapidement à partir de 1935. Le soleil de la confiance réapparaît entre les nuages. L'actionnaire lit la page financière de son journal avec moins d'appréhension et souvent même avec satisfaction.

Mais c'était une période d'activité, sinon artificielle, tout au moins et en quelque sorte *forcée*. L'Allemagne a quitté la *Société des Nations* en 1933. L'année suivante, Hitler est devenu *Reichsführer*. En 1936, il a fait réoccuper la Rhénanie et, avec Mussolini, a proclamé l'axe Rome-Berlin. En 1938, les troupes allemandes ont envahi l'Autriche. Pendant ce temps, la guerre civile ensanglante l'Espagne. L'imminence du terrible drame qui se prépare aiguillonne la course générale aux armements.



*Lubumbashi.*



*En 1937, un quatrième four est mis en marche à l'usine des fours électriques à cobalt de Panda, remise en activité l'année précédente, après six années d'arrêt.*

Le développement des mines de l'Ouest.

Ce renversement de la situation économique se traduit aussitôt au Katanga par une activité accrue.

Les géologues ont intensifié leurs prospections et leurs sondages, révélé de nouvelles réserves de minerais de cobalt, d'étain et de cuivre — notamment un vaste gisement de cuivre oxydé, à côté de la vieille mine d'or de Ruwe — et des gîtes nouveaux de manganèse et de plomb.

Les mines de l'Ouest — Kolwezi, Musonoi, Ruwe — commencent à se développer à partir de 1937. Une ligne électrique à 110.000 volts, de plus de 200

kilomètres de long, relie la centrale Francqui à Kolwezi, où toute une nouvelle agglomération s'édifie, comme autrefois à Élisabethville, comme hier encore à Jadotville. Les pelles électriques sont mises en action. En 1939, l'extraction totale de la mine de Kolwezi atteint 630.000 tonnes. La production de cuivre de l'UNION MINIÈRE passe de 66.600 tonnes, en 1933, à 122.650 tonnes en 1939. La production de cobalt, dont la vente est favorisée par de nouveaux usages, est, elle aussi, en très forte augmentation. En outre, de 1933 à 1939, l'UNION MINIÈRE a encore produit plus de 7.000 tonnes de cassitérite, environ 2.680 kilos d'or, de l'argent, du platine et du palladium.

La production de plus en plus grande de minerais sulfurés, par la *Mine Prince Léopold,* à Kipushi, avait posé des problèmes délicats aux ingénieurs métallurgistes.

L'introduction de ces minerais dans la charge des fours de Lubumbashi entraîne la production simultanée de cuivre métallique et de matte [1] riche en cuivre (75 %). Celle-ci devenant de plus en plus abondante, il s'avéra impossible de la transformer en métal sur place avec les moyens dont on disposait. Elle fut alors envoyée en Belgique, pour être traitée aux usines de Hoboken. En 1936, par exemple, la fonderie de Lubumbashi produisit près de 80.000 tonnes de matte pour 2.800 tonnes seulement de cuivre en lingots.

Et voici qu'à côté du soufre, des quantités de plus en plus importantes de zinc viennent encore compliquer les opérations de Lubumbashi.

Alors, en 1935, on met en marche près de la *Mine Prince Léopold* un concentrateur utilisant le procédé de la flottation. En 1937, une nouvelle installation de grillage par appareils Dwight-Lloyd est mise en service à Lubumbashi, et le concentrateur de la *Mine Prince Léopold* est doublé en vue du traitement par flottation différentielle des minerais mixtes de cuivre et de zinc que l'on commence à extraire.

Les concentrés de zinc.

Ainsi donc, à cause des minerais sulfurés de Kipushi, l'UNION MINIÈRE devenait productrice de concentrés de zinc. D'autre part, le grillage de ces concentrés allait permettre de se passer de soufre importé pour la fabrication de l'acide sulfurique. Tant il est vrai, comme l'a dit Renan, que « l'art suprême est de savoir faire du bien avec du mal, du grand avec du médiocre... »

En 1938, 11.500 tonnes de concentrés à 52,5 % de zinc furent produits par concentration différentielle à l'usine de la *Mine Prince Léopold,* et la plus grande partie en fut livrée à SOGÉCHIM pour grillage dans des fours de Spirlet.

1. Sulfure de cuivre et de métaux divers, fer notamment.

C'est aussi pendant cette période que le Katanga devient producteur de deux autres matières premières : le manganèse et le plomb. En 1937, la SOCIÉTÉ DE RECHERCHE MINIÈRE DU SUD-KATANGA (SUD-KAT) entame le développement du gisement de manganèse de Kasekelesa et de celui de plomb de Kengere.

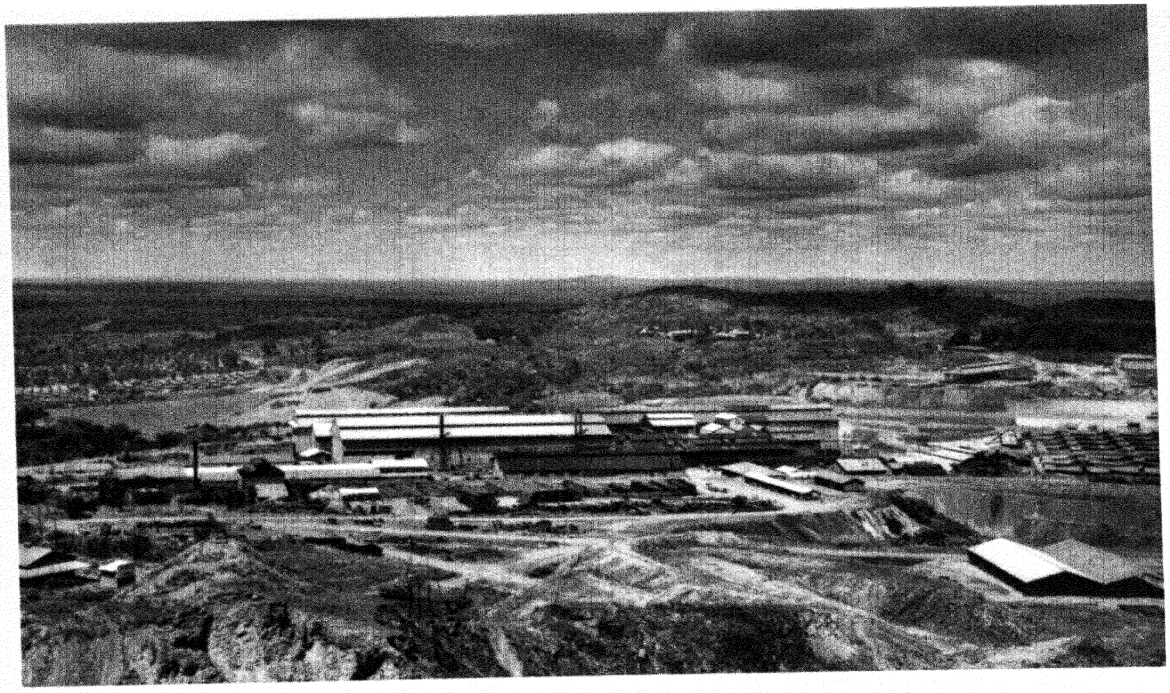
Le manganèse et le plomb.

Bien d'autres progrès furent encore accomplis en cette période précédant la seconde guerre mondiale. Au mois de septembre 1937, un quatrième four est démarré à l'usine des fours électriques à cobalt, remise en activité l'année précédente, après six années d'arrêt. En 1938, la récupération du cobalt par précipitation débute aux usines de Shituru. En plus de son installation de grillage de concentrés de zinc, SOGÉCHIM démarre, en 1936, une usine à chlorate de soude et une installation pour la production d'acide chlorhydrique. SOGÉFOR rehausse le barrage des *chutes Cornet,* ajoute un quatrième, puis un cinquième groupe à la *centrale Francqui,* et fournit, en 1939, près de 250 millions de kWh à l'UNION MINIÈRE, alors qu'elle n'avait produit au total qu'un peu plus de 47.200.000 kWh en 1932. SOGÉLEC développe ses lignes de transport de force et ses installations. La COMPAGNIE FONCIÈRE construit de nombreux immeubles à usage d'habitation, notamment à Kolwezi. Les CHARBONNAGES DE LA LUENA reprennent progressivement leur exploitation. La production des MINOTERIES en farine de maïs, de manioc et de froment s'élève de 5.000 tonnes environ en 1933, à plus de 14.000 tonnes en 1939. En Belgique, HOBOKEN a encore développé ses installations, notamment sa fonderie d'étain et sa raffinerie de métaux précieux.

En 1937, l'UNION MINIÈRE, à l'initiative de son président Félicien Cattier, adopte un nouveau statut et simplifie sa structure financière. C'est la grande opération d'unification des quatre espèces de titres. Désormais, il n'y aura plus que des parts sociales : les actions de capital, les actions de dividende, les actions privilégiées, les actions de jouissance sont échangées contre 828.000 parts sociales sans mention de valeur nominale.

L'unification des titres.

A cette importante assemblée générale extraordinaire, tenue le 8 avril 1937, le capital est porté à 300 millions de francs, par la création de 414.000 parts sociales nouvelles. Un certificat donnant droit à 414.000 voix aux assemblées générales est remis au COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA. Il est entendu, au surplus, que le C.S.K. aura droit à une redevance égale à 10 % des superdividendes qui sont répartis entre les actionnaires au-delà d'un premier dividende de 93.150.000 francs. Signalons en passant qu'une partie de ces droits a été transférée par le C.S.K. à la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED, conformément à leurs conventions particulières.



*Vue partielle des installations de la Sogéchim, dont les activités essentielles sont la fabrication d'acide sulfurique et l'hydrolyse d'huile de palme.*

Cette augmentation de capital permet à l'UNION MINIÈRE d'assainir radicalement sa situation financière, en remboursant les importants emprunts qu'elle avait contractés en monnaies étrangères.

Au moment où se tient cette assemblée, essentielle du point de vue de l'avenir de la Société parce qu'elle établit solidement son socle financier, les bénéfices sont en forte progression : 99 millions environ pour l'exercice 1935 et plus de 194 millions pour 1936 ; ils dépasseront 409 millions en 1937, 309 millions en 1938 et atteindront près de 404 millions en 1939.



*

L'optimisme règne donc à l'assemblée extraordinaire de 1937. Mais le président Félicien Cattier prononce de prudentes paroles qu'il est utile de se remémorer de temps à autre :

« Autant j'ai voulu vous inspirer confiance dans l'avenir de l'UNION MINIÈRE, autant je regretterais que cette réunion vous laissât un sentiment exagéré d'optimisme. Les actionnaires ont tendance à projeter le présent dans l'avenir et à s'imaginer que les situations actuelles vont durer toujours. Il n'en est rien. L'avenir, disaient les anciens, est dans la main des dieux. Il ne faut d'ailleurs pas non plus, et pour la même raison, désespérer dans les temps de crise. L'histoire de l'UNION MINIÈRE le montre clairement. La sagesse est au milieu... »

Période de deuils.

A quelques mois d'intervalle, la Belgique avait été cruellement atteinte dans ses plus chères affections par deux morts tragiques : celle du roi Albert, en 1934, et celle de la reine Astrid, en 1935. Grand dans la paix comme dans la guerre, le Roi-Chevalier était devenu en quelque sorte le *grand patron* des savants, des ingénieurs et des coloniaux belges. Tous reportèrent sur le jeune roi Léopold III leurs sentiments d'affection et de confiance.

La mort frappa aussi durement, au cours de cette période, dans les rangs des dirigeants de l'UNION MINIÈRE.

Au moment où Émile Francqui meurt, le 16 novembre 1935, à l'âge de soixante-douze ans, il n'est plus administrateur-délégué de l'UNION MINIÈRE, car il a donné sa démission en 1932, au décès du *grand Jadot*, pour se consacrer tout entier à



*Émile Francqui, l'ancien explorateur du Katanga, devenu administrateur-délégué de l'Union Minière, puis gouverneur de la Société Générale, meurt en 1935, âgé de 72 ans.*

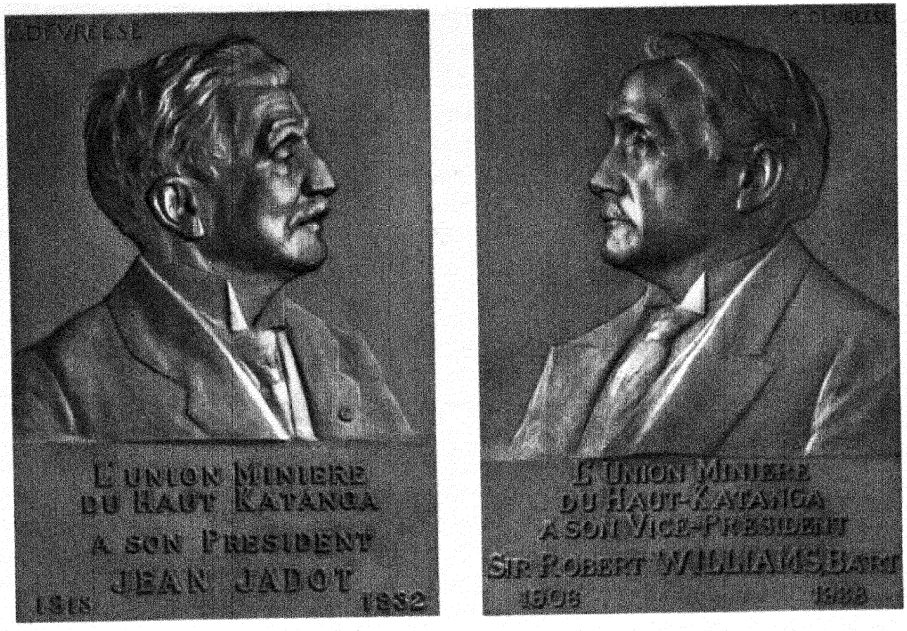
ses fonctions de gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE. Mais l'ancien explorateur du Katanga n'a jamais cessé de s'intéresser à l'UNION MINIÈRE et de lui apporter les lumières de sa grande expérience. Président du *Comité National de Secours et d'Alimentation* pendant la guerre 1914-1918, ministre d'État, ancien ministre des Finances, délégué de la Belgique dans toutes les grandes conférences internationales de l'*après-guerre*, homme d'affaires d'une activité prodigieuse et d'une admirable clairvoyance, chef incontesté, Émile Francqui fut aussi l'organisateur du *Fonds National de la Recherche Scientifique* — constitué en 1927 à l'appel du roi Albert — et le créateur de la *Fondation* qui porte son nom.

Paul Claudel, qui l'avait connu en Chine dès 1897 — alors que tous deux étaient consuls généraux de leurs pays — a tracé de celui qu'il appelait *le Bonaparte brabançon,* un portrait fascinant :

« Ce que j'admirais chez Francqui, c'était la masse, l'unité qui donnait à cette puissante organisation, dominée par un bon sens général et par une imagination quasi diabolique, un impact, une puissance de pénétration à peu près irrésistible. Quand il donnait à fond, quand cet œil terrible s'allumait, quand cette tête énorme se mettait à s'agiter dans son faux-col, au-dessus de ce cou et de ces épaules de Briarée, on sentait que le sol allait trembler sous la charge d'un rhinocéros. Francqui n'avait rien de l'amateur ; ce qui ne concernait pas sa tâche directe n'avait pas plus d'intérêt pour lui que les ruines d'un temple antique ne peuvent en avoir pour un lion. C'était un de ces êtres restés entièrement natifs, tels qu'ils sont sortis de la main du Créateur, et sur qui l'éducation n'a pas joué son rôle rapetissant et dégradant, une puissance intacte, une figure de proue, un exemple de ce que les sages taôistes ne se lassent pas de louer sous le nom de *the uncarved block.* Partout où il allait, il apportait de la grandeur.

» Ainsi, après les Thys, les Jadot, les Empain, disparaît le dernier des *Léopoldiens* et peut-être le plus grand. Tous avaient le même caractère d'énergie, d'ingéniosité, de réalisme et de gaîté. Ce sont les qualités que l'on retrouve également chez les Wallons et chez les Flamands et qui rendent ce peuple belge si sympathique. Sous une forme rude, dans des conditions que l'étroitesse des frontières et les jalousies raciales et internationales rendent parfois difficiles, ce sont des hommes.

» Ce sont des optimistes, que rien ne réussit à décourager. Ni le pessimisme allemand, ni le scepticisme français, n'ont de prise sur ces cœurs puissamment amarrés aux bonnes choses de la terre et de la vie, mais fervents aussi de toutes ces formes de l'idéal qui peuvent tenter une tête bien faite et un bras musculeux.




*A Bruxelles, comme en Afrique, deux plaques de bronze perpétuent le souvenir de Jean Jadot et de Sir Robert Williams.*

La race des Francs n'est pas éteinte, comme l'envahisseur a pu s'en apercevoir en 1914. Il y a encore des chênes qui poussent entre l'Escaut et la Meuse. »

Le jeu des événements et la volonté des hommes, l'implacable marche du temps et la mort apportèrent, à cette époque, bien des changements parmi les dirigeants de l'UNION MINIÈRE.

Au début de l'année 1933, deux délégués de la TANGANYIKA CONCESSIONS LIMITED au Conseil d'administration de l'UNION MINIÈRE — MM. Charles Frederick Rowsell et Alexander A. Thomson — périrent dans un accident d'aviation près de Dixmude, en rentrant à Londres d'une séance du Conseil à Bruxelles.

Le 25 avril 1938, le fondateur de la TANGANYIKA et du BENGUELA RAILWAY, Sir Robert Williams, Bt., vice-président de l'UNION MINIÈRE depuis sa fondation, décédait à Londres. Deux médaillons de bronze, reproduisant les traits de Jean Jadot et de Sir Robert, perpétuent, au siège de la Société à Bruxelles et à Élisabethville, le souvenir de ces deux hommes dont l'énergique action, l'enthousiasme et l'indéfectible optimisme firent tant pour la mise en valeur de l'Afrique centrale.

En 1939, Félicien Cattier, tout en restant administrateur, renonça à la présidence de l'UNION MINIÈRE pour se consacrer à ses absorbantes fonctions de président des quatre grandes fondations — *Fondation Universitaire, Fonds National de la Recherche Scientifique, Fondation Nationale du Cancer* et *Fondation Francqui* — et Alexandre Galopin, gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, fut désigné pour le remplacer. M. Sengier assumait les fonctions d'administrateur-délégué depuis le moment où, en 1932, Émile Francqui avait été nommé gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE ; M. Cousin était administrateur-directeur en Afrique depuis 1935.

L'UNION MINIÈRE avait réussi, après avoir traversé une crise d'une gravité exceptionnelle, à opérer un redressement remarquablement rapide et à accomplir, en quelques années, une étape féconde en grandes réalisations. Dirigeants et personnel voyaient leurs efforts récompensés par un développement constant, conforme à leurs plans et à leurs espoirs.

Mais la seconde guerre mondiale éclate le 3 septembre 1939 et, quelques mois plus tard, le fracas des bombes explosant sur les villes de Belgique clame que la *drôle de guerre* est devenue la *guerre totale...*



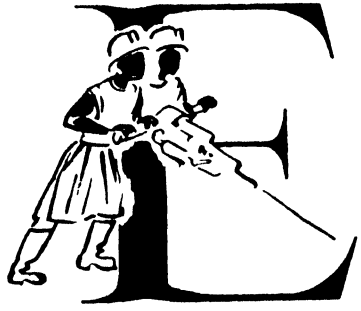
# *CHAPITRE HUITIÈME*



*Pendant cinq ans, l'Union Minière mit tout en œuvre pour fournir aux Alliés les plus grandes quantités possibles de minerais et de métaux stratégiques. Ci-dessus, une vue du parc à cuivre de Shituru.*

# L'EFFORT DE GUERRE

## (1940-1945)



En juin 1940, le gouverneur général du Congo belge, M. Pierre Ryckmans, lançait un message historique : « Le Congo belge est, dans la guerre, l'actif le plus important de la Belgique. Il est tout entier au service de l'Alliance et, par elle, au service de la Patrie. S'il faut des hommes, il donnera des hommes. S'il faut du travail, il donnera du travail. »

*1. Une immense somme de labeurs...*

L'unanime volonté exprimée en ces mots allait, pendant cinq années d'une activité ininterrompue, soutenir un effort de guerre d'une ampleur impressionnante. Il fut réalisé grâce à l'énergie et à la clairvoyance des dirigeants, grâce à l'enthousiasme, au savoir-faire et à la capacité de travail de quelques milliers de blancs, grâce au confiant dévouement et à l'esprit de coopération des travailleurs congolais.

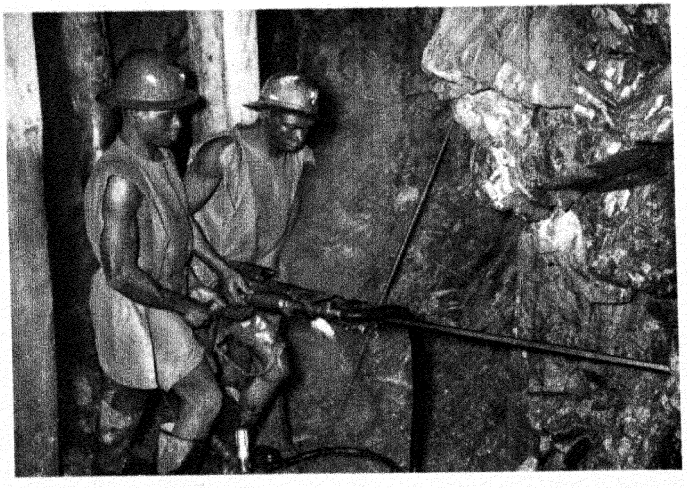
Période d'adaptation.

Lorsque la Colonie fut soudain coupée de sa métropole, l'UNION MINIÈRE se trouva aux prises avec des difficultés qui freinèrent d'abord son activité. Mais elles furent rapidement surmontées, car ses dirigeants avaient créé, tant à la Colonie qu'ailleurs, l'organisation permettant de faire face à la situation. Les commandes de matériel antérieurement passées en Europe occupée furent replacées en pays libres et des dispositions furent prises pour assurer, dans toute la mesure du possible, les approvisionnements et les transports.

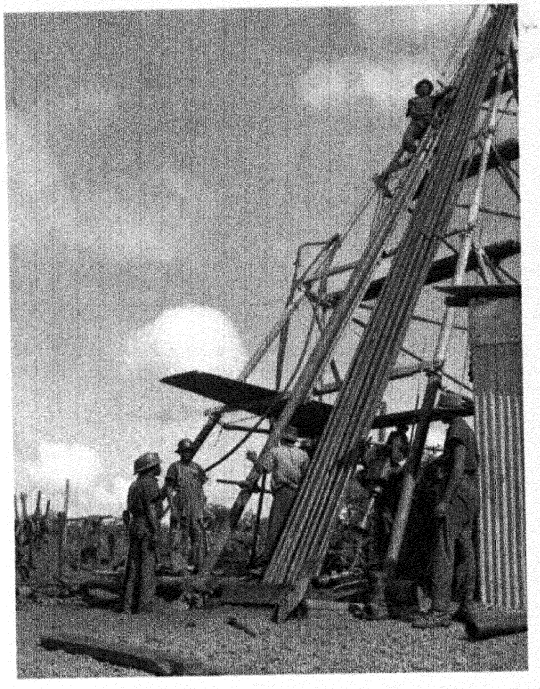
Toute cette activité, qui se substituait à celle exercée en temps normal par les bureaux de Bruxelles, fut conduite à New York par une société amie, l'AFRICAN METALS CORPORATION, dont les cadres avaient été renforcés à cet effet.

Afin de remplacer les usines de Hoboken, devenues inaccessibles du fait de l'occupation de la Belgique, des contrats de raffinage du cuivre brut et des mattes furent conclus avec des entreprises américaines, et une usine pour le raffinage du cobalt brut fut construite à Niagara-Falls.

L'un des problèmes les plus malaisés à résoudre au Katanga fut posé par la pénurie de personnel blanc qualifié. Plus d'une centaine d'agents européens travaillant au service de la Société au Katanga avaient été mobilisés dans la Force publique congolaise, qui allait combattre en Abyssinie, ou s'étaient engagés dans les Forces des Alliés. Pour accomplir les tâches accrues que requérait l'effort de guerre,



*L'introduction de marteaux-perforateurs à injection d'eau dans les tailles de la Mine Prince Léopold a contribué à assainir complètement l'atmosphère poussiéreuse des chantiers.*



*Une sondeuse en action dans la région de Kipushi. La longueur totale des sondages forés sous le contrôle du département géologique depuis l'origine de la Société, jusqu'à fin 1955, dépasse 560 km.*

il fallait non seulement combler les vides, mais encore renforcer les cadres. Quelques Belges purent être engagés, avec le concours du Gouvernement, en Angleterre, à Lisbonne et au Congo même. Des monteurs, des électriciens, des ajusteurs et des mouleurs furent recrutés à l'Ile Maurice, des ouvriers qualifiés, des mineurs et des médecins, au Portugal. L'effectif du personnel blanc passa ainsi de 923 unités à fin avril 1940 à 1075 environ à la fin de 1944, et le pourcentage de personnel étranger passa de 8 à 17,5 %.

Le renforcement des programmes d'exploitation exigeait aussi un nombre plus considérable de travailleurs congolais. Grâce à la réputation dont l'UNION MINIÈRE jouissait en tant qu'employeur, 10.000 hommes, la plupart originaires du Lomami, vinrent au cours des années de guerre accroître l'effectif de la main-d'œuvre congolaise qui atteignit ainsi, en 1944, un chiffre record de 20.000 hommes.

Le renforcement des programmes.

La tâche qui incombait à l'UNION MINIÈRE dans l'énorme effort commun peut se résumer en quelques mots : mettre tout en œuvre pour fournir aux Alliés la plus grande quantité possible de minerais et de métaux stratégiques. Quelques mots... mais qui représentent une immense somme de labeurs quotidiens et opiniâtres. La production de cuivre devait être augmentée. Il fallait pousser au maximum la production de cobalt et d'étain et trouver si possible de nouveaux gîtes de ces minerais stratégiques d'une importance vitale pour la poursuite des opérations. Le cobalt, en plus de son utilisation dans la fabrication des aciers magnétiques et rapides, entre en effet dans la composition de nombreux alliages

Le cadmium et l'étain.

et c'est une grande vedette parmi les métaux indispensables à la guerre moderne. L'étain est essentiel dans les fabrications de guerre et l'occupation de la Malaisie et des Indes Néerlandaises créa à cet égard une situation critique.

A partir de 1941, l'UNION MINIÈRE produit du cadmium, récupéré par SOGÉCHIM des poussières provenant du grillage des concentrés de zinc.

Les géologues de l'UNION MINIÈRE abandonnent provisoirement les grands levés géologiques pour se consacrer à la mission qui leur est assignée : étendre si possible les réserves minières des mines en activité ; trouver des gisements susceptibles d'un rendement rapide ; découvrir de nouveaux gîtes de minerais stratégiques. Grâce à leurs travaux, menés à bien avec un personnel réduit, les réserves en cuivre, en cobalt et en étain sont accrues malgré une exploitation intensive.

Les mineurs fournissent un rude travail. A la *Mine Prince Léopold,* l'extraction souterraine se poursuit à plein rendement. Les mines de Luishia et de Kambove — qui ont déjà tant donné depuis le début de leur lointaine mise en exploitation — font un courageux effort. A Kambove, l'état d'épuisement du gisement ne permet plus l'usage de puissants moyens mécaniques, et les derniers lambeaux de minerais sont exploités manuellement. La même situation se présente à Luishia où la dernière grosse pelle électrique est retirée de la mine en 1943. De nombreux gisements de moindre importance font l'objet d'exploitations manuelles, surtout dans la *zone du Centre.* Au mois de mars 1943, l'ancienne mine de Kakanda, au nord-ouest de Kambove, est remise en exploitation ; de puissantes pelles électriques y entrent en action et, à la fin de cette même année, 1.700.000 tonnes de produits ont été déjà extraits.

Mais, c'est dans la *zone de l'Ouest* que le développement est le plus spectaculaire. Une extraordinaire activité règne à Kolwezi, à Musonoi et à Ruwe, et ces trois noms sonnent aux oreilles des *Africains* comme des noms de victoires.

La production des seules mines de Kolwezi et de Musonoi est jugée insuffisante : en 1942, un nouveau gisement cupro-cobaltifère, situé à Kamoto, un peu à l'ouest de Musonoi-Kolwezi, est mis en exploitation, et une laverie y est construite.

La mise en exploitation du gisement de Ruwe.

La même année, on décide de commencer l'exploitation du gisement de Ruwe, récemment découvert. Mais il s'agit d'abord d'enlever une couche de 25 millions de tonnes de stériles et d'investir 250 millions de francs avant de retirer la première tonne de cuivre ! L'équipement nécessaire est commandé : trois puissantes pelles électriques, cinq locomotives électriques de 70 tonnes, cinquante wagons basculeurs de 35 tonnes, entièrement métalliques, à culbutage par air comprimé, du matériel de voie, tout l'appareillage électrique, des batteuses de mines, etc.



*La mine de Ruwe, équipée des engins les plus modernes de chargement et de transport des minerais, est entrée en exploitation en 1950.*

Kolwezi et Ruwe sont reliés par un chemin de fer et une ligne de transport de force. Des ateliers, une centrale de compresseurs, des habitations pour le personnel européen et congolais sont rapidement érigés.

En avril et en juin 1944, les deux premières pelles électriques sont mises en service. Comme les locomotives électriques ne sont pas encore arrivées, on a

recours à d'anciennes locomotives à vapeur, dont certaines datent de 1913. Enfin, au début de l'année 1945, la première locomotive électrique de 70 tonnes entre en service et, à la fin de cette même année, quatre autres l'ont rejointe.

En 1945, les mines à ciel ouvert seules extrairont ainsi environ 9 millions de tonnes de produits dont 2.400.000 tonnes de minerais.

Nouvelles installations métallurgiques.

Loin de se contenter de produire au maximum avec les moyens existants, les ingénieurs et les techniciens étudient et parviennent à réaliser des équipements nouveaux permettant d'intensifier l'effort de guerre de la Société.

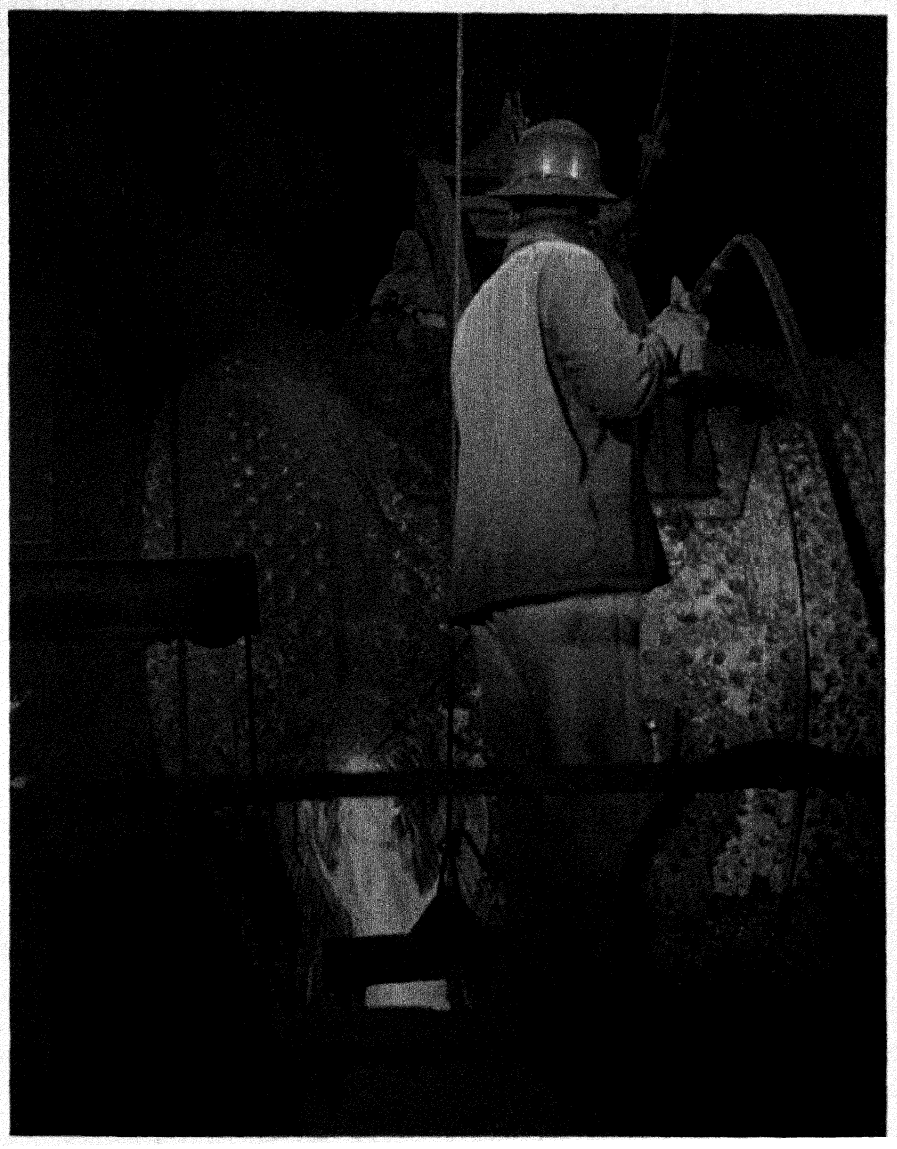
L'occupation de la Belgique et les difficultés de transport maritime avaient retardé l'achèvement et la mise en service d'une usine de concentration à Kolwezi. Les travaux sont, dès que la chose est possible, activement repris et, le 14 juillet 1941, la nouvelle installation est inaugurée par le gouverneur général Ryckmans. Alimenté par les mines de Musonoi et de Kolwezi, le nouveau concentrateur est aussitôt gorgé de produits. Il faudra bientôt le doubler. Dans le domaine de la concentration encore, la capacité des installations de Kipushi est notablement accrue en 1944.

C'est aussi en pleine guerre et sans aucune intervention extérieure, qu'une usine productrice de cobalt électrolytique est étudiée, construite et mise en marche à Shituru. Le nouveau procédé est conçu dès 1941 dans le laboratoire du département des recherches et expériences de Jadotville, où règne une dynamique émulation. En juillet 1942, une installation-pilote d'une capacité d'une tonne de cobalt par mois entre en service. Enfin, le 16 juin 1945, la première usine à cobalt électrolytique est mise en marche au Katanga et produit aussitôt 120 tonnes par mois.

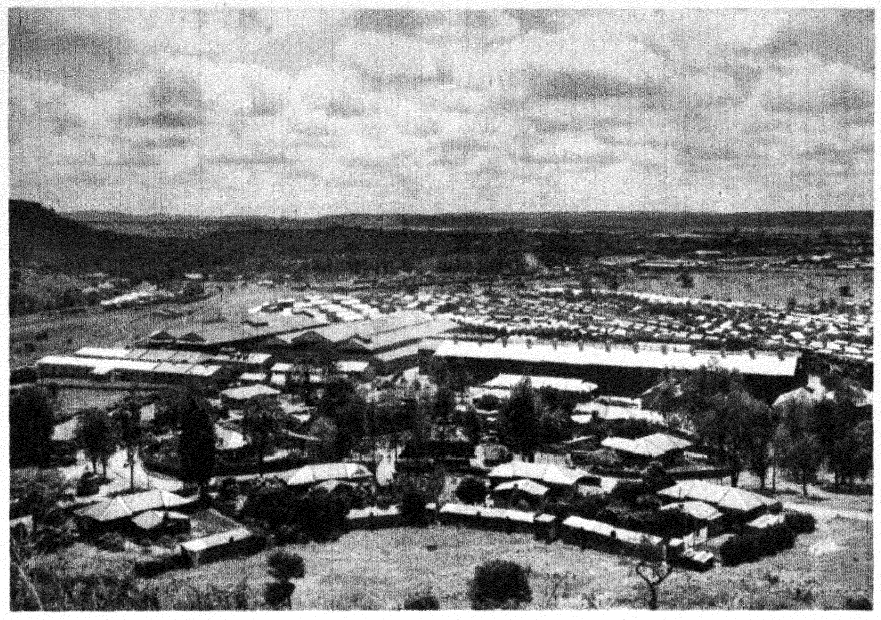
En vue de réduire les tonnages à transporter outre-mer, il est décidé, en 1943, de construire une section de convertissage qui transformera les mattes à 70 % en cuivre brut à 98-99 %. Réalisée en un temps record, cette usine fut mise en service à Lubumbashi, le 2 janvier 1945.

L'atelier central.

L'atelier central de Jadotville, agrandi et outillé en conséquence à plusieurs reprises, rendit de très grands services. On y produisit de tout avec des moyens parfois réduits. Sans l'ingéniosité et le savoir-faire de ses ingénieurs, de ses techniciens et de ses ouvriers qualifiés blancs et noirs, beaucoup de machines et d'installations auraient été immobilisées faute de recevoir, d'outre-Atlantique ou d'ailleurs, les indispensables pièces de rechange. De véritables tours de force y furent accomplis ! On en vit même sortir des cloches, destinées entre autres au pensionnat de Kolwezi et à l'église de la cité des travailleurs congolais de Panda.



*Le fondeur.*

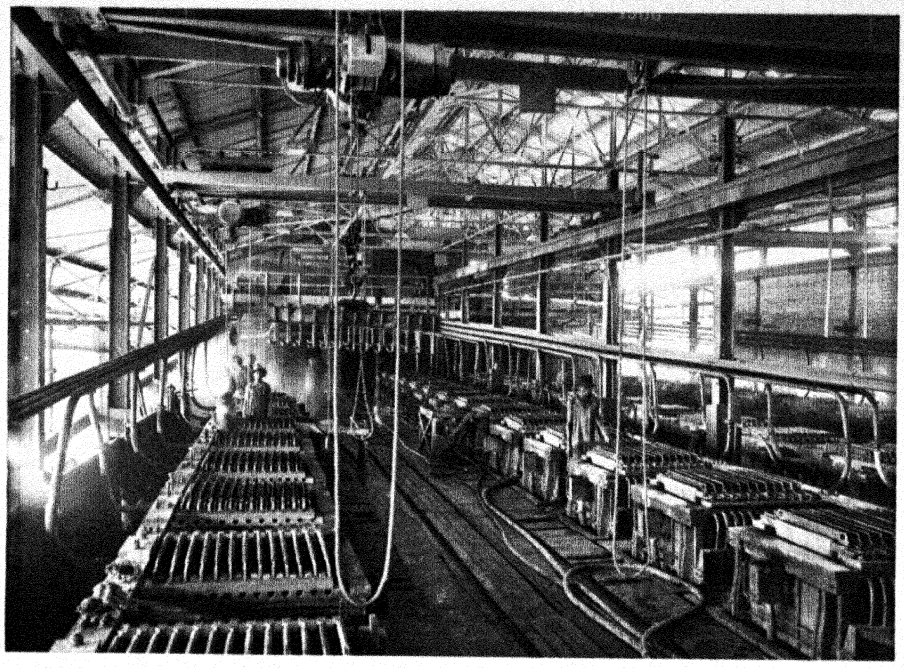


*L'atelier central de Jadotville coordonne et exécute les travaux mécaniques les plus importants nécessités par les exploitations disséminées de la Société.*

Celle qui fut baptisée *Victoire 1945* fut sans aucun doute moulée, coulée et polie avec une ferveur toute spéciale...

Un grand effort fut accompli pour augmenter la production de cassitérite et d'étain ; au cours de cette période de guerre, l'UNION MINIÈRE épuisa, à peu de chose près, toutes ses réserves de cassitérite. En 1940 et en 1941, une partie de la cassitérite fut vendue à la Grande-Bretagne, une autre partie raffinée au Katanga, d'abord par la GÉOMINES, puis par la SERMIKAT, dans ses installations de Lubudi. A partir de 1942, tout l'étain produit fut expédié aux États-Unis.

C'est aussi à ce pays que fut fournie une partie importante des concentrés de zinc de Kipushi, après grillage par SOGÉCHIM dans ses usines de Jadotville.



*La salle d'électrolyse du cobalt. Après raffinage des cathodes qui y sont produites, suivant un procédé mis au point dans les laboratoires de la Société, le métal est livré à l'exportation sous forme de granules marchands.*

L'activité des sociétés auxiliaires.

Il convient de souligner enfin le remarquable effort accompli par les sociétés auxiliaires de l'UNION MINIÈRE au cours de ces cinq années de guerre.

SOGÉCHIM augmenta dans des proportions importantes ses fabrications d'avant-guerre : acide sulfurique, huile hydrolysée, eau épurée, chlorate de soude et glycérine. Elle produisit en outre des huiles et des graisses ricinées et du sulfate de zinc. Elle fabriqua dans ses usines de Jadotville différents produits chimiques devenus introuvables au Congo belge à cette époque.

La SOCIÉTÉ DE RECHERCHE MINIÈRE DU SUD-KATANGA poussa au maximum ses productions de minerai de manganèse et de minerai de plomb. La production

des CHARBONNAGES DE LA LUENA fut notablement développée. Les fabrications des MINOTERIES répondirent aux besoins alimentaires d'une population de plus en plus nombreuse. SOGÉFOR fournit à l'UNION MINIÈRE jusqu'à 313.274.000 kWh en 1942, contre 249.400.000 kWh en 1939.

En Belgique, les usines de HOBOKEN restèrent en veilleuse pendant toute la durée de l'occupation. Ce n'est qu'en 1946 qu'elles retrouvèrent une activité normale, lorsque les matières premières du Congo belge purent enfin reprendre le chemin de la métropole.

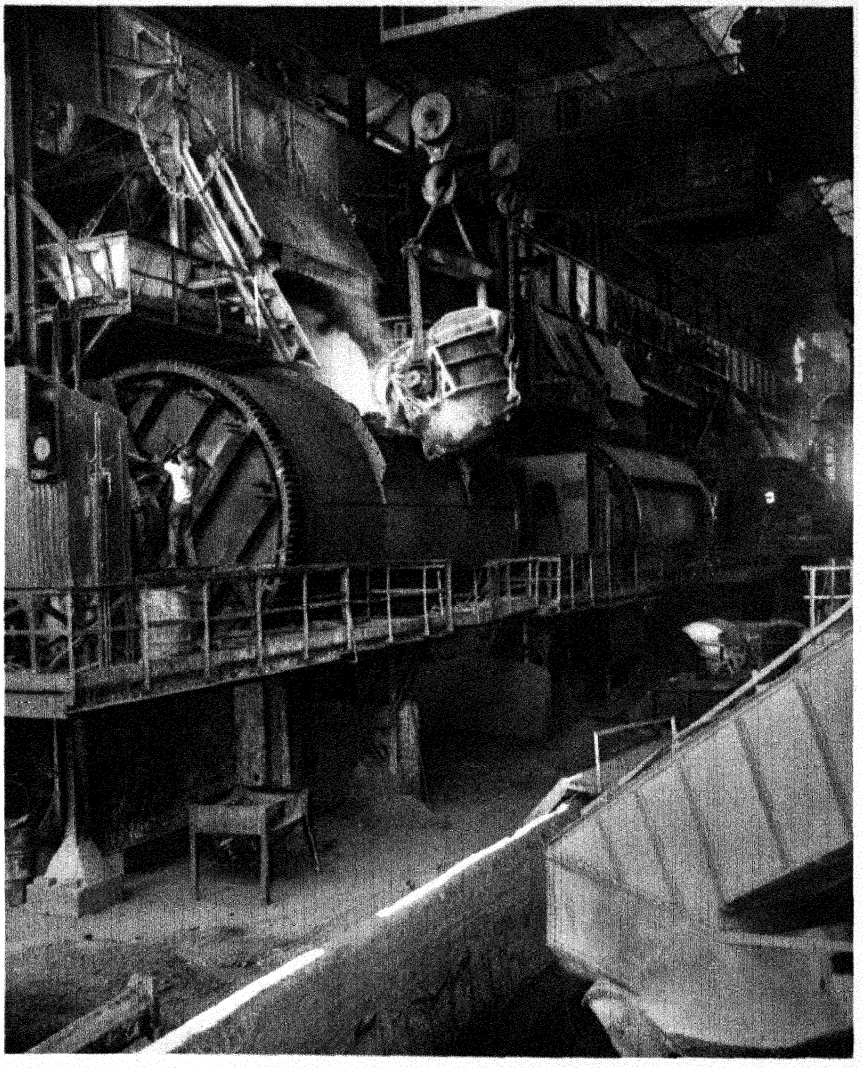
*2. Une contribution essentielle.*

LES grands chefs d'État des pays alliés et les plus hautes personnalités ont rendu hommage à l'immense effort de guerre du Congo belge et souligné sa contribution essentielle à la victoire finale. C'est avec une légitime fierté que l'UNION MINIÈRE se remémore aujourd'hui la part qu'elle a prise dans cette commune et tenace action.

Au cours des années 1940 à 1944, 800.000 tonnes de cuivre du Katanga furent fournies aux Alliés. Il est intéressant de comparer ce chiffre à celui de 85.000 tonnes, montant total de la production durant la guerre 1914-1918. Depuis l'occupation de la Belgique jusqu'à la fin du mois de janvier 1945, tout le cuivre du Katanga fut réservé au Gouvernement britannique et lui fut livré à des prix fixés par ce dernier pour ses achats en provenance des pays du Commonwealth. Ces prix étaient moins élevés que ceux en vigueur aux États-Unis ; mais la Grande-Bretagne se trouvait engagée dans un effort d'armement considérable dont le succès dépendait, dans une large mesure, des tonnages de cuivre dont elle pouvait disposer et l'UNION MINIÈRE se devait de lui apporter tout son concours.

La production de cobalt répondit à tous les besoins des États-Unis et contribua en outre à l'approvisionnement de l'industrie de guerre britannique.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'aide capitale apportée à la victoire commune par les fournitures de minerai d'uranium du Katanga. Ce minerai fut fourni à un organisme représentant les gouvernements alliés. Étant donné le but solidairement poursuivi, le prix de vente fut fixé extrêmement bas, sur la base des prix en vigueur pour les ventes de produits uranifères à l'industrie céramique. Le président Eisenhower a rendu un hommage reconnaissant à la Belgique en déclarant que ces fournitures avaient constitué « une contribution éminente à la défense du monde libre ainsi qu'au renforcement de la position des États-Unis, en tant que nation se consacrant au maintien de la paix et de la liberté ».



*L'installation de convertissage de Lubumbashi produit depuis 1945 du cuivre blister à 98-99 % de pureté.*

L'intense activité de l'UNION MINIÈRE au cours de la seconde guerre mondiale eut encore un résultat d'un intérêt considérable : grâce aux exportations de matières premières, le Gouvernement belge disposa d'importantes ressources en devises étrangères qui lui permirent de conserver son indépendance du point de vue financier. Le rapide relèvement économique de la Belgique trouva dans ce fait l'une de ses causes. M. Sengier déclara à ce sujet, après les hostilités :

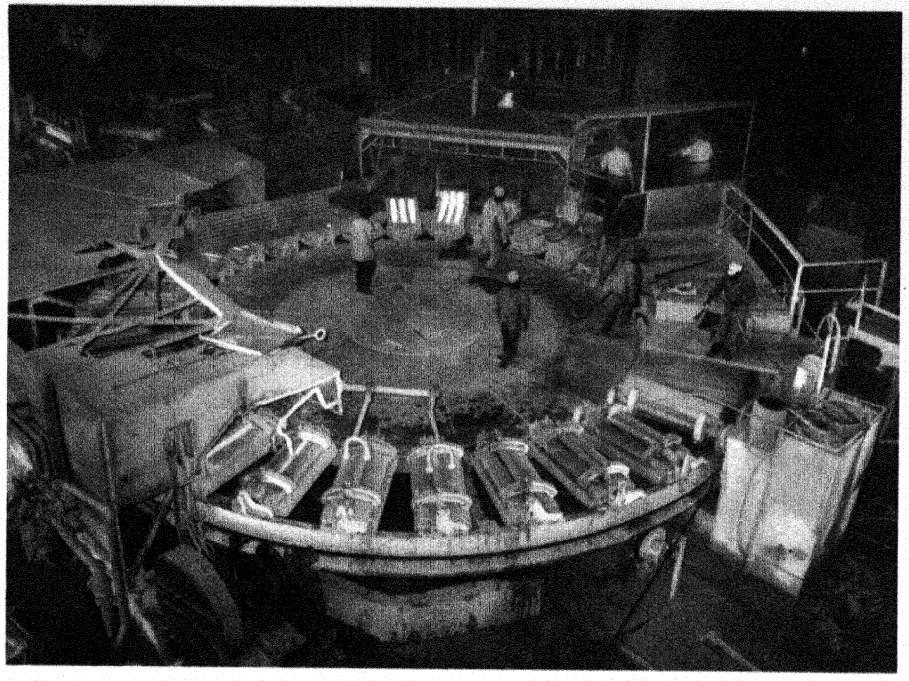
« Beaucoup ne se sont peut-être pas encore demandé quelles étaient les raisons pour lesquelles la Belgique s'est redressée plus rapidement, après la guerre, que la plupart de ses voisins d'Europe. Vous êtes-vous rendu compte que l'activité de l'UNION MINIÈRE, en Afrique et à l'étranger, a été une des causes de ce redressement ? Il suffit de savoir que le chiffre d'affaires de notre direction de guerre aux États-Unis — c'est-à-dire le résultat de la vente de nos produits, plus l'étain de la Colonie — a atteint, pendant les hostilités, le montant annuel d'environ soixante-cinq millions de dollars, payables en dollars et en livres. Ce montant dépassait le maximum du budget annuel du Gouvernement belge de Londres, avec la conséquence directe que la Belgique, au moment de la libération du pays, se trouvait n'avoir contracté aucune dette à l'égard de ses grands alliés : l'Angleterre et les États-Unis. »

*3. La direction et le personnel.*

CEUX qui, durant ces cinq années de guerre, travaillèrent sans trêve en Afrique pour la victoire commune et la libération de leur patrie, illustrent cette prédiction d'une haute personnalité britannique : « La guerre sera gagnée par des peuples et des hommes fatigués... »

Ceux qui n'ont pas vécu en Afrique au cours de cette période, peuvent difficilement se rendre compte de l'atmosphère dans laquelle le travail devait s'y poursuivre. Il n'était pas un agent qui n'eût des êtres chers en Europe occupée ou sous les armes. Chacun vivait dans l'anxiété. Les vicissitudes des opérations militaires créaient une tension nerveuse qu'aggravaient encore un labeur intensif et le séjour prolongé dans un climat tropical.

L'UNION MINIÈRE n'échappa pas à cet état de choses et quelques incidents surgirent, affectant le travail dans certains sièges. L'état de santé des agents et de leurs familles fut l'une des préoccupations de la direction. Le service médical, sans cesse sur la brèche, accomplit des prestations quasi ininterrompues avec un dévouement au-dessus de tout éloge. La Société fit aménager, pour les familles de son personnel, une station climatique sur les hauts plateaux des Biano au



*Roue de coulée aux usines de Jadotville-Shituru. Le cuivre électrolytique à 99,95 % de pureté est coulé en lingots de dimensions commerciales.*

Katanga, à 1.600 mètres d'altitude, et organisa un régime de congés de détente, que les agents pouvaient prendre notamment dans les stations balnéaires de l'Afrique du Sud.

La coopération des travailleurs congolais.

L'une des plus grandes satisfactions de l'UNION MINIÈRE fut de voir avec quelle vaillance et quel dévouement ses milliers de travailleurs congolais apportèrent leur coopération à la grande œuvre entreprise. Malgré les circonstances difficiles de cette époque, la volonté de la Société de développer sans cesse le bien-être moral et matériel de son personnel congolais ne se relâcha pas un instant.

L'UNION MINIÈRE et ses agents participèrent largement aux œuvres de secours créées pendant la guerre. Ce qu'il convient surtout de souligner, c'est l'admirable générosité du personnel d'Afrique qui, à lui seul, versa aux œuvres de guerre près de 12 millions de francs, sans compter la valeur des colis expédiés aux prisonniers, ainsi qu'aux familles et aux amis se trouvant en Belgique occupée.

Le personnel européen.

En Belgique, la constante préoccupation des dirigeants de la Société, au cours de ces cinq années d'occupation, fut de contribuer à la résistance morale du pays et d'épargner aux membres de son personnel la déportation et le travail forcé. Tous les agents d'Europe furent gardés en service ou mis à la disposition d'organisations de bienfaisance, telles que la *Croix-Rouge*, le *Secours d'Hiver*, etc.

L'UNION MINIÈRE apporta son concours financier aux œuvres charitables coloniales et métropolitaines — telles que l'*Aide aux Coloniaux*, la *Croix-Rouge du Congo*, etc. — et elle participa activement, avec la FORMINIÈRE, à la constitution et à l'activité de l'*Aide coloniale aux hôpitaux et sanatoria de Belgique*, dont une section secrète ravitaillait certains groupes de résistance et venait en aide aux familles des fusillés et aux enfants de prisonniers.

De même que les agents d'Afrique, ceux d'Europe firent preuve d'un magnifique esprit de solidarité et de générosité envers leurs compatriotes malheureux.

Au cours de la seconde guerre mondiale, l'UNION MINIÈRE fut tragiquement éprouvée.

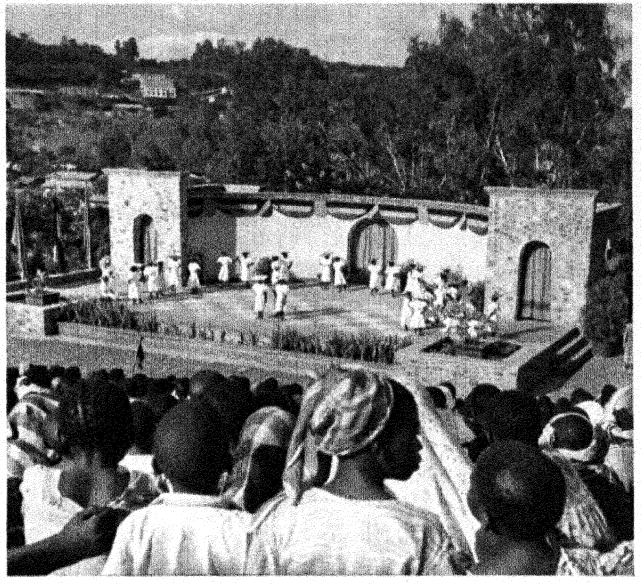
L'assassinat du gouverneur Galopin.

Au moment où la victoire était proche, au moment où la libération des pays occupés apparaissait imminente, le président de l'UNION MINIÈRE, M. Alexandre Galopin, gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE, était lâchement abattu à Bruxelles, le 28 février 1944, par des assassins à la solde de l'ennemi.

Fils d'un célèbre juriste, professeur à l'Université de Liège, lui-même ingénieur civil des mines de cette université, M. Galopin avait commencé sa carrière comme apprenti ajusteur, puis comme dessinateur, au bureau d'études de la FABRIQUE NATIONALE D'ARMES DE GUERRE (F.N.). Il devait en devenir l'administrateur-directeur général. En 1923, il fut appelé par le gouverneur Jean Jadot à faire partie du Conseil de direction de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE.

Le général Gaston Blaise, qui lui succéda en qualité de gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, dit à ce propos :

« Ainsi, celui qui avait été le *grand gouverneur* de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE pendant la guerre de 1914-1918, marquait-il d'un sceau particulier l'homme qui, vingt ans plus tard, dans des circonstances combien plus difficiles



*Les manifestations et spectacles qui sont organisés au théâtre de verdure de la cité des travailleurs de Jadotville, y attirent toujours de nombreux spectateurs.*

encore et au prix de sa vie, allait montrer, à la tête de cette *maison*, l'exemple de toutes les vertus publiques et privées et conduire la barque au port à travers mille récifs. Singulière rencontre de grandes destinées ! »

Grand ingénieur, homme d'une admirable droiture, doué d'une force de caractère peu commune, animé par l'esprit civique le plus élevé, M. Galopin fut, comme on l'a dit si justement : « l'âme de la résistance intelligente à l'ennemi en Belgique occupée ».

Une plaque de bronze à son effigie, scellée dans le hall des bureaux de l'UNION MINIÈRE à Bruxelles, rappelle le souvenir du *président de la guerre*, tombé à son poste en accomplissant une tâche exceptionnellement difficile et délicate, avec un tranquille courage et une haute conception de son devoir envers le pays.

A la mort de M. Galopin, M. Félicien Cattier, vice-gouverneur général honoraire de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, accepta, à l'âge de 70 ans et malgré une santé chancelante, de reprendre jusqu'à la libération du territoire la présidence de l'UNION MINIÈRE.

Lorsque la Belgique fut envahie, la haute administration de l'UNION MINIÈRE se trouva, dès la première heure, assurée en pays libres, c'est-à-dire aux États-Unis et au Congo belge.

La haute direction aux États-Unis.

Résidant à New York, assisté par quelques collaborateurs d'élite, accomplissant de nombreuses missions en Grande-Bretagne et au Canada, M. Sengier était chargé des grandes questions commerciales et financières et des relations avec les Gouvernements belge et alliés.

Un jour de l'année 1942, M. Sengier vit entrer en son bureau de New York un colonel de l'armée américaine, délégué auprès de lui par le *Manhattan Project*, l'organisme chargé des recherches nucléaires par le Gouvernement américain.

« Pourriez-vous, demanda le colonel, aider les États-Unis à se procurer du minerai d'uranium du Congo ? Il s'agit d'une question d'une importance capitale pour la cause des Alliés. » — « Quand vous le faut-il ? » — « Si ce n'était pas impossible, je dirais demain ! » — « Ce n'est pas impossible. Vous pouvez avoir mille tonnes de minerai d'uranium immédiatement. Elles sont ici, à New York. Je vous attendais depuis un an... »

Ainsi, le *Manhattan Project* disposa, sans délai, du minerai d'uranium nécessaire à la poursuite de son programme de recherches. C'est que, plusieurs années auparavant, au début de 1939, M. Sengier avait été secrètement averti, par un homme de science britannique, des recherches activement poursuivies en Allemagne dans le domaine de la fission nucléaire. On croyait, dans les milieux scientifiques, à la possibilité de fabriquer une bombe atomique avec de l'uranium et il fallait éviter à tout prix que les Allemands pussent disposer de la précieuse matière.



*M. Alexandre Galopin, gouverneur de la Société Générale de Belgique, président de l'Union Minière depuis 1939, tombé cinq ans plus tard, victime d'assassins à la solde de l'ennemi.*

Les mesures nécessaires furent prises et mille tonnes de minerai riche en pechblende furent expédiées du Katanga aux États-Unis. Lorsque, en 1941, M. Sengier annonça confidentiellement aux autorités américaines que les tonnelets d'acier contenant le minerai d'uranium étaient déposés dans un entrepôt de New York, on songea d'abord à transporter la précieuse matière à Fort Knox, coffre-fort de la nation. Puis le temps passa... jusqu'au moment de la visite du colonel du *Manhattan Project*.

Ce fut seulement bien plus tard qu'on se rendit compte de l'importance du service rendu à la cause alliée par l'initiative de M. Sengier et pour lequel le président Truman lui a conféré, en 1946, la *Medal of Merit*, la plus haute distinction américaine, accordée alors pour la première fois à un étranger.

Une distinction moins connue, dont le retentissement n'atteignit que les initiés, apporta à M. Sengier l'une des plus vives satisfactions de sa vie : en 1949, sur la proposition du professeur Paul F. Kerr, de l'Université de Columbia, un nouveau minéral uranifère, découvert au Katanga, fut baptisé *sengiérite*.

Une fois de plus, M. Sengier avait, au cours de cette seconde guerre mondiale, rendu à l'UNION MINIÈRE d'inestimables services. Il avait fait plus encore : il avait véritablement rehaussé le prestige de la Belgique à l'étranger.

La haute direction en Afrique.

La haute direction de l'UNION MINIÈRE en Afrique fut assurée pendant toute la guerre par M. Cousin. Après la libération de la Belgique, l'assemblée générale des actionnaires, réunie à Bruxelles au mois de juillet 1945, entendit un premier rapport du Conseil au sujet de l'activité de la Société pendant la guerre.

Ce rapport rendait hommage à M. Cousin en des termes qui constituent une véritable citation :

« Notre administrateur-directeur, M. Cousin, au cours d'une carrière d'Afrique de plus de trente-cinq ans, a réalisé l'œuvre industrielle qui fait la gloire de la Colonie et l'admiration des ingénieurs étrangers ; par son énergie, par l'impulsion de tous les instants qu'il a donnée à notre organisation, par son dévouement persévérant à une œuvre qui n'a pas été exempte de difficultés de toutes sortes, il a fait briller d'un éclat particulier le renom du technicien belge. »

Dans sa difficile et laborieuse tâche, si lourde de responsabilités de tous genres, M. Cousin fut secondé par M. Deschacht[1], représentant de l'administration centrale, et par une équipe qui avait déjà donné maintes preuves de son expérience, de son dévouement et de sa valeur.

1. Décédé à Élisabethville en 1943.

M. Van Brée, administrateur de l'UNION MINIÈRE, directeur et délégué de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE en Afrique, pendant la guerre, complétait un triumvirat entre les mains duquel reposèrent les destinées de l'UNION MINIÈRE, au cours de ces longues années hérissées de difficultés.

« Jamais, disait en 1953 M. Pierre J. Staner, inspecteur royal des Colonies, en annonçant publiquement à M. Van Brée que S.M. le Roi l'avait promu Officier de l'Étoile Africaine, jamais, quelles qu'eussent été les circonstances, M. Van Brée n'a abandonné sa foi dans les destinées du Congo. Continuant l'exemple des Jadot et des Francqui, il a mis toute son intelligence, ses connaissances d'ingénieur, et surtout ses qualités d'homme, à la disposition du Congo et c'est pour cela qu'il a admirablement œuvré pour la cause de la civilisation africaine. Et c'est pour cela que le Congo, par le Roi, a voulu lui exprimer sa reconnaissance. »



*En 1944, M. Van Brée, directeur de la Société Générale de Belgique, succéda à M. Cattier qui avait accepté, à la mort de M. Galopin, de reprendre temporairement la présidence de la Société.*

Après la libération de la Belgique, M. Van Brée fut désigné par le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA pour succéder à M. Cattier en qualité de président de l'UNION MINIÈRE. M. Cattier à qui le Conseil avait décerné le titre de Président honoraire de la Société, mourut à Funchal, le 3 février 1946.

Juriste éminent et professeur d'une haute valeur scientifique, organisateur de premier ordre, doué d'un véritable sens de la grande administration, conseiller avisé et clairvoyant, M. Cattier, entré au Conseil d'administration dès 1924 et deux fois appelé à le présider, avait rendu à l'UNION MINIÈRE les services les plus précieux avec cette droiture et ce souci de l'intérêt général dont il donna de si grandes preuves sous l'occupation.

Dans le hall d'entrée de l'immeuble de l'UNION MINIÈRE, à Bruxelles, sur une plaque de bronze voisine de celle reproduisant les traits du président Alexandre Galopin, sont gravés les noms des dirigeants et agents qui, en Europe, donnèrent leur vie pour la Patrie. Dans les bureaux de la direction générale à Élisabethville, un mémorial rappelle les noms des agents d'Afrique tombés au champ d'honneur.

Nous mêlons ici ces noms, dans un sentiment de pieuse et fervente reconnaissance :

IN MEMORIAM

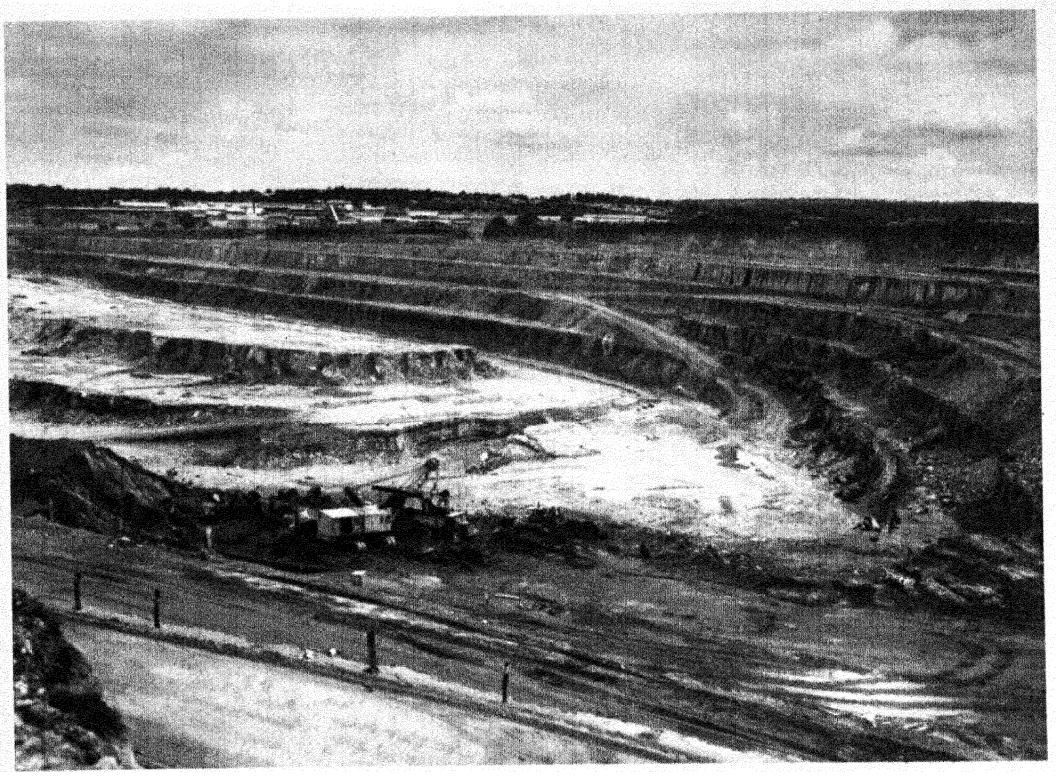
— Guy de BAILLET-LATOUR, 36 ans, administrateur de l'UNION MINIÈRE, mort en service commandé, en Écosse, le 2 septembre 1941.
— Alexis BESSCHOPS, 22 ans, engagé volontaire à la *Royal Air Force,* tombé à bord de son avion, en service commandé, le 3 septembre 1945, en Angleterre.
— Christian BRICHARD, 22 ans, engagé volontaire dans la *South African Air Force,* mort en action à bord de son avion, le 29 décembre 1944, à Udine (Italie du Nord).
— Raymond COELEN, 17 ans, disparu, en action dans la Résistance.
— Marcel EDOM, 38 ans, lieutenant de réserve du 4e Régiment des Troupes Auxiliaires, mort en captivité en Allemagne le 17 décembre 1940.
— Georges JANSSENS, 42 ans, engagé volontaire dans la *South African Air Force,* tombé à bord de son avion, en service commandé, le 7 novembre 1943, à Takoradi (Côte de l'Or).
— Jean-Louis LEB, 24 ans, mort en captivité en Allemagne au mois d'avril 1945.
— Arthur MIGEOT, 34 ans, engagé volontaire dans les Forces britanniques, mort en action le 4 mai 1941, auprès de son « blindé », en Éthiopie.
— Télémaque SOFIANOS, 22 ans, engagé volontaire dans l'Aviation Royale Hellénique, tombé à bord de son avion, en service commandé, dans le Moyen-Orient, au mois d'octobre 1944.
— Jean THOMAS, 49 ans, rappelé dans les Forces Libres Hollandaises, tombé en Angleterre le 19 juin 1944.
— Jacques TIBERGHIEN, 40 ans, mort en captivité en Autriche, au mois d'avril 1945.

Bruxelles avait été libérée le 3 septembre 1944. Huit mois plus tard, les armées allemandes capitulaient sur tous les fronts. Le 8 juin 1945, la première bombe atomique éclatant sur Hiroshima provoquait bientôt la capitulation du Japon et mettait un point final terrifiant à la seconde guerre mondiale.

Le Congo belge avait fait tout son devoir.

« Un jour, avait dit le roi Léopold II, un jour le Congo sauvera la Belgique! »

# *CHAPITRE NEUVIÈME*



*La période décennale qui s'est ouverte en 1945 a vu l'essor de la région de l'Ouest. Le tonnage sans cesse accru extrait de la mine de Musonoi a nécessité une extension importante des usines de concentration de Kolwezi que l'on aperçoit à l'arrière-plan.*

# CES DERNIÈRES ANNÉES

# (1946-1955)



*1. Coup d'œil d'ensemble.*

On ne peut songer à décrire ici, dans le détail, les multiples et importantes réalisations accomplies par l'UNION MINIÈRE depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Il y faudrait consacrer un volume. Au surplus, les publications de la Société donnent, à ce sujet, toutes les précisions que l'on pourrait souhaiter [1]. D'autre part, des visiteurs de plus en plus nombreux, belges et étrangers, ont, en ces dernières années, parcouru le Congo belge : ambassadeurs, ministres et parlementaires, hommes de science, de lettres et d'affaires, journalistes et cinéastes, économistes et techniciens. Leurs déclarations, leurs écrits et leurs films ont grandement contribué

1. Voir notamment les rapports du Conseil aux assemblées générales, et la monographie UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA (1954).

à faire mieux connaître et apprécier en Belgique et à l'étranger, l'œuvre réalisée en Afrique belge et notamment au Katanga.

Ce qui importe ici, c'est de projeter une vue d'ensemble du travail réalisé au cours de ces dernières années et de mettre en lumière l'essor de l'UNION MINIÈRE.

Cette expansion, résultat de l'exécution méthodique d'un vaste programme de développement, a exigé l'investissement de milliards de francs, tant dans les équipements miniers, les nouvelles usines et les extensions des usines de concentration et des usines métallurgiques, que dans l'édification de barrages et de centrales hydroélectriques, l'établissement de lignes à haute tension et de réseaux électriques de traction, la construction de laboratoires, de bureaux, de cités pour travailleurs, et de bâtiments affectés à l'action sociale.

*2. Mines et géologie.*

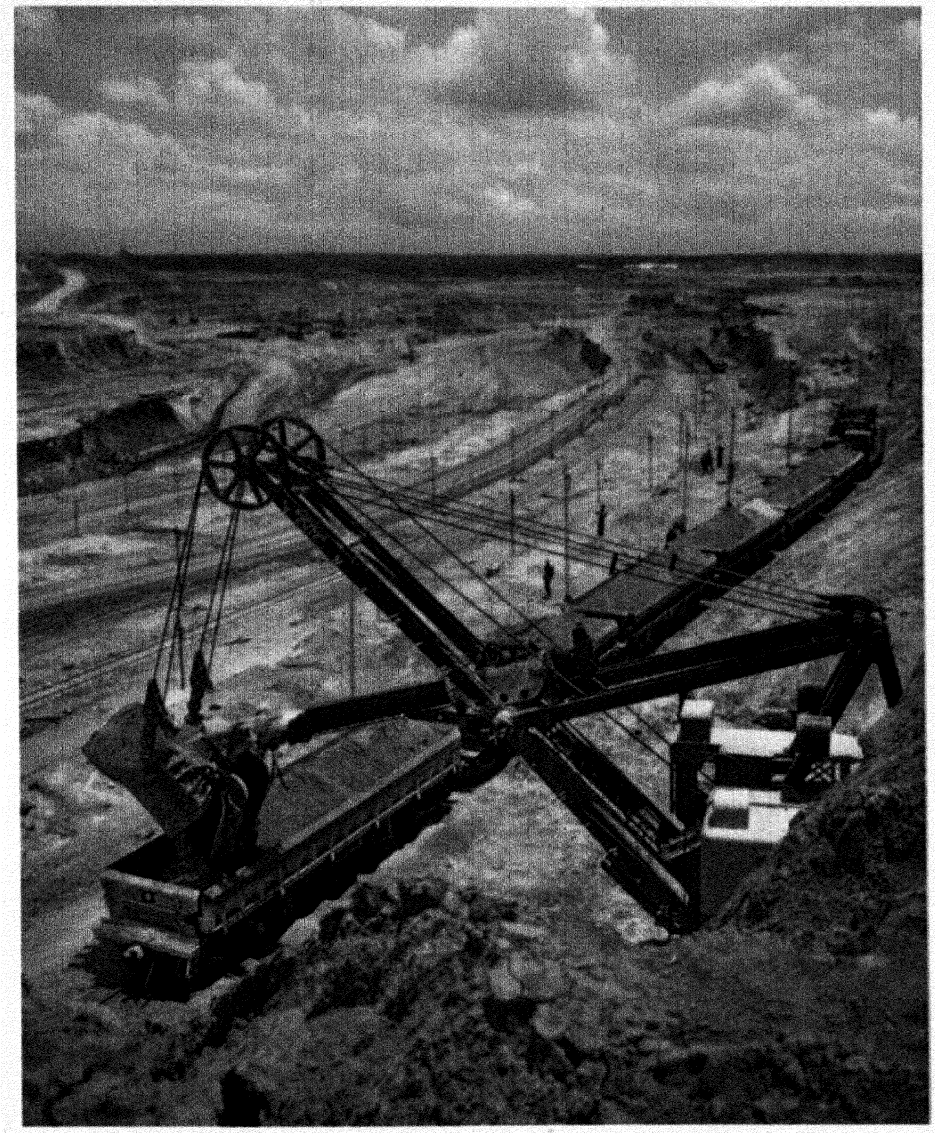
DANS le domaine minier, la période décennale qui vient de s'écouler est caractérisée par une augmentation considérable de la production, assurée, d'une part, par les mines à ciel ouvert du *groupe de l'Ouest* et, d'autre part, par la mine souterraine Prince Léopold.

L'exploitation à ciel ouvert des mines du *groupe du Centre* a été arrêtée. Celle de la mine de Kambove prit fin au mois de septembre de l'année 1945. Depuis son ouverture, trente-deux ans auparavant, il en était sorti 24 millions de tonnes — minerais et stériles — contenant environ 1.200.000 tonnes de cuivre. La mine de Luishia, qui avait expédié ses premiers minerais à l'usine de Lubumbashi en 1913, fut fermée en 1949. On en avait alors extrait environ 20 millions de tonnes de produits, contenant plus de 600.000 tonnes de cuivre et 9.500 tonnes de cobalt.

Le gisement de Kambove et les mines de l'Ouest.

Des travaux de sondage effectués à Kambove, ont révélé l'existence en profondeur d'un important gisement de minerai sulfuré. L'exploitation souterraine de Kambove contribuera à l'alimentation des usines aux fins d'assurer les besoins de la métallurgie en minerais sulfurés.

Les mines de l'Ouest, travaillant à ciel ouvert, possèdent une puissance d'extraction considérable, grâce à un équipement qui peut rivaliser avec celui de n'importe quelle autre mine du monde : grosses pelles électriques qui, d'un coup de godet, peuvent enlever jusqu'à dix tonnes, locomotives électriques de 70 tonnes, wagons basculeurs métalliques, bennes diesel de 20 tonnes, engins lourds de terrassement, matériel de battage de mines du dernier modèle, etc. Le rendement moyen d'un travailleur congolais — maniant le pic et la pelle — était



*Musonoi.*

autrefois de 2,5 m³ par jour ; il est aujourd'hui, dans les mines ainsi mécanisées, de 32 m³. Ces puissants moyens ont permis, en 1954 par exemple, de déplacer 9 millions de mètres cubes. Au cours de la même année, la mine de Musonoi et celle de Ruwe — entrée en production régulière à la fin de 1949, après une période de neuf années de préparation — ont fourni 80 % du tonnage total extrait par tous les sièges.

C'est un spectacle véritablement impressionnant que de voir, la nuit, en ce centre africain, ces immenses carrières éclatantes de blancheur sous les feux des projecteurs, ces pelles électriques poursuivant, d'un mouvement régulier, leur incessant travail, et ces longs trains électriques chargés de minerai glissant silencieusement, sans qu'une présence humaine se révèle au premier abord.

Grâce à cette mécanisation, grâce aussi aux laveries et aux usines de concentration qui ont été considérablement développées — notamment celle de Kolwezi, capable de traiter 245.000 tonnes de minerai par mois — l'exploitation semi-manuelle n'existe pratiquement plus que dans les mines souterraines et dans quelques petites mines à ciel ouvert (Luiswishi, Kiswishi et Lukuni). C'est là un des faits marquants de ces dernières années.

La *Mine Prince Léopold,* qui a fourni 8.400.000 tonnes de minerai en ces dix dernières années, poursuit ses travaux à l'étage 400-450. Le 9 août 1953 fut un jour faste pour la direction de ce siège, pour le personnel européen et pour les travailleurs congolais. Ce jour-là, on fêtait à Kipushi un record d'extraction : pour la première fois, cent mille tonnes avaient été extraites au cours d'un seul mois. Depuis lors, ce chiffre est régulièrement dépassé.

La lutte contre la silicose.

Toute exploitation souterraine implique une protection des mineurs contre les poussières. La lutte contre la silicose a été poursuivie depuis longtemps à la *Mine Prince Léopold,* par les moyens classiques : ventilation, humidification, forage à l'eau, etc. Plus récemment, à la suite d'études et d'expériences entreprises à l'initiative de la Société, l'aérosolation systématique au chlorure sodique, dont l'effet est d'agglutiner les fines poussières, a été innovée[1]. Le personnel affecté aux travaux souterrains fait l'objet d'examens médicaux particulièrement sévères, à l'embauche d'abord, périodiquement ensuite. Les dirigeants de la Société espèrent que ces mesures élimineront complètement les risques de silicose dans les mines.

L'extraction du minerai d'uranium-radium a été poursuivie à Shinkolobwe où une importante usine enrichit le minerai sur place. Dans ces travaux souterrains, des précautions spécialement étudiées et strictement appliquées ont été également

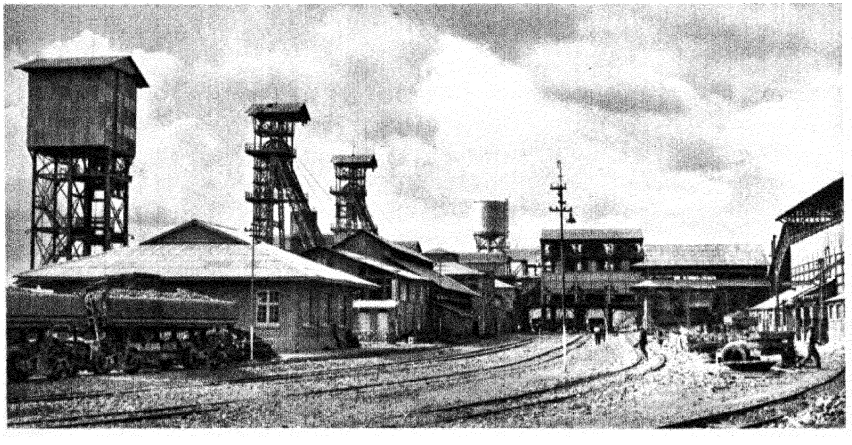
1. Voir : Union Minière du Haut-Katanga : *Essai de prévention de la silicose* par L. Dautrebande, D. Cartry, J. van Kerkom et A. Cereghetti. (Bruxelles 1954).

prises pour protéger les travailleurs contre toute affection. Grâce à ces mesures, aucune affection due aux radiations n'a été signalée, bien que la mine soit en exploitation depuis de nombreuses années.

Au cours de cette dernière décennie, le département géologique, dont la direction est à Jadotville, a continué à jouer un rôle essentiel par ses prospections, ses levés géologiques, ses travaux scientifiques, sa collaboration avec les services d'exploitation, son étude des terrains en vue de la construction des grands barrages, et ses travaux de recherche dans les laboratoires de pétrographie et de minéralogie, dont le rôle devient de plus en plus important au stade actuel de l'exploitation.

*3. Métallurgie.*

L'EXTENSION de certaines usines, la construction de nouvelles installations, l'application de procédés élaborés par les techniciens de la Société ont fait réaliser d'immenses progrès dans le domaine de la métallurgie. On ne peut tout énumérer, mais il faut particulièrement citer : à Jadotville-Shituru, l'extension des usines d'électrolyse de cuivre et de cobalt, de la raffinerie de cuivre et de l'usine des fours électriques à cobalt; à Lubumbashi, le renforcement des moyens de traitement (fours de grillage et convertisseurs) et le dépoussiérage des



*Les installations de surface de la Mine Prince Léopold d'où proviennent actuellement la moitié du cuivre et la totalité du zinc de l'Union Minière. A gauche : les puits; à droite : le concentrateur.*



*Vue de la salle d'électrolyse de la Société Métallurgique du Katanga, qui transforme en zinc électrolytique une partie des concentrés de zinc produits par l'Union Minière.*

gaz des fours *water-jackets,* permettant de récupérer le cuivre, le zinc, le cadmium, le plomb et le germanium que contiennent ces poussières.

Le 30 juin 1948, l'UNION MINIÈRE constitua, en participation avec les usines à zinc belges, la SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DU KATANGA (MÉTALKAT) dont le rôle principal est de transformer les concentrés de zinc en métal directement marchand. C'est le concentrateur de Kipushi qui produit les concentrés de zinc *crus.* Une partie de ces concentrés est expédiée aux usines à zinc belges. Le restant est envoyé aux usines de SOGÉCHIM à Jadotville pour y être grillé, le gaz sulfureux servant à la fabrication de l'acide sulfurique nécessaire au traitement des minerais oxydés de cuivre et de cobalt. Les concentrés *grillés* sont vendus aux usines belges ou à MÉTALKAT. L'usine de MÉTALKAT, étudiée en collaboration par la SOCIÉTÉ ANONYME DES MINES ET FONDERIES DE ZINC DE LA VIEILLE-MONTAGNE et l'UNION MINIÈRE — et construite par cette dernière — est établie à Kolwezi. Le Congo belge possède donc aujourd'hui une industrie moderne du zinc. Cette production permet non seulement d'alimenter en zinc métal le marché local, mais elle encourage, au surplus, la création de nouvelles industries transformatrices.

**Métalkat.**

Au cours des ses fabrications, MÉTALKAT récupère en outre, dans les concentrés de zinc, des céments de cuivre et du cadmium. Elle traite également, pour compte de l'UNION MINIÈRE, les poussières provenant des filtres à sacs des usines de Lubumbashi et en extrait du cadmium et de l'oxyde de germanium. Celui-ci est transformé en produit électroniquement pur dans les usines de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN à Olen.

Beaucoup de procédés techniques aujourd'hui appliqués industriellement, ont été conçus, étudiés et expérimentés au sein de la Société par le département des recherches et expériences dont le rôle est devenu d'une importance vitale et dont l'activité ne cesse de se développer : mise au point de procédés métallurgiques nouveaux, étude et mise au point des procédés de traitement des minerais, amélioration des techniques appliquées, etc.

Recherches et expériences.

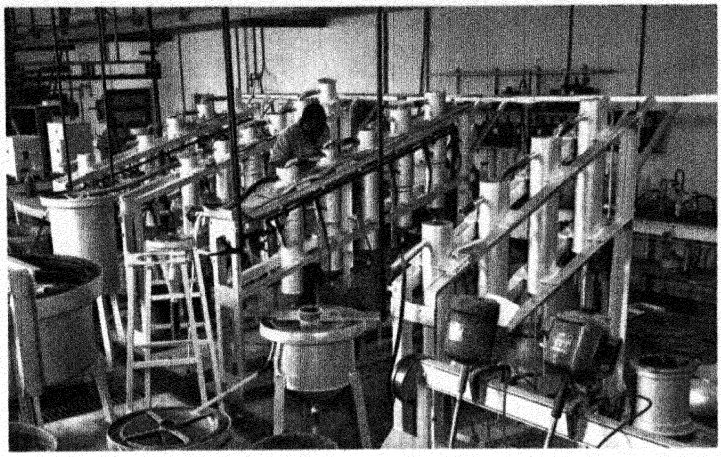
Le département des recherches et expériences occupe à Jadotville de vastes locaux qui ont été inaugurés en mars 1953. Il comprend trois sections, correspondant aux trois grands domaines de recherches : concentration, hydrométallurgie et métallurgie par voie sèche. Les chercheurs qui y travaillent sont des ingénieurs de diverses disciplines, des docteurs en sciences, chimistes et physiciens. Des contacts fréquents avec les milieux universitaires belges et avec des techniciens belges ou étrangers, leur permettent de se tenir au courant des progrès réalisés et d'élargir le champ de leurs recherches. Les techniciens des exploitations apportent évidemment leur concours aux études relatives à leur domaine particulier. Le rapport de la Direction de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE pour l'exercice 1947 a souligné toute l'importance de cette intime collaboration : « La somme de connaissances que réunit, tant dans le domaine technique que scientifique, un cadre de cent ingénieurs, constitue sans doute un des principaux facteurs du succès de l'entreprise. »

*4. Les grandes réalisations hydro-électriques.*

LA rareté des combustibles minéraux au Congo, écrit M. Quets, ingénieur-conseil auprès de la direction générale d'Afrique de l'UNION MINIÈRE, le prix élevé des combustibles importés et les disponibilités abondantes en énergie hydraulique, donnent à l'énergie hydroélectrique un rôle beaucoup plus important dans la métallurgie que dans les pays classiques de l'industrie métallurgique qui usent abondamment des ressources de l'énergie des combustibles[1] ».

1. J. QUETS : « *Le rôle de l'énergie électrique dans la métallurgie au Congo* ». (Bulletin des séances de l'Académie Royale des Sciences Coloniales - XXV - 1954 - 5 - Brux. 1954).

*Ci-contre, une vue partielle du laboratoire d'hydrométallurgie du département des recherches et expériences à Jadotville.*

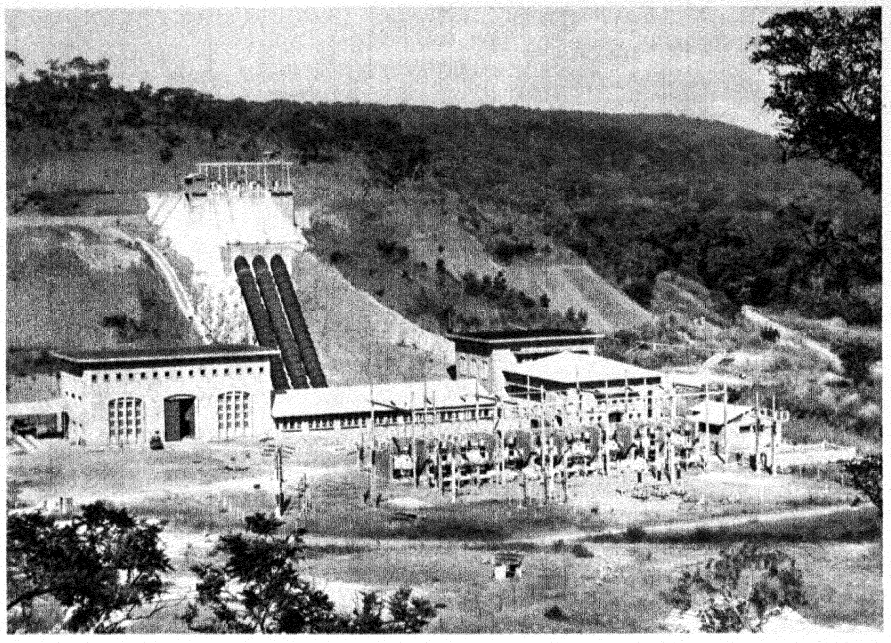


Lorsqu'on voit qu'il faut 2.350 kWh pour produire une tonne de cuivre électrolytique, 4.500 kWh pour une tonne de zinc électrolytique, 6.000 kWh pour une tonne de cobalt électrolytique et 10.000 kWh pour une tonne de cobalt traité au four électrique, on se rend compte du rôle primordial de la houille blanche dans le développement de cette partie de l'Afrique qui, en 1955, produisit 114.000 tonnes de cuivre électrolytique, 34.000 tonnes de zinc électrolytique, 5.000 tonnes de cobalt électrolytique et 3.500 tonnes de cobalt traité aux fours électriques. A noter enfin qu'au rythme de développement prévu, le Katanga exigera vraisemblablement la production de 1.600 millions de kWh en 1960.

Bien souvent, dans le passé, l'activité de l'UNION MINIÈRE a été freinée par l'insuffisance des pluies, ralentissant le rythme des centrales hydroélectriques et obligeant à remettre en marche les coûteuses centrales thermiques pour en retirer quelque appoint. Ce problème de l'énergie était vital pour l'UNION MINIÈRE et pour le Katanga. Tout essor futur dépendait de sa solution. On s'y attaqua résolument. Un programme impressionnant fut réalisé, étape par étape, au prix de longues études, d'énormes travaux, d'investissements considérables et d'inlassables efforts.

La centrale Francqui.

Nous avons vu précédemment que la centrale Francqui, utilisant les eaux de la Lufira aux chutes Cornet, avait mis en marche ses trois premiers groupes en 1930. Des travaux ultérieurs augmentèrent sa puissance : à quatre reprises le barrage



*Afin d'augmenter la hauteur de chute, les turbines de la centrale Bia située à 8 km en aval de la centrale Francqui, ont été enfouies dans une vaste excavation creusée dans le rocher.*

fut rehaussé, trois autres groupes furent installés et une troisième conduite forcée fut montée. La centrale Francqui était ainsi capable de fournir 237 millions de kWh en année minimum et 484 millions en année maximum.

La centrale Bia.

En 1945, on entama les travaux de construction d'une deuxième centrale, à dix kilomètres environ en aval de la première. Elle fut dénommée centrale Bia, en mémoire du capitaine Bia, décédé au vieux Tenke en 1892. Les trois groupes démarrèrent en 1950. Ils ont une capacité de production de 125 millions de kWh en année minimum et de 256 millions en année maximum.

C'était encore loin d'être suffisant, car les besoins en énergie électrique croissaient sans cesse. On se tourna vers le Lualaba, vers ces gorges de Zilo,

coupées de chutes et de rapides, qu'Alexandre Delcommune et ses adjoints avaient tenté en vain de franchir avec leurs pirogues, au début de l'année 1892.

La centrale Delcommune.

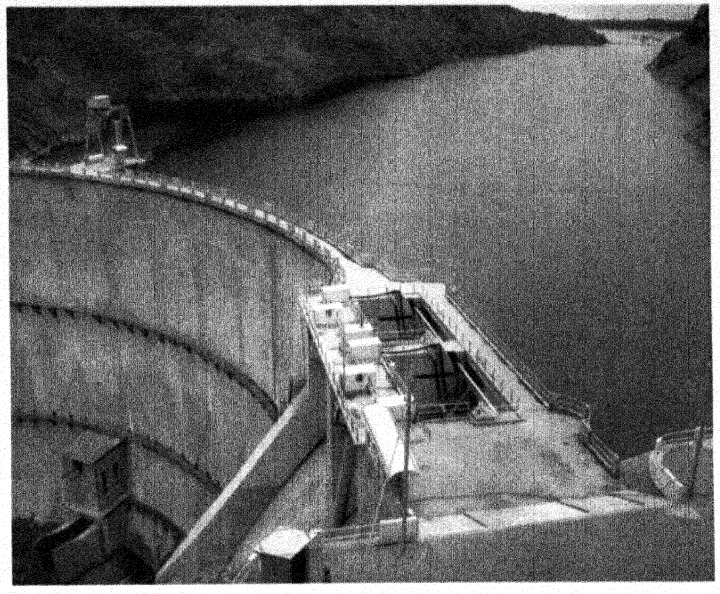
En 1948, on entamait les travaux de construction de la centrale Delcommune, utilisant le premier étage de la dénivellation des gorges : construction d'un barrage d'une hauteur totale de 72,50 mètres et de plus de 160 mètres de longueur en crête, d'une galerie d'amenée des eaux de 1.773 mètres ; installation de quatre groupes mis successivement en service de fin 1952 à 1954, la capacité de production étant de 435 millions de kWh en année minimum et de 560 millions en année maximum.

Enfin, à environ trente-cinq kilomètres en aval de la centrale Delcommune, une quatrième et puissante centrale démarrera en 1956 ; elle portera le nom du capitaine Paul Le Marinel, commandant de la première expédition belge qui parvint au cœur du Katanga en 1891. Les travaux sont d'une importance considérable : barrage d'une hauteur totale de 68 mètres et de 180 mètres de longueur, galerie d'amenée de près de deux kilomètres et demi, quatre conduites forcées, quatre groupes turbo-alternateurs. La centrale Le Marinel pourra fournir 1.236 millions de kWh en année minimum et 1.478 millions en année maximum. A elle seule, elle est donc capable de développer une puissance dépassant de trente pour cent celle des trois autres centrales réunies et on peut la comparer à la centrale de Génissiat, sur le Rhône, actuellement la plus puissante d'Europe occidentale.

La centrale Le Marinel.

Les études et les plans des quatre centrales sont l'œuvre de la SOCIÉTÉ DE TRACTION ET D'ÉLECTRICTÉ à Bruxelles. La réalisation de ces énormes travaux au cœur de l'Afrique centrale a exigé des efforts considérables. Il a fallu d'abord procéder à la reconnaissance géologique des lieux et effectuer d'importants travaux topographiques. La construction de routes dans ces régions au relief accidenté a présenté de particulières difficultés. Il a fallu construire des ateliers, des bureaux, des magasins, des dispensaires, des habitations pour le personnel européen et congolais, ouvrir des carrières, établir des réseaux de distribution d'eau et de force motrice, etc. Le barrage Delcommune ayant créé un lac artificiel d'une superficie de 20.000 hectares environ — c'est-à-dire 250 fois plus important que celui de la Gileppe — il a fallu surélever le chemin de fer Tenke-Dilolo, ainsi que la ligne de transport de force Kolwezi-Jadotville, et détourner la route Jadotville-Kolwezi sur 60 kilomètres.

Dès 1957, le Katanga sera à même de produire plus de deux milliards de kWh en année minimum et près de 2.800 millions de kWh en année maximum. Pour arriver à ce résultat, environ *six milliards* de francs auront été investis, en centrales, lignes de transport de force, sous-stations, etc. Mais cette énergie — distribuée



*Le barrage Delcommune, sur le Lualaba, achevé en 1952, a créé un lac artificiel de plus de 20.000 hectares.*

par plus de mille kilomètres de lignes à haute tension — c'est l'influx nerveux qui crée la vitalité. C'est elle qui fait vivre et se développer l'UNION MINIÈRE et tout le Katanga, c'est elle qui permet l'électrification des chemins de fer, c'est elle qui engendre de nouvelles industries, c'est elle enfin qui apporte dans les villes et dans les cités plus de confort et de joie de vivre.

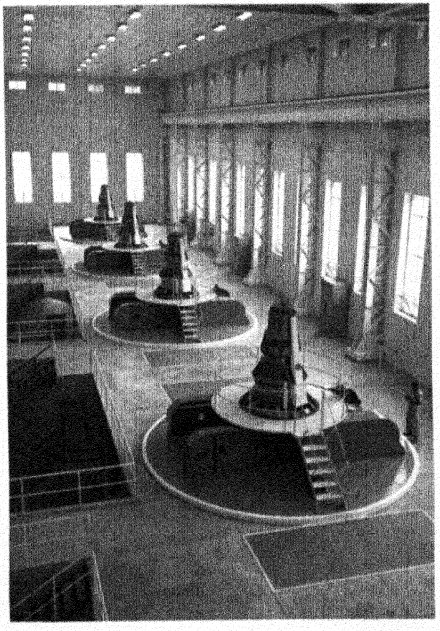
Au surplus, lorsque la centrale Le Marinel démarrera, le Congo belge sera à même *d'exporter* du courant et M. Marthoz écrit à ce propos :

« Pendant la période de cinq ans qui suivra la mise en marche de la centrale Le Marinel, le disponible, après couverture des besoins largement estimés du Katanga, sera tel, en toutes circonstances, qu'il a été possible, en plein accord avec les Pouvoirs publics, de conclure avec la Rhodésie du Nord un contrat de fourniture d'énergie de 500 millions de kWh par an. A cet effet, les quatre groupes de Le Marinel seront installés d'emblée et une ligne à 220 kV de 500 km de longueur reliera Le Marinel à la Rhodésie, en alimentant Jadotville et éventuellement Élisabethville au passage. Cette interconnexion, qui sera la

première de ce genre à l'échelle internationale sur le continent africain, permettra en outre au Katanga, en cas de disette grave ou d'avarie aux machines, de recevoir de l'énergie du réseau rhodésien, qui comportera d'ailleurs, dans quelques années, une très importante centrale hydroélectrique construite sur le Zambèze. Une telle réalisation est d'un grand intérêt pour l'économie générale et pour le renom du Congo belge [1] ».

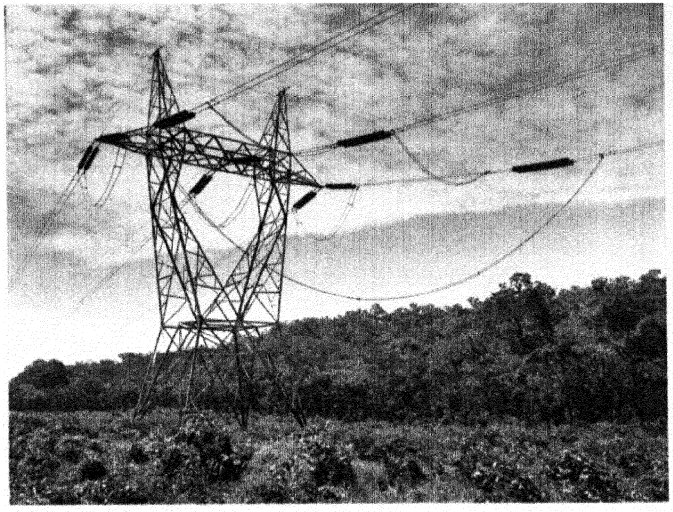
A l'initiative de l'UNION MINIÈRE et de SOGÉFOR, des monuments commémoratifs ont été érigés en souvenir d'Émile Francqui et du géologue Jules Cornet à Mwadingusha et à la mémoire du capitaine Bia et d'Alexandre Delcommune aux centrales portant leur nom. Des médaillons de bronze, reproduisant les traits de Francqui, Cornet, Bia et Delcommune furent solennellement inaugurés en 1950, au moment où le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA commémorait le cinquantième anniversaire de sa création.

En donnant à ses barrages et à ses centrales les noms des Belges qui commandèrent les grandes expéditions grâce auxquelles le Katanga est aujourd'hui partie intégrante de la Colonie, l'UNION MINIÈRE a voulu que leur mémoire reste associée au magnifique présent et à l'avenir plein de promesses de ce pays où ils ont tant peiné avec leurs vaillants compagnons.



*Vue intérieure de la salle des alternateurs de la centrale Delcommune, équipée de 4 groupes développant 27.000 kW chacun.*

1. Voir A. Marthoz, administrateur-délégué de l'UNION MINIÈRE : *Le problème de l'énergie électrique au Katanga.* (Extrait de la revue *Énergie*, mai-juin 1954).



*Un des pylônes de la ligne de transport de force à 220 kV, de 500 km de longueur, qui alimente Jadotville en énergie et réalise l'interconnexion des réseaux katangais et rhodésien.*

*5. L'*UNION MINIÈRE *et l'énergie nucléaire.*

LORSQUE la seconde guerre mondiale prit fin, l'UNION MINIÈRE continua à livrer aux alliés de la Belgique le minerai d'uranium, aux conditions prévues aux accords contractuels intergouvernementaux conclus en cette matière. Elle joua ainsi un rôle dont on ne saurait mesurer l'importance dans la défense du monde libre.

Nul n'ignore que les applications pacifiques de l'énergie nucléaire ont pris en ces dernières années une importance de plus en plus considérable. Attentive au développement de ces nouvelles disciplines, l'UNION MINIÈRE a suivi de très près, dans la mesure où la diffusion des informations le lui permettait, les travaux de recherches exécutés dans ces techniques, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Aujourd'hui, elle apporte dans ce domaine un concours actif à l'industrie belge, celle-ci s'étant pleinement rendu compte du très grand intérêt que pouvait présenter l'énergie nucléaire pour un pays tel que la Belgique qui est dépourvu de ressources hydroélectriques, un pays dont les réserves en charbon ne sont pas illimitées et dont les besoins en énergie électrique ne cesseront de croître au cours des prochaines décennies.

L'examen approfondi des possibilités de notre pays dans les diverses branches de la technique nucléaire se poursuit. On prévoit que l'étude et les premières

réalisations de la production industrielle d'énergie nucléaire nécessiteront des dépenses très élevées. Quant au coût de cette énergie, il pourra problablement se comparer à celui de l'énergie produite par les procédés classiques.

Les perspectives.

Il apparaît donc que l'intérêt essentiel de l'uranium et de l'énergie nucléaire réside surtout dans la possibilité d'améliorer localement les conditions de fourniture de l'électricité, de destiner le charbon principalement aux utilisations nobles de la chimie, de fournir de nouveaux champs d'activité, tant en Belgique qu'à l'étranger, aux entreprises industrielles et à notre population ouvrière, et enfin de doter la science de puissants outils de recherche. En outre, l'énergie nucléaire pourrait contribuer à la mise en valeur de diverses régions du Congo riches en ressources naturelles, mais dépourvues d'énergie hydroélectrique.



*Vue aérienne des bureaux de la direction générale de l'Union Minière à Élisabethville. A l'arrière-plan, à gauche : les usines de Lubumbashi.*

C'est à la concrétisation de ces vastes possibilités que la Société s'est attelée, en collaboration avec les plus qualifiées des sociétés belges. A ce titre, elle a participé avec celles-ci à la création du *Syndicat d'Étude de l'Énergie Nucléaire (S.E.E.N.)*.

Le S.E.E.N.

La conférence de l'*O.N.U.*, tenue à Genève du 8 au 20 août 1955, a suscité beaucoup d'espoirs et semble avoir ouvert la voie à une collaboration internationale dans le domaine des recherches concernant l'utilisation pacifique de l'énergie atomique.

MM. Sengier et Robiliart, respectivement président du Comité permanent et administrateur-délégué de l'UNION MINIÈRE, siégeaient parmi les délégués belges, à cette mémorable conférence.

### *6. Quelques chiffres.*

POUR silhouetter nettement l'œuvre accomplie par l'UNION MINIÈRE, au cours de la dernière décennie, il est indispensable de citer quelques chiffres.

Le tableau ci-dessous compare la production des dix dernières années — du 1er janvier 1946 au 31 décembre 1955[1] — à la production totale depuis l'origine :

La production.

| | *(1946-1955)* | *Depuis l'origine* |
|---|---|---|
| Cuivre . . . . . | 1.837.000 t | 4.761.000 t |
| Cobalt . . . . . | 57.500 » | 76.000 » |
| Concentrés de zinc . . | 1.355.000 » | 1.580.000 » |
| Argent . . . . . | 1.400 » | 3.000 » |
| Cadmium . . . . . | 260 » | 350 » |
| Étain (dans cassitérite). | 700 » | 15.200 » |
| Or . . . . . | 450 kg | 5.300 kg |
| Platine . . . . . | 3 » | 276 » |
| Palladium . . . . . | 32 » | 1.350 » |

Ces productions placent l'UNION MINIÈRE au troisième rang parmi les producteurs de cuivre du monde, et au premier rang des producteurs de cobalt, sans faire mention du rang important qu'elle occupe dans la production de l'uranium.

Il convient également de souligner ici l'influence exercée par l'activité de l'UNION MINIÈRE sur les économies belge et congolaise que la Société s'efforce toujours de favoriser.

1. *Note importante* : Les chiffres concernant l'année 1955 ont fait l'objet d'estimations au moment de l'impression du présent texte; ils ne peuvent être considérés comme définitifs.

Au cours des dix dernières années, ses achats aux usines belges ont porté sur une somme totale d'environ 4 milliards 600 millions de francs. Les achats.

Elle a par ailleurs pour politique de faire exécuter par l'entreprise privée les travaux que celle-ci est à même d'entreprendre : terrassements, fabrication de briques, construction d'immeubles et de cités pour travailleurs, voirie, transports, etc. Pour la période décennale envisagée, la Société a payé, au Katanga, aux entrepreneurs locaux, environ 1 milliard 800 millions de francs, et elle a fréquemment accordé à des entrepreneurs des prêts importants leur permettant d'acheter du matériel ou de le renouveler.

Elle a de plus pour principe de favoriser l'industrie et le commerce congolais : au cours des dix dernières années, ses achats au marché local se sont élevés à 5 milliards 700 millions de francs. Au surplus, une partie relativement importante des rémunérations, indemnités et salaires payés en Afrique au personnel européen et congolais, utilisée pour des achats sur place, apporte une contribution indirecte à l'essor du commerce congolais.

Il ne faut pas perdre de vue, d'autre part, l'influence essentielle exercée par l'UNION MINIÈRE dans le domaine des transports ferroviaires, fluviaux, maritimes et aériens. La progression de son trafic local, de ses exportations et de ses importations, est mise en lumière par ces deux chiffres : en 1923, l'UNION MINIÈRE procurait aux transporteurs africains un trafic correspondant à 420 millions de tonnes-kilomètres; on peut l'estimer à 1.300 millions de tonnes-kilomètres pour l'année 1955. Les transports.

Du point de vue ferroviaire, ces dernières années ont été marquées au Katanga par l'électrification progressive du réseau et par un accroissement considérable du trafic. Trois cent quarante kilomètres de tronçons ferrés sont actuellement électrifiés. D'autre part, le nombre d'unités de trafic, qui était en 1946 de 418 millions pour la SOCIÉTÉ DES CHEMINS DE FER LÉOPOLDVILLE-KATANGA-DILOLO et de 473 millions pour la COMPAGNIE DU CHEMINDE FER DU KATANGA, s'est élevé à environ 1.733 millions d'unités en 1955, pour le réseau unifié par la fusion de ces deux sociétés.

Enfin, l'activité et le développement de l'UNION MINIÈRE a provoqué, dès 1918, l'éclosion de multiples entreprises industrielles, commerciales et agricoles, qu'il n'est pas possible d'énumérer ici car, à fin 1954, plus de 2.600 firmes étaient recensées au Katanga... Nous ne citerons que trois des plus importantes : les CIMENTS DU KATANGA (CIMENKAT), société créée en 1922, les BRASSERIES DU KATANGA, dont l'activité a débuté en 1923, et la SOCIÉTÉ D'ENTREPRISES DE TRAVAUX EN BÉTON AU KATANGA (TRABÉKA), fondée en 1924.



*Une des artères principales de Jadotville : l'avenue de la Gare.*

L'évolution du capital.

Nous avons dit qu'en 1937, le capital de la Société avait été fixé à 300 millions de francs. Par décision de l'assemblée générale extraordinaire tenue le 10 décembre 1946, ce capital fut porté à un milliard, par incorporation de primes sur émissions d'actions (639.400.000 francs) et d'un prélèvement de 60.600.000 francs sur le fonds spécial de réserve et de prévision.

Un an plus tard, le 4 décembre 1947, le capital était porté à 3 milliards, par incorporation de la plus-value de réévaluation de l'actif immobilisé (1.935.944.183 francs) et d'un prélèvement sur le fonds spécial de renouvellement (64.055.817 francs).

Le 30 octobre 1952, une assemblée générale extraordinaire décidait de porter le capital à 5 milliards de francs, par incorporation d'une somme de 1 milliard prélevée sur le fonds spécial de réserve et de prévision et du fonds spécial de renouvellement s'élevant à 1 milliard. En outre, les statuts étaient modifiés pour préciser que le capital, ainsi que les articles du bilan, étaient libellés en francs congolais.

L'opération ainsi décidée était réalisée sans création de titres nouveaux, le capital restant représenté par 1.242.000 parts sociales sans mention de valeur nominale.

Signalons enfin que par décision de l'assemblée générale extraordinaire tenue le 23 septembre 1954, chaque part sociale peut, à la demande du propriétaire, être divisée en dix titres représentant chacun un dixième de la part entière.

*7. Les sociétés auxiliaires et les participations.*

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les sociétés auxiliaires de l'Union Minière ont continué à lui apporter un précieux concours, et leurs efforts, tout en contribuant grandement à l'essor du Katanga et du Congo belge ont permis à l'Union Minière de se consacrer entièrement à ses activités minières et métallurgiques.

Six de ces sociétés ont atteint vingt-cinq années d'existence au cours de la dernière période décennale : ce sont les Charbonnages de la Luena (1922-1947) ; la Compagnie Foncière du Katanga (1922-1947) ; la Société Générale des Forces Hydro-Électriques du Katanga (Sogéfor) (1925-1950) ; la Société Générale Africaine d'Électricité (Sogélec) (1930-1955) ; la Société Générale Industrielle et Chimique du Katanga (Sogéchim) (1929-1954) et les Minoteries du Katanga (1930-1955).

Les Charbonnages de la Luena.

Les Charbonnages de la Luena, forts de l'expérience de l'Union Minière et secondés par ses services techniques, se sont attachés en ces dernières années à la mécanisation de leurs exploitations, toutes à ciel ouvert. A la fin de l'année 1955, une dizaine de pelles électriques et de *draglines* de capacités diverses, parmi lesquelles un engin de taille peu commune en Afrique — une *dragline* électrique à godet de 5,25 mètres cubes, pesant plus de 300 tonnes — étaient en activité. Le matériel d'extraction est desservi par une dizaine de bennes automobiles de 20 tonnes de charge utile et par les installations auxiliaires qu'implique la mécanisation des grosses exploitations à ciel ouvert.

Au cours des dernières années, la puissance installée de la centrale électrique thermique de Luena a été plus que doublée. Les habitations pour Européens et pour Congolais, ainsi que les bâtiments scolaires, ont été renouvelés ou aménagés, et un nouvel hôpital a été construit.

La production, qui s'est élevée de 102.000 tonnes en 1946, à 450.000 tonnes environ en 1955, est absorbée, en majeure partie, par les chemins de fer, par les cimenteries et par l'Union Minière.

L'opération ainsi décidée était réalisée sans création de titres nouveaux, le capital restant représenté par 1.242.000 parts sociales sans mention de valeur nominale.

Signalons enfin que par décision de l'assemblée générale extraordinaire tenue le 23 septembre 1954, chaque part sociale peut, à la demande du propriétaire, être divisée en dix titres représentant chacun un dixième de la part entière.

*7. Les sociétés auxiliaires et les participations.*

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les sociétés auxiliaires de l'Union Minière ont continué à lui apporter un précieux concours, et leurs efforts, tout en contribuant grandement à l'essor du Katanga et du Congo belge ont permis à l'Union Minière de se consacrer entièrement à ses activités minières et métallurgiques.

Six de ces sociétés ont atteint vingt-cinq années d'existence au cours de la dernière période décennale : ce sont les Charbonnages de la Luena (1922-1947) ; la Compagnie Foncière du Katanga (1922-1947) ; la Société Générale des Forces Hydro-Électriques du Katanga (Sogéfor) (1925-1950) ; la Société Générale Africaine d'Électricité (Sogélec) (1930-1955) ; la Société Générale Industrielle et Chimique du Katanga (Sogéchim) (1929-1954) et les Minoteries du Katanga (1930-1955).

Les Charbonnages de la Luena.

Les Charbonnages de la Luena, forts de l'expérience de l'Union Minière et secondés par ses services techniques, se sont attachés en ces dernières années à la mécanisation de leurs exploitations, toutes à ciel ouvert. A la fin de l'année 1955, une dizaine de pelles électriques et de *draglines* de capacités diverses, parmi lesquelles un engin de taille peu commune en Afrique — une *dragline* électrique à godet de 5,25 mètres cubes, pesant plus de 300 tonnes — étaient en activité. Le matériel d'extraction est desservi par une dizaine de bennes automobiles de 20 tonnes de charge utile et par les installations auxiliaires qu'implique la mécanisation des grosses exploitations à ciel ouvert.

Au cours des dernières années, la puissance installée de la centrale électrique thermique de Luena a été plus que doublée. Les habitations pour Européens et pour Congolais, ainsi que les bâtiments scolaires, ont été renouvelés ou aménagés, et un nouvel hôpital a été construit.

La production, qui s'est élevée de 102.000 tonnes en 1946, à 450.000 tonnes environ en 1955, est absorbée, en majeure partie, par les chemins de fer, par les cimenteries et par l'Union Minière.

La Cofoka.

Le patrimoine immobilier de la COMPAGNIE FONCIÈRE DU KATANGA s'est considérablement accru et est réparti entre Élisabethville, Jadotville, Kipushi, Kolwezi et Kamina.

Pour réaliser son vaste programme, la société a dû opérer de nombreuses augmentations de capital. Ce dernier a été porté successivement de 1.500.000 francs à l'origine, jusqu'à 325 millions actuellement.

La FONCIÈRE agit également en qualité d'architecte et d'entrepreneur général et elle a étudié ou réalisé d'importantes constructions parmi lesquelles les bâtiments des BRASSERIES DU KATANGA, à Élisabethville et à Kamina, les entrepôts frigorifiques de la COMPAGNIE D'ÉLEVAGE ET D'ALIMENTATION DU KATANGA (ÉLAKAT)

*A la carrière de Kisulu des charbonnages de la Luena, le charbon est extrait par pelles électriques, tandis qu'une dragline effectue les travaux de découverture.*





*École de Ruwe : récréation.*

le building de la SOCIÉTÉ IMMOBILIÈRE DU KATANGA (IMMOKAT) à Élisabethville, un hôtel à Kolwezi et le *guest-house* de la Sabena à Élisabethville, des bureaux pour la BANQUE DU CONGO BELGE et la SOGÉLEC, des salles de fêtes, groupes scolaires, foyers sociaux, cités, hôpitaux, etc. pour l'UNION MINIÈRE et ses sociétés auxiliaires.

La Sogéfor.

Nous avons vu précédemment l'importance considérable des travaux effectués au Katanga, en ces dernières années, pour l'aménagement et l'utilisation des forces hydroélectriques.

La SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES FORCES HYDRO-ÉLECTRIQUES DU KATANGA (SOGÉFOR), dont le capital est actuellement de 80 millions de francs, exploite la centrale Francqui qui est sa propriété. Elle exploite également, mais pour compte de l'UNION MINIÈRE, les centrales Bia et Delcommune, et exploitera de même la centrale Le Marinel.

La Sogélec.

L'activité de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE AFRICAINE D'ÉLECTRICITÉ (SOGÉLEC), dont le capital a été porté à 213.333.000 francs, s'est considérablement accrue en ces dernières années. En 1946, elle avait vendu dans ses concessions environ 12,5 millions de kWh; en 1955, on peut évaluer les consommations totales des agglomérations desservies par SOGÉLEC — Élisabethville, Jadotville, Kolwezi et Kipushi — à 54 millions de kWh. D'autre part, le réseau à haute tension de la société avait, en 1946, livré environ 66 millions de kWh aux différents sièges d'exploitation de l'UNION MINIÈRE; en 1955, l'énergie transportée sur les lignes à haute tension s'est élevée à environ 225 millions de kWh et le poste de Jadotville (Shituru) a transformé 470 millions de kWh. Les besoins croissants du Katanga en énergie électrique imposent à SOGÉLEC de nouvelles et importantes tâches qu'elle poursuit en collaboration avec l'UNION MINIÈRE et la SOGÉFOR et avec l'aide de son ingénieur-conseil : la SOCIÉTÉ DE TRACTION ET D'ÉLECTRICITÉ.

La Sogéchim.

En ce qui concerne l'activité de SOGÉCHIM, la dernière période décennale a été principalement marquée par une série ininterrompue d'agrandissements et de transformations de l'usine à acide sulfurique, dont le coût s'est élevé à plus de 500 millions de francs. Sa capacité de production annuelle a été ainsi portée de 25.000 tonnes en 1946 à 110.000 tonnes environ en 1955. La production d'acide sulfurique au Katanga, destinée en ordre principal à alimenter l'UNION MINIÈRE, a satisfait au surplus le marché local en acide et produits dérivés. L'installation de récupération du cadmium, conçue par SOGÉCHIM et mise en marche par elle

en 1941, a permis à l'UNION MINIÈRE de mettre sur le marché des quantités importantes de ce métal. Le développement de l'activité commerciale de SOGÉCHIM sur le marché congolais l'a amenée à constituer en 1948 une société filiale : la SOCIÉTÉ AFRICAINE DE PRODUITS CHIMIQUES ET INDUSTRIELS (SAPCHIM). Le capital de SOGÉCHIM a été porté, en 1947, à 100 millions de francs. Au moment ou s'achevaient ses premières vingt-cinq années d'activité, SOGÉCHIM avait produit plus de 500.000 tonnes d'acide sulfurique et environ 9.000 tonnes de chlorate de soude, hydrolysé environ 27.000 tonnes d'huiles, épuré et livré à Jadotville plus de 20 millions de mètres cubes d'eau potable.

Les Minoteries du Katanga.

Les MINOTERIES DU KATANGA jouent un rôle important dans le maintien de l'état de santé des travailleurs indigènes et de leurs familles. Conseillées à ce sujet par d'éminents spécialistes, les MINOTERIES ont pris l'initiative de fabrications répondant aux exigences modernes de la nutrition : c'est ainsi qu'elles fabriquent des farines vitaminées et du sel ioduré. Cette société a beaucoup contribué, au surplus, au développement au Congo belge des cultures de maïs, de froment et de ricin, par ses encouragements aux cultivateurs congolais et par l'aide financière et technique qu'elle a apportée aux fermiers européens pour leur permettre la mécanisation de leurs exploitations.

Aux deux sièges de Kakontwe et d'Élisabethville de la société est venu s'en ajouter un troisième, ouvert en 1953 à Kolwezi pour y répondre aux besoins alimentaires d'une population croissante.

Le tonnage total de maïs, de manioc et de froment traité par la société atteignait à peine 22.000 tonnes en 1946 ; il peut être estimé à 32.000 tonnes pour 1955. Le capital des MINOTERIES DU KATANGA s'élève actuellement à 100 millions de francs.

Sud-Kat.

La SOCIÉTÉ DE RECHERCHE MINIÈRE DU SUD-KATANGA (SUD-KAT) a poursuivi après la guerre ses travaux de recherche dans la vaste zone qui lui était impartie. En vertu de la convention du 30 avril 1932, ses droits de recherches ont expiré le 31 décembre 1953. Au total, SUD-KAT avait dépensé en recherches minières plus de 74 millions de francs. D'autre part, elle avait extrait, à fin 1955, 224.000 tonnes de minerai de manganèse du gisement de Kasekelesa et 40.000 tonnes de minerai de plomb de la mine de Kengere.

Minsudkat.

Le 27 juin 1955, SUD-KAT a constitué une filiale — la SOCIÉTÉ D'EXPLOITATION DES MINES DU SUD-KATANGA (MINSUDKAT) — au capital de 50 millions de francs congolais, ayant pour objet l'exploitation des gisements découverts au cours des recherches effectuées dans ses concessions.



*A Élisabethville, l'immeuble de la Société Immobilière du Katanga a été construit par la Compagnie Foncière du Katanga.*

Trois autres sociétés auxiliaires ont été créées au cours des dix dernières années.

Nous avons exposé ci-dessus le rôle de la SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DU KATANGA (MÉTALKAT), constituée en 1948. Son capital s'élève actuellement à 600 millions de francs congolais. Métalkat.

Le premier lingot de zinc électrolytique fut coulé au mois de juillet 1953. Depuis lors, et jusqu'à fin 1955, l'usine a produit environ 73.000 tonnes de zinc électrolytique, 1.850 tonnes de cuivre en lingots provenant de la fusion de céments cuivreux de l'usine à zinc, 175 tonnes de cadmium et 145 tonnes de précipités germanifères, cette dernière production pour compte de l'UNION MINIÈRE.

La SOCIÉTÉ AFRICAINE D'EXPLOSIFS (AFRIDEX) a été constituée, en 1948, au capital de 54 millions de francs. Elle fabrique des explosifs dans une usine située à Kakontwe, à l'aide de chlorate fabriqué par SOGÉCHIM. Afridex.

La SOCIÉTÉ DES CIMENTS MÉTALLURGIQUES DE JADOTVILLE, dont le capital s'élève à 50 millions de francs, utilise dans son usine de Kakontwe, mise en marche en 1953, les scories des fours à cobalt de la fonderie électrique de l'UNION MINIÈRE et exploite pour compte de l'UNION MINIÈRE un four à chaux appartenant à celle-ci. Les Ciments de Jadotville.

Au cours de la dernière guerre mondiale, le rythme de production des usines de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE MÉTALLURGIQUE DE HOBOKEN n'avait pas dépassé deux pour cent de l'activité normale.

Grâce aux efforts de la direction et du personnel, les usines retrouvèrent rapidement leur rythme antérieur de production dès que les matières premières congolaises leur furent à nouveau livrées. En 1949, le capital de HOBOKEN était porté à 550 millions de francs, par incorporation de 400 millions prélevés sur la plus-value de réévaluation de l'outillage et des bâtiments industriels.

L'ensemble des installations créées par HOBOKEN représente un complexe métallurgique impressionnant. Les usines situées à Hoboken même, à sept kilomètres en amont d'Anvers, sur la rive droite de l'Escaut, occupent environ 1.200 ouvriers et couvrent une superficie de soixante hectares. Elles produisent du plomb, du cuivre brut, de l'étain, de l'antimoine, de l'or, de l'argent, du platine, du palladium, du sélénium, du bismuth et de l'acide sulfurique. A Olen se trouvent la raffinerie électrolytique de cuivre, couvrant trente hectares, occupant un millier d'ouvriers et produisant environ 140.000 tonnes de cuivre électrolytique par an ; l'usine à cobalt, capable de produire 300 tonnes de cobalt élément par mois; l'usine à radium et des installations pour la fabrication de divers produits chimiques : sulfate de soude, sulfate de nickel, sels de bismuth pharmaceutiques. Les usines de Reppel traitent des minerais et des sous-produits arsénicaux.

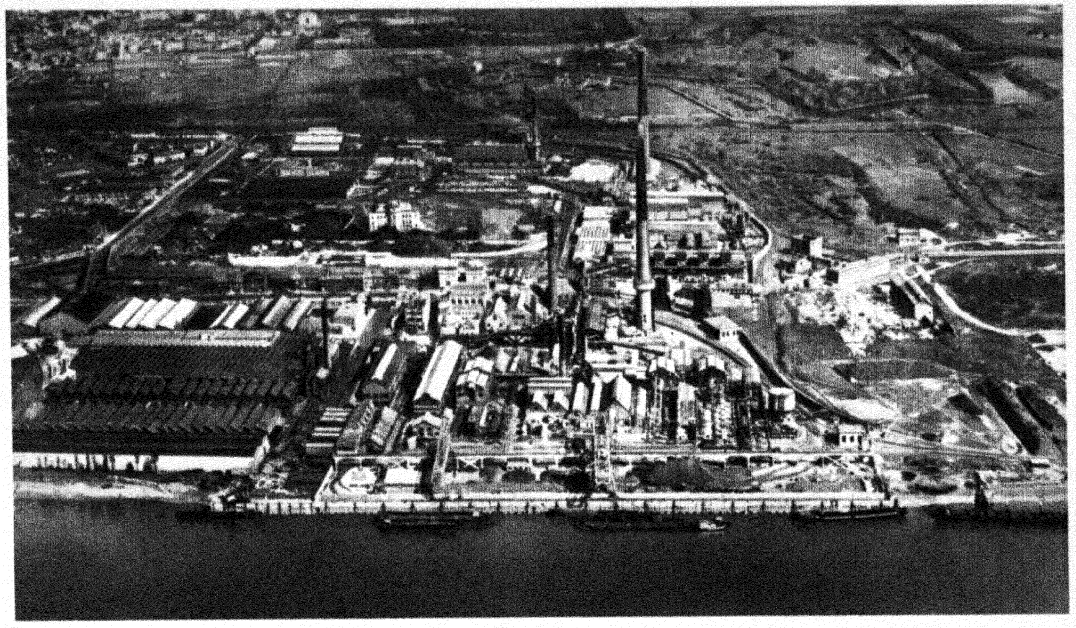
Parmi les procédés récemment mis au point à la division des produits chimiques de HOBOKEN, il faut particulièrement citer ceux permettant la production d'oxyde de germanium électroniquement pur, et d'uranium nucléairement pur, utilisable dans les réacteurs atomiques.

L'UNION MINIÈRE possède en outre des participations dans de nombreuses sociétés, compagnies ou syndicats, soit belges ou africains, soit étrangers.

Ces participations ont été prises en raison de l'intérêt que l'activité de ces organismes présente pour la réalisation de l'objet social de la Société.

*8. Les dirigeants et le personnel européen.*

LORSQU'APRÈS la libération de la Belgique, les communications furent rétablies entre la Colonie et sa métropole, l'UNION MINIÈRE se trouva aux prises avec un problème difficile. Ses agents d'Afrique, séparés d'êtres chers pendant de longues années d'un travail sans répit, aspiraient tous à rentrer au plus tôt en congé au pays. Mais il était évidemment impossible de remplacer du jour au lendemain ces éléments expérimentés. La question de la relève fut résolue grâce au dévouement d'un grand nombre d'entre eux qui acceptèrent de retarder leur retour au pays,



*Vue aérienne des usines de Hoboken de la Société Générale Métallurgique de Hoboken, situées en bordure de l'Escaut.*

grâce aussi à la bonne volonté et à l'enthousiasme des jeunes, engagés en Belgique à cette époque. Ceux-ci s'intégrèrent sans heurts dans l'organisation et s'imprégnèrent rapidement des traditions des *anciens* et de l'esprit de la maison.

En 1947, l'effectif du personnel blanc en Afrique atteignait le chiffre de 1.200 agents. Mais l'augmentation de la production, le développement et la modernisation des installations, la construction des nouvelles centrales, en un mot, l'extension générale du programme de la Société, firent que ce nombre dut être progressivement augmenté pour atteindre 1.916 en décembre 1955.

Un fait mérite d'être souligné : la considérable augmentation de production n'entraîna pas un accroissement proportionnel de la main-d'œuvre européenne

qui y était directement affectée. Bien au contraire, les blancs sont, proportionnellement, moins nombreux que jadis, grâce à l'augmentation du rendement et à la meilleure qualification professionnelle des travailleurs congolais, grâce à la généralisation de la mécanisation, à la rationalisation et à la modernisation des méthodes d'exploitation. Par contre, le personnel européen des services administratifs et auxiliaires est en augmentation, par suite de la complexité de plus en plus grande des tâches et des problèmes d'ordre économique, financier et social qui se posent à la direction.

En matière sociale, le Congo belge bénéficie d'une législation et d'une réglementation s'inspirant de celles en vigueur en Belgique. Dans ce domaine, l'UNION MINIÈRE a toujours tenu à remplir ses obligations envers son personnel dans le plus large esprit et a souvent fait preuve d'initiative.

L'UNION MINIÈRE estime que le bien-être et le moral des agents européens sont des facteurs essentiels de son propre développement et elle a eu le constant souci de favoriser l'évolution de ce qu'on appelle la *vie coloniale*.

La vie au Katanga en 1956.

Autrefois, on campait au Katanga. Non seulement parce qu'on logeait sous la tente, dans des huttes en pisé, dans des baraques en bois et en tôle, mais aussi parce qu'on ne s'y installait pas. Aujourd'hui on y réside et même on y demeure.

Les habitations sont saines, riantes et confortables. Les conditions d'existence ont fait, en quelques années, des progrès immenses. Les mesures préventives prises contre les moustiques, les soins médicaux, la généralisation de l'emploi des appareils frigorifiques, l'alimentation en vivres frais de qualité supérieure, la rapidité et le confort des moyens de locomotion ont supprimé les incommodités de la carrière coloniale.

La vie sociale est devenue agréable et offre des distractions variées. Les cinémas, les conférences, les représentations théâtrales, les clubs entretiennent le *climat de sociabilité*. Les sports jouent un rôle considérable. La *Federum* [1] groupe les cercles récréatifs et sportifs auxquels la Société accorde d'importants subsides. Ces cercles existent dans les différents sièges et ils comportent des terrains de football et d'autres sports de plein air, des courts de tennis, des salles de fête, des bibliothèques, des bassins de natation etc. Les compétitions sportives organisées par la *Federum* sont des événements qui passionnent le Katanga tout entier.

Une des causes principales de la stabilisation des familles européennes au Katanga est la possibilité d'y donner actuellement aux enfants une instruction et une éducation identiques à celles dont ils pourraient jouir en Europe. Il y a des

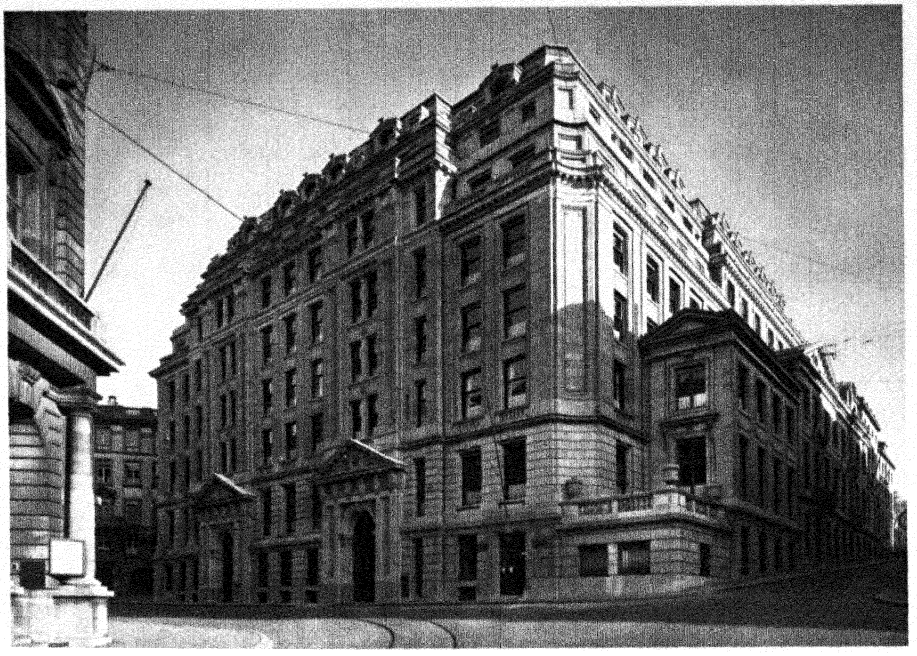
1. *Fédération des Cercles Sportifs et d'Agréments de* l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA.



*Une avenue à Kolwezi. Les agents européens de la Société occupent, dans tous ses sièges, de confortables maisons équipées de la façon la plus moderne.*

écoles primaires dans toutes les agglomérations d'une certaine importance ; des collèges et des athénées permettent aux enfants de poursuivre leurs études sur place jusqu'à la fin des humanités. Un enseignement technique est organisé à Élisabethville, à Jadotville et à Kolwezi. La Société accorde, si elle le juge nécessaire, aux enfants méritants de ses agents des bourses leur permettant de poursuivre en Belgique des études supérieures.

Si les agents de l'UNION MINIÈRE se sont toujours montrés à la hauteur de leur tâche et s'ils ont fait preuve de compétence en tous domaines, c'est que la Société a opéré dans leur choix une sélection attentive et sévère. Elle exige des candidats non seulement une grande connaissance de leur métier, mais aussi du caractère, de la maîtrise de soi, un sens social développé et de réelles qualités morales. Le personnel européen, destiné à encadrer une main-d'œuvre congo-



*Les bureaux de l'administration centrale occupent les sept étages d'un vaste immeuble situé rue Montagne du Parc, en plein cœur de Bruxelles.*

laise en rapide évolution, doit constituer une élite, collaborant avec foi et persévérance à l'effort de la Société et montrant sans cesse l'exemple par son propre comportement.

Le personnel « d'Europe ».

L'administration centrale à Bruxelles occupe actuellement environ 550 agents. Les mesures prises par l'UNION MINIÈRE en faveur du personnel *d'Europe* sont inspirées par les mêmes préoccupations qu'en Afrique : assurer la sécurité des agents et de leurs familles, les encourager dans leur tâches et les aider à surmonter les difficultés de l'existence.

A Bruxelles aussi, la vie sociale du personnel connaît un salutaire développement. Dans un *mess* clair et confortable, les agents trouvent à midi un repas substantiel et une agréable détente. L'association *Asumkat*[1] possède, dans la verdoyante banlieue de la capitale, un *club-house* attrayant et des installations sportives variées. Un autre cercle — *Erasmus* — organise des conférences et des causeries avec le souci de développer la culture générale. En fin de chaque année, une *fête de famille* réunit, aux côtés des agents d'Europe, ceux d'Afrique se trouvant en congé, ainsi que les familles des uns et des autres.

La première de ces réunions se tint à Bruxelles le 23 décembre 1947. M. Sengier y prononça une allocution qui est restée gravée dans la mémoire de tous ceux qui l'entendirent. Après avoir rendu hommage aux *anciens* et tout particulièrement à *l'équipe Cousin,* il fit l'appel des membres du personnel ayant vingt-cinq années de service et davantage.

« Ce qui frappe le plus le visiteur du Katanga, dit alors M. Sengier, c'est l'esprit d'équipe, l'amour du travail, l'assurance et l'enthousiasme qui animent les membres de notre personnel d'Afrique. Je suis heureux de constater que ces sentiments existent dans nos sièges de Belgique aussi bien que dans les sièges d'Afrique.

» De tels sentiments ne sont pas le privilège des dirigeants ; à condition d'être partagés par tous les membres du personnel, ils doivent assurer une marche harmonieuse de l'entreprise et donner la joie de vivre à tous ceux qui y participent. Aussi, serions-nous heureux de voir se développer entre nous des liens d'entraide cordiale ; nous voudrions que vous vous sentiez assurés qu'en cas de moments difficiles ou de coups durs dans la vie, vous pouvez compter sur la sympathie et l'aide morale de vos chefs et sur l'aide matérielle de la Société (...).»

La haute direction.

On se souvient que M. Van Brée avait été désigné en qualité de président du Conseil d'administration immédiatement après la Libération de la Belgique. Il demanda, au mois d'avril 1947, à être déchargé de ces fonctions. En témoignage de reconnaissance pour les constants et remarquables services qu'il avait rendus à la Société pendant plus de quarante ans, le Conseil lui conféra le titre de président honoraire. M. Van Brée est resté, depuis lors, administrateur et membre du Comité permanent qui, créé en 1935, est investi de pouvoirs étendus pour la gestion de la Société.

Le 28 avril 1947, le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA désignait en qualité de président du Conseil M. Gaston Blaise.

1. *Cercle d'Agrément et de Sport de* l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA.

Directeur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE depuis 1923 et vice-gouverneur depuis 1940, M. Blaise avait été appelé, en 1944, à prendre la périlleuse succession du gouverneur Galopin après sa fin tragique.

En 1947, le gouverneur Blaise accomplit un voyage à travers le Congo belge. Alors qu'il séjournait au Katanga, il eut l'honneur d'accueillir dans les différents sièges de l'UNION MINIÈRE, au début du mois d'août 1947, Son Altesse Royale le Prince Charles, Régent du Royaume, et le Maréchal Smuts, Premier Ministre de l'Union Sud-Africaine. Le Prince Régent et le Maréchal Smuts firent part à M. Blaise de leurs sentiments d'admiration pour l'œuvre accomplie par l'UNION MINIÈRE et se déclarèrent particulièrement frappés par les résultats obtenus dans le domaine social.

Pendant sa présidence, M. Blaise accomplit encore plusieurs voyages au Congo belge et séjourna chaque fois longuement au Katanga. Lorsqu'il résigna ses fonctions de président, au mois de mars 1955, le Conseil lui décerna le titre de président honoraire en témoignage de reconnaissance.



Le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA désigna en qualité de président de l'UNION MINIÈRE, le 24 mars 1955, M. Paul Gillet, gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE. A la même date, le Conseil d'administration nomma vice-président M. Edgar Van der Straeten, vice-gouverneur de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE.

Le 1er janvier 1951, MM. Sengier et Cousin furent déchargés à leur demande de leurs fonctions d'administrateurs-délégués. M. Sengier continue depuis lors à assumer la présidence du *Comité permanent,* composé de cinq membres du Conseil d'administration

*M. Gaston Blaise, gouverneur de la Société Générale de Belgique, devint président de l'Union Minière en 1947.*

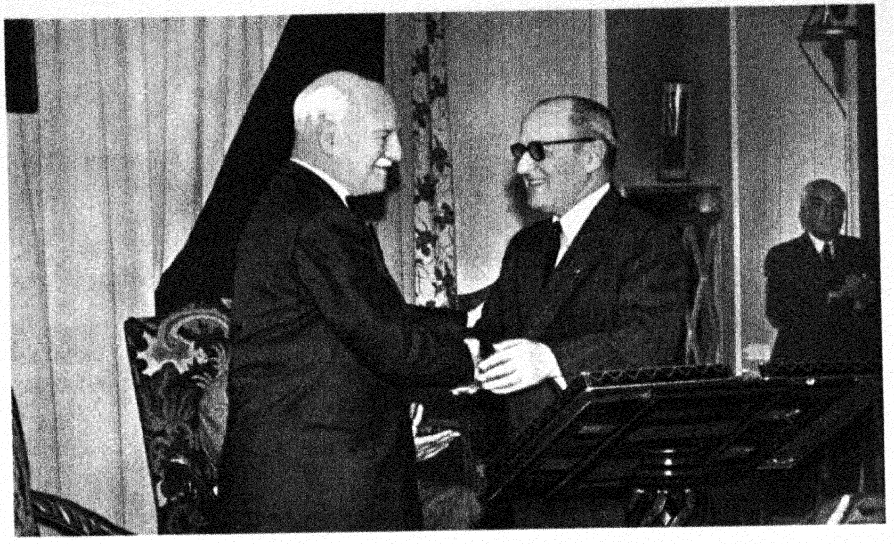


*S.A.R. le Prince Charles, Régent de Belgique, a visité en 1947 l'hôpital pour Congolais, de Jadotville.*

auquel ce dernier a délégué le contrôle permanent de la haute gestion de la Société et M. Cousin fut nommé président du *Comité local* — organe supérieur de la Société au Congo — qu'il dirige toujours actuellement.

Le 13 mai 1952, le *musée géologique Sengier-Cousin* était inauguré à Jadotville. Il contient des collections minéralogiques uniques au monde, réunies par les géologues de la Société depuis son origine. Elles sont admirablement mises en valeur, dans un cadre sobre et élégant. Les splendides échantillons alignés dans les vitrines offrent au spécialiste une incomparable documentation et au profane un émerveillement pour les yeux. Les noms de MM. Sengier et Cousin, gravés au fronton de ce musée, perpétuent l'union de ces deux hommes dont la constante collaboration a rendu de si remarquables services à la Société et au Congo belge.

Actuellement, deux administrateurs-délégués — MM. Aimé Marthoz et Herman Robiliart — et un administrateur-directeur — M. Richard Terwagne — assurent la haute direction des affaires et l'exécution des décisions du Conseil.



*MM. Sengier et Cousin, pionniers de la première heure, ont su créer et maintenir à tous les échelons hiérarchiques, au cours de leurs quarante-cinq années de féconde collaboration, l'esprit d'équipe qui mène au succès.*

L'administration centrale.

Les services de l'administration centrale comprennent, outre les bureaux chargés d'assister la haute direction dans sa mission de gestion et de contrôle — conseillers divers, service juridique, comptabilité centrale, liaison avec les filiales, secrétariat technique — des services qui sont en quelque sorte le prolongement de l'activité industrielle de la Société en Afrique : achats de matériel et produits de consommation, études d'installations nouvelles, recrutement du personnel.

Ces services assurent enfin le contrôle d'une organisation internationale mise sur pied par la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES MINERAIS, laquelle est chargée de la vente et de la livraison des produits de l'UNION MINIÈRE. En effet, moins favorisée que beaucoup d'entreprises étrangères, dont toute la production de cuivre peut être absorbée par leur marché national, la Société doit écouler la sienne en majeure

partie à l'extérieur (80 %), en raison du tonnage relativement faible consommé par la communauté belgo-congolaise.

En 1955, par exemple, les livraisons de cuivre provenant de l'UNION MINIÈRE ont eu seize pays pour destination.

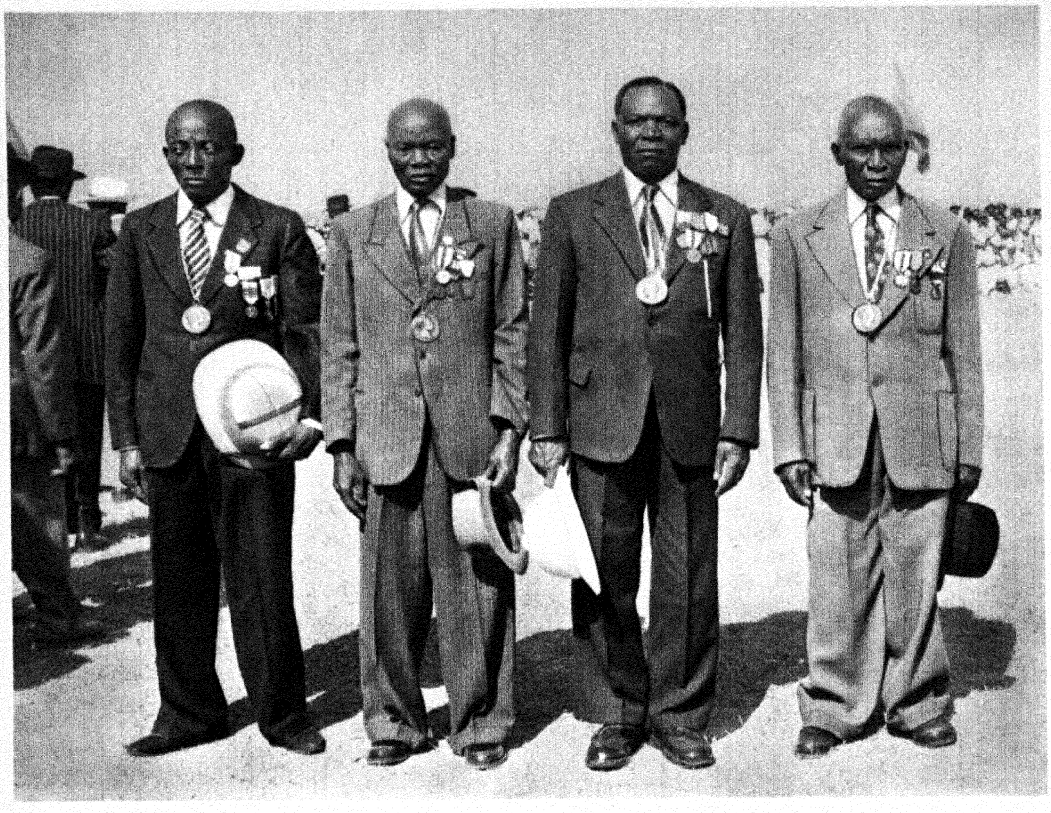
Les bureaux de l'administration centrale de l'UNION MINIÈRE à Bruxelles, après avoir occupé, de 1914 à 1929, deux anciens hôtels particuliers de la rue de la Chancellerie, sont aujourd'hui installés en un vaste immeuble formant l'angle de cette rue et de la rue Montagne du Parc.

Le 13 septembre 1951, la direction et le personnel de la Société et de ses filiales fêtèrent, au siège de l'administration centrale, les quarante années de service de M. Sengier. Au cours de cette émouvante cérémonie, M. Robiliart, associant la direction à cette manifestation due à l'initiative du personnel, retraça la carrière de M. Sengier et souligna « les joies profondes d'un travail enthousiaste, accompli en équipe, sous la direction d'un chef admiré, respecté et aimé ». Le plus ancien employé de la Société, M. Vervoort — engagé en 1907 en qualité de messager — dit la reconnaissance, la confiance, le respect que le *grand patron* inspire à tous, et rendit hommage à son humanité, à sa bonté agissante, à son sens social. M. Cousin apporta ensuite à son vieil ami l'expression du dévouement des agents d'Afrique de l'UNION MINIÈRE et de ses filiales, et rappela le courage dont avait fait preuve M. Sengier en acceptant, quarante ans auparavant, la direction d'une affaire qui apparaissait à beaucoup téméraire et vouée à l'échec.

En remerciant, M. Sengier rendit un vibrant hommage à tous ses collaborateurs et notamment à ceux de *l'équipe de choc* initiale, à ceux des *temps incertains*.



# *CHAPITRE DIXIÈME*



*Résultat de la politique de stabilisation : ces 4 fidèles serviteurs — de gauche à droite, MM. Mukinda, Tshipololo, Musumari et Windros — totalisent près de 170 années de travail à l'Union Minière.*

# L'ŒUVRE SOCIALE



ARTI du camp retranché de Lusambo plus de trois mois auparavant, le capitaine Paul Le Marinel parvient enfin au cœur du Katanga au mois d'avril 1891. Il est frappé par la désolation du pays, par la misère de ses habitants, par la terreur qui semble étreindre tous les êtres humains qu'il rencontre. Et il griffonne à la hâte dans son carnet de route, à la date du 5 avril 1891, ces quelques mots prophétiques :

« Si on ne trouve pas un jour des richesses minérales dans ces montagnes, elles resteront encore pendant des siècles dans cette sauvagerie que nous leur trouvons aujourd'hui! »

Ces richesses existaient et n'allaient pas tarder à être révélées. Et, lorsque l'UNION MINIÈRE est chargée de les exploiter, ses dirigeants impriment un sens

humain à leur entreprise en s'imposant un double but : mettre en valeur le sous-sol et créer ainsi les moyens nécessaires au relèvement physiologique et moral des populations.

Ce but, l'UNION MINIÈRE l'a poursuivi inlassablement, avec foi, pendant cinquante ans. La tâche est loin d'être achevée. Mais, si on jette un regard en arrière, on peut se réjouir des résultats obtenus, grâce à l'esprit qui n'a cessé d'animer tous les artisans de l'œuvre et que l'un d'eux exprimait en ces quelques mots : « On ne vit pleinement qu'en vivant pour beaucoup d'autres... »

Lorsque la seconde guerre mondiale prit fin, il y avait près de vingt ans que l'UNION MINIÈRE poursuivait au Katanga sa politique de stabilisation des travailleurs congolais et de leurs familles. Nous avons exposé pourquoi cette politique avait été adoptée, quels étaient ses avantages, comment elle était conçue, quels moyens furent mis en œuvre pour l'appliquer et quels furent ses premiers résultats.

La politique de stabilisation — rappelons-le — c'est, suivant la définition du Dr Mottoulle qui en fut l'un des plus efficients pionniers, « l'emploi de tous les moyens normaux propres à amener le travailleur noir à aimer le travail et à y rester attaché le plus longtemps possible [1] ».

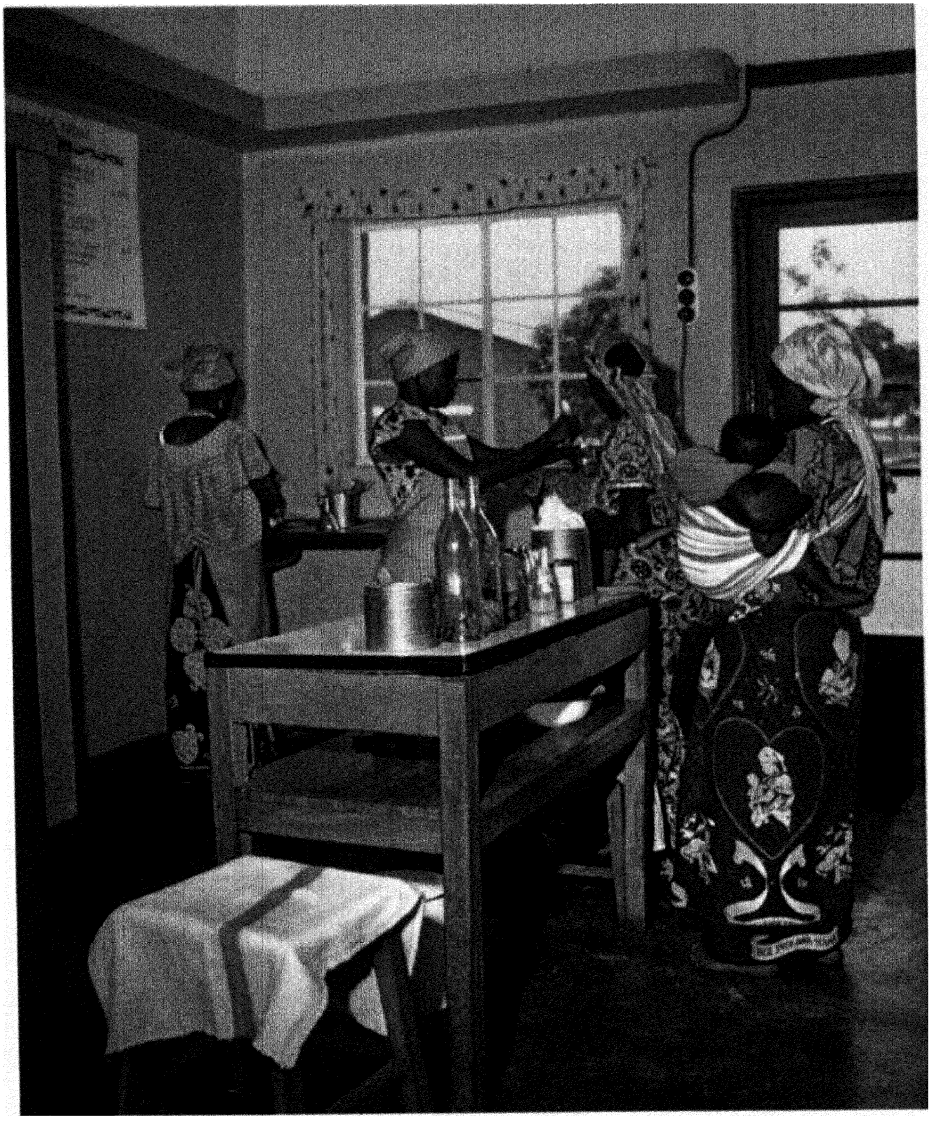
Au cours des dix dernières années, cette politique a été poursuivie. Mais elle s'est adaptée aux circonstances ; elle a évolué suivant les données de l'expérience et les moyens employés ont été considérablement développés.

La Société s'est efforcée de procurer à sa population ouvrière africaine, non seulement des avantages matériels — c'est-à-dire des rémunérations normales et la sécurité sociale, des habitations saines dans des agglomérations établies près des lieux de travail, une nourriture spécialement étudiée et des soins médicaux attentifs — mais aussi la possibilité de se perfectionner par l'enseignement et de se hausser sur le plan moral et sur le plan social.

*1. Les moyens.*

AUTREFOIS, seul le salaire proprement dit des travailleurs de l'UNION MINIÈRE était payé en argent ; le logement, la ration alimentaire de l'homme, de la femme et des enfants, les couvertures, certains vêtements, etc. étaient fournis en nature. Ce système s'imposait alors. Il a permis l'évolution progressive des travailleurs et il est encore appliqué aujourd'hui à ceux

1. Dr L. MOTTOULE : *Politique sociale de l'*UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA *pour sa main-d'œuvre indigène* (Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge. T. XIV . Fasc. 3 . Bruxelles 1946).



*Au foyer social.*



*Une salle de maternité : dès sa naissance, le bébé congolais est entouré des soins les plus attentifs.*

dont la formation professionnelle est faible et l'éducation sociale insuffisante.

Les ouvriers moyens accèdent actuellement à un statut intermédiaire : ils touchent en numéraire le salaire proprement dit, les allocations familiales, ainsi que la contre-valeur de leur ration alimentaire et de celles destinées à leur famille, tandis que la Société continue à assurer leur logement.

Enfin, au stade final, le travailleur habite avec sa famille une maison qui est sa propriété ; il reçoit en espèces son salaire, ses allocations familiales, la contre-valeur des rations alimentaires et une indemnité de logement variable suivant la composition de sa famille.

La classification des emplois.

Depuis 1937, la Société a instauré, après de nombreuses études et avec le concours de spécialistes, une classification détaillée des emplois pour toute sa main-d'œuvre congolaise. Ce système établit une hiérarchie très poussée dans chaque métier et attribue à chaque emploi une *cote* tenant compte de la quali-

fication requise. Il permet la promotion du travailleur lorsqu'il a amélioré ses connaissances, même à un faible degré. La rémunération est établie en fonction de la cote de l'emploi et de l'ancienneté.

Les ouvriers et employés congolais les plus qualifiés bénéficient d'une rémunération globale qui leur confère un standing comparable à celui dont jouissent les travailleurs en Belgique.

En 1945, la Société a créé des *brevets d'aptitude professionnelle* et des *certificats de bons services* décernés publiquement aux travailleurs pour reconnaître leurs qualités professionnelles, les services qu'ils ont rendus, leur bonne conduite, leur fidélité à la Société.

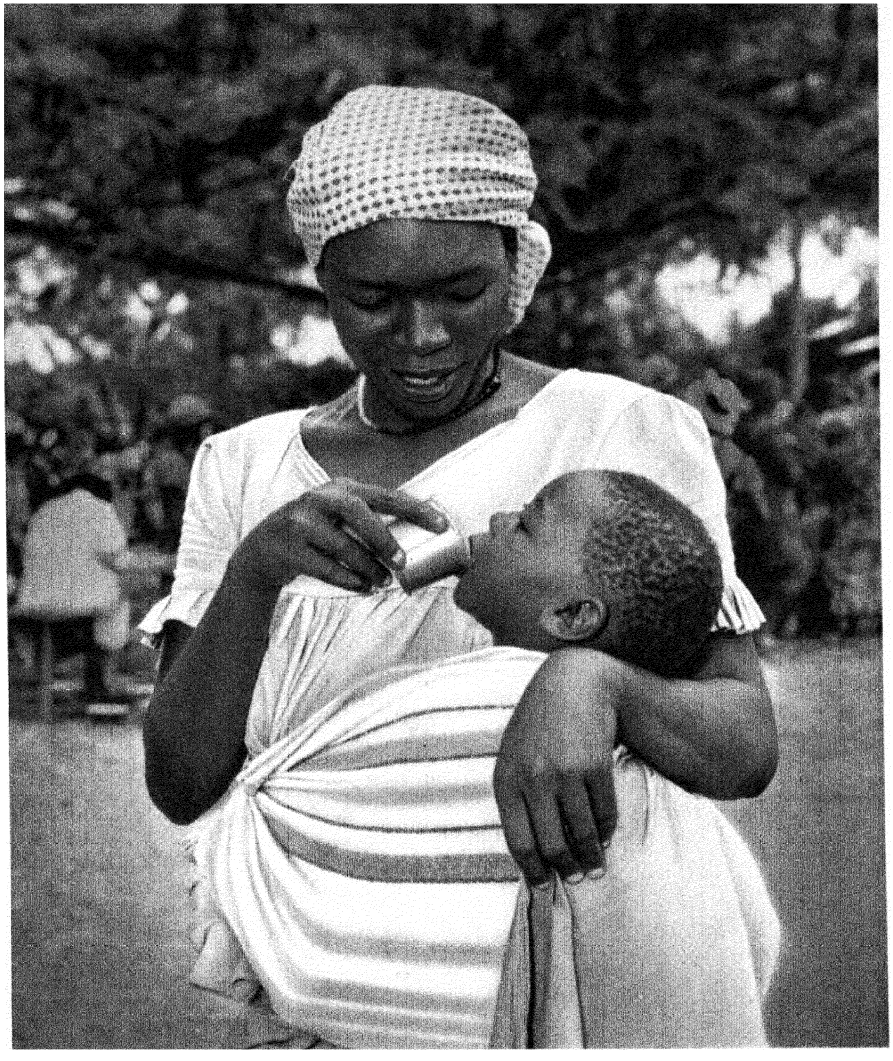
Les conseils indigènes d'entreprises.

Une ordonnance législative a rendu obligatoire en 1946 la constitution d'un *conseil indigène d'entreprises* pour tout établissement occupant au moins 250 travailleurs congolais. Son but est d'assurer un contact permanent entre l'employeur et les membres de son personnel, en donnant à ceux-ci l'occasion d'exprimer leurs desiderata et d'être tenus au courant des mesures qui les concernent. A l'UNION MINIÈRE, tous les membres des *conseils indigènes d'entreprises* sont désignés par les travailleurs, bien que, aux termes de la loi, l'employeur puisse désigner la moitié de ses membres. Ce fut une grande satisfaction pour la Société que de constater l'heureux fonctionnement et l'utilité de ces conseils.

Une expérience fort intéressante a été tentée avec succès à la cité des travailleurs de Lubumbashi. La cité a été divisée en sections placées sous la surveillance de *capitas* de section. A chacun de ces *capitas* ont été adjoints, pour former un *comité de section,* deux membres du *conseil indigène d'entreprises* et un moniteur de l'enseignement, tous résidant dans la section. Ce Comité est chargé de formuler des suggestions, notamment au sujet de la police de la section, de l'amélioration des services communaux, de l'embellissement de la section et des parcelles de ses habitants, de la surveillance de la fréquentation scolaire, etc. Il est envisagé de grouper deux ou trois de ces sections en quartier, les habitants de ce dernier désignant eux-mêmes les membres du *conseil de quartier* dont les délégués constitueront alors en partie le *conseil indigène d'entreprises.*

C'est là une orientation nouvelle d'une grande importance, car elle peut être le prélude d'une vie communale dont les délégués, formant une élite consciente de ses responsabilités, seront les représentants d'une véritable opinion publique.

Les cités des travailleurs congolais dépendant de la Société ont été modernisées en ces dernières années. Tout est mis en œuvre pour les rendre saines et agréables : service de voirie et d'enlèvement des immondices, distribution d'eau, éclairage électrique public et privé, plantations, etc.



*Maternité.*



*A l'heure de la consultation, les jeunes mères discutent les mérites de leurs nourrissons, en attendant de les montrer au médecin.*

D'autre part, une formule nouvelle a rencontré un très grand succès dans les centres extra-coutumiers du Katanga[1]. Elle permet aux indigènes de construire eux-mêmes leur habitation dans ces centres, avec le concours de leur famille et de leurs camarades. Les autorités apportent leur aide aux futurs propriétaires par leurs conseils, par l'octroi de prêts, par la préparation des fondations et par la fourniture de certains matériaux. L'UNION MINIÈRE n'a pas manqué d'apporter son concours à cette nouvelle politique en accordant son aide financière à ses travailleurs les plus méritants qui désiraient devenir propriétaires d'une habitation édifiée de cette façon dans les centres extra-coutumiers.

La nourriture des travailleurs.

La question de la nourriture des travailleurs, de leurs épouses et de leurs enfants a toujours fait l'objet des soins les plus attentifs.

En 1948, la Société fit appel au professeur E.J. Bigwood, de l'Université de Bruxelles, savant réputé en matière d'alimentation humaine. Après avoir étudié

1. Cf. F. GRÉVISSE : *Le Centre extra-coutumier d'Élisabethville* (Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles 1951).

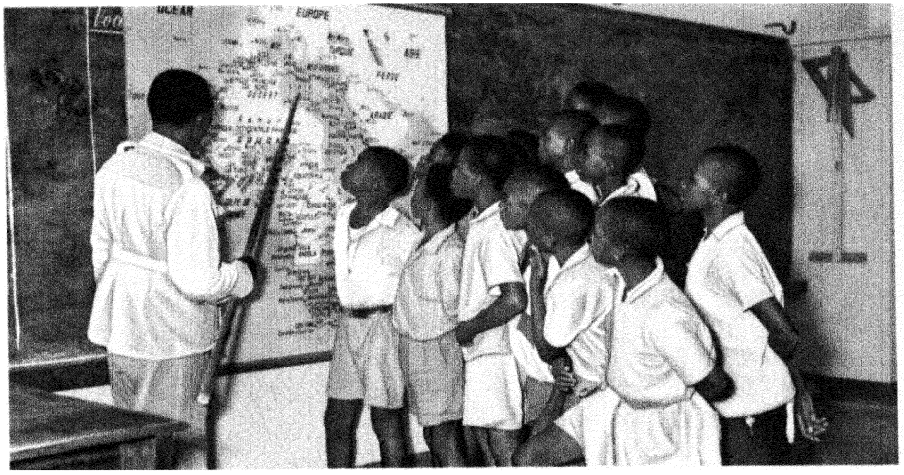


*A l'école maternelle, la tasse de lait est toujours bien accueillie.*

le problème sur place, le professeur Bigwood établit, en collaboration avec le médecin hygiéniste de l'UNION MINIÈRE, la composition de rations alimentaires parfaitement équilibrées et conformes aux règles scientifiques de la diététique moderne. Les farines et l'huile de palme vitaminées, par exemple, ont radicalement supprimé toute avitaminose parmi la population ouvrière et l'ioduration du sel a provoqué une diminution considérable du nombre des goîtreux. Les repas et les suppléments alimentaires distribués dans les jardins d'enfants et les écoles ont largement contribué au magnifique état de santé général de l'enfance et de la jeunesse. Les femmes enceintes ou nourrices reçoivent certains aliments supplémentaires, et des repas chauds sont servis aux travailleurs du fond.

La sécurité sociale.

La sécurité sociale de la population ouvrière indigène de l'UNION MINIÈRE est assurée par toute une série de mesures qui mettent le travailleur et sa famille à l'abri des aléas de l'existence. Lorsqu'en 1951 un décret a rendu obligatoire un régime d'allocations familiales pour les travailleurs congolais, il n'a en rien renforcé ce que la Société faisait spontanément depuis de nombreuses années.



*Une leçon de géographie à l'école primaire pour garçons, de Jadotville.*

Un régime de congés payés est en vigueur depuis 1947. La réparation des accidents du travail et des maladies professionnelles — légalement instituée au Congo en 1950 — a fait l'objet de dispositions prises dès 1915 par la Société. Celle-ci intervient, au surplus, dans bien des cas où l'action du *Fonds colonial des Invalidités* n'est pas prévue, par exemple dans le cas de maladie chronique et d'accidents de la vie privée. Un *fonds de pension* a été institué, en 1939, pour les vieux travailleurs dont la Société favorise la réinstallation, soit dans leur village d'origine, soit dans un centre extra-coutumier voisin de leur ancien lieu de travail.

Le contrôle médical.

Le rôle du *département médical* est évidemment primordial et l'histoire de son action en un demi-siècle mériterait, à elle seule, son *mémorial.* Le contrôle médical débute dès l'entrée en service des travailleurs qui, ainsi que leurs familles, sont soumis aussitôt aux vaccinations et à la déparasitation. Lorsque le nouvel engagé est mis progressivement au travail, il demeure sous une surveillance médicale constante. C'est le médecin qui indique à quelles tâches il peut être

affecté en tenant compte de sa résistance physique ; c'est lui qui, en collaboration avec le service de sécurité industrielle, contrôle l'application des mesures d'hygiène et surveille l'état de santé des travailleurs dans les usines et les mines.

Il y a cinquante ans, l'UNION MINIÈRE disposait d'un *hôpital* pour indigènes, établi à Lubumbashi. C'était, comme la plupart des maisons de l'époque, une construction en bois et tôles, contenant une vingtaine de couchettes rudimentaires. Dans une pièce voisine, le médecin disposait d'une table d'opérations et d'une armoire contenant les produits pharmaceutiques. Les traitements et les pansements se faisaient en plein air, à l'ombre d'un grand arbre.

Aujourd'hui il y a dans les concessions de l'UNION MINIÈRE cinq hôpitaux vastes et clairs, entourés de jardins fleuris, équipés comme les plus modernes centres hospitaliers européens ; ils comportent notamment des blocs opératoires, des installations de radiographie, des laboratoires spécialisés et de nombreux services annexes.

En outre, des infirmeries et de nombreux dispensaires sont installés à proximité immédiate des chantiers.

Le docteur Albert Schweitzer, décrivant l'immense misère physique qui règne dans la grande forêt du Gabon, ajoute qu'en Europe « nous sommes des privilégiés. Quand, *chez nous,* quelqu'un tombe malade, on appelle immédiatement le médecin. Est-il nécessaire d'opérer? Les portes d'une clinique s'ouvrent aussitôt ».

Désormais, elles s'ouvrent aussi au cœur de l'Afrique centrale, en ce Katanga que les premiers explorateurs décrivaient, il y a quelques dizaines d'années, comme une terre de misère, de souffrance et de désespoir.

L'O.P.E.N.

Dans cette lutte, inspirée par un impérieux devoir, l'*O.P.E.N. (Œuvre de la Protection de l'Enfance Noire),* créée par l'UNION MINIÈRE il y a plus de trente ans et dont la sollicitude s'exerce à l'égard des femmes enceintes, des mères et des enfants, a rendu d'inestimables services. Son activité s'étend aux consultations prénatales, à l'enseignement de la puériculture aux jeunes accouchées, à la surveillance médicale scolaire et à la distribution de langes, de vêtements, de lait et d'aliments spécialement nutritifs. L'*O.P.E.N.* a sauvé des milliers de jeunes existences et a obtenu des succès réellement extraordinaires dans sa lutte quotidienne contre la mortinatalité et la mortalité infantile.

L'UNION MINIÈRE a toujours attaché une haute importance à la question de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse de ses cités. En 1947, à la suite de minutieuses enquêtes et de longues études effectuées par des spécialistes dans ses ateliers, ses usines, ses mines et ses écoles, la Société décida une profonde réforme

L'organisation de l'enseignement.

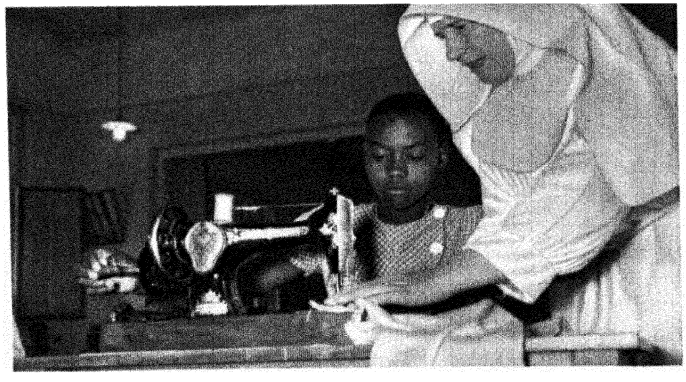
de l'enseignement [1]. Il avait en effet été constaté que chez l'indigène au travail il restait bien peu de traces de l'enseignement reçu au cours des études primaires et qu'il importait surtout de développer à l'école le raisonnement, le pouvoir d'abstraction, la faculté de comparer et de discerner, en un mot ce qui constitue l'intelligence. Le *comité central d'enseignement et d'action sociale* de l'UNION MINIÈRE établit alors un nouveau programme destiné à promouvoir de front : l'éducation morale et religieuse, l'éducation physique et l'enseignement proprement dit, pour les filles et pour les garçons.

L'un des premiers objectifs de ce programme était d'arracher de l'esprit du Congolais le mépris du travail manuel et de conférer à ce dernier un véritable prestige.

Le nouvel enseignement dispensé par l'UNION MINIÈRE touche une partie considérable de la population ouvrière, car il s'étend des jardins d'enfants aux cours pour adultes.

Les jardins d'enfants ont été organisés dans chacun des quartiers des grandes cités de la Société et sont placés sous la surveillance d'assistantes sociales aidées par des monitrices congolaises de plus en plus nombreuses. En 1955, 3.100 garçons et filles de trois à six ans ont fréquenté les jardins d'enfants.

1. Voir L. KOETTLITZ, directeur de l'Ingeco-Gombert : *L'indigène et notre enseignement* (Bulletin C.E.P.S.I., nº 6 . Élisabethville 1948) et A.H. DUPÉROUX, directeur de l'enseignement à l'UNION MINIÈRE : *Propos sur la réforme de l'enseignement* (Bulletin C.E.P.S.I. nº 6 . Élisabethville 1948) . Voir aussi la *Revue Coloniale Belge*, numéros 41, 42 et 43 (Bruxelles 1947).



*Cette jeune élève de l'école ménagère s'initie à son futur rôle de mère de famille.*

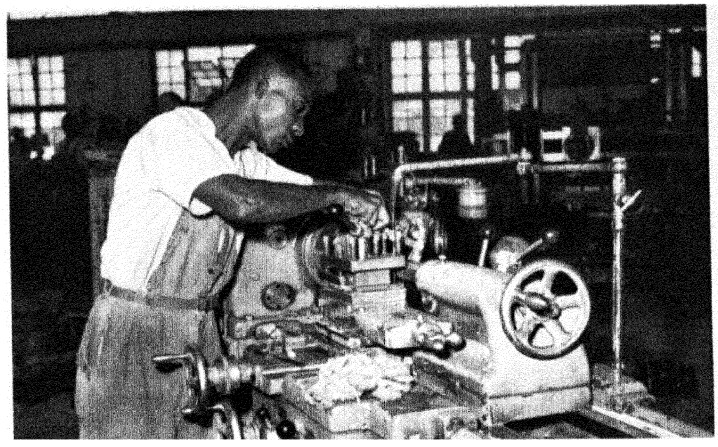


*Après le cours de cuisine, les familles des élèves seront invitées à déguster les mets préparés.*

Dans les écoles primaires, le nombre des élèves s'est élevé à 13.500 en 1955, dont 7.000 garçons.

L'enseignement post-primaire a pris une importance particulière en ces dernières années. Un *centre de psychologie et de pédagogie,* institué en 1954 et auquel collaborent des spécialistes universitaires belges, met au point les tests qui permettront d'orienter plus sûrement les enfants, suivant leurs possibilités intellectuelles et suivant leur âge, à la sortie de l'école primaire.

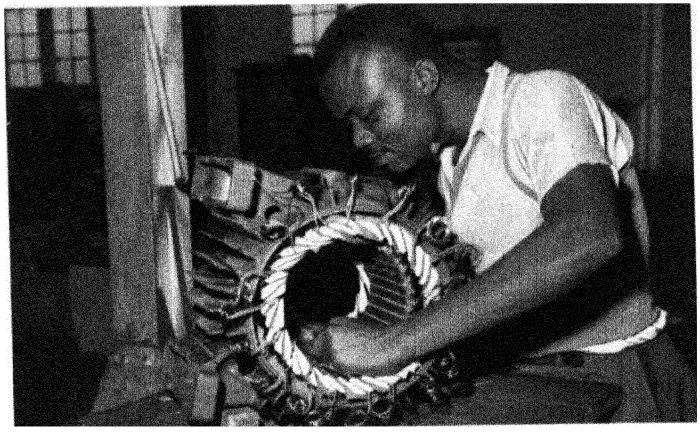
*Beaucoup de travailleurs congolais sont devenus d'excellents spécialistes.*



Les garçons sont dirigés soit vers les *chantiers de travail,* où ils sont entraînés à un travail purement manuel, soit vers les *chantiers d'apprentissage* où on leur donne des cours généraux, tout en leur apprenant un métier simple, soit enfin vers les *écoles pré-professionnelles* où les bons éléments apprennent la pratique d'un métier qualifié et où une grande partie du temps est consacrée aux cours généraux. Les enfants les mieux doués sont dirigés, à la sortie des primaires, vers l'école normale de Ruwe, ouverte en 1947 pour former des moniteurs de l'enseignement, ou vers l'école professionnelle du degré A3, ouverte également à Ruwe en 1954. Enfin l'UNION MINIÈRE, en subsidiant des établissements d'enseignement secondaire, tels que l'École de Moniteurs de Kapolowe, le Petit Séminaire de Kakanda ou le Collège Bénédictin de Luishia, facilite leur accès aux élèves sortant de ses écoles primaires.

En 1955, 900 fils de travailleurs de l'UNION MINIÈRE ont suivi l'enseignement post-primaire organisé pour eux par la Société.

A la sortie de l'école primaire, les filles trouvent, au sein de l'UNION MINIÈRE, les *écoles de formation familiale,* qui les préparent à leur rôle d'épouse et de mère, et les *homes pour jeunes filles,* ouverts dans tous les grands sièges par les Révérendes Sœurs et les assistantes sociales. Les jeunes filles bien douées peuvent suivre les cours de l'*Institut Sainte-Agnès,* école normale organisée en internat à Kolwezi, ou ceux de l'*école d'infirmières-accoucheuses* qui lui est annexée.



*Un bobineur.*

*L'enseignement professionnel dispensé par la Société porte ses fruits...*

On ne peut omettre de citer en exemple, lorsqu'on parle de l'enseignement et de l'éducation pour filles congolaises, l'*Institut Sainte-Marguerite* à Luishia, dirigé par les Religieuses Ursulines de Wavre Notre-Dame. Cet établissement, que la Société subventionne largement, a été construit, équipé et organisé à l'initiative et grâce à la générosité de M. Cousin, président du Comité local de l'UNION MINIÈRE. Le but de cet internat est de préparer la fillette indigène à devenir une épouse chrétienne, apte à organiser un ménage modeste, à seconder son mari, à bien élever ses enfants et à être la digne compagne d'un homme qui, par son éducation et son travail, a su s'adapter à la civilisation occidentale. Près de la moitié de l'effectif de cet institut est constitué par les filles de travailleurs de l'UNION MINIÈRE.

En ces dernières années, la Société a donné une grande extension et une importance accrue aux œuvres d'enseignement et d'éducation pour adultes. Elle a organisé pour les hommes des cours généraux du soir, des cours de perfectionnement professionnel, une école pour mineurs et une autre pour conducteurs d'engins lourds.

Les femmes des travailleurs peuvent suivre des cours d'hygiène, de puériculture, d'économie domestique et s'initier aux travaux de couture, de buanderie et de cuisine. Elles trouvent, dans les nombreux foyers sociaux tenus par des assistantes sociales, un accueil sympathique et compréhensif.

Les loisirs.

La Société ne pouvait se désintéresser de l'importante question de l'*organisation des loisirs* de sa population congolaise. Elle n'a pas manqué d'encourager ses travailleurs et leurs familles à s'adonner aux cultures vivrières et elle distribue à ceux qui le désirent, des graines, des engrais et des outils. Dans les foyers et les cercles sociaux subsidiés par la Société, s'organisent des réunions, des fêtes, des conférences, des séances de cinéma, etc. Des stades et des installations sportives existent dans tous les grands centres, les cercles sportifs sont extrêmement actifs et les compétitions toujours suivies par un nombreux et passionné public. Le scoutisme rencontre de plus en plus de succès parmi la jeunesse et c'est là un excellent complément d'éducation pour les garçons comme pour les filles.

*2. Les résultats.*

En quelques dizaines d'années, l'UNION MINIÈRE a réussi à implanter dans le Haut-Katanga, autrefois désertique, des collectivités indigènes qui y vivent prospères et heureuses.

En 1955, l'effectif du personnel congolais s'établissait en moyenne à 21.000 travailleurs et la population totale des cités dont la Société supporte la charge et la responsabilité s'élevait à plus de 78.000 personnes.

La stabilisation de cette population, comparable en importance à celle d'une agglomération européenne, est aujourd'hui pratiquement réalisée. En 1925, pour maintenir cent hommes au travail, il fallait en recruter 96 au loin chaque année ; actuellement ce chiffre est tombé à 7 et, en 1955, 45 % des travailleurs comptaient plus de dix ans de services. Les fils des travailleurs entrent à leur tour, en nombre chaque année plus élevé, au service de la Société et l'on voit ainsi se créer des générations de travailleurs, attachés, comme chez nous, à la même entreprise. En bref, on peut dire que l'UNION MINIÈRE est parvenue à stabiliser quelque 90 % de sa main-d'œuvre, ce qui ne s'était jamais vu en Afrique.

La stabilisation.

Grâce à la stabilisation, l'évolution démographique et l'état sanitaire de la population ouvrière congolaise sont extrêmement favorables.

En 1925, il y avait, pour 100 travailleurs, 18 femmes et 6 enfants ; en 1955, ces chiffres sont passés en moyenne à 82 femmes et 191 enfants.

En 1929[1], le *déficit* démographique des cités de la Société était de 1,5 pour mille ; en 1955, le *bénéfice* démographique est de 66 pour mille, chiffre le plus élevé connu dans le monde entier.

1. Les statistiques démographiques de la Société sont fragmentaires avant 1929.



*Formation professionnelle.*

La mortalité infantile annuelle (mort-nés exclus), de 102 pour mille en 1929, a été abaissée en 1955 au taux de 12 pour mille, lequel peut être avantageusement comparé à celui de beaucoup de pays européens.

Autre constatation intéressante : en 1920, 55 % des travailleurs étaient originaires de territoires étrangers, tandis qu'actuellement le pourcentage de travailleurs étrangers est pratiquement insignifiant.

Le développement économique du Katanga a provoqué une véritable colonisation bantoue du pays, par l'afflux dans les centres d'une main-d'œuvre originaire des régions voisines.

On sait l'attraction que les centres extra-coutumiers exercent sur les populations villageoises. Cette *hémorragie de l'intérieur* préoccupe depuis longtemps et à juste titre les autorités du Congo belge.

L'UNION MINIÈRE étudie le moyen de rétablir l'équilibre entre les populations des centres industriels et celles vivant en milieu coutumier, dans l'hinterland de la région industrielle du Haut-Katanga. L'objectif immédiat est de constituer en milieu suburbain des noyaux de populations et de les aider à se développer dans des conditions suffisamment attrayantes pour inciter les travailleurs pensionnés, et même les travailleurs en activité, à se joindre à elles plutôt que d'augmenter la population des centres extra-coutumiers.

C'est là une expérience d'une grande importance et une action d'envergure que la Société se propose d'entreprendre en plein accord et avec la collaboration des autorités gouvernementales et en tenant compte des efforts déjà réalisés en ce domaine, notamment par le Gouvernement, les Missions et le *Fonds du Bien-Être Indigène.*

La qualification professionnelle.

Les travailleurs s'étant attachés de plus en plus à la Société, leur qualification professionnelle a pu être améliorée. L'augmentation de la productivité est évidemment due en majeure partie à la mécanisation, mais celle-ci n'aurait pu être réalisée si la qualification professionnelle n'avait progressé. D'autre part, le rendement individuel a pratiquement doublé, au cours des trente dernières années.

Certes, il y a encore beaucoup à faire pour adapter le travailleur congolais aux progrès de la technique et aux exigences de la civilisation. C'est l'une des tâches que la Société poursuit avec le plus de vigilance. Le succès dépend en grande partie de l'application des méthodes d'enseignement, d'éducation et d'orientation professionnelle. Mais il dépend surtout du Congolais lui-même. Il n'y a pas de progrès humains sans une morale générale du travail. Pour devenir un être social, il faut s'imposer une discipline sociale. « La liberté, disait Georges

Clémenceau, c'est le droit de se discipliner soi-même pour ne pas être discipliné par autrui ». Le gouverneur général Ryckmans exprimait la même idée lorsqu'il lançait aux Congolais le bref et saisissant slogan : « Participez! ».

Quoi qu'il en soit, la tâche qui consiste à promouvoir le Congolais sur le plan humain est passionnante et les Belges la poursuivent en Afrique avec foi et persévérance.

*Les enfants jouent un rôle actif dans les manifestations organisées à l'occasion de la remise de distinctions honorifiques aux travailleurs méritants.*



*La récompense de nombreuses années de labeur...*



UNE œuvre sociale telle que celle que nous venons de décrire, exige une organisation très importante et de lourdes dépenses, mais surtout le concours d'un personnel compétent, dévoué et animé par les plus hautes qualités morales.

*3. Les artisans de l'œuvre.*

Les Religieuses — Sœurs de la Charité de Gand, Sœurs Marie-de-Pittem, Dominicaines de Fichermont, Ursulines de Wavre Notre-Dame — et les Missionnaires — Bénédictins, Franciscains et Aumôniers du travail — ont sans cesse montré le plus admirable des exemples. Leur collaboration aux œuvres médicales, sociales et paramédicales et à la grande tâche d'éducation morale de la population ouvrière noire est d'une valeur inestimable.

Placé sous la haute direction du Dr Bertrand, attaché à la Société depuis quarante-deux ans, le département médical disposait en 1955 pour remplir sa mission, de 30 médecins assistés par 41 religieuses, de 51 agents européens — infirmiers, infirmières et agents sanitaires — et de 731 auxiliaires congolais.

Le *département de la main-d'œuvre indigène (M.O.I.)* engage les travailleurs, administre la population ouvrière, veille à son bien-être physique et moral, maintient la discipline au travail, l'ordre et le bon esprit dans les cités, instruit, éduque et perfectionne leurs habitants, c'est-à-dire les travailleurs et leurs familles.

Le personnel du département M.O.I. comprenait, en 1955, 85 agents européens, 109 commis congolais et 1.115 travailleurs chargés de l'entretien et de la police des cités. Au surplus, 12 assistantes sociales — détachées notamment du groupe des Auxiliaires Féminines Internationales et des Volontaires du Service Social — ainsi que quelques assistantes bénévoles, apportent à l'œuvre une colla-

boration précieuse, en assurant avec un magnifique esprit, la charge des jardins d'enfants, des écoles de formation familiale, des foyers sociaux féminins et en renforçant le contact avec les femmes indigènes par des visites à domicile. Les assistantes sociales forment des monitrices sociales indigènes dont le rôle se révèle de plus en plus efficace.

Le personnel enseignant de la Société comprend 52 agents européens assistés par 545 moniteurs et monitrices.

Une étroite collaboration existe entre tous les services qui concourent à l'œuvre sociale, et des organismes communs assurent une coopération constante et harmonieuse.

Au surplus, les artisans de cette œuvre sont partout. A tous les échelons de la hiérarchie, dans toutes les usines et dans toutes les mines, il y a des hommes qui y participent constamment et bénévolement. Le Dr Mottoulle, rentrant en 1950 d'un voyage au Katanga, racontait deux faits qui l'avaient particulièrement frappé :

« On a pu voir à Élisabethville des ouvriers blancs, après leur dur labeur de la journée, rassembler régulièrement les indigènes de leur équipe pour leur donner bénévolement un cours du soir. Et, pendant les fêtes récentes, ces mêmes Européens accompagnaient leurs travailleurs à l'Exposition internationale — organisée à l'occasion du cinquantième anniversaire du COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA — pour leur donner des explications sur tout ce qui les frappait. Ces mouvements spontanés m'ont profondément et agréablement impressionné. »

Pour coordonner l'étude des problèmes sociaux indigènes, il s'est constitué à Élisabethville, il y a dix ans déjà, une association connue sous le nom de C.E.P.S.I. *(Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes)*. Par ses études, ses enquêtes et ses contacts avec les représentants des indigènes évolués, *Cepsi* a apporté une remarquable contribution à la connaissance des populations indigènes et à leur progrès matériel, intellectuel et moral. *Cepsi* compte poursuivre ses travaux en collaboration étroite avec les organismes scientifiques qui sont saisis des mêmes problèmes au Katanga.

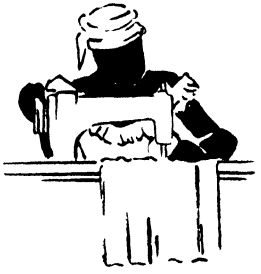
L'œuvre sociale et médicale de l'UNION MINIÈRE n'aurait pas été réalisée avec un tel succès ni une telle ampleur si elle n'avait pu y affecter, grâce à l'esprit qui anima toujours ses dirigeants, des moyens financiers considérables.

« Il n'est pas douteux, a dit une personnalité coloniale, que, sans des entreprises dont la structure, la forme juridique et les moyens d'action ont permis de pratiquer une politique de longue haleine, de promouvoir et soutenir des initia-

tives hardies, généreuses et fécondes, et d'en attendre souvent très longtemps les effets, de tels résultats n'auraient pu être atteints. (...).

» A côté de bienfaits matériels, la politique de coopération suivie au Congo en a apporté un autre, invisible mais peut-être le plus précieux : à des êtres plongés dans la désespérance, sans idéal, sans une lueur à l'horizon, elle a donné ce sentiment très fort, ce levier puissant qui domine en réalité toute notre vie à nous et qui nous aide à surmonter les peines et les difficultés, elle leur a donné l'*espoir,* l'espoir pour eux-mêmes et pour leur progéniture, dans une vie graduellement meilleure et plus heureuse[1]. »

1. M. Edgar Van der Straeten : *Les sociétés coloniales dans la vie économique et sociale du Congo* (Bulletin de la Société Royale Belge des Ingénieurs et des Industriels, nº 5, Bruxelles, 1937).



*EN CETTE ANNÉE JUBILAIRE...*

EN cette année jubilaire, l'UNION MINIÈRE se souvient et, puisant des énergies nouvelles en cette évocation, poursuit sa tâche avec foi et enthousiasme.

Le présent *mémorial* est un acte de reconnaissance.

Le premier élan de cette reconnaissance s'exprime irrésistiblement en un hommage à la mémoire de Léopold II, roi des Belges, souverain de l'État Indépendant, créateur de l'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA.

Toute l'action industrielle de l'UNION MINIÈRE n'a cessé d'être animée par une parole du génial Fondateur, prononcée il y a cinquante ans :

« Le Congo est plus riche que vous ne croyez : travaillez! »

Toute l'action sociale de la Société s'est inspirée d'un autre mot d'ordre du Roi-Souverain, donné aux Belges d'Afrique dès 1897 :

« Notre programme à tous, c'est le travail de régénération matérielle et morale qu'il s'agit d'opérer chez des populations dont on a peine à mesurer la déchéance ou la condition déshéritée. »

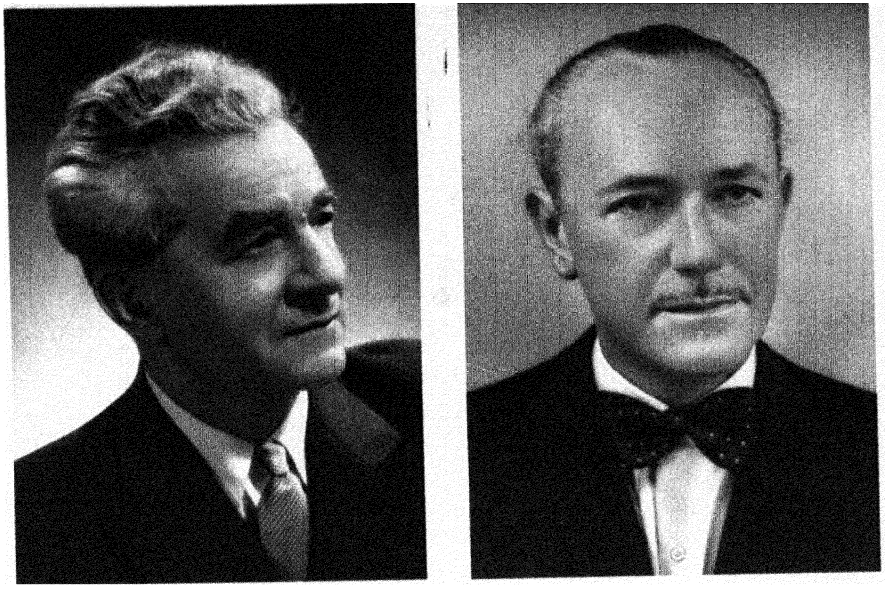
Les Souverains qui se sont succédé sur le trône de Belgique ont sans cesse témoigné l'intérêt le plus attentif et une sollicitude profondément humaine envers la Colonie et ses populations. L'UNION MINIÈRE a des motifs tout particuliers de vouer une déférente et inaltérable gratitude à la Dynastie.



*M. Paul Gillet, gouverneur de la Société Générale de Belgique, préside aux destinées de l'Union Minière du Haut-Katanga depuis 1954.*

L'UNION MINIÈRE garde un sentiment spécial de reconnaissance et d'admiration envers les premiers explorateurs du Katanga, envers les chefs et les membres des grandes expéditions belges — Le Marinel, Delcommune, Bia, Francqui et Stairs — dont le courage et l'esprit de sacrifice ont ouvert la voie à toutes les entreprises des Belges en ces vastes et lointains territoires de l'Afrique centrale, et il convient de se souvenir aujourd'hui du rôle essentiel joué en ces circonstances historiques par la COMPAGNIE DU CONGO POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE (C.C.C.I.) et par la COMPAGNIE DU KATANGA.

Le nom de *Jean Jadot* reste indissolublement attaché à la naissance et au développement initial de l'UNION MINIÈRE. Ses grandes conceptions, son sens de l'humain, sa longue et confiante collaboration avec *Sir Robert Williams,* ont édifié solidement le socle sur lequel tout s'est bâti. Son exemple et ses principes n'ont jamais cessé d'inspirer les dirigeants auxquels l'UNION MINIÈRE doit son développement : les Francqui, Cattier, Galopin, Van Brée, Blaise, Sengier, Cousin et ceux qui, avec ces derniers, veillent actuellement à ses destinées : son



*MM. Aimé Marthoz et Herman Robiliart*
*administrateurs-délégués*
*de l'Union Minière du Haut-Katanga, depuis 1951.*

président M. Gillet et ses administrateurs-délégués MM. Marthoz et Robiliart.

Les Religieuses et les Missionnaires ont apporté à la Société, pendant un demi-siècle, un concours d'une immense valeur en soulageant bien des douleurs physiques, en prodiguant un inestimable réconfort moral à la population ouvrière africaine et en donnant l'exemple d'un infini dévouement.

L'UNION MINIÈRE se félicite de l'esprit de coopération qui a sans cesse imprégné ses relations avec les autorités gouvernementales et avec le COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA. Elle s'est associée de tout cœur aux manifestations qui, en 1950, ont marqué le cinquantième anniversaire de ce dernier.

Les traditions de travail, les qualités professionnelles et morales, l'esprit de devoir et d'équipe du personnel européen de la Société ont été parmi les plus

importants facteurs des progrès accomplis et du développement actuel du Katanga. Les services rendus par les agents européens de Bruxelles et d'Afrique, à tous les échelons, au cours de ces cinquante années, sont remarquables. Un hommage tout spécial doit être rendu aux pionniers de la première heure, à ceux qui ont vaincu les immenses difficultés initiales, à ceux aussi dont l'énergie et l'absolue confiance ont permis de surmonter les angoissantes périodes de crise, à ceux encore qui, tant en 1914-1918, qu'en 1940-1945, ont consacré toutes leurs forces à un dur et magnifique « effort de guerre ».

Enfin, c'est avec une intense satisfaction que l'UNION MINIÈRE rend aujourd'hui hommage à ses travailleurs congolais. Il est réconfortant de mesurer le chemin parcouru depuis cinquante ans. La progression constante de la population laborieuse africaine dans la voie du progrès moral et social, ses aspirations vers une qualification toujours plus poussée, justifient tous les sacrifices qui ont été consentis, et c'est une grande joie de constater que tant de bonne volonté humaine n'a pas été dépensée en vain. Les dirigeants de la Société sont convaincus que le rythme de cette évolution ira en s'accélérant au cours des années à venir et que le personnel congolais acquerra la conscience professionnelle et le sens du devoir qui constituent deux des principales qualités des Belges.

C'est dire que l'UNION MINIÈRE a une absolue confiance dans le succès de l'œuvre commune à laquelle Belges et Congolais sont désormais intimement associés.

Dans l'histoire du Congo belge, l'année 1955 brillera toujours d'un éclat particulier : elle restera illuminée par l'inoubliable voyage du Roi dans la Colonie.

L'UNION MINIÈRE garde le précieux souvenir de ces journées du mois de mai 1955 au cours desquelles Sa Majesté le Roi a visité ses usines, ses mines et ses installations hydroélectriques, a parcouru ses cités, ses écoles et ses hôpitaux, soulignant ainsi l'intérêt constant qu'Elle porte à tous les aspects de la vie industrielle et sociale à la Colonie.

La haute administration et la direction, tout le personnel européen et toute la population ouvrière de la Société se sont associés, dans le même sentiment de fervente affection, aux émouvantes manifestations d'allégresse et de loyalisme qui ont marqué le triomphal séjour du jeune Roi des Belges au Katanga.

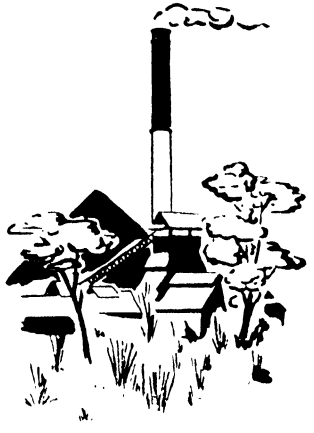
Le rayonnement et la résonance de ce voyage royal ont imprimé une nouvelle et décisive impulsion aux destinées du Congo belge.



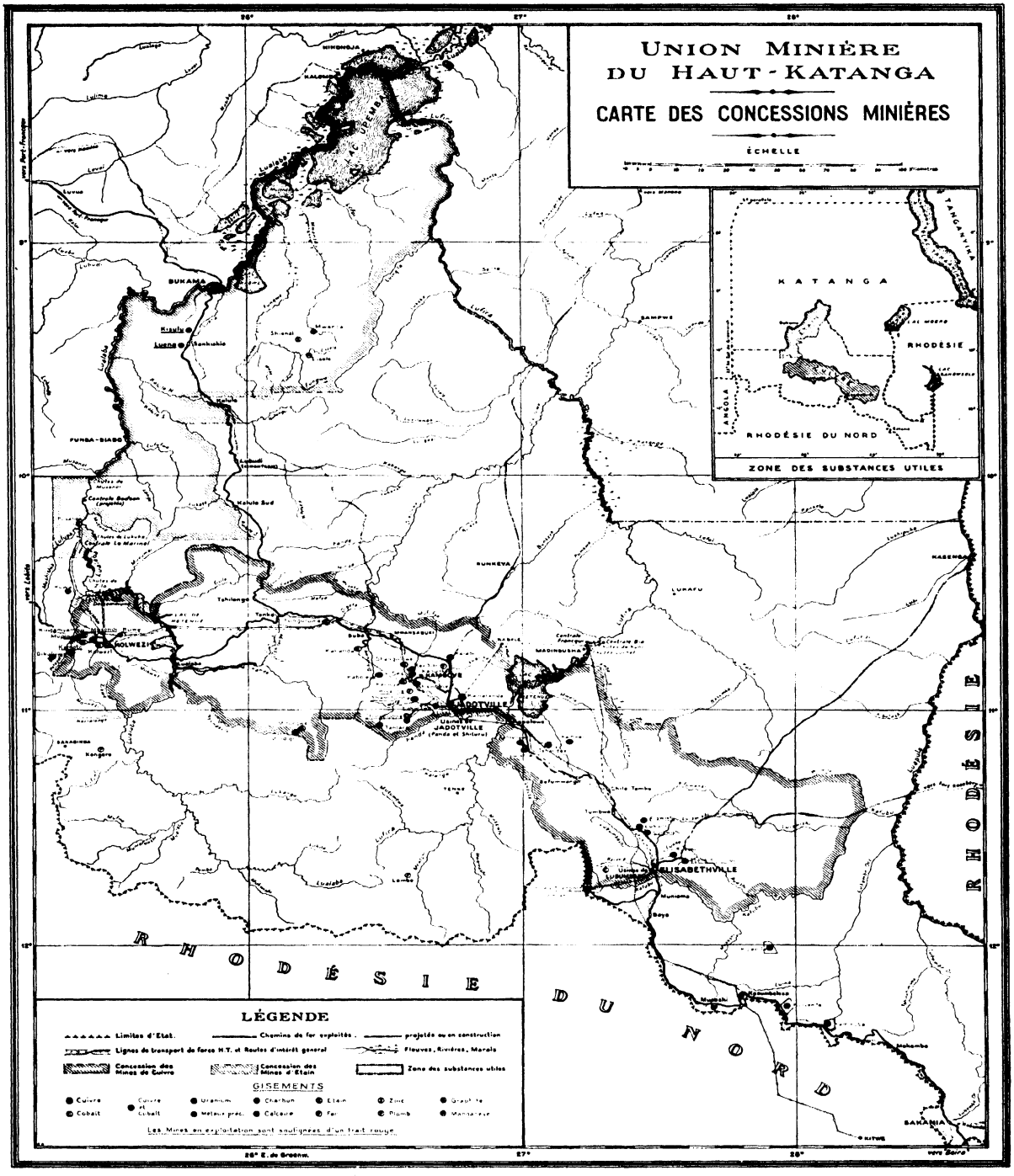
*Le Roi répond aux acclamations du personnel de la Société, à la mine de Shinkolobwe, dont Il vient de visiter les travaux souterrains.*

Au moment où, après avoir jeté un regard en arrière sur l'œuvre accomplie, l'UNION MINIÈRE passe la borne qui marque son jubilé et continue résolument sa marche vers l'avenir, elle adopte pour mot d'ordre ces paroles prononcées par le Roi à Léopoldville, le 17 mai 1955 :

« Conservez votre ardeur au travail et votre volonté de réussir, sans jamais perdre de vue vos responsabilités. »



*CARTE DES CONCESSIONS MINIÈRES*
*DE LA SOCIÉTÉ*


UNION MINIÈRE
DU HAUT-KATANGA
CARTE DES CONCESSIONS MINIÈRES
ÉCHELLE
KATANGA
RHODÉSIE
RHODÉSIE DU NORD
ANGOLA
TANGANYIKA
ZONE DES SUBSTANCES UTILES
RHODÉSIE DU NORD
LÉGENDE
Limites d'Etat.
Chemins de fer exploités.
projetés ou en construction
Lignes de transport de force H.T. et Routes d'intérêt général
Fleuves, Rivières, Marais
Concession des Mines de Cuivre
Concession des Mines d'Etain
Zone des substances utiles
GISEMENTS
Cuivre
Cuivre et Cobalt
Uranium
Charbon
Etain
Zinc
Graphite
Cobalt
Métaux préc.
Calcaire
Fer
Plomb
Manganèse
Les Mines en exploitation sont soulignées d'un trait rouge.
BUKAMA
Kisanfu
Luena
Sankuluku
FUNDA-BIADO
KOLWEZI
JADOTVILLE
ELISABETHVILLE
KASENGA
RUNKEVA
LUNAFU
MADINGUSHA
Boya
BAKWANGA
Kongolo
Kabalo
Kamina
Kaniama
Kaluto Sud
Tshilenge
Lubudi
Luvalaba
Lofoi
Lukuga
Lukafu
Kiambi
Kipushi
Kambove
Kakontwe
Kasenga
Kitobola
Kipushi
Kambove
Kakontwe
Kasenga
Kitobola

# *LES DIRIGEANTS*
# *DE*
# *L'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA*

*1906 - 1956*

# *LES DIRIGEANTS DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SA CRÉATION*

## *1. Présidents du Conseil d'administration*

| | | |
|---|---|---|
| Baron BAEYENS | | 1906–1913 |
| MM. JEAN JADOT | | 1913–1932 |
| FÉLICIEN CATTIER | | 1932–1939 |
| ALEXANDRE GALOPIN | | 1939–1944 |
| FIRMIN VAN BRÉE | | 1944–1947 |
| GASTON BLAISE | | 1947–1955 |
| PAUL GILLET | depuis | 1955 |

## *2. Administrateurs-délégués*

| | | |
|---|---|---|
| MM. THÉODORE HEYVAERT | | 1906–1907 |
| HENRI BUTTGENBACH | | 1907–1912 |
| Baron DE MOOR | | 1909–1921 |
| MM. ÉMILE FRANCQUI | | 1921–1932 |
| EDGAR SENGIER | | 1932–1950 |
| JULES COUSIN | | 1947–1950 |
| AIMÉ MARTHOZ | depuis | 1951 |
| HERMAN ROBILIART | » | 1951 |

## *3. Administrateurs*

| | | |
|---|---|---|
| Baron BAEYENS | | 1906–1913 |
| Sir ROBERT WILLIAMS Bt | | 1906–1938 |
| MM. JOSEPH DEVOLDER | | 1906–1908 |
| THÉODORE HEYVAERT | | 1906–1907 |
| ERNEST CAMBIER | | 1906–1909 |
| HENRI BUTTGENBACH | depuis | 1906 |
| Marquis d'ORMONDE (Lord Arthur BUTLER) | | 1906–1932 |
| MM. SHEFFIELD NEAVE | | 1906–1932 |
| CHARLES F. ROWSELL | | 1906–1933 |
| TYNDALE WHITE | | 1906–1922 |
| JEAN JADOT | | 1908–1932 |
| JULES CORNET | | 1908–1929 |
| Baron DE MOOR | | 1909–1921 |
| MM. ÉMILE FRANCQUI | | 1913–1932 |
| FIRMIN VAN BRÉE | depuis | 1921 |
| General Sir FRANCIS R. WINGATE Bt | | 1923–1941 |

| | | |
|---|---|---|
| MM. Edgar SENGIER | depuis | 1924 |
| Félicien CATTIER | | 1924–1946 |
| Ary GUILLAUME | depuis | 1935 |
| Alexandre GALOPIN | | 1932–1935 |
| | | 1939–1944 |
| Godfrey C. HUTCHINSON | | 1932–1955 |
| Alexander A. THOMSON | | 1932–1933 |
| Lambert JADOT | | 1932–1946 |
| Jules COUSIN | depuis | 1935 |
| Comte Guy de BAILLET-LATOUR | | 1935–1941 |
| Vicomte STONEHAVEN | | 1938–1941 |
| MM. Jules JADOT | | 1941–1950 |
| Gaston BLAISE | | 1945–1955 |
| Maurice HELY-HUTCHINSON | | 1945–1952 |
| Aimé MARTHOZ | depuis | 1945 |
| Herman ROBILIART | » | 1946 |
| Richard TERWAGNE | » | 1946 |
| Paul GILLET | » | 1950 |
| The Earl of SELBORNE | » | 1952 |
| M. Émile GORLIA | » | 1954 |
| Sir Ulick ALEXANDER | » | 1954 |
| MM. Edgar VAN der STRAETEN | » | 1954 |
| Georges DEVILLEZ | » | 1955 |
| Robert HUTCHINSON | » | 1955 |

*f. Commissaires*

| | | |
|---|---|---|
| MM. Maurice DESPRET | | 1906–1922 |
| Charles H. WEATHERLEY | | 1906–1917 |
| Louis H. WEATHERLEY | | 1919–1954 |
| Max-Léo GÉRARD | | 1922–1938 |
| Léon HELBIG de BALZAC | depuis | 1929 |
| Godfrey C. HUTCHINSON | | 1929–1932 |
| Joseph OLYFF | | 1929–1944 |
| Lawrence SCOTLAND | | 1932–1938 |
| Comte CAPELLE | | 1938–1946 |
| | depuis | 1951 |
| MM. Maurice ROBERT | depuis | 1945 |
| Pierre JADOT | » | 1947 |
| John F. GREAVES | » | 1954 |
| Jean-Pierre PAULUS | » | 1954 |

## 5. *Délégués du Comité Spécial du Katanga*

| | | |
|---|---|---|
| MM. Raymond LOMBARD | | 1906–1925 |
| Émile DE KEYZER | | 1906–1929 |
| Joseph OLYFF | | 1925–1929 |
| Camille CAMUS | | 1930–1940 |
| Ary GUILLAUME | | 1930–1935 |
| Émile GORLIA | | 1935–1949 |
| Édouard DE JONGHE | | 1940–1945 |
| Henri LÉONARD | | 1940–1945 |
| Jean JENTGEN | depuis | 1945 |
| Georges VERRIEST | » | 1949 |

## 6. *Représentants en Afrique du Conseil ou de l'Administration centrale*

| | | |
|---|---|---|
| M. Armand BERTHOLET | | 1907–1909 |
| Général Émile WANGERMÉE | | 1919–1920 |
| MM. Edgar SENGIER | | 1921 |
| Jules COUSIN | | 1925–1927 |
| Jules COUSIN et Jean DESCHACHT (alternativement) | | 1927–1935 |
| Jean DESCHACHT | | 1935–1943 |
| Herman ROBILIART | | 1938 |
| Louis WALLEF | depuis | 1951 |

## 7. *Directeurs généraux en Afrique*

| | | |
|---|---|---|
| MM. Eugène HALEWIJCK | | 1910–1912 |
| Preston K. HORNER | | 1913–1917 |
| Edgar SENGIER | | 1918–1919 |
| Jules COUSIN | | 1920–1922 |
| Léon RASSON | | 1923–1927 |
| Joseph DE MULDER | | 1927–1929 |
| Henry BARZIN | | 1931 |
| Gaston DELADRIÈRE | | 1932 |
| Henri HEYMANS | | 1933–1936 |
| Aimé MARTHOZ | | 1936–1945 |
| Louis WALLEF | | 1946–1950 |
| Maurice VAN WEYENBERGH | depuis | 1951 |

# 1956

## CONSEIL D'ADMINISTRATION

| | | |
|---|---|---|
| MM. | Paul GILLET* | Président |
| | Firmin VAN BRÉE* | Président honoraire |
| | Edgar VAN der STRAETEN | Vice-président |
| | Edgar SENGIER* | Président du Comité permanent |
| | Jules COUSIN | Président du Comité local (Élisabethville) |
| | Aimé MARTHOZ | Administrateur-délégué |
| | Herman ROBILIART | Administrateur-délégué |
| | Richard TERWAGNE | Administrateur-directeur |
| Sir | Ulick ALEXANDER* | Administrateur |
| MM. | Henri BUTTGENBACH | Administrateur |
| | Georges DEVILLEZ | Administrateur |
| | Émile GORLIA | Administrateur |
| | Ary GUILLAUME* | Administrateur |
| | Robert HUTCHINSON | Administrateur |
| The | Earl of SELBORNE | Administrateur |

## ADMINISTRATEUR HONORAIRE

| | | |
|---|---|---|
| M. | Gaston BLAISE | Président honoraire |

## COLLÈGE DES COMMISSAIRES

| | | |
|---|---|---|
| M. | Léon HELBIG de BALZAC | Président |
| Comte | CAPELLE | Commissaire |
| MM. | John F. GREAVES | Commissaire |
| | Pierre JADOT | Commissaire |
| | Jean-Pierre PAULUS | Commissaire |
| | Maurice ROBERT | Commissaire |

## DÉLÉGUÉS DU COMITÉ SPÉCIAL DU KATANGA

MM. Jean JENTGEN
Georges VERRIEST

(*) Membres du Comité permanent.

# *TABLE DES MATIÈRES*

AVANT-PROPOS, par le Comte E. Carton de Wiart . . . . . 9

CHAPITRE PREMIER : *L'ancien Katanga et son exploration*

1. Les « mangeurs de cuivre » . . . . . 19
2. Les premiers explorateurs et le cuivre du Katanga . . . . . 23
3. Les premiers Européens au Katanga . . . . . 25
4. Les expéditions belges au Katanga . . . . . 29

CHAPITRE DEUXIÈME : *L'œuvre du Comité Spécial du Katanga et de la Tanganyika Concessions Limited*

1. Création de la T.C.L. (20 janvier 1899) . . . . . 43
2. Création du C.S.K.(19 juin 1900) . . . . . 46
3. Les prospections et les premiers travaux de la T.C.L. au Katanga . . . . . 48
4. La question des transports . . . . . 58

CHAPITRE TROISIÈME : *La naissance de l'Union Minière du Haut-Katanga*

1. La mise au point . . . . . 65
2. La création de l'Union Minière . . . . . 67
3. Les premières activités . . . . . 74

CHAPITRE QUATRIÈME : *Les premières années (1907-1914)*

1. Le Katanga minier au début de 1907 . . . . . 80
2. Engagement des premiers agents belges pour les services d'Afrique . . . . 82
3. Avant l'arrivée du rail . . . . . 86
4. Période critique (1911-1912) . . . . . 95
5. Débuts de la production industrielle . . . . . 109

CHAPITRE CINQUIÈME : *La guerre 1914-1918 et ses prolongements*

1. La guerre . . . . . 119
2. Les prolongements de la guerre . . . . . 128

CHAPITRE SIXIÈME : *Essor (1923-1929)*

1. Sept années de plein rendement . . . . . 145
2. Le roi Albert et la reine Élisabeth au Katanga . . . . . 157

3. Le personnel congolais . . . . . 160
4. Le personnel européen . . . . . 166

CHAPITRE SEPTIÈME : *La grande dépression et le redressement (1930-1939)*

1. La grande dépression (1930-1935) . . . . . 171
2. Le redressement . . . . . 176

CHAPITRE HUITIÈME : *L'effort de guerre (1940-1945)*

1. Une immense somme de labeurs . . . . . 187
2. Une contribution essentielle . . . . . 195
3. La direction et le personnel . . . . . 197

CHAPITRE NEUVIÈME : *Ces dernières années (1946-1955)*

1. Coup d'œil d'ensemble . . . . . 207
2. Mines et géologie . . . . . 208
3. Métallurgie . . . . . 210
4. Les grandes réalisations hydroélectriques . . . . . 212
5. L'Union Minière et l'énergie nucléaire . . . . . 218
6. Quelques chiffres . . . . . 220
7. Les sociétés auxiliaires et les participations . . . . . 223
8. Les dirigeants et le personnel européen . . . . . 228

CHAPITRE DIXIÈME : *L'œuvre sociale*

1. Les moyens . . . . . 242
2. Les résultats . . . . . 254
3. Les artisans de l'œuvre . . . . . 257

EN CETTE ANNÉE JUBILAIRE . . . . . 263

Annexes : Carte des concessions minières de la Société . . . . . 271
Les dirigeants de l'U. M. H. K. . . . . 275

IL nous est agréable de rendre hommage aux personnalités et aux organismes qui ont aimablement mis à notre disposition leurs souvenirs et leurs archives.

Nous remercions de leurs concours :

Les Archives de la Ville de Bruxelles
Le Centre d'Information et de Documentation
du Congo Belge et du Ruanda-Urundi
La Compagnie du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga
Le Comité Spécial du Katanga
M. Marcel Everard
L'Institut Géographique Militaire de Belgique
Le Ministère des Colonies
Le Musée de la Dynastie
Le Musée Royal du Congo Belge
La Société Générale de Belgique
La Société Générale Métallurgique de Hoboken
La Tanganyika Concessions Limited

Les documents photographiques reproduits proviennent des archives de l'Union Minière du Haut-Katanga et de ses filiales, ainsi que des collections privées de :

M. F. Bernaerts, Mme Bertholet, M. H. Buttgenbach, M. J. Cousin, M. G. Danhier, M. J. De Mulder, M. A. Faurie, Mme Fery, M. C. Héla, M. E. Martin, M. F. Rents, M. E. Sengier, M. R. Sharp.

Les photographies reproduites en pages 6 et 264 sont de Marchand; en pages 18, 181 et 201, de Alban; en page 45, de Langfier; en page 204, de Polak; en page 234, de Parfonry; en page 265 de Verhassel et de Polyfoto.

Cet ouvrage a été réalisé par
L'UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA
à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa création,
avec le concours de
Paul VERLINDEN, conseiller technique,
et Louis CUYPERS, éditeur à Bruxelles.
Les Établissements VROMANT S. A. à Bruxelles
ont réalisé la composition des textes en caractères Garamond
et l'impression des cartes en chromotypographie.
Les textes ont été tirés sur les presses off-set
des ÉTABLISSEMENTS GÉNÉRAUX D'IMPRIMERIE à Bruxelles.
Les illustrations en héliogravure ont été exécutées par
l' A. S. A. R. Bruxelles ;
les hors-texte en héliochromie par
Joh. ENSCHEDÉ en Zonen, Haarlem.
La reliure est l'œuvre
des Établissements Aug. MEERSMANS, Bruxelles.

Achevé d'imprimer le 25 novembre 1956.

Imprimé en Belgique